
THE LIBRARY OF CONGRESS



L'HISTOIRE

ET

LES HISTORIENS

ESSAI CRITIQUE SUR L'HISTOIRE
CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE POSITIVE

PAR

LOUIS BOURDEAU

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET CIE
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, 108

1888

L'HISTOIRE

ET

LES HISTORIENS

L'HISTOIRE

ET

LES HISTORIENS

ESSAI CRITIQUE SUR L'HISTOIRE
CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE POSITIVE

PAR

LOUIS BOURDEAU

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, 108

1888

INTRODUCTION

L'histoire est toute à refaire ou plutôt elle n'est pas encore faite. Les fondements mêmes de la science sont à établir. La construction attend son architecte. A peine peut-on dire que le passé nous a légué des matériaux.

Pour qu'une science se trouve constituée, plusieurs conditions sont en effet nécessaires : Il faut d'abord que son objet soit clairement défini ; ensuite, que les problèmes à résoudre, distribués dans l'ordre de complexité croissante, composent un programme rationnel ; il est en outre besoin d'une méthode apte à mettre en lumière les vérités cherchées ; enfin, les connaissances acquises doivent pouvoir être formulées en lois.

Or, l'histoire ne satisfait jusqu'ici à aucune de ces exigences. Son objet est vague, mal défini, sans limites arrêtées ; son programme, plein de confusion ; sa méthode, impuissante à constater les faits avec certitude ; sa capacité d'établir des lois, nulle. Nous nous proposons d'en donner la preuve dans ce travail et d'indiquer comment devrait être instituée l'étude des choses humaines pour mériter de prendre rang parmi les sciences.

L'HISTOIRE
ET LES HISTORIENS

LIVRE PREMIER
OBJET DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER
DÉFINITION DE L'HISTOIRE

Le préliminaire obligé de toute recherche consiste à circonscrire avec soin le champ qu'on veut explorer. Une définition précise rend la compréhension claire et l'étude fructueuse. Chaque science délimite dans l'ensemble de la nature un groupe de faits, s'y renferme comme en un domaine propre et s'applique à le connaître en entier. Son objet se conçoit et se distingue aisément. On sait où il commence, jusqu'où il s'étend, où il finit. Le but est sans cesse sous les yeux ; on n'a pas à craindre de s'égarer et de se perdre.

Quelle est la définition de l'histoire ? Peu d'historiens ont pris la peine de répondre à cette question que tous, avant même de rien écrire, auraient. semble-t-il, dû se

poser. Ils ne se sont point occupés de déterminer nettement la fonction de l'histoire dans l'ordre des sciences. Il nous faut suppléer à cette lacune par l'acception usuelle du mot et l'interprétation des œuvres.

Pris dans son étymologie première, le terme d'*histoire*, dérivé du grec ἱστωρία, signifie *information*, *recherche*, sans indiquer aucune étude particulière. L'usage, il est vrai, lui assigne un sens spécial. « L'histoire, dit le *Diction-* « *naire de l'Académie française*, est le récit des choses « dignes de mémoire. » Amyot la définit de même « une « narration ordonnée des choses notables dictes, faictes ou « advenues dans le passé pour en conserver la souvenance « à perpétuité (1) ».

Une définition de ce genre, si elle convient assez aux ouvrages des historiens, ne saurait suffire à l'institution d'une science et, plus on la creuse, moins elle satisfait la raison. Que représentent, dans l'ensemble des développements de la vie humaine, les choses « dignes de mémoire » ? Ont-elles une essence propre, des caractères fixes ? Nullement. Cette qualification résulte d'une appréciation arbitraire qui échappe à toute règle. Pour séparer avec clairvoyance les choses dont le souvenir paraît mériter de survivre de celles qu'on voue à l'oubli, il faudrait les toutes connaître, et un triage pareil serait plutôt la conclusion d'une science faite que le point de départ d'une science à établir. Afin d'éviter le soupçon de bizarrerie et de caprice, les historiens consultent d'ordinaire la célébrité, c'est-à-dire l'assentiment public, indice trompeur. Pourquoi s'occuper des choses célèbres et non des autres ? On leur suppose sans doute plus d'importance. Mais ce serait à démontrer et, comme nous le verrons, la preuve est loin d'être faite. Les historiens mêlent communément au récit de faits tenus pour mémorables bien des incidents qui le

(1) Préface de la traduction des *Hommes illustres* de Plutarque.

sont fort peu, et leurs histoires, sauf les plus sommaires, ne sont pleines que de minuties. Jusqu'où doivent s'étendre, dans le détail, les tenants et aboutissants des choses célèbres? Cela n'est pas indiqué. La frontière reste indécise; chacun place des bornes à sa fantaisie. Enfin, la renommée, qu'on prend pour arbitre, n'a rien d'universel ni de permanent. Variable selon les temps et les lieux, elle signale partout des illustrations différentes. Les peuples d'Europe ne glorifient pas les mêmes grands hommes que ceux de l'extrême Asie, et ce que les générations de l'âge préhistorique ont pu juger digne d'éternelle mémoire est, de nos jours, parfaitement oublié. L'histoire, ainsi comprise, se compose donc d'éléments sans valeur générale, dont la désignation est locale, transitoire et discutable. Quelle science pourrait s'édifier sur ce mobile fondement? L'objet de l'étude fuit et se dérobe. Comme l'Ixion de la Fable, on croit étreindre une déesse, on n'embrasse qu'une nuée.

Auguste Comte a tenté de constituer autrement l'histoire. Toutefois, la définition qu'il en donne, le nom même qu'il lui assigne laissent subsister de fâcheuses obscurités. L'histoire ou *Sociologie* a, dit-il, pour but d'étudier « la structure et le mouvement des sociétés humaines » (1). Mais, réduite à ces termes, elle ne paraît guère différer de la science politique dont Aristote, Machiavel et Montesquieu ont tracé l'ébauche. Si, d'autre part, on veut faire entrer dans ce cadre étroit la totalité des notions historiques, on n'établit entre elles qu'un lien précaire et de convention. Avec ces limites incertaines, on ne voit pas clairement ce que la sociologie admet et ce qu'elle exclut.

Qu'est-ce donc que l'histoire et comment convient-il d'en spécifier l'objet? Elle doit, croyons-nous, être définie « la « science des développements de la raison ».

(1) *Discours sur l'ensemble du positivisme*, p. 170.

L'étude de l'homme, être organisé, relève de la zoologie générale ; mais ni l'anatomie, ni la physiologie ne le font connaître en entier. Outre les fonctions qui lui sont communes avec les animaux, il en accomplit qui lui sont propres. Alors, en effet, que, pour chacune des espèces animales, les manifestations de l'activité psychique sont uniformes et simples, dans l'humanité seule elles offrent une complexité prodigieuse, une variabilité sans fin et sans bornes.

Chez les animaux de même espèce, à la similitude du type s'ajoute celle des facultés, des instincts et des mœurs. Ils font les mêmes choses, de la même façon, et pourvoient à des besoins pareils par des satisfactions pareilles. Genre de vie, régime alimentaire, industries, moyens d'agression et de défense, modes d'association, tout est commun. Quoique répandue dans des milieux différents, l'espèce conserve une stabilité relative et les siècles passent sur elle sans la transformer, ou du moins, si des mutations s'effectuent, c'est avec une lenteur si grande que les intervalles de nos chronologies n'en peuvent donner la mesure.

A l'inverse du monde animal dont les traits ont, dans chaque espèce, une fixité caractéristique, l'espèce humaine se plie aux conditions de vie les plus diverses et développe une puissance indéfinie de variation.

La multiplicité des artifices que les hommes mettent en œuvre pour subsister n'est-elle pas surprenante ? Quelle fécondité d'invention ! Quelle ingéniosité à se faire des armes et des outils ! Quelle adresse à s'en servir ! Les plus dénués de civilisation exploitent par une cueillette et une quête instinctives les aliments naturels à portée de leur faiblesse. D'autres vivent en déprédateurs du produit de la chasse ou de la pêche. Les pasteurs multiplient en troupeaux des espèces animales réduites à l'état domestique. Les agriculteurs retirent du sol, fertilisé par la culture, d'inépuisables moissons. Les nations industrielles font subir aux éléments

de richesse des transformations qui les approprient à toutes sortes de besoins. Sous l'influence de régimes aussi dissemblables, la manière de vivre des hommes peut étrangement différer. Frugivores sous l'équateur, ils sont carnivores dans les régions froides, omnivores dans les zones tempérées. Quelques-uns vont nus, comme les brutes ; la plupart se couvrent de vêtements dont la matière varie suivant leurs ressources et la disposition au gré de leur fantaisie. Tandis que les habitants des contrées à climat égal et doux se contentent des moindres abris, partout ailleurs, il a fallu construire des logements, cases de bois, tentes de peaux ou d'étoffes, huttes d'argile, maisons de brique ou de pierre. Les populations riveraines des eaux s'y installent à demeure sur des bâtiments qui flottent et deviennent pour ainsi dire amphibies. Des mineurs travaillent sous terre à des profondeurs où toute vie a disparu, et des aéronautes s'élèvent dans l'air à des hauteurs que n'atteignent pas les oiseaux. Chaque industrie exerce dans un sens spécial l'activité de ceux qui s'y adonnent. Enfin, l'ensemble des produits utiles influe sur ceux qui les consomment, selon leur état de misère ou d'opulence...

Combien de passions, généreuses ou détestables, fermentent dans le cœur de l'homme et l'animent ou le déchirent ! Chez les uns dominent les instincts brutaux et les appétits sensuels; chez d'autres prévalent les sentiments personnels d'égoïsme ou de vanité ; les natures aimantes cèdent de préférence aux affections sympathiques, à l'amour, à l'amitié, à la bienveillance. Ceux que tourmente la soif des richesses ou des honneurs nourrissent d'âpres convoitises et des ambitions sans frein. Quelques-uns s'inspirent du patriotisme; l'élite prétend à la gloire. Les plus grands s'efforcent d'embrasser, dans une sublime étreinte, l'humanité, la nature, l'infini divin. Parmi tant de désirs qui nous pressent et d'émotions qui nous agitent, chacun a sa façon de sentir, d'aimer, de haïr, d'être heureux ou malheureux...

La variété de nos goûts dépasse encore celle de nos affections, parce que l'imagination, libre d'arranger à son gré les choses, se joue dans un monde idéal où rien ne limite son essor. La poésie, l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique nous révèlent les aspects d'une beauté qui change et se renouvelle sans cesse. Que de genres dans chaque art! Que d'écoles dans chaque genre? Que de maîtres dans quelques écoles! Parfois, que de fécondité dans l'œuvre d'un maître! Et toujours, que d'appréciations sur chaque ouvrage d'art!...

Les sciences nous font pénétrer par diverses voies dans l'étude de la nature. et leurs recherches ont déjà mis en lumière plus de vérités que l'intelligence la plus ouverte n'en peut apprendre ou retenir. Les hommes se classent d'après ce qu'ils en possèdent, et l'on serait tenté de ranger dans des espèces différentes l'ignorant et le savant, ou même les savants adonnés à des études distinctes. En dehors des connaissances certaines, il n'y a que des opinions plus ou moins probables, occasion de débats et de contradictions sans fin. On ne trouverait pas deux hommes qui, à part les choses évidentes ou démontrées, pensent de même sur tous les points ni peut-être sur un seul. Les modes d'expression de la pensée ne varient pas moins que la pensée elle-même, et la confusion des langues est l'image de celle qui existe entre les esprits...

La conscience se trouble et s'effraie à considérer les divergences morales que trahit la conduite des hommes. Leurs actions montrent ce que le bien a de meilleur, le mal, de pire, et les degrés sans nombre entre ces extrêmes. Des vices honteux s'étalent en face de sublimes vertus et la sainteté la plus haute coudoie d'abjectes dépravations. Il y a, parmi les hommes, des bons et des méchants, des natures exquises et des monstres. La moyenne même des foules n'est point uniforme. Chacun a ses qualités et ses défauts qui se démentent par circonstance et changent à l'occasion...

Dans l'ordre des faits sociaux, les groupes humains semblent avoir pris à tâche de réaliser tous les possibles. La condition des familles, si fixe chez les animaux, est, dans notre espèce, extrêmement variable. La promiscuité, la polygamie, la polyandrie, la monogamie ont pu régir les rapports entre les sexes. Ici, la femme est l'esclave de l'homme, là son égale. L'autorité paternelle est tantôt absolue, tantôt presque nulle ; le lien de parenté, inégalement lâche ou resserré. Les hommes se prêtent ou se refusent à des relations privées et, pendant que les uns se plaisent dans le tourbillon du monde, d'autres recherchent la solitude. Les mœurs, les coutumes et les lois sont partout diverses. Toutes les formes imaginables de servitude ou de liberté politique ont été appliquées au gouvernement des États fondés soit sur le despotisme d'un chef, soit sur les privilèges d'aristocraties restreintes, soit sur l'autonomie démocratique des foules. Enfin, les religions achèvent de diviser les hommes par la multiplicité de symboles et de dogmes répartis en fétichistes, polythéistes, monothéistes, panthéistes..., chaque système de croyances admettant des cultes, des sectes et des interprétations à l'infini.

Cette diversité, dont le monde actuel nous met sous les yeux le vivant spectacle, se déroule, plus inépuisable encore, dans la suite des âges. A aucun moment de son existence, le genre humain n'a ressemblé à ce qu'il est maintenant. Nous différons de nos pères qui eux-mêmes différaient de leurs aïeux, et plus on remonte haut dans le passé, plus paraît grande l'amplitude des changements accomplis. L'Europe de nos jours ne se reconnaît déjà plus dans l'Europe d'il y a un siècle, moins encore dans l'Europe de la Renaissance ou des croisades, et n'a presque plus rien de commun avec l'Europe romaine ou barbare. Trois mille ans avaient transformé l'ancien monde ; trois siècles ont suffi à transformer le nouveau. Alors que, durant la période quaternaire, qu'on peut appeler l'âge humain, les espèces

animales ne paraissent pas avoir varié d'une manière appréciable, l'homme a modifié profondément sa condition de vie. Dégagé de son animalité native et s'éloignant de plus en plus du primitif état de nature, il a successivement traversé des phases de sauvagerie chasseresse, de barbarie pastorale et de civilisation d'abord agricole, puis industrielle...

Ainsi l'activité humaine a pour attribut d'être multiforme et changeante dans ses développements. En elle, tout varie de place en place et de siècle en siècle, tout évolue et se transfigure incessamment. On aurait à distinguer une foule d'espèces dans une seule. Comme l'antique Protée et non moins insaisissable que lui, l'humanité se dérobe à qui veut l'étreindre sous de fugitives apparences. Son étude soulève un problème dont la complexité semble défier l'analyse. Comment aborder ce monde plein de singularités et de contrastes? Quoi qu'on affirme de l'homme, en bien ou en mal, qu'on le vante ou qu'on le dénigre, qu'on l'exalte ou qu'on le rabaisse, tout se justifie aisément par des exemples dans l'ordre particulier, rien n'est exact dans l'ordre général. Cette absence de traits uniformes rend la connaissance des hommes, ambition et désespoir de la philosophie, aussi ardue, imparfaite et décevante que celle des animaux est facile, complète et sûre. Les premiers diffèrent entre eux autant que les seconds se ressemblent. La cause de cette disparité tient, chez l'homme, à l'exercice de facultés moins bornées, plus actives et plus puissantes, qu'exprime le mot de *raison*. Si, par son organisation, il se rapproche des animaux et se classe parmi eux à son rang, si même il leur est encore assimilable par ses modes inférieurs d'activité, la réflexivité, l'instinct et l'intelligence, il s'élève, par la raison, au-dessus de toute la création animée, et constitue, dans l'ordre des fonctions psychiques, une sorte de règne à part, aussi supérieur au règne animal que celui-ci l'est au règne végétal et que l'un et l'autre le sont au règne des corps bruts.

C'est ce quatrième règne, le règne humain, caractérisé par l'exercice de la raison, que la science aspire à connaître après les trois autres. Mais ici, elle ne peut plus employer les procédés simples et expéditifs en usage pour l'étude des animaux. L'artifice qui se borne à observer quelques individus, spécimens de l'espèce entière, ne suffirait pas à saisir les multiples aspects d'une vie toujours changeante et diverse. On doit alors scruter l'espèce à fond, épuiser le détail de ses variations et reconnaître les lois d'une continuelle métamorphose. Pour résoudre ce problème, ce ne serait plus assez de l'histoire naturelle, il faut de l'histoire.

Cette science, dernier terme des limitations opérées dans l'étude de la nature, semble bien circonscrite quand on compare la spécialité de son objet à la généralité de ceux des autres sciences; néanmoins, si l'on tient compte du nombre et de la diversité des faits, on est conduit à juger qu'en réalité il n'y en a pas de plus vaste. Ni les relations des grandeurs qui vont de l'un à l'autre infini, ni les révolutions des astres qui gravitent dans l'espace illimité, ni les effets des forces physiques, ni les combinaisons des substances, ni les types de structure, ni leur mode de fonctionnement n'offrent à l'esprit de recherche un champ d'exploration comparable par son étendue et sa richesse à l'ensemble des phénomènes rationnels. Là se déploie une force supérieure en puissance et en dignité à toutes celles que nous connaissons dans l'univers. Malgré le peu de place qu'occupe l'espèce humaine dans la nature, elle a une grandeur propre qui résulte de la transcendance de ses facultés, et cette grandeur est telle qu'aucun historien n'a su encore la mesurer ni même la pressentir.

Si l'on admet la définition que nous venons de donner de l'histoire, son objet devra manifestement comprendre l'universalité des faits que la raison dirige ou dont elle subit l'influence. Partout où vivent des hommes, partout où leur raison s'exerce et où des mutations s'accomplissent

par un travail de l'espèce sur elle-même, là s'élabore la matière de l'histoire. L'idéal serait de connaître la totalité des personnes et des choses. La science est donc tenue d'en étudier le plus possible, car elle sera d'autant moins complète qu'elle limitera ses recherches à un plus petit nombre d'êtres et de faits.

Or, nous accusons tous les historiens d'avoir méconnu cette obligation. Au lieu d'observer la généralité des hommes, ils ne voient que des personnages et, négligeant de scruter les fonctions de la raison, ils se bornent à raconter des événements. Cette manière de concevoir et de présenter l'histoire ne répond nullement aux exigences de la science. Il importe d'établir sur une base plus large la connaissance de l'humanité.

CHAPITRE SECOND

AGENTS DE L'HISTOIRE

§ 1

VALEUR RESPECTIVE DES HOMMES CÉLÈBRES ET DES INCONNUS

La raison n'est entière que chez tous les hommes. Chacun d'eux montre un côté de l'espèce, un mode d'action de ses facultés, et, si faible qu'en soit la valeur, l'historien qui, de parti pris, s'abstiendrait d'en tenir compte, laisserait le total incomplet. Il n'a pas plus le droit de dédaigner une humble vie que le mathématicien d'omettre une quantité parmi les coefficients d'un nombre, l'astronome, un centre d'attraction dans la détermination d'une orbite, le physicien, un agent dans la production des phénomènes, le chimiste, un atome dans l'analyse des substances, et le naturaliste, une espèce dans la classification des formes. L'histoire du genre humain doit être, autant que possible, celle de tous les êtres humains.

Les historiens, pourtant, ne procèdent pas de la sorte ; ils se contentent d'en étudier quelques-uns. Faisant de l'espèce humaine deux parts inégales, ils mettent d'un côté les hommes célèbres, de l'autre la foule immense des

inconnus, et décident que les premiers méritent seuls de figurer dans leurs récits. Ils concentrent la lumière sur des personnages choisis, et les multitudes, rejetées dans l'ombre, deviennent un de ces fonds perdus que les peintres sacrifient aux exigences du clair obscur, afin d'obtenir de puissants effets.

On ne peut rien imaginer de plus contraire au véritable esprit de la science. Trier des individualités en vue et borner à elles son étude, c'est réduire singulièrement le champ de l'histoire et se résoudre à ignorer le gros du genre humain. Il y a bien peu d'hommes célèbres en comparaison de ceux qui ne le sont pas, car la célébrité est un effet de contraste, et la renommée de quelques-uns implique l'obscurité du plus grand nombre. Prenons la génération actuelle et faisons-en le décompte. Sur environ 1,500,000,000 d'êtres humains dont elle se compose, combien peuvent passer pour célèbres et auront chance, à ce titre, de trouver place dans l'histoire ? Si bien partagés que nous nous croyions en illustrations de tout genre, l'exemple du passé montre que de très rares élus surnageront sur un océan d'oubli et occuperont d'eux la postérité. Quelques centaines de noms seraient beaucoup pour la mémoire de nos successeurs; mettons-en un millier, mettons-en même plusieurs, si on l'exige, quoique peu de personnes fussent en état d'en citer autant. C'est cette minorité dérisoire qui va seule accaparer l'attention des historiens et, de l'immense majorité, il ne sera non plus question que si elle n'avait pas existé ! Cela ne semble-t-il pas fort injuste et médiocrement sensé puisque ces déshérités de la gloire ne laissent pas, eux aussi, d'avoir vécu ? La science peut-elle, sans trahir son mandat, sacrifier à une poignée d'hommes illustres ou présumés tels la foule innombrable des hommes obscurs ? Que penseriez-vous d'un géographe qui, pour toute description de la terre, se contenterait d'en mentionner les plus hauts sommets ?

Mais, objectera-t-on, il ne faut pas demander l'impossible. Force est bien de se restreindre. Lorsque, au début de l'*Iliade*, Homère veut dénombrer l'armée des Grecs, il éprouve le même embarras qu'ont ressenti tous les historiens et s'en tire comme eux. Il appelle les Muses à son secours : « O Muses qui sauvez de l'oubli le souvenir des « événements..., dites-moi quels furent les chefs et les rois. « Les soldats, je ne pourrais jamais les nommer : non, je « ne le pourrais jamais, quand j'aurais dix langues, dix « bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain... « Je compterai seulement les chefs (1). » Les historiens usent du même expédient : ils suppriment l'armée et se bornent à parler des chefs.

Sans doute, ils ne peuvent pas exposer en détail la biographie de tous les hommes et, s'ils l'essayaient, ils n'y trouveraient qu'un thème banal dont l'intérêt serait nul. A quoi bon, allèguent-ils, interroger les foules si elles n'ont rien à nous apprendre ? La grandeur importe plus que le nombre ; il faut peser les hommes, non les compter. Au lieu de tout prendre, on choisit. Et qui pourrait se plaindre lorsque, éliminant le chœur, personnage insignifiant, on réduit aux premiers rôles les acteurs du drame historique ? Les hommes célèbres, désignés par la renommée, c'est-à-dire par une sorte de suffrage universel, ne peuvent-ils pas, au besoin, constituer une représentation idéale du genre humain (2) ? M. Renan conçoit une histoire symbolique où l'humanité se résume en figurations glorieuses : « Chaque nation, chaque forme intellectuelle, religieuse, « morale, laisse après elle une courte expression qui en « est comme le type abrégé et qui demeure pour représenter « les millions d'hommes à jamais oubliés qui ont vécu et « qui sont morts groupés autour d'elle. » A substituer ainsi quelques héros à la foule, tout est profit. L'humanité trouve

(1) *Iliade*, II.
(2) Emerson, *Representative men*.

réfléchie dans ses annales une image plus flatteuse d'elle-même ; la tâche des historiens est beaucoup simplifiée et l'intérêt de leur œuvre démesurément accru.

Ces raisons. je l'avoue, ne me touchent guère. Je ne puis accepter comme véritables des histoires faites par délégation. Les nécessités politiques font admettre des représentants pour les opinions, quand elles sont partagées ; mais il ne saurait y en avoir pour l'existence. chose absolument personnelle. C'est se moquer que d'offrir l'histoire d'un roi pour celle d'un peuple et de supprimer le genre humain pour la plus grande gloire de quelques héros. L'humanité n'est bien représentée que par elle-même. Je ferais volontiers à ces délégués officieux, qui usurpent la place de tous, la réponse que cite un voyageur aux États-Unis comme un trait piquant des mœurs américaines : Un jour de fête nationale, quelques membres du congrès se frayaient avec peine un passage dans la foule pour arriver à une estrade réservée. — « Faites place, mes amis, disaient-ils, nous sommes les « représentants du peuple. » — Un quidam. mécontent d'être dérangé et curieux sans doute de voir la fête autrement que par les yeux de ses mandataires, prit un des intrus par le bras et l'écarta disant, aux éclats de rire des voisins : « Otez-vous de là, nous sommes le peuple lui-même (1). »

Si l'on dénie aux hommes célèbres le droit de représenter les multitudes, leur accordera-t-on le privilège, encore plus exorbitant, de constituer à eux seuls la matière de l'histoire ? La science doit-elle redire le mot du poète :

« Humanum paucis vivit genus (2). »

La vie des foules est-elle vraiment sans valeur, et n'y avait-il rien à dire de tous ceux dont l'histoire n'a pas parlé ? Les historiens semblent le croire ; quelques-uns

(1) X. Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, 1850.
(2) Lucain, *Pharsale*, V, 343.

même l'affirment expressément et des philosophes l'ont érigé en théorie. Carlyle ne voit en histoire que l'influence des héros : « L'histoire universelle, l'histoire de ce que « l'homme a fait en ce monde, c'est, en fin de compte, « l'histoire des grands hommes qui ont travaillé ici-bas. « Ils ont été les conducteurs des hommes, les modeleurs, « les patrons et, en un large sens, les créateurs de tout ce « que la masse des hommes a pu s'efforcer de faire ou d'at- « teindre. Toutes les choses que nous voyons accomplies « dans le monde sont proprement le résultat matériel exté- « rieur, la réalisation pratique et l'incarnation des pensées « qui habitèrent dans les grands hommes. L'âme de l'his- « toire du monde entier, on peut justement l'admettre, ce « serait l'histoire de ceux-ci (1). » Strauss tient que l'histoire sera toujours, comme par le passé, « une bonne aris- « tocrate », et M. Renan décide que le grand nombre doit penser et jouir par procuration... « Quelques-uns vivent « pour tous (2). » Écoutons Cousin proclamer la suprématie des héros : « Un peuple est tout entier dans ses grands « hommes. C'est en eux seuls que l'histoire le considère. « Ouvrez les livres d'histoire, vous n'y voyez que des noms « propres et il est impossible qu'il en soit autrement; car si « les masses ne font rien que pour elles-mêmes, elles ne font « rien par elles-mêmes. Elles agissent par leurs chefs... Les « historiens ont fort raison de ne s'occuper que des grands « hommes... Les grands hommes résument et représentent « l'humanité. Le mouvement perpétuel des choses n'est « donc, dans tous ses moments et à tous ses degrés, que « l'enfantement des grands hommes... Tout, dans le « monde entier, travaille à former la merveille du grand « homme (3). »

(1) Carlyle, *On heroes, hero-worship and the heroic in history*, I.
(2) Renan, *Dialogues philosophiques*.
(3) Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, Leçon X.

Que les grands hommes constituent l'élite et, suivant le mot de Pline, « la fleur du genre humain (1) », nul n'y contredit ; mais qu'ils soient tout et que le reste ne soit rien, nous n'y saurions consentir. La valeur exclusive attribuée aux célébrités en histoire et opposée à la nullité prétendue des foules est un déni de justice. Moins partiale que les historiens, la nature ne fait pas entre les hommes ce partage léonin des attributs de la vie. Elle ne refuse pas tout aux uns pour prodiguer tout aux autres. Chacun reçoit d'elle sa quote-part de raison, non sans équité, faut-il croire, puisque personne ne songe à se plaindre et que la plupart se tiennent plutôt pour favorisés. Une grande légèreté peut seule soutenir que, en dehors des illustrations, il n'y a qu'un fonds banal d'existences ternes, effacées, monotones, sortes de zéros qui n'expriment rien par eux-mêmes et se rangent passivement à la suite d'un chiffre déterminatif pour en accroître la valeur. Les inconnus, confondus sous le nom de foule, ne sont point, comme on l'ose dire, vils par essence, indignes d'attention et d'étude. Leur seul tort est d'être ignorés (2). Ils sont hommes. En eux, la raison s'exerce et conserve son prix, comme l'or employé à des usages vulgaires. Ainsi que les grands, les petits ont leur mérite, et, si la valeur en est moindre, elle n'est pourtant jamais nulle. Réunis, ils reprennent même l'avantage et l'emportent par la puissance du nombre.

Ce dédain de la foule tient à son apparente uniformité qui rend tout banal. Mais il suffit de jeter sur les hommes un regard moins superficiel pour reconnaître, jusque chez les plus humbles, des éléments de variation infinie, et, mieux on les observe, plus on découvre en eux de diversité. Chacun a son originalité propre, son individualité dis-

(1) « Florem hominum » (*Hist. nat.*, VII, 37).
(2) Ignoti, ideo ignobiles. « Ignobile vulgus », dit Virgile (*Énéide*, I, 49).

tincte. Le monde est plein d'êtres uniques et. l'on aurait beau chercher, on ne trouverait chez aucun de ceux que nous appelons nos semblables. le semblable d'aucun de nous. L'histoire doit donc accorder à chacun sa part d'intérêt. C'est assez qu'il ait vécu et fait acte de raison pour mériter de n'être pas oublié. Par cela même, en effet, il a rempli une fonction dans l'espèce, collaboré à l'œuvre commune, concouru au progrès général. Les ouvriers sont innombrables, les tâches diverses et les succès inégaux, mais il n'y a pas de travailleur inutile et nul ne doit rester sans salaire. La difficulté d'opérer une répartition équitable est grande sans doute ; toutefois, c'est en sortir par une injustice criante que de spolier la foule du fruit de son labeur pour en parer quelques personnalités illusoires. Afin de rétablir dans l'œuvre collective de la civilisation une appréciation moins inexacte des rôles, examinons de plus près les titres des personnages célèbres et les droits des anonymes obscurs.

Qu'est-ce que la célébrité ? Le retentissement d'un nom dans la foule. Les historiens se trompent quand ils prennent la renommée pour un signe de vraie grandeur. Ce n'est qu'un effet d'écho, le bruit répercuté des acclamations populaires. La multitude, qui ne peut prétendre à la gloire, en dispose à son gré, la décerne à qui lui convient et, pour créer une illustration, il lui suffit de la proclamer. Toute réputation vient d'elle. Sans l'auréole qu'elle attache, le plus sublime génie serait non moins ignoré que le plus inconnu des hommes. Montaigne juge la gloire aussi vaine et décevante que l'ombre qui marche devant ou derrière et tourne selon le caprice du soleil (1).

Les historiens tombent donc dans une inconséquence flagrante lorsque, après avoir décrété l'indignité du vulgaire (2), ils consultent et suivent ses indications. Ils

(1) *Essais*, II, 16.
(2) « Nil tam inestimabile quam animi multitudinis » (Tite-Live).

déclarent le juge incapable et se règlent sur ses décisions. Les suffrages populaires qui décernent la renommée sont faillibles en effet et sujets à bien des méprises. « La for-« tune, dit Salluste, rend les uns célèbres et laisse les « autres obscurs, moins selon leur valeur que selon sa « fantaisie (1). » Caton montre par un exemple que « la « gloire d'une belle action dépend beaucoup de l'endroit « où elle se passe (2) », et Vopiscus lui assigne pour mesure le talent de l'écrivain qui la raconte (3).

L'opinion ne rend pas justice à tous les mérites, parce qu'elle manque de lumières pour les discerner, et en admire beaucoup de faux, parce qu'elle est aisément trompée. Bien des nobles vies s'écoulent dans l'ombre autour de nous, et les plus belles peut-être sont celles qui, fuyant l'éclat et le bruit, réussissent à passer inaperçues. La renommée a trop à faire de célébrer les vanités qui s'étalent pour s'enquérir des mérites qui se cachent et leur rend oubli pour dédain. Sans doute les hommes, dans l'attribution qu'ils font de la gloire, ont l'intention d'être justes ; mais la plupart sont mauvais juges et il se commet bien des passe-droits. Pour redresser les erreurs de la célébrité, chaque génération discute à son tour les illustrations du passé, sans que ce procès de la gloire, incessamment revisé, puisse jamais être clos par un arrêt définitif.

Exerçons aussi nos droits d'examen et de critique. Nous commencerons par expulser du panthéon de la renommée une foule de médiocrités que la nature destinait à rester obscures et qui ne sont devenues célèbres que par un caprice du sort. Ce qui domine, parmi les personnages de l'histoire, c'est une pompeuse vulgarité. « Qu'on trouve de

Annales, XXXI, 34) ; « Plebi non judicium, non veritas » (Tacite, *Histoires*, I, 32).

(1) *Catilina*, 8.

(2) Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, III, 7.

(3) *Histoire Auguste, Vie de Probus*, 1.

« peuple à la cour ! » écrivait un moraliste du dernier siècle (1). La notoriété, le plus souvent, est affaire de situation ou de rencontre. Le principal mérite consiste à naître en bon lieu ou à venir à propos. Un triple sot, investi d'une haute fonction, paraît un homme important. Mettez une couronne en place de bonnet d'âne sur la tête d'un niais solennel, et le monde va se prosterner devant une Majesté. Les costumes de cérémonie imposent, les broderies et les galons éblouissent. Cherchez l'homme derrière le personnage, l'acteur sous le masque, vous verrez que, dans le monde comme au théâtre, les rôles d'empereur et de roi sont communément joués par des cabotins. Que faut-il pour faire illusion ? Quelques aunes de velours, un peu de mine et beaucoup d'aplomb. Mais, pour un Talma, que de Tabarins !

D'autres célébrités, qui n'ont pas même le mérite d'une insignifiance honnête, ne se recommandent que par des vices rares ou d'illustres forfaits. L'Élysée de la gloire n'est pas, comme celui de Virgile, peuplé de héros bienfaisants. L'histoire exhibe plus de Messalines que de Lucrèces, plus de Nérons que de Marc-Aurèles. Les rois décorés du nom de sages ont, en général, une gloire tempérée et ne sauraient rivaliser avec les scélérats et les fous. « Le peuple, dit « Tallemant des Réaux, réserve sa vénération pour ceux « qui le mangent. » Simple crieur public, la renommée signale tout, le mal comme le bien, avec une cynique indifférence. Elle fait même, au besoin, de la gloire avec du scandale. Érostrate raisonnait juste. Il a conquis l'immortalité. Le nom du monomane qui, pour s'illustrer, brûla le temple d'Éphèse, est connu de tous. Peu de curieux savent comment s'appelaient les trois architectes qui l'avaient bâti.

Restent les vrais grands hommes à qui l'histoire rend

(1) Mme de Lambert, *Avis d'une mère à son fils.*

un culte, en partie légitime, de respect et d'admiration. Nous ne voulons ni les dépouiller d'une gloire méritée, ni conseiller à leur égard l'ingratitude que les hommes pratiquent naturellement trop bien. Cependant, comme, à exagérer des droits, on ne viole pas moins l'équité qu'à les méconnaître, et puisque la supériorité des grands hommes a été l'occasion d'une grande injustice, il importe d'examiner leurs titres et d'en apprécier exactement la valeur. Or, il faut le reconnaître, la part attribuée aux grands hommes par les historiens est exorbitante et passe de très loin leur mérite. On va jusqu'à croire que tout progrès est leur ouvrage et que la foule inerte vit de leurs bienfaits dont elle s'acquitte avec de la gloire. C'est là une prodigieuse erreur. Le contraire approche plutôt de la vérité. Le premier rôle appartient à tous et, comparée à l'œuvre commune, l'œuvre personnelle des héros est accessoire et subalterne. Le progrès s'explique par le concours d'une multitude d'activités anonymes mieux que par l'intervention de quelques génies révélateurs.

Dans la conception idéale des grands hommes, il entre beaucoup plus d'imagination que de vérité. A les étudier sans parti pris d'illusion, ils perdent vite les proportions fabuleuses que leur prête la renommée. Certains hommes sont assurément mieux doués que les autres et favorisés par les circonstances dans le développement de leurs aptitudes. Néanmoins, pour être inégalement susceptibles de progrès, ces facultés ne laissent pas d'être de même ordre. Entre le génie et la médiocrité, la différence n'est pas de nature, mais de degré, et les extrêmes sont moins distants qu'on ne le suppose. Un peu plus, un peu moins de passion, de goût, d'intelligence ou de volonté, ne suffisent pas à mettre une telle dissemblance entre les hommes que les uns deviennent des êtres supérieurs, prédestinés aux apothéoses de la gloire, tandis que les autres composeraient une tourbe d'êtres sans nom et sans vertu, voués aux justes

dédains de l'histoire. La nature humaine est une. Les héros et le vulgaire sont pétris du même limon (1). La raison, leur apanage commun, ne doit donc être ni tant admirée chez les premiers, où elle n'est jamais pure de tout mélange, ni si méprisée dans les foules, où elle n'est jamais dépourvue de toute valeur. Dans les plus grands hommes, on trouve toujours quelque chose de petit, et, chez les plus humbles, parfois quelque chose de sublime. « Il n'y a, dit Marivaux, « ni petit ni grand homme pour le philosophe : Il y a seule- « ment des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de « défauts ; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de « quelques qualités ; il y a des hommes ordinaires, autre- « ment dits médiocres, qui valent bien leur prix et dont la « médiocrité a ses avantages (2). » « Les plus grands « hommes, conclut-il, n'en sont que les moins petits, de « grands médiocres. » En somme, le genre humain n'est pas un composé de géants et de pygmées, mais d'hommes de taille moyenne, et, sauf quelques inégalités dont les écarts vont à peine du simple au double, ces êtres dont on exagère si fort les dimensions dans les deux sens n'existent que dans l'imagination des conteurs et la crédulité populaire.

La grandeur dont on gratifie les héros est l'effet d'une idéalisation progressive. Il y a une perspective pour la gloire ; mais, au rebours des lois de l'optique, elle amplifie les choses en raison de l'éloignement. Les personnages célèbres ne gagnent pas à être vus de trop près. Mieux on les connaît, moins on les admire. C'est pourquoi l'on n'en trouve d'accomplis que dans un passé lointain. Chaque âge se plaint de sa pénurie en fait de grands hommes et déclare

(1) « A une grande vanité près, les héros sont faits comme les « autres hommes » (Larochefoucauld, *Maximes*, 14).

(2) Marivaux, qu'on ne soupçonnerait guère d'avoir écrit sur la philosophie de l'histoire, a émis à ce sujet des idées très justes dans divers articles des recueils du temps, *le Spectateur français* (1722), *l'Indigent philosophe* (1728), *le Miroir*...

que la taille des héros diminue sans cesse. Montaigne en jugeait ainsi de son temps : « Je cognois des hommes assez « qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, « qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une « science, qui une aultre ; mais de grand homme en géné- « ral et ayant tant de belles pièces ensemble, ou en tel « degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer « à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne « m'en a faict veoir nul (1). » Madame Roland est confondue de la petitesse des hommes de la Révolution qui, après le recul d'un siècle, nous paraissent avoir une sorte de grandeur tragique : « La chose qui m'ait le plus surprise... « c'est l'universelle médiocrité : elle passe tout ce que « l'imagination peut se présenter, et cela dans tous les « degrés (2). » Ce que Montaigne et Mme Roland disaient d'époques maintenant glorifiées, on l'a redit de nos jours et affirmé même de l'avenir : « Notre temps manque de « grands hommes. Le blé pousse encore sur notre sol, « mais le chêne n'y croîtra plus (3). » Un peu de patience ! Donnez aux héros nouveau-nés le temps de grandir. Eux vivants, leur gloire est encore au berceau. Il se formera des illustrations, soyez sans crainte. La postérité, si elle en désire, saura bien les découvrir : elle les fera.

Jésus nous apprend par ses paroles et mieux encore par son exemple que « nul n'est prophète en son pays (4) ». Nous disons de même qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. C'est qu'à vivre dans l'intimité d'un héros on voit trop clairement ses imperfections, sa vie non moins que tout autre pleine de misère, ses petitesses réelles, sa facilité à franchir le pas court et glissant qui sépare le sublime du ridicule. Mais contemplé de loin, « à distance

(1) *Essais*, II, 17.
(2) *Mémoires*, I, 332.
(3) P. de Rémusat, *Essais de philosophie*, 1842, t. I, p. 22.
(4) *Saint Luc*, IV, 24.

respectueuse (1) », il paraît mieux à son avantage. La renommée exalte ses qualités, laisse ses défauts dans l'ombre, supprime quelques laideurs, poétise des exploits qu'elle transforme en légendes, et, plaçant l'élu dans un jour de plus en plus favorable, opère la glorification des héros comme l'Église la canonisation des saints, en les déclarant parfaits (2). La transfiguration opérée, le nimbe mis au front, on a un type idéal au lieu d'un portrait exact. L'art se plaît à de telles métamorphoses, mais la science n'y voit qu'illusion et tromperie.

Si donc nous avions à définir les grands hommes, nous dirions : ce sont des hommes réputés grands. Leur mesure est dans l'opinion qu'on se fait d'eux. Elle dépend du tour d'imagination de la foule. Un peuple prompt à l'enthousiasme aura toujours beaucoup de grands hommes, et s'il est de sens rassis ou d'esprit critique, très peu. Les personnifications glorieuses n'ont qu'une valeur poétique. Nous admirons en elles notre idéal.

Pas plus que leur génie, l'œuvre des héros n'a les proportions démesurées qu'admettent les historiens. Un homme réduit à ses seules forces ne peut guère accomplir de très grandes choses. S'il paraît les avoir faites, c'est que beaucoup l'ont aidé. Or, les auxiliaires ne manquent pas aux grands hommes : tout le monde travaille pour eux. « On a, dit Xénophon, les bras bien longs quand on dis- « pose de ceux de tout un peuple (3). » Le vrai nom du héros serait légion. Gœthe en convient : « Un colosse se com- « pose de fragments et l'Hercule de l'antiquité lui-même « était un être collectif qui réunissait sur son nom, avec ses « exploits, les exploits d'autres héros. Au fond, nous avons « beau faire, nous sommes tous des êtres collectifs; ce que

(1) « Major e longinquo reverentia » (Tacite, *Annales*, I, 47).

(2) Un stage paraît ici nécessaire. « On attend, dit Voltaire, pour « canoniser les saints, que tous les témoins des sottises qu'ils ont pu « commettre aient disparu. »

(3) *Économiques*, ch. xxi.

« nous pouvons appeler notre propriété, comme c'est peu « de chose ! Et, par cela même, comme nous sommes peu « de chose ! (1) »

Les historiens, avares de couronnes qu'ils ne pourraient prodiguer sans les avilir et d'ailleurs inhabiles à démêler, dans une tâche complexe, la part d'innombrables collaborateurs, décernent à un seul la gloire que tous méritaient. Par une injustice criante, les foules, qui vont à la peine, ne sont pas admises à l'honneur, et le résultat d'efforts communs est une illustration personnelle. Dans une armée de vaillants soldats, le général triomphe seul devant la postérité. Dans un État, la prospérité publique, œuvre de tous les bons citoyens, est attribuée à un roi. En fait de découvertes, celui-là devient célèbre à qui échoit la bonne fortune d'atteindre une vérité poursuivie par mille chercheurs ignorés. C'est la loi du monde. Où l'un a semé, l'autre récolte. Il fait bon venir quand les blés sont mûrs! Une gerbe est alors bientôt amassée. La genèse du progrès s'effectue avec lenteur et mesure, suivant les stades d'une évolution continue. Les historiens, eux, ne voient qu'un moment, celui où les choses viennent à terme. Ils en oublient la conception mystérieuse, la gestation pénible, les accroissements successifs, et parfois il leur arrive, dans la confusion de l'événement, de prendre l'accoucheuse ou la nourrice pour la mère.

Dès les temps anciens, d'énergiques protestations s'étaient élevées contre cette inique attribution de la gloire. Après Marathon, Miltiade se vit refuser des privilèges dans Athènes. « Quand tu auras vaincu seul les barbares, lui dit « un citoyen, tu auras seul l'honneur de la victoire. » Une revendication pareille occasionna le meurtre de Clitus. Le compagnon d'Alexandre avait osé rappeler, dans un festin, des vers d'Euripide dont le sens était que « les Grecs

(1) *Entretiens avec Eckermann*, 17 février 1831.

« avaient eu tort d'ordonner qu'aux inscriptions des tro-
« phées on mettrait seulement le nom des rois, parce qu'on « dérobait ainsi la gloire de ceux qui l'avaient acquise au « prix de leur sang » ; Alexandre furieux se jeta sur lui et le tua (1).

Le préjugé sur l'omnipotence des grands hommes les suppose capables d'opérer, dans la condition des choses humaines, des transformations brusques. Avant eux, rien n'était; ils paraissent et un monde semble à l'instant sortir du chaos. C'est le vieux mythe de la création dans la *Genèse*. Un Dieu prononce le : *Fiat lux!* et aussitôt le jour remplace la nuit (2). On prend les grands hommes pour des sortes de demi-dieux chargés d'ordonner l'humanité comme des demiurges ont ordonné la nature. Mais, de même que, selon Pline, « c'est le fait de la faiblesse humaine de cher- « cher l'image et la forme des dieux », c'est aussi une marque d'ignorance de personnifier dans les grands hommes la puissance de la raison. Elle est dans l'espèce entière, diffuse et partout présente, comme la divinité dans l'univers.

Tout ce qu'il y a de grand dans le monde se fait petit à à petit. La marche des choses ne s'effectue point par à coups soudains, par bonds et par sauts, mais par une progression régulière, constante et d'autant plus sûre. Avec le temps, peu ajouté à peu devient beaucoup. Minute par minute les siècles passent et l'éternité s'écoule. La terre s'est formée grain de sable par grain de sable. Les actions physiques s'exercent de molécule à molécule; les composés se modifient atome par atome. Toutes les forces à l'œuvre

(1) Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre*, VII, 1.

(2) N'a-t-on pas mis l'inscription : « Que la lumière soit! » au bas de la statue de Gutenberg à Strasbourg? C'est là un lieu commun d'exagération poétique. On sait les vers de Pope sur Newton : « La « nature et ses lois restaient cachées dans la nuit : Dieu dit : Que « Newton soit! Et tout fut lumière ». Citons encore le vers à la gloire de Colomb :

« Unus erat mundus. — Duo sint, ait iste. — Fuere ».

dans l'univers se résolvant ainsi en effets infinitésimaux, les plus vastes changements s'accomplissent par degrés, sans interruption, sans secousse et sans trouble.

Cette loi de gradation et de continuité, qui régit l'ensemble des opérations de la nature, gouverne aussi les développements de la raison. La capacité de progrès, qui caractérise l'espèce humaine, ne réside pas dans quelques membres privilégiés; le corps entier vit et fonctionne. La civilisation, qu'on croit être l'œuvre exclusive d'une élite de grands hommes, est surtout la résultante d'un travail universel. Sa principale richesse se compose d'une infinité de petits gains obscurément réalisés. Ainsi s'élèvent au fond des mers ces bancs de polypiers que construisent des myriades d'animalcules et qui serviront de base à des continents futurs. L'élaboration du progrès se fait par une multitude d'ouvriers sans nom, appliqués aux tâches les plus diverses. Conquérir des éléments de bien-être, poursuivre un peu de bonheur, idéaliser la beauté, pénétrer dans la connaissance des choses, régler ses actes sur des principes moraux et les relations sociales sur de justes lois, tels sont les devoirs imposés à tous et qui réclament l'effort de tous. La civilisation recueille ce qui a été trouvé de meilleur et le transmet, patrimoine sans cesse accru, à un avenir chargé de le féconder.

Quand on mesure par la pensée la puissance d'une force aussi générale, toujours et partout en action, l'influence de quelques hommes célèbres paraît tout à fait secondaire. Ils collaborent au progrès, ils ne sont pas seuls à le faire et leur part dans l'œuvre commune doit être jugée la moindre. Le gouvernement d'un aussi grand intérêt que l'évolution d'une espèce n'aurait pas pu, sans péril, dépendre de l'initiative hasardeuse d'un petit nombre d'agents. L'humanité serait trop exposée à faire fausse route s'il était donné à des guides d'occasion de la conduire où il leur plaît. La foule des êtres intelligents va d'elle-même au progrès. Lorsque, à

l'automne, les oiseaux voyageurs émigrent en longues files à la recherche de climats plus doux, ils admettent des têtes de colonne, mais seulement pour fendre l'air. La troupe entière sait où elle va et y tend à tire-d'ailes.

C'est donc étrangement se méprendre que d'attribuer à quelques meneurs le train que suivent les choses humaines. A y regarder de plus près, ce sont les grands hommes qui, au rebours, sont menés. La foule, qu'on croit dirigée par eux, les pousse et les entraîne d'un irrésistible élan. Le génie reçoit d'elle sa vocation et son mandat. Il est l'instrument, le produit et, pour ainsi dire, une fonction de son temps. Vico a le premier montré (1) que les types héroïques en qui l'histoire abusée incarne l'invention, l'idéal, le savoir, la moralité, l'action politique d'une époque, sont l'œuvre de l'imagination populaire, incapable de comprendre qu'un grand homme est la création, non le créateur d'un cycle donné. La gloire des personnages célèbres représente les mérites d'une multitude d'hommes obscurs. Ce sont des astres qui ne brillent que par reflet, et l'on n'ose demander ce que serait devenu leur éclat, si le soleil leur avait manqué.

Oui, le principal agent de la vie humaine, l'artisan le plus actif de progrès, le maître ouvrier de la civilisation et, par conséquent, le personnage le plus important de l'histoire, le héros qu'il faut célébrer avant aucun autre, c'est la foule des inconnus. Si atténuée que soit leur valeur individuelle, comme cette valeur, indéfiniment ajoutée à elle-même, augmente suivant une progression sans terme, elle acquiert une incommensurable grandeur. De nos jours, le crédit connaît à merveille la puissance des petits capitaux associés, et les millions solitaires, aristocratie vaincue, ne peuvent plus lutter contre les petites épargnes qui, réunies, arrivent à constituer des milliards. De même, en histoire, le travail inaperçu des foules prévaut sur les exploits des

(1) *Scienza nuova*, lib. II et III.

héros. Tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, plus de savoir qu'Aristote, plus de vertu que les saints, plus de pouvoir que les potentats, et nul génie n'est comparable au génie de l'humanité.

On voit combien est profond le dissentiment qui nous sépare des historiens en ce qui concerne les rôles respectifs des grands hommes et du grand nombre. Comme la thèse que nous soutenons heurte un préjugé des mieux établis, il faut vider le différend et faire sur ce point la lumière. La question est essentielle et analogue à celle qu'eurent à trancher, au XVIe siècle, les fondateurs de l'astronomie moderne. Il y avait alors à déterminer le centre d'action du système planétaire. Était-ce le Soleil qui tournait autour de la Terre ou la Terre qui tournait autour du Soleil? Tous les développements ultérieurs de la science se trouvaient dépendre de la solution donnée à ce problème initial. Une alternative pareille se pose en histoire : Est-ce la foule qui gravite autour des grands hommes ou sont-ce les grands hommes qui gravitent autour de la foule? Suivant que l'on décidera dans l'un ou l'autre sens, le point de vue général de l'histoire sera diamétralement changé, puisque, dans le premier cas, l'attention devra se concentrer sur une élite de héros, et, dans le second, se disperser sur les masses. L'importance du sujet exige que nous entrions dans quelques développements.

§ II

CÉLÉBRITÉS DES ARTS UTILES

Dans sa description des Champs-Élysées, Virgile met au premier rang des ombres glorieuses les inventeurs des arts utiles (1). L'antiquité leur décernait des honneurs divins;

(1) « Inventas aut qui vitam excoluere per artes. »
(*Énéide*, VI, 663.)

notre temps en fait ses grands hommes les moins contestés. Nous devons assurément beaucoup de reconnaissance aux bienfaiteurs qui, selon l'expression du poète, ont allégé les travaux de notre existence mortelle (1). Mais ces bienfaiteurs, quels sont-ils? Leur rendons-nous justice à tous et ne sommes-nous pas ingrats dans le temps où nous voudrions éviter de l'être? Pour démêler ce que ces doutes peuvent avoir de fondé, voyons comment s'effectue le progrès des fonctions économiques.

L'invention est le principe des arts qui assurent l'entretien de notre vie, car il a fallu conquérir, à force d'ingéniosité, les éléments de bien-être que refusait la nature. Cette faculté d'établir des artifices, un des privilèges de la raison, procède-t-elle par de grandes et soudaines découvertes dues à d'heureux génies qui, de loin en loin, créent des industries de toutes pièces et les portent du coup à la perfection, ou par une multitude de petites améliorations de détail, anonymes, obscures, imperceptibles, qui s'accumulent avec le temps, se complètent peu à peu et augmentent sans cesse la fécondité du travail humain? C'est ce qu'il importe d'examiner.

Les historiens de l'industrie se bornent d'ordinaire à exposer quelques inventions qu'ils jugent les plus mémorables et dont ils font honneur à des artisans célèbres. Ainsi présenté, le progrès paraît être l'œuvre d'un petit nombre d'illustrations. Cette manière d'expliquer les choses est non moins erronée qu'injuste. Que des inventeurs d'une sagacité rare aient utilement contribué à de grandes découvertes, cela n'est pas en question; que, dans une tâche commune, ils aient fait plus que personne, cela est possible sans être toujours prouvé; mais qu'ils aient fait à eux seuls plus que leurs collaborateurs ensemble, et, à plus forte raison, qu'ils aient tout fait sans secours, on doit le nier formellement. La meilleure part revient à des inventeurs ignorés.

(1) .... « Those who made our mortal labours light. »
(Byron, *Child-Harold*, II, 8.)

Lorsqu'on étudie en détail l'histoire des arts utiles, on arrive vite à se convaincre qu'il n'y a pas d'invention proprement dite, il n'y a que des perfectionnements. Les inventeurs se succèdent, chacun ajoute, aucun ne crée. Une découverte quelconque a toujours été préparée par des découvertes antérieures et en rend d'autres possibles. C'est un anneau dans une chaîne sans fin. Quand un progrès marqué s'accomplit en peu de temps, il fait illusion. On croit assister à une création véritable; on se trompe : ses éléments préexistaient. On l'attribue à un inventeur unique ; on se trompe encore : il résulte d'un multiple concours.

L'industrie humaine a été amenée au point où nous la voyons par une infinité de petites découvertes auxquelles, depuis l'éveil de la raison, tout le monde a travaillé. Qui pourra dire ce que représentent de recherches attentives, d'ingénieux essais et de progressive réussite les grandes industries qui nous font vivre, la chasse ou la pêche, l'élevage des animaux domestiques, l'agriculture, la préparation des aliments, l'art de tisser ou de bâtir et tant d'autres artifices à l'invention desquels aucun nom glorieux n'est attaché ? Combien de générations courbées sur la même tâche et s'appliquant à la mieux remplir, combien d'esprits avisés et d'adroites mains nous ont procuré par degrés le bien-être dont nous jouissons? Ce sont là les œuvres du génie humain. Si grand qu'on le suppose, un inventeur isolé, partant de rien, ne pourrait pas aller loin dans une voie où l'on n'avance qu'à condition de se relayer.

Prenons comme exemple une des découvertes les plus importantes de l'âge moderne, celle de l'imprimerie. Gutenberg en a recueilli la gloire et son nom brille entre tous. Examinés de près, ses titres pourtant semblent légers pour une si grande renommée.

Les premiers essais d'impression remontent haut. Sans parler de ceux des Chinois, couronnés de succès, mais ignorés en Europe, beaucoup de peuples anciens ont su imprimer

des noms et des formules à l'aide soit de cachets, d'un usage général, soit de timbres gravés dont beaucoup de terres cuites attestent l'emploi, soit de coins pour la frappe des monnaies. Pendant tout le moyen âge, on pratiqua l'impression sigillographique sur cire au moyen de sceaux. Vers 1400, on imagina de reproduire les dessins des cartes à jouer avec des pièces de bois taillées en relief. Ce procédé fut, bientôt après, appliqué à des images pieuses accompagnées d'inscriptions, de légendes ou de prières. Ensuite, on supprima l'image et l'on imprima des livres entiers avec des planches de bois. De même les fondeurs de cloches se servaient de matrices de métal pour les décorer d'ornements et de légendes.

On en était là au commencement du xve siècle. Les planches xylographiques furent alors divisées en types indépendants afin que les mêmes lettres pussent servir à imprimer divers textes. Ce perfectionnement paraît dû à Laurent Coster de Harlem. On a la preuve que, dès 1445, avant que Gutenberg eût rien produit, il se vendait dans les Pays-Bas « des livrets jetés en molle ». Pour devenir tout à fait pratique, l'artifice n'attendait plus qu'une amélioration de détail. Gutenberg eut le mérite de la trouver. Sa part dans l'invention se réduisit à fondre en métal les lettres d'abord taillées dans le bois, c'est-à-dire à diviser les matrices des fondeurs de cloches comme Coster avait divisé les planches xylographiques. Ce progrès avait sa valeur sans doute ; mais n'était-il pas indiqué et suffit-il à justifier tant de gloire (1)?

Après Gutenberg, il restait encore beaucoup à faire. Ses lettres de plomb étaient imparfaites et de peu d'usage. Schœffer réussit mieux avec des lettres de cuivre. On doit à un inventeur inconnu l'alliage de plomb et d'antimoine, plus avantageux et universellement adopté. Malgré son ardeur à utiliser l'industrie nouvelle, le xve siècle ne put

(1) A. Firmin Didot, Article *Typographie* dans l'*Encyclopédie Didot.*

que l'ébaucher, et le nom d'*incunables*, donné aux ouvrages édités avant 1500, indique les produits d'un art au berceau. Quatre siècles l'ont conduit à son plein développement. L'invention de la stéréotypie et du clichage permet d'obtenir des tirages indéfinis. Le mécanisme des presses a réalisé de grands progrès, surtout depuis que des machines rotatives, mues par la vapeur, ont été substituées aux anciens appareils à bras. De nos jours, l'industrie typographique, surmontant tous les obstacles, peut, avec un personnel restreint, imprimer en quelques heures, par dizaines de mille exemplaires, des journaux de grand format, qui contiennent la matière d'un volume et coûtent à peine quelques centimes le numéro.

L'art d'imprimer se compose donc d'une longue suite de petites inventions, accumulées pendant des siècles. La plus décisive peut-être, quoique étrangère en apparence, avait été celle du papier, sans laquelle rien n'aurait été possible (1), et qui est anonyme. La renommée de Gutenberg plane solitaire sur ce vaste ensemble, tandis que ses précurseurs, ses émules et ses continuateurs restent dans l'ombre. La gloire, ainsi répartie, détourne au profit d'un seul les mérites d'une légion de chercheurs.

On pourrait discuter de même la gloire absorbante de Watt. Une foule d'ingénieux mécaniciens devraient partager avec lui l'honneur d'avoir préparé ou étendu les applications de la vapeur. « C'est une erreur, dit Arago, à « laquelle je n'ai pas entièrement échappé, de considérer la « machine à vapeur comme un objet simple dont il fallait « absolument trouver l'inventeur. Quel est l'inventeur « d'une montre? Personne. Mais il est naturel de se « demander qui a inventé le barillet, l'échappement, le « balancier... Dans la machine à vapeur, il existe plusieurs

(1) L'imprimerie suivit de près l'emploi usuel du papier de chiffe et n'aurait pas pu s'établir si l'on avait été réduit au papyrus ou au parchemin.

« idées capitales qui ne sont pas sorties de la même « tête (1). » Thurston, après avoir consacré deux volumes à exposer l'origine et les développements de la machine à vapeur, conclut d'une façon générale que « les grandes « inventions ne sont jamais l'œuvre d'un seul; une grande « découverte est la résultante des efforts d'un grand « nombre de travailleurs (2) ».

En veut-on la preuve mathématique? En 1864, l'industrie de l'éclairage au gaz, vieille à peine d'un demi-siècle, comptait déjà 4.000 brevets d'invention ou de perfectionnement relatifs au détail de ses élaborations (3). Quel a été, dans ce mouvement de recherches, le rôle de Lebon ou de Murdoch? Celui d'un enfant qui dépose un gland dans la terre. Avec le temps, la force d'évolution qui gît dans ce faible germe en fait sortir un chêne immense.

Il y aurait à citer des chiffres plus catégoriques encore : Depuis la mise en vigueur de la loi sur les brevets d'invention, il a été délivré en France, de 1844 à 1874, plus de 100,000 brevets d'invention et plus de 30,000 certificats d'addition. Voilà, pour un seul pays, le bilan d'une génération. Ajoutez-y les inventions pour lesquelles il n'a pas été pris de brevet; complétez ce total par la quote-part afférente aux autres nations; prolongez en idée ce relevé pendant un cycle historique, et vous aurez un ensemble grandiose de découvertes dont chacune a du prix, quoique bien peu soient célèbres.

Ainsi les inventeurs sont innombrables et la plupart restent ignorés. L'illustration de quelques-uns provient d'une fausse attribution de la gloire. Les plus connus ne sont même pas toujours les plus méritants; mais, favorisés du sort, venus à l'heure propice, servis par des circonstances heureuses, ils voient la renommée leur constituer une

(1) Arago, *Œuvres complètes*, t. II, p. 90.
(2) Thurston, *Histoire de la machine à vapeur*.
(3) Payen, *Du gaz*.

légende, l'imposer à l'histoire et les grandir sans cesse dans l'estime de la postérité, car tous leurs continuateurs travaillent à leur profit. Il y a là un prestige qui nous trompe. Ce que la science réclame, ce n'est pas seulement l'histoire de quelques inventeurs privilégiés qui surgissent par intervalles et semblent à tort créer seuls de nouvelles industries, c'est l'histoire de l'invention progressive et continue, qui tiendrait compte de tous les faits et de leur enchaînement nécessaire. On y apprendrait comment l'esprit humain, partout aux prises avec la nature rebelle des choses, en triomphe par le pouvoir de l'universelle ingéniosité.

§ III

CÉLÉBRITÉS DE L'ART

Les historiens nous arrangent des histoires de l'art et de la littérature où, sans s'occuper du goût général, ils se bornent à des biographies d'artistes ou d'écrivains célèbres et à l'appréciation de leurs ouvrages les plus admirés. Une élite restreinte paraît alors avoir mission de révéler la beauté aux foules grossières. Hegel n'assigne de rôle dans l'art qu'au talent et au génie (1). « La nation, écrit Voltaire, « n'est sortie de la barbarie que parce qu'il s'est trouvé « *trois ou quatre personnes* à qui la nature avait donné « du génie et du goût qu'elle refusait à tout le reste (2). » Les poètes partagent naturellement une opinion si flatteuse et s'arrogent volontiers une sorte d'apostolat. A les entendre, ils sont les messies de l'idéal. Victor Hugo, s'apprêtant à vaticiner, dit avec plus d'emphase que de modestie :

« Peuples, écoutez le poète,
Écoutez le rêveur sacré.
Dans la nuit où sans lui vous êtes,
Lui seul a le front éclairé (3). »

(1) Hégel, *Esthétique*, 1re partie, section 3.
(2) *Lettre* à Chamfort, janvier 1764.
(3) *Les Rayons et les Ombres*, Fonction du poète.

Complice de cette fatuité candide, la renommée attribue aux *artistes* et aux *poètes* des facultés éminemment créatrices (1) et ne ménage pas ses acclamations à leurs œuvres. On a raison de les honorer, sans doute ; mais ne surfait-on pas étrangement leur mérite et n'oublie-t-on pas la foule des gens de goût qui les ont aidés ? Il importe d'éclairer ce point.

A la question, en apparence très simple : — Quel est l'auteur d'un chef-d'œuvre ? — les historiens ne manquent jamais de répondre par un nom propre. Ils tiennent chaque ouvrage d'art pour une création personnelle et ne sauraient admettre qu'un enfant puisse avoir plusieurs pères. Néanmoins, à y regarder de près, le problème paraît complexe, et nous croyons devoir dire, après réflexion : — L'auteur d'un chef-d'œuvre, c'est tout le monde.

Si l'on se borne à considérer la provenance directe, l'œuvre procède, il est vrai, d'un auteur qui l'a conçue, produite, et sans qui elle n'existerait pas. Il a donc des droits sur elle et mérite d'y attacher son nom. Mais l'explique-t-il à lui seul et n'a-t-il pas besoin d'être expliqué à son tour ? Croire qu'il a tout fait, sans modèles et sans secours, serait commettre une prodigieuse méprise. L'ancienne critique se contentait de montrer à part, dans un isolement complet, l'auteur et son œuvre ; la nouvelle, plus compréhensive, étudie, à titre de collaborateurs indirects, ses parents, ses amis, ses maîtres, le milieu d'intimités, de leçons et de conseils où s'est écoulée sa vie. Il reste à scruter l'action exercée sur lui par le milieu social et la tradition. Des influences malaisées à déterminer, mais extrêmement étendues, concourent avec les influences particulières et l'inspiration personnelle à produire les beaux ouvrages et, s'il était possible de les toutes constater, on serait forcé de reconnaître que, loin de pouvoir revendiquer

(1) *Ars* opposé à *in-ers* ; *poète* de ποιεῖν, faire ; *trouvère*, *troubadour*...

l'entière paternité de son œuvre, l'auteur qui la signe n'y a pris que la moindre part. La littérature étant le mieux connu des arts parce qu'il est le plus généralement goûté, nous allons lui emprunter de préférence nos exemples.

Rarement le sujet qu'un écrivain met en œuvre a été tiré de son propre fonds. C'est d'ordinaire une donnée fournie par la vie réelle ou empruntée à quelque ouvrage antérieur. L'imagination, qu'on tient pour la plus inventive de nos facultés, n'a point le pouvoir de créer, mais seulement celui d'abstraire et de combiner. L'essence du goût est un triage délicat. Comme la Vénus antique unissait en elle un choix de beautés éparses, un chef-d'œuvre est fait de membres assemblés de toutes parts. Pour grandes que soient les prétentions des auteurs, leurs ouvrages ressemblent toujours à cette gerbe de fleurs à laquelle Montaigne compare poétiquement ses *Essais*, « n'ayant, dit-il, « fourni de sien que le filet à les lier (1) ».

Les écrivains s'imitent entre eux plus encore qu'ils n'imitent la nature. Eschyle appelait ses drames « des re- « liefs des festins d'Homère ». Nos auteurs classiques procèdent en général par adaptations et sont nourris de réminiscences, parés de détournements heureux. Comme ils prennent de toutes mains, ils ne manquent pas de devenir riches. Gœthe en fait l'aveu de bonne foi : « Si je pouvais « énumérer toutes les dettes que j'ai contractées envers « mes grands prédécesseurs et mes contemporains, ce qui « me resterait serait peu de chose (2). » De même Voltaire : « Presque tout est imitation... Les esprits les plus originaux « empruntent les uns des autres. Il en est des livres comme « du feu de nos foyers ; on va prendre ce feu chez un « voisin, on l'allume chez soi, on le communique à « d'autres et il appartient à tous (3). »

(1) *Essais*, III, 12.
(2) *Entretiens avec Eckermann*, 12 mai 1825.
(3) *Lettres sur les Anglais*, 23.

Shakspeare, le plus créateur des poètes, a réellement peu créé. Aucun de ses drames ne peut être revendiqué par lui comme sa propriété exclusive. Prestigieux arrangeur, il s'est contenté de refaire les pièces des dramaturges de son temps (Greene, Peele, Lodge, Marlowe, Gower...), sortes de canevas tombés dans le domaine public et qu'a transfigurés son génie. Outre leurs sujets et leurs personnages, il prenait à ses prédécesseurs des scènes entières et d'innombrables fragments. Un de ses plus grands admirateurs, Malone, constate que, sur les 6,043 vers dont se compose la trilogie de *Henri VI*, 1,771 ont été tirés d'un ouvrage antérieur, et 2,373 plus ou moins modifiés. Shakspeare résume tout un cycle dramatique (1). Les Anglais disent de lui qu'il est *myriad minded*. Ces multiples âmes qu'on lui prête sont celles des écrivains dont il s'est inspiré et qui revivent en lui.

On sait avec quelle liberté Molière a mis à contribution les comiques latins, les conteurs du moyen âge, les Italiens, les Espagnols, les contemporains, la cour et la ville, le monde entier. Riccoboni l'admire menant, dans l'*Avare*, jusqu'à cinq imitations de front et trouvant encore le moyen d'être original (2). Molière lui-même convenait de ses larcins. Redisant un mot de Térence (3), il appelait cela « prendre son bien où il le trouvait ». Il a puisé à toutes les sources et, comme un grand fleuve, rempli son lit du tribut de mille ruisseaux.

L'exemple de La Fontaine n'est pas moins significatif. Sur 240 fables dont il est l'auteur, 15 ou 16 seulement paraissent de son invention et ce sont des moins bonnes. Toutes les autres avaient déjà figuré dans divers recueils et subi des remaniements successifs.

(1) Malone, *Histoire du théâtre anglais*, et Mézières, *les Prédécesseurs et les contemporains de Shakspeare*.

(2) Riccoboni, *Observations sur la comédie et le génie de Molière*, 1736.

(3) « Poeta... fatetur transtulisse atque usum pro suis. »
(L'*Andrienne*, prologue.)

Un large communisme est donc la loi de la république des lettres. La seule originalité vraie consiste à imiter d'une manière inimitable. Les mêmes sujets passent de main en main comme ces armes d'Achille qui servirent aux exploits de plusieurs générations de héros. Les plus beaux types de la littérature et de l'art atteignent leur suprême perfection par un travail d'épuration séculaire. Beaucoup de collaborateurs prennent part à cette tâche et les plus grands ne sont que d'habiles *arrangeurs* (1). Pascal raille les auteurs qui, « parlant de leurs ouvrages, disent : mon « livre, mon commentaire, mon histoire, etc... Ils feraient « mieux de dire : notre livre, notre commentaire, notre « histoire, etc., vu que, d'ordinaire, il y a en cela plus du « bien d'autrui que du leur (2). »

Parfois même les chefs-d'œuvre, et ce sont peut-être les plus accomplis, semblent naître directement du sein des foules. Tel a été le mode de formation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Depuis que Wolf, développant une vue de Vico, a démontré que ces poèmes sont l'œuvre, non d'un rhapsode légendaire, mais du génie grec dans le premier épanouissement de ses facultés poétiques (3), on tient l'épopée pour le produit anonyme et spontané d'un cycle héroïque. Ce caractère d'impersonnalité sert à distinguer les épopées véritables *(l'Iliade, l'Odyssée, le Ramayana, le Mahâbhârata, la Chanson de Roland, le Romancero, les Niebelungen, l'Edda...)* des épopées artificielles ou romans versifiés *(l'Énéide, la Pharsale, la Jérusalem délivrée, les Lusiades, le Paradis perdu, la Henriade, la Messiade...)*. L'infériorité des secondes, où dominent l'imitation et le procédé, provient de ce qu'elles sont dues à une inspiration personnelle, tandis que les premières ont jailli de l'imagination créatrice des masses. La genèse de ces grandes compositions

(1) Sens du nom d'*Homère* et de celui de *Vyasa*, auteur présumé du *Mahâbhârata*.

(2) *Pensées*, édit. Havet, t. II, art. XXIV, 68.

(3) *Prolegomena ad Homerum*, 1795.

atteste que le goût public, naturellement poète, peut concevoir et réaliser, sans le secours d'interprètes attitrés, d'incomparables beautés.

La plus haute poésie, celle qui traduit les sentiments généraux et crée des types durables, est une œuvre essentiellement collective. Les âges les plus favorables à son éclosion sont ceux où, l'écriture étant inconnue ou peu usitée et la prose n'ayant pas encore pu se constituer littérairement, tout doit se traduire en chants que la mémoire est chargée de retenir et de répandre. Chacun de ceux qui les redisent y introduit quelques changements suivant son inspiration particulière ou le goût de son auditoire, et la poésie, pour ainsi dire flottante, s'achève par additions et corrections successives, sous l'influence directe des récitateurs et du public. C'est dans ces conditions que se firent les poèmes homériques en Grèce, les poèmes chevaleresques en France, aux XI[e] et XII[e] siècles. Plus tard, quand arrive l'âge de la prose, la poésie, art de luxe, s'individualise et perd par cela même sa valeur générale. On peut dire, sans paradoxe, que la grande poésie a pris fin quand paraissent les poètes célèbres. Alors, en effet, que, dans la période initiale, les chants, œuvre de tous, exprimaient l'idéal d'un peuple, dans la phase suivante, on attache surtout du prix à l'excellence de la forme, on s'adresse à une élite et l'on s'applique à rendre des sentiments raffinés. L'art y gagne, mais l'inspiration y perd, et la poésie n'est plus qu'une jouissance d'esprits délicats.

Herder a signalé l'importance des chants populaires dans l'histoire des littératures. L'érudition contemporaine les recueille avec une intelligente sollicitude, et la critique reconnaît en eux la poésie primitive, naturelle et virginale, tandis que « la poésie parée, civilisée, celle des époques « brillantes... n'est qu'une poésie de secondes ou de troi- « sièmes noces (1) ». Comme les fleurs venues sans cul-

(1) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XIV, p. 71.

ture, ces œuvres sans nom d'auteur ont un charme agreste et une suavité de parfum dont les productions d'un art réfléchi sont trop souvent dépourvues. Le lyrisme si parfaitement réglé de Pindare, d'Horace, de Pétrarque et de nos poètes modernes ne vaut pas, comme intensité d'impression, l'élan passionné de quelques hymnes religieuses ou de certains chants nationaux. « La poésie popu-« lere et purement naturelle, remarquait déjà Montaigne, « a des naïvetez et des grâces par où elle se compare à la « poësie parfaicte selon l'art (1). » Chateaubriand la juge préférable et plus sincère d'accent : « Chez les peuples, « disait-il, la poésie est un cri du cœur. Elle est devenue « chez nous un effort de l'imagination. Il y a tel couplet « breton que je ne donnerais pas pour les dix chants de « la *Henriade* (2). » Les *Lieder* constituent le joyau poétique de l'Allemagne. La *Bible*, d'une inspiration si profonde, est un recueil anonyme où l'âme de la nation juive a déposé ses rêves et ses ardeurs.

A défaut du mérite de l'invention, faut-il du moins attribuer aux écrivains célèbres celui de la forme? Pour Pascal, l'originalité des auteurs n'est pas dans la matière, elle est dans la disposition : « Quand on joue à la paume, « c'est la même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais « l'un la place mieux (3). » Il y aurait encore ici des réserves à faire, car le jeu a ses règles auxquelles la coutume assujettit les joueurs. Rarement le moule poétique où l'auteur verse ses inspirations a été façonné par lui. Il est conforme à des préceptes littéraires dégagés par la tradition d'ouvrages antérieurs. Lorsqu'on admire l'élégante simplicité des chefs-d'œuvre, la conception de leur plan, l'harmonie de leurs proportions et l'unité de l'en-

(1) *Essais*, I, 14.
(2) De Marcellus, *Chateaubriand et son temps*.
(3) *Pensées*, édit. Havet, art. VII, p. 9.

semble, on ne songe pas à se demander d'où leur viennent tant de perfection et d'exquise pureté. On en fait honneur à un grand artiste. La meilleure part est due à ses prédécesseurs obscurs qui se sont essayés dans le même genre sans y réussir au même degré. Tous ont travaillé à en établir les lois, et les plus médiocres n'ont pas laissé d'être utiles, car, si les bons ouvrages enseignaient la route à suivre, les mauvais indiquaient les sentiers perdus qu'il convenait d'éviter. Combien de tentatives infructueuses ou encourageantes, de fautes commises, de succès partiels, de corrections habiles et de compléments heureux ont contribué à façonner l'ébauche d'un genre jusqu'au point où deviennent enfin possibles les ouvrages accomplis ! Un drame de Shakspeare, une tragédie de Racine, une comédie de Molière ont été préparés de loin par une suite de poètes cherchant comme à tâtons les règles du poème dramatique et se rapprochant peu à peu de la suprême beauté jusqu'à ce qu'un dernier effort atteigne le but. Les maîtres définitifs naissent sous une étoile propice à l'heure où, dans le ciel de l'art, s'effectue la conjonction d'un idéal supérieur et d'une forme achevée. Les matériaux sont amassés et dégrossis, le plan sur lequel on doit construire est tracé. Pour élever un monument admirable, il suffit de n'être pas trop malhabile. Quoi qu'on fasse, tout est chef-d'œuvre.

L'influence de la tradition se montre clairement dans les moyens d'exécution et les procédés techniques de l'art. Le poète observe la poétique d'un genre, emploie des coupes consacrées, applique des mètres convenus que l'usage lui impose, auxquels il ajoute généralement très peu et dont il ne s'affranchit qu'à grand'peine. Rien n'est difficile comme d'innover en prosodie. L'alexandrin, ce boulet dont, depuis six siècles, la poésie française subit l'entrave, lui a été rivé au pied par les nombreux auteurs qui, à partir de la fin du XIIe siècle, multiplièrent les *Gestes d'Alexandre* et popularisèrent le vers qu'ont docilement adopté les

poètes de la période classique. Les essais, tentés à diverses époques, pour renouveler la métrique, n'en ont point changé les règles, et les poètes de nos jours dont la fantaisie semble s'être le plus librement jouée à la recherche de formes insolites, n'ont fait, le plus souvent, que rajeunir les formes oubliées des vieux maîtres.

Enfin, la langue dont un écrivain se sert pour exprimer ses conceptions exerce une influence souveraine sur les qualités et les défauts de son style. Là où manque l'instrument de l'interprétation poétique, nulle œuvre viable n'est possible. Macaulay demande ce que Phidias aurait pu faire avec un tronc d'arbre et une arête de poisson ou Homère réduit à manier le langage des indigènes de l'Australie (1) ? Au contraire, quiconque écrit ou parle une langue artiste a naturellement du goût. Mais si, non content de profiter de cet avantage, il prétendait en tirer gloire, ne serait-on pas fondé à lui dire, comme Schiller au dilettante : « Parce « qu'un vers te réussit dans une langue cultivée qui pense « et versifie pour toi, crois-tu donc être poète (2) ? »

« Il y a pour les littératures un moment, moment tardif « et prompt, où les langues, polies, assouplies par l'exercice, « se prêtent à l'expression la plus vive et la plus juste des « conceptions elles-mêmes élaborées par un long travail « des esprits. Il en était ainsi de la littérature latine quand « Horace et Virgile vinrent cueillir sur le rameau autrefois « détaché du vieux tronc homérique, et que deux siècles de « culture avaient accoutumé au ciel et à la terre du Latium, « les fruits mûrs enfin de la poésie (3). » Ils sont favorisés du sort, les écrivains qui naissent dans l'âge où les langues atteignent leur perfection littéraire. Malgré des inspirations souvent élevées, nos auteurs du moyen âge n'ont produit aucun chef-d'œuvre : l'idiome était rude et barbare. Le

(1) *Essai sur Dryden.*
(2) Schiller, *Xénies.*
(3) Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 222.

XVIIe siècle, au contraire, n'a que de bons écrivains et, au dire de Paul-Louis Courier, la moindre femmelette de ce temps écrivait mieux que les académiciens du nôtre. La langue était alors parfaite. Son génie inspirait tout. Sept siècles d'efforts et de progrès continu avaient été nécessaires pour amener le français des bégaiements du Xe siècle à la langue ferme, élégante et sobre du XVIIe.

A qui revient le mérite de cette grande création qui constitue à elle seule le plus important des chefs-d'œuvre puisque sans lui aucun autre n'existerait ? Une langue est l'œuvre, non de quelques esprits supérieurs qui la façonnent à leur gré, mais du peuple entier qui la parle, et les lettrés y ont moins de part que le public. Vaugelas définit à tort le bon langage : « La façon de parler de la plus saine partie de la « cour, conformément à la plus saine partie des auteurs du « temps (1) ». Avec infiniment plus de sens et de clairvoyance, Estienne Pasquier nie « tout à plat » l'excellence du langage des cours et de celui même qui est usité au parlement ou au barreau. « Je suis d'avis, dit-il, que cette « pureté n'est restreinte en un certain lieu ou pays, mais « éparse par toute la France », et il conseille d'aller, au besoin, l'apprendre des « pitaults de village (2) ». Malherbe de même, quand on le consultait sur quelques mots, « renvoyait aux crocheteurs du Port au foin et disait que « c'étaient ses maîtres en fait de langage (3) ». Le peuple, en effet, voilà le vrai maître, le créateur du beau langage. Il y met le meilleur de son génie. Chaque terme de la langue a été, pour ainsi dire, imprégné de pensée ou de sentiment par les millions d'hommes qui en ont fixé le sens. D'éminents linguistes, refusant de confondre le jardinage et la botanique, jugent même l'intervention des écrivains plus pernicieuse qu'utile. Pour Jacob Grimm,

(1) *Remarques sur la langue française*, 1647, préface.
(2) *Lettres*, II, 12.
(3) Racan, *Vie de Malherbe*.

« l'époque littéraire des langues est celle de leur décadence « au point de vue linguistique » ; et Max Müller va jusqu'à dire qu' « une langue littéraire est ce qu'un naturaliste « appellerait un monstre ».

Veut-on une preuve péremptoire de l'incapacité des lettrés non seulement à constituer une belle langue, mais même à la faire vivre quand ils n'auraient qu'à la maintenir ? Pendant quinze siècles, tous les hommes instruits de l'Europe ont écrit en latin sans réussir à produire un ouvrage digne de figurer parmi les classiques. Cela montre qu'un noble idiome, passé à l'état de langue morte, dès qu'il n'est plus parlé par la foule, perd sous la plume des écrivains de profession ses qualités littéraires et n'en acquiert point de nouvelles. Or, tandis qu'en dépit d'une culture savante, le latin poursuivait le cours de son irrémédiable déclin, les langues vulgaires, abandonnées aux illettrés, se développaient de siècle en siècle et devenaient ces idiomes dont nos littératures modernes attestent la haute valeur. L'usage commun était plus efficace que l'application d'une élite et la foule faisait sans efforts ce que les meilleurs esprits n'avaient pu faire.

Le public ne borne pas son concours à fournir aux écrivains des moyens d'exécution ; il intervient encore dans leurs œuvres pour les inspirer, les juger et les classer, fonctions qui lui assurent une prépondérance décisive.

Comme le mobile qui incite les auteurs à produire est la recherche du succès, leurs ouvrages, entrepris en vue de plaire au public, sont conçus dans le sens de ses préférences, consultées ou pressenties. L'art vit de l'approbation publique et va où les applaudissements l'appellent. Il se meut dans le courant de l'inspiration populaire comme les ailes de moulin tournent dans l'axe du vent. La foule, dont le goût fait loi et dont les caprices mêmes sont des ordres, indique aux écrivains la voie où ils ont chance de rencontrer la

renommée, désigne les sujets à traiter par l'intérêt qu'elle y prend, la manière de les traiter par l'accueil fait aux ouvrages analogues, et encourage ou décourage les vocations en leur distribuant à son gré l'éloge ou le blâme. Parfois même elle révèle à des esprits paresseux leur propre talent dont ils ne se seraient pas avisés tout seuls. La Fontaine se mit tard à faire des fables. Le succès obtenu par les premières lui en fit demander et produire d'autres. Béranger, après s'être longtemps acharné à composer « malgré Minerve » un poème pastoral, ne devint auteur de chansons que par la vogue de ces petits ouvrages.

La collaboration du public est manifeste pour l'orateur qui, de l'aveu de Cicéron, « est ce que le fait son auditoire (1) ». Elle n'est pas moins réelle, quoique moins apparente, pour le poète et pour l'artiste. Les acclamations dont le *Cid* fut salué nous ont valu *Cinna* et *Polyeucte*. Le spectateur inconnu qui, à la représentation des *Précieuses*, s'écriait : « Courage, Molière, voilà de la bonne comédie! » a été pour quelque chose dans la création du *Tartufe* et du *Misanthrope* : l'auteur tenait à le contenter. La supériorité de Shakspeare et de Molière comme poètes dramatiques est en partie due à ce que, à la fois auteurs et acteurs, ils ont été, mieux que les écrivains de cabinet, à même de saisir chaque jour les impressions du public, sans cesse dirigés, contrôlés par lui. De là cette vie intense qui anime leur théâtre. Les auteurs sont des enfants à la lisière qui vont où une main ferme les conduit. Le public, qui fait les chutes et les succès, tient les lisières.

Par ce que le goût commun approuve, tolère ou condamne, il est le régulateur de l'art. Il assigne une direction à ses tendances, des barrières à ses écarts. Inspirés par lui, les écrivains ne sont que ses interprètes. Beaucoup pourraient dire, comme Labruyère : « Je rends au public ce

(1) « La parole appartient moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute (Montaigne.) »

qu'il m'a prêté (1). » Boileau, publiant une dernière édition de ses œuvres (1700) et prenant congé du public, « le « remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des « ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurais, « ajoute-il, attribuer un si heureux succès qu'au soin que « j'ai toujours pris de me conformer à ses intentions et « d'attraper autant qu'il m'a été possible son goût en toute « chose. C'est effectivement à quoi il me semble que les « écrivains ne sauraient trop s'étudier ». Le public ne peut goûter que les œuvres où il trouve réalisé son idéal, et les auteurs qui réussissent sont ceux qui savent traduire ses aspirations confuses. Le génie consiste à exprimer mieux que personne la pensée de tout le monde. Il expose en beau langage ce que la multitude concevait, mais ne pouvait rendre, *propter egestatem linguæ*. Il est « le porte-étendard « et le porte-voix, l'assembleur d'une quantité de sentiments « et de pensées qui flottaient et circulaient vaguement « autour de lui (2) ».

Le grand, le vrai poète, c'est donc en définitive le public. Les auteurs ne sont que l'instrument qui résonne. Les foules rêvent, les poètes chantent, et ceux qui paraissent composer de verve ne font que dire d'une voix sonore ce que la muse populaire leur souffle tout bas (3). On les a comparés à des harpes éoliennes que les vents font vibrer en les traversant.

Loin d'admettre cette théorie, les historiens, quand par mégarde ils oublient leur doctrine de la création personnelle des chefs-d'œuvre, en expliquent l'abondance, à des époques privilégiées, par l'initiative de quelque volonté

(1) Le livre des *Caractères* se fit de compte à demi avec les lecteurs. La première édition contenait à peine le quart de l'ouvrage. Les neuf suivantes (1688-1696) remanièrent et développèrent le texte dans le sens des éloges et des désirs du public.

(2) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 93.

(3) Victor Hugo dit être « un écho sonore » (*Feuilles d'automne*, I).

puissante. Ils font volontiers honneur aux princes des génies qui ont illustré leur règne. C'est une maxime banale parmi les poètes de cour que, pour tirer d'eux des chefs-d'œuvre, il suffit de répandre sur eux des largesses. — Soyez des Mécènes, répètent-ils à l'envi, et nous serons des Virgiles. Il ne faut qu'y mettre le prix :

« Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones (1). »

De même Boileau dans un vers obséquieux :

« Un Auguste aisément peut faire des Virgiles (2). »

En pratique, pourtant, la chose ne paraît pas si aisée, puisque Auguste, après avoir eu le malheur de perdre Virgile, n'en trouva point un second. Néanmoins le préjugé a généralement cours et la tradition persiste à baptiser du nom de quelques protecteurs attitrés les plus brillantes époques de la littérature et de l'art. Rien n'est moins fondé que cette attribution de toutes les gloires d'un siècle à une gloire souveraine. Les floraisons du génie ne sont pas dues aux soins d'une culture officielle. Autant vaudrait dire que les jardiniers font le printemps. Ils l'utilisent, la saison venue, et, quand ils veulent opérer sans elle, leurs productions de serre chaude montrent assez que rien ne remplace le soleil. Sous une température clémente, les chefs-d'œuvre éclosent comme les fleurs en avril. Pour les voir s'épanouir il suffit de laisser agir la nature. L'art peut se passer de Mécènes, il n'a besoin que de liberté. « Le vrai Mécène c'est le public (3). » Les chefs d'État indifférents qui abandonnent les lettres à elles-mêmes les servent aussi bien, mieux peut-être, que les empressés qui prétendent les régenter. Sous une suite de rois très divers de caractère, l'esprit français s'est développé pendant deux siècles avec

(1) Martial, *Epigrammes*, VIII, 56.
(2) *Epîtres*, I, v. 174.
(3) Despois, *les Lettres et la Liberté*, p. 54.

une logique supérieure à toute influence de cour. En place de Louis XIV mettez Louis XIII ou Louis XV, vous n'aurez pas moins, d'une part Corneille, Descartes, Pascal, de l'autre Voltaire, Montesquieu, Rousseau, et l'on hésite à décider si la génération qui les sépare n'a pas plus perdu que gagné à se discipliner sous un maître.

C'est donc mal comprendre la grandeur de ces phénomènes que de les attribuer aux évocations d'une sorte de magicien qui ferait surgir, comme d'un coup de baguette, des légions de talents assujettis à le servir. Les choses se passent ainsi dans les contes arabes, mais la réalité suit d'autres lois. Les courants de l'inspiration nationale ont des causes dont l'ordre domine toute ingérence particulière. Il n'est au pouvoir de personne de les provoquer quand ils ne sont pas encore établis, de les retenir quand ils se précipitent, ou de les précipiter s'ils se ralentissent. « L'esprit « souffle où il veut : et vous entendez bien sa voix, mais « vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va (1). » Le génie n'est point aux ordres d'un maître qui, le plus souvent, n'en ayant guère, serait fort en peine d'en donner. Ceux qui s'imaginent qu'on suscite un grand poète, comme on nomme un chambellan, devraient bien nous dire pourquoi les chefs-d'œuvre sont si rares quand chacun les voudrait communs. En cela même, les princes les plus absolus ne sont pas les mieux obéis. Alexandre a beau souhaiter un Homère, il n'en fait point apparaître. Charlemagne est impuissant à transformer un siècle barbare en siècle lettré. Napoléon, enfin, ambitieux de tous les genres de gloire, pourra bien stimuler ses ministres et prodiguer ses pensions avec plus de libéralité que Louis XIV ; il perdra sa peine et ses pensions sans réussir à constituer une littérature par décret. Vienne, au contraire, un siècle artiste, les chefs-d'œuvre surgiront en foule. Les rois mêmes auront

(1) Jésus, dans *Saint Jean*, III, 8.

du goût comme la plupart de leurs sujets et sans plus de mérite. C'est qu'il est des temps pour la gloire et d'autres pour la médiocrité. Des influences générales décident de l'une ou de l'autre. Les chefs d'État n'y sont pour rien. Ils ont seulement, comme le disait l'un d'eux, « leur place au « parterre ».

L'œuvre une fois accomplie, grâce à tant de secours, croit-on que tout soit fini? Pas encore. La tâche des auteurs est achevée; celle de la postérité va commencer.

Les productions sont innombrables et se suivent sans relâche. Parmi tant d'ouvrages soumis à l'approbation du public, l'excellent est rare, le médiocre abonde, le mauvais domine. Schopenhauer estime que le nombre des bons livres est à celui des méchants dans la proportion de 1 à 200,000, et peut-être le grand pessimiste s'est-il montré optimiste sur ce point. Il faut donc opérer un triage, éliminer largement et ne retenir que ce qui mérite de vivre. Entre la *Batrachomyomachie* et l'*Iliade*, entre Bavius et Virgile, Pradon et Racine, Baour-Lormian et V. Hugo, l'on doit juger et choisir. Qui prononcera l'arrêt? Les auteurs, les critiques ou le public ?

Les auteurs sont mauvais juges de leurs propres ouvrages. Beaucoup de ceux qui nous ont fait confidence de leurs prédilections se sont grossièrement trompés. Virgile mourant ordonne de détruire l'*Énéide* inachevée comme indigne de son génie. De l'avis de Pétrarque, ses poésies latines (1), pour lesquelles il fut couronné au Capitole, constituaient son meilleur titre de gloire. Vieux et revenu de l'amour, le chantre de Laure qualifie de « frivolités vulgaires (2) » ses poésies italiennes qui seules devaient immortaliser son nom. Le Tasse voulait substituer sa

(1) Le poème *De Africa*, sur la seconde guerre punique, des *Épîtres*...

(2) « Vulgaria juvenilium laborum meorum cantica » (*Epist.* 116).

Jérusalem conquise, poème mort-né, à la *Jérusalem délivrée* qui, publiée sans son assentiment, a, malgré lui, assuré sa renommée. Cervantès tenait son roman oublié de *Persilès et Sigismonde* en plus haute estime que l'admirable *Don Quichotte* (1). Shakspeare s'est médiocrement soucié de son théâtre comme titre littéraire et semble n'avoir vu en lui qu'un matériel d'exploitation. Parvenu à l'aisance, il se retire de la scène sans prendre aucun soin de ses œuvres dramatiques. Tandis qu'il édite et réédite avec amour ses *Poèmes* et ses *Sonnets*, il ne prend pas la peine de publier ses pièces dont la première édition, horriblement défectueuse, ne parut que sept ans après sa mort, en 1623. Corneille compte *Mélite*, son premier succès, parmi ses meilleurs ouvrages et met *Rodogune* au-dessus de tous (2). Gœthe était plus fier de sa théorie des couleurs *(Farbenlehre)* que de ses poésies (3). Lamartine, éditant ses discours et convaincu que son renom de poète a nui à sa fortune politique, « maudit la malheureuse notoriété des vers qu'il « avait écrits dans l'oisiveté de sa jeunesse (4) ». Les auteurs ressemblent aux mères qui témoignent le plus de tendresse, non aux enfants les mieux venus, mais à ceux qui leur ont coûté le plus de peine ou donné le plus de trompeuses espérances.

Faire juger les auteurs les uns par les autres ou par des critiques attitrés serait un expédient périlleux. Chacun d'eux trouve en effet, dans la spécialité même de son talent, ses lacunes de goût, ses partialités aveugles, ses préventions exclusives. Horace parle de Térence avec ironie et de Plaute avec dédain (5). Boileau cite avec éloges les *Contes*

(1) Dédicace de la seconde partie de *Don Quichotte* au comte de Lemos, 1615.
(2) Examen de *Rodogune*.
(3) « Je ne suis nullement fier de ce que j'ai fait comme poète « mais je suis fier d'être le seul homme de mon temps qui connaisse « la science si difficile des couleurs. » *(Entretiens avec Eckermann.)*
(4) Préface en tête de ses *Discours* (1849).
(5) Horace, *Épîtres,* II, 1.

de La Fontaine et ne daigne pas mentionner ses *Fables*. Aux yeux de Bossuet, Molière est un misérable baladin (1). La pédante Allemagne a surtout émis sur notre grand comique des jugements qui le jugent. Jean-Paul trouve qu'il manque de gaîté et n'accorde quelque valeur qu'à l'*Impromptu de Versailles* (2). Lessing donne à Destouches la palme du comique noble et délicat (3). Schlegel refuse au *Tartufe* et au *Misanthrope* le nom de comédies, tient Molière pour un auteur de farces médiocres et lui préfère Legrand, auteur du *Roi de Cocagne*, qui lui paraît un chef-d'œuvre (4).

Le meilleur juge, le plus sûr arbitre, c'est le public, dont tous les auteurs sollicitent le suffrage et qu'au besoin ils invoquent en appel contre les sentences, sujettes à cassation, d'une critique tranchante. « Je m'en rapporte aux « décisions de la multitude, dit le plus sensé de nos poètes, « et je tiens pour aussi difficile de combattre un ouvrage « que le public approuve que d'en défendre un qu'il con- « damne (5). » Il a qualité pour rendre de justes arrêts, parce que son avis exprime la moyenne du goût général qui finit toujours par prévaloir. Recueillons l'aveu du prince de la critique contemporaine : « Le critique à « lui seul ne fait rien et ne peut rien. La bonne critique « elle-même n'a son action que de concert avec le public « et presque en collaboration avec lui. J'oserai dire que le « critique n'est que le secrétaire du public, mais un secré- « taire qui n'attend pas qu'on lui dicte et qui devine, qui « démêle et qui rédige chaque matin la pensée de tout le « monde (6). »

Le public, il est vrai, a aussi ses divergences d'opinion,

(1) *Réflexions sur la comédie.*
(2) *Richter poétique,* Trad. Dumont et Büchner, § 31 et 36.
(3) *Dramaturgie de Hambourg*, v[e] soirée.
(4) *Cours de littérature dramatique,* XII[e] leçon.
(5) Molière, *Préface des Fâcheux.*
(6) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. I, p. 373.

ses jugements contradictoires, ses méprises et ses retours. Il faut distinguer le public restreint d'un pays et d'une époque, et le grand public de tous les pays et de tous les temps, que représente la postérité. Le premier, hésitant et partagé, est sujet à des dédains ou à des engouements passagers; le second, plus compréhensif et plus large, apprécie les mérites avec une mesure et une équité souveraines.

Certains ouvrages, conformes au goût d'un peuple, à une date donnée, sont, dès leur apparition, salués par de vifs applaudissements; mais leur valeur décroît à mesure que le goût se modifie, et leur célébrité viagère passe avec la génération qui les admirait. D'autres, d'une beauté plus générale, étonnent plus qu'ils ne ravissent les contemporains et, très discutés d'abord, ne prennent rang qu'à la longue, grâce au nombre croissant des suffrages qu'ils rallient. Cette distinction entre les productions éphémères du talent et les œuvres durables du génie exige une sagacité supérieure. Les plus avisés s'y trompent. Montaigne égale Ronsard aux meilleurs poètes de l'antiquité et tient que « Turnebus... estoit... le plus grand homme qui fust « il y a mille ans (1) ». Du vivant de Shakspeare, le « poète « lauréat » de l'Angleterre s'appelait Drummond (2). Sur l'état des pensions de 1663, Chapelain a la part du lion comme « le plus grand poëte françois qui ait jamais été ». Le XVIIe siècle n'a proclamé grand qu'un écrivain, illisible de nos jours, le *grand Arnauld*. Au XVIIIe siècle, on opposait Piccini à Gluck et, du vivant de Mozart, l'Allemagne lui préférait Jomelli, trouvant le premier plein de rudesse et saluant, dans le second, « le dieu de l'harmonie... »

Les chefs-d'œuvre ne naissent point tels, ils le deviennent en vertu de jugements confirmés par une suite de générations. La meilleure manière de les définir serait de dire : ce sont

(1) *Essais*, I, 24 et II, 17.
(2) V. Hugo, *William Shakspeare*, p. 384.

les œuvres le plus généralement admirées. Tant que cette consécration manque, leur mérite est contestable. Mais, une fois en possession de l'universelle estime, leur autorité s'impose. Les auteurs ne produisent ainsi que des œuvres ; c'est la postérité qui, en décernant la gloire aux plus dignes, les sacre chefs-d'œuvre. Dispensatrice des réputations à l'épreuve du temps, elle proclame génies les écrivains qui lui agréent le mieux et rejette dans l'oubli les préférés d'un jour. « Les livres, dit le proverbe latin, ont « leur destinées. » Ces destinées, c'est le public qui les fait.

La célébrité de Dante a mis cinq siècles à se répandre en Europe. En Italie même, au XVIe siècle, Guichardin rapporte qu'il eut peine à se procurer un exemplaire de ses œuvres. Boileau ne mentionne pas son nom et Voltaire ne parle incidemment de la *Divine Comédie* qu'avec un suprême dédain (1). Le plus grand poète du moyen âge n'a pris son rang que de nos jours. La gloire de Shakspeare est aussi d'invention récente, même en Angleterre où, après une longue éclipse, Garrick le remit en honneur. Green appelle Shakspeare « plagiaire, corbeau paré des plumes d'autrui » ; Dryden le déclare « inintelligible, hors d'usage » ; Pope le compare à « un mulet qui ne porte rien et se plaît à faire son-« ner ses grelots (2)». Les épithètes de « Gilles-Shakspeare » et de « sauvage ivre » pèsent encore sur la mémoire de Voltaire. Maintenant, nul n'oserait contester une gloire si bien établie. Aux détracteurs de la veille ont succédé les thuriféraires du lendemain, et la crainte de paraître manquer d'enthousiasme, quand l'heure de l'apothéose est enfin venue, fait que plus d'un, à l'exemple de Victor Hugo, « admire tout, comme une brute (3) ».

Discerner quelques rares chefs-d'œuvre parmi des œuvres

(1) *Lettre* à Bottinelli, mars 1761. Il qualifie Dante de *fou* et son ouvrage de *monstre*.
(2) V. Hugo, *William Shakspeare*, p. 201, 203, 455.
(3) Id., *Id.*, p. 296.

sans nombre, est donc une tâche qui exige la plus grande justesse de goût. Chacun s'y applique de son mieux; la majorité décide. Dans chaque appréciateur sympathique, il y a un poète digne de communier avec les maîtres et qui reconnaît en eux son idéal. De ce vaste suffrage, incessamment consulté, se dégage, dans le cours des siècles, la moyenne du sens esthétique des esprits cultivés. Ce génie anonyme, chargé de répartir équitablement la gloire, est supérieur à tous les génies puisqu'il les compare, les juge et leur assigne des rangs.

On voit combien d'influences générales concourent à produire les beaux ouvrages. Leur création, en apparence personnelle, est en réalité collective et, plus ou moins, tout le monde y collabore. Le sujet qu'un auteur a choisi, sa manière de le traiter, l'inspiration qui l'anime, la langue dont il se sert, les traditions qu'il suit, les exemples qui le règlent, les critiques qui l'éclairent, les appréciations qui le classent, la gloire qui le couronne, tout lui vient de la foule. Il a pour guides ses prédécesseurs, pour aides ses contemporains, pour juge la postérité. Le passé, le présent et l'avenir de la civilisation se reflètent ainsi dans son œuvre et en font la splendeur. Dans chaque réalisation brillante de l'idéal, l'âme de l'humanité transparaît. Les chefs-d'œuvre que nous admirons sont le résultat de la collaboration de tous les hommes de goût, l'œuvre de la raison artiste.

§ IV

CÉLÉBRITÉS DE LA SCIENCE

Mieux encore que les créations de l'art, les découvertes de la science montrent comment le progrès s'opère par une suite continue de recherches et une accumulation de petits gains.

Le rôle des savants célèbres dans l'élaboration de nos connaissances est démesurément exagéré par la renommée. On ne voit qu'eux. Tout notre savoir est présumé leur ouvrage et, sans les révélations du génie, le monde serait, semble-t-il, voué à d'éternelles ténèbres. Ainsi jadis, suivant la doctrine des Gnostiques, une race privilégiée d'hommes spirituels *(pneumatiques)*, seuls initiés à la vérité *(gnose)*, avait mission de la communiquer aux hommes matériels *(hyliques)*. Les historiens de la science admettent de même une séparation profonde entre quelques savants illustres, source unique de nos clartés, et un peuple d'ignorants qui reçoit d'eux la lumière. La célébrité les trompe. Ces grands promoteurs d'idées, qui brillent de loin en loin comme des phares dans la nuit, sont des types légendaires dans la conception desquels il entre beaucoup d'illusion. Il suffit, pour la dissiper, de considérer deux choses : d'abord que le commun des hommes n'est nullement incapable d'acquérir par lui-même certains ordres de notions ; ensuite que la plupart de celles qui exigent des recherches spéciales sont dues à des investigateurs ignorés.

Si, parmi les vérités que nous possédons, on prend soin de distinguer celles qui sont manifestes et celles qui ont besoin d'être prouvées, il est clair que les savants célèbres n'ont aucun droit sur les premières, puisqu'elles se font jour dans chaque esprit à mesure que les sens fonctionnent et que l'intelligence s'exerce. Cette science initiale, plus vaste qu'on ne le croit, comprend les notions relatives aux réalités perçues, à leurs attributs distincts, au classement de ces données sous forme d'idées générales ou abstraites, à leurs rapports, aux inférences et aux jugements qu'on en peut tirer, enfin à l'expression de tous ces concepts par le langage. Nous avons essayé ailleurs (1) de marquer la place et de montrer l'importance de ce premier fonds de connais-

(1) *Théorie des sciences*, livre I.

sances, généralement mal apprécié parce que, nul n'en étant dépourvu, personne n'y attache de valeur particulière. Il peut, à la rigueur, suffire à l'activité mentale des ignorants, et, sans lui, la spéculation scientifique manquerait de base. Bornons-nous à noter qu'ici le génie n'a pas de privilège. Les vérités de sens commun appartiennent à tous.

Il n'en est plus ainsi des sciences proprement dites qui, s'appliquant à résoudre des problèmes dont se préoccupent seuls les esprits curieux, exigent des aptitudes spéciales, une instruction préalable, des recherches suivies, une démonstration méthodique. Alors s'opère la division du travail intellectuel et l'élucidation de la vérité devient une fonction réservée aux hommes d'étude. Toutefois, même dans cette condition nouvelle, les progrès accomplis sont principalement dus à une multitude de chercheurs, qui, tout en s'élevant, par leurs connaissances acquises et leur zèle à les accroître, au-dessus du vulgaire, se confondent avec lui par leur obscurité. Les ouvriers de la science sont innombrables. L'histoire, qui mentionne seulement les plus célèbres, commet donc une grande injustice puisque la glorification d'une élite se fait aux dépens de foules sacrifiées.

Lorsque, dans les sciences d'investigation, l'on sépare les vérités découvertes par des savants illustres et celles qui reviennent à des savants ignorés, il est aisé de constater entre les deux une disproportion choquante. La mathématique, par exemple, où toutes les notions s'enchaînent, est, dans ses origines historiques, presque entièrement anonyme. Quels furent les inventeurs de la numération, des règles de l'arithmétique, des théorèmes de la géométrie, des équations de l'algèbre? On ne le sait. La tradition est muette à cet égard. Tant de belles découvertes ont été l'œuvre d'inconnus s'avançant pas à pas, l'un après l'autre, dans les voies logiques du raisonnement abstrait.

Aucune science n'est, comme la Minerve antique, sortie tout armée d'un cerveau divin. Conformément à la loi d'évolution, les ordres de connaissances se constituent peu à peu, par adjonctions successives, grâce à un travail continu d'observation et d'expérience. « Il faut, dit Bacon, « attendre la perfection des sciences de la succession des « labeurs plutôt que de l'habileté de quelqu'un et de l'intel- « ligence d'une poignée de gens (1). » Aussi appelle-t-il la Vérité « fille du temps, non de l'autorité ». Quelques hommes de génie ne suffiraient point à l'établir. Il y faut l'effort d'une multitude de chercheurs se relayant de siècle en siècle. Depuis l'éveil de la raison, combien de sagacités attentives se sont appliquées à s'enquérir et à nous instruire ! Conçoit-on ce qu'il a fallu de pas et de regards pour explorer le monde en tous sens, d'exactitude pour le décrire, d'ingéniosité pour en retracer l'image sur une carte de géographie? Que représentent, dans l'ensemble de ces notions, les excursions de quelques voyageurs célèbres ? Bien peu de chose. La foule des explorateurs sans nom a presque tout fait.

L'esprit de découverte est partout où une intelligence active interroge la nature et cherche à en pénétrer le mystère. Le génie déploie sans doute le plus de puissance ; mais il est l'exception et ne vise qu'à l'extraordinaire. Or, les petites découvertes sont la règle. Les grandes se bornent même souvent à leur donner une forte unité. Il n'y a pas d'exemple qu'une vérité transcendante ait été mise en pleine lumière par un seul. Toujours elle implique des données qui la préparent, une croissance qui l'achève, des conséquences qui la prolongent. Elle naît de vérités antérieures, en combine de complémentaires, en comporte de successives, et représente un fil dans une trame sans fin. « On « peut dire de presque toutes les grandes découvertes

(1) *Sagesse des anciens,* Prométhée. — « Multi pertransibunt et augebitur scientia. »

« scientifiques que plusieurs esprits contemporains s'en « sont approchés à la fois. Celui qui les fait ne fait ordi- « nairement que projeter sur elles la clarté d'une démons- « tration que l'on doit considérer comme le produit, non « d'un génie isolé, mais d'un génie en avance sur les « autres... La science prouve elle-même qu'elle est un « produit de la nature en croissant conformément à ses « lois. Il n'y a pas ici de solution de continuité. Toutes les « grandes découvertes sont préparées de deux manières : « d'abord par d'autres découvertes qui sont, elles, des « préludes ; et, secondement, par l'exercice de l'intelligence « chercheuse (1). »

Kant va jusqu'à soutenir, dans sa *Critique du Jugement*, que le génie n'a rien à faire dans la science ; il limite son rôle aux créations de l'art. Macaulay réduit aussi l'importance attribuée à l'initiative des grands hommes en matière d'idées nouvelles. Ce sont, dit-il, des hommes placés sur des lieux élevés qui reçoivent un peu plutôt que les autres les rayons du soleil levant : « Le soleil éclaire les mon- « tagnes lorsqu'il est encore au-dessous de l'horizon, et les « esprits supérieurs découvrent la vérité quelque temps « avant qu'elle devienne évidente pour la multitude. C'est « à quoi se borne leur supériorité. Ils sont les premiers à « recueillir et à réfléchir une lumière qui, sans leur con- « cours, serait devenue visible, un instant plus tard, à des « hommes placés fort au-dessous d'eux (2). » Dumas exprime la même idée par une autre image : « Dans ce « mouvement de la marée intellectuelle qui élève le niveau « de l'âme humaine, les plus rares esprits ne sont qu'une « vague un peu plus vigoureuse qui précède les autres, « mais qui ne dépasse guère la ligne qu'elles allaient toutes « bientôt franchir (3). »

(1) Tyndall, *La Lumière*, trad. Moigno, p. 210.
(2) Macaulay, *Essai sur Dryden*.
(3) *Éloge de Bérard*.

L'humanité s'instruit lentement et avec peine. Chaque génération dissipe quelques obscurités et augmente un peu la lumière. Un siècle pose les prémisses, un autre tire la conséquence. Mais jamais le penseur qui a balbutié les premiers mots d'une vérité n'en a pu dire le dernier, car ce dernier mot n'existe pas. Tout ce que les mieux inspirés peuvent faire, c'est d'apporter à une idée antérieure quelques éclaircissements. Le génie n'a pas en main la baguette de Moïse qui, en plein désert, fait par miracle jaillir l'eau d'un rocher aride ; c'est l'heureux mineur qui, au fond d'un puits laborieusement creusé par diverses mains, donne le dernier coup de sonde et voit, aux acclamations de tous, la source cachée apparaître et se répandre en intarissables flots.

L'avancement de l'esprit humain ne dépend pas de ces impulsions soudaines qui semblent lui faire accomplir ses pas les plus décisifs ; il s'effectue par une progression régulière et continue. Nous gravissons une série de degrés si peu marqués qu'ils forment comme une pente insensible. « Nos opinions, dit Montaigne, s'entent les unes sur les « autres ; la première sert de tige à la seconde et la seconde « à la tierce ; nous eschellons ainsi de degré en degré ; « et advient de là que le plus haut monté a souvent plus « d'heur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain « sur les espaules du pénultième (1). »

La plupart des esprits supérieurs qui promulguent de grandes vérités en sont les hérauts plus que les révélateurs. Ils coordonnent des résultats épars, font une synthèse opportune de notions vagues et mal définies. Ce sont des lentilles convergentes qui rapprochent des rayons de lumière. « Si inventeur que soit un esprit, il n'invente « guère ; ses idées sont celles de son temps et ce que son « génie original y change ou y ajoute est peu de chose. La « réflexion solitaire, si forte qu'on la suppose, est faible

(1) *Essais*, III, 13.

« contre cette multitude d'idées qui, de tous les côtés, à « toute heure, par les lectures, les conversations, viennent « l'assiéger... Tels que des flots dans un grand fleuve, nous « avons chacun un petit mouvement et nous faisons un « peu de bruit dans le large courant qui nous emporte ; « mais nous allons avec les autres et nous n'avançons que « poussés par eux (1). »

Au début d'un ordre de recherches, pendant une phase incertaine, les découvertes se dérobent aisément, et l'honneur en revient aux habiles qui les présentent le mieux. L'histoire des sciences est pleine d'Américs Vespuces venant ravir à des Colombs méconnus la gloire de baptiser les mondes nouveaux. Plus que le don d'invention, une faculté puissante d'appropriation est la caractéristique du génie. Il excelle à trouver des formules qui résument des ensembles de notions diffuses. Il frappe d'une empreinte personnelle les lingots d'or de la foule, et sans rien ajouter à la valeur du métal précieux, extrait, fondu, épuré par des artisans obscurs, il le fait circuler, comme les princes, sous forme de monnaie à son effigie.

Ainsi, en matière de notions scientifiques, presque rien n'est à personne ; tout est à tous. Nos livres sont faits d'autres livres, nos systèmes d'idées courantes, et les plus glorieuses découvertes de travaux anonymes. La vérité, œuvre collective, est la conquête et le patrimoine de tous les investigateurs. En présence de leur universelle activité, le concours d'une élite perd singulièrement de son importance. Sans doute, dans l'élaboration du savoir humain, il y a des entreprises difficiles, des fortunes éclatantes, des problèmes hardiment posés et brillamment résolus ; mais, si utile que soit l'assistance du génie, elle n'est pas indispensable. Plusieurs hommes de talent, se partageant une grande tâche, arriveraient non moins sûrement, quoique

(1) Taine, *Essai sur Tite-Live,* introd.

sans gloire, au succès. Plusieurs pas font parcourir autant de chemin qu'un saut.

Plus on va, plus il devient malaisé de faire de grandes découvertes et facile d'en opérer de petites. De même que le travail industriel, le travail intellectuel se subdivise à l'infini. On recueille de toutes parts des vérités de détail qui s'entrecroisent et forment tissu. L'avenir est à la démocratie scientifique. Bien que l'Allemagne n'ait produit aucun de ces ouvrages mémorables qui marquent une date dans l'histoire, comme les *Principes* de Newton, la *Mécanique céleste* de Laplace, les *Recherches sur les ossements fossiles* de Cuvier, l'*Anatomie générale* de Bichat ou l'*Origine des espèces* de Darwin, elle dispute à la France et à l'Angleterre le premier rang comme atelier de science, et, suppléant à la renommée par le nombre, elle se flatte de l'emporter à raison de la quantité.

Un chiffre peut donner idée de la multiplicité des petites découvertes : le *Catalogue des Mémoires scientifiques*, entrepris en 1868 par la Société royale de Londres, devait mentionner, pour une période de soixante-trois ans (1800-1863), plus de 200,000 mémoires dont chacun contenait l'exposé de recherches originales. Si l'on pouvait supputer de même toutes les acquisitions faites en détail depuis l'origine des sciences, on reconnaîtrait qu'aucune illustration n'est à mettre en balance avec ce génie caché qui accroît sans relâche nos connaissances. Comparons-lui, par exemple, Aristote et Newton, en qui l'on admire ce que l'intelligence a de plus étendu ou de plus sagace.

Le premier, vulgarisateur éminent, a condensé dans son œuvre encyclopédique tout le savoir de l'antiquité. Cette coordination lumineuse, qui résumait un cycle perdu, lui mérita de régner sur le moyen âge comme l'unique représentant de la science autorisée, « *il maestro di color che* « *sanno* » (1). Néanmoins, par lui-même, il paraît n'avoir

(1) Dante, *Inferno*, IV terz. 44.

rien découvert de vraiment nouveau, ni la Logique, ni la Zoologie, ni la Politique. Sa gloire a bénéficié de ce que les sources où il puisa nous sont inconnues. Bacon dit qu'il ressemble à ces princes ottomans qui, en montant sur le trône, ont soin d'égorger leurs frères pour prévenir les compétitions.

Newton personnifie avec éclat, chez les modernes, ce que le génie, porté au plus haut degré de pénétration, semble avoir de divinateur. Si pourtant on le réduit à ce qu'il a trouvé en propre, sa grandeur paraît moins surhumaine. Ses deux principaux titres de gloire, la découverte du calcul infinitésimal et celle de la gravitation, ne sont pas son œuvre exclusive. « On a longtemps discuté, dit Macaulay, « la question de savoir si l'honneur d'avoir inventé le « système des fluxions appartenait à Newton ou à Leibniz. « On convient généralement aujourd'hui que la décou- « verte a été faite simultanément par ces deux grands « hommes. La science des mathématiques était alors « arrivée à un point tel que, ni l'un ni l'autre n'eût-il « existé, quelque autre savant eût infailliblement découvert « le même principe au bout de quelques années (1). » Ce principe préexistait en effet dans les travaux de Descartes et de Fermat. Pour en tirer un nouveau mode d'analyse, il n'y avait qu'à l'abstraire et à le spécialiser.

Les esprits étrangers à l'histoire des sciences admettent, sur la foi d'une tradition rapportée par Voltaire (2), que la vue de la chute d'une pomme fut pour Newton l'occasion d'exercer ses méditations sur un problème que nul n'avait encore agité, et que, partant d'un fait aussi simple, il eut le prodigieux mérite de découvrir à lui seul la loi la plus générale de l'univers. Rien n'est moins exact. Le problème, dès longtemps posé, était presque résolu lorsque Newton

(1) *Essai sur Dryden.*
(2) *Lettres sur les Anglais,* III ; *Eléments de la philosophie de Newton,* IIIe partie, ch. III.

l'aborda, et son rôle se restreignit à donner la preuve mathématique d'une solution déjà si clairement entrevue qu'elle était pour ainsi dire inévitable.

Sans remonter jusqu'aux hypothèses des philosophes anciens, dont Lucrèce et Dante se sont fait les interprètes (1), et qui supposaient tous les corps attirés vers le centre de la terre, les astronomes des XVIe et XVIIe siècles avaient été conduits, par l'étude des mouvements des astres du système planétaire, à admettre la nécessité d'une force inhérente aux masses cosmiques et capable de les entraîner comme de les retenir dans leurs orbites. Copernic l'avait pressentie ; Kepler indiqua le soleil comme centre d'action de sa puissance et prononça le mot d'*attraction*. Il rattachait même à cette influence les effets des marées. Tycho-Brahé tenait l'existence d'une force gravifique pour infiniment vraisemblable. Une foule de savants, Roberval, Descartes, Hévélius, Wren, Hooke, Halley, etc., en avaient cherché la loi. Au milieu du XVIIe siècle, la découverte, préparée par une longue série de travaux, était devenue imminente. Les théorèmes de Huyghens permettaient de calculer la puissance de l'action exercée par le soleil sur les planètes, et la troisième loi de Kepler indiquait suivant quelle proportion elle diminuait avec la distance. En 1679, Hooke avait proposé d'étudier la chute d'un corps tombant d'une grande hauteur (la mesure de cette accélération étant connue depuis Galilée), pour déterminer la loi du mouvement des planètes. Enfin, Newton, appliquant un nouveau procédé d'analyse à la démonstration de cette loi encore conjecturale, réussit à l'établir sur un fondement mathématique. Son mérite se réduisit donc à prouver par le calcul que les lois de la pesanteur, connues avant lui, régissent les mouvements des astres, conformément à une hypothèse déjà proposée, et que la force dont ces mouvements sont l'effet agit

(1) *De rerum natura*, I, v. 1052 et suiv. ; — *Inferno*, XXIV.

5

en raison inverse du carré des distances, comme le pensaient ses prédécesseurs (1).

Newton ne donna point d'ailleurs une démonstration complète, capable de s'imposer à tous les esprits. Bien des corollaires restaient dans l'ombre et justifiaient des doutes ou des réserves. La théorie newtonienne de la gravitation ne fut admise, même à Cambridge, qu'un quart de siècle après la publication des *Principes* (1687). Elle resta non avenue en France jusque vers 1732, où Maupertuis l'adopta. Newton n'avait pu tracer, dit Arago, « qu'une ébauche « sublime des mouvements réels des astres. Il fallut des « prodiges d'analyse mathématique pour que l'ébauche se « transformât en tableau complet » (2). Les travaux d'Euler, de Clairaut, de d'Alembert, de Lagrange, de Laplace, de Le Verrier et d'une foule d'astronomes moins célèbres, ont été nécessaires pour combler les lacunes du système, produire l'entière évidence et rallier toutes les convictions.

L'œuvre des plus illustres savants se borne donc à étendre ou à rectifier sur quelques points les notions de leurs devanciers. Ils découvrent peu par eux-mêmes, car la capacité des individus est limitée tandis que la science est infinie. Quand on réfléchit à la quantité des choses connues et à l'immensité de celles qui sont à connaître, les plus grands esprits ne paraissent, selon l'image de Newton lui-même, que comme des enfants qui jouent avec le sable de la grève sur le bord d'un océan de vérités.

Concluons que la science, prise dans son ensemble, est moins la création d'une élite de privilégiés que la conquête d'une multitude de chercheurs obscurs. L'effort soutenu des intelligences studieuses peut plus pour son avancement que l'exceptionnelle pénétration de quelques esprits supé-

(1) Bertrand, *les Fondateurs de l'Astronomie moderne*, p. 307 et suiv.
(2) *Astronomie populaire*, XXIII, 4.

rieurs. « Il y a une puissance dans un peuple assemblé, dit « A. de Vigny ; un public ignorant vaut un homme de « génie (1). » Nous croyons qu'il vaut davantage et nous mettons les gains de la foule des investigateurs sans renom bien au-dessus des trouvailles du génie.

§ V

CÉLÉBRITÉS DE LA VIE MORALE

L'histoire, déçue par la renommée, n'enregistre parmi les actions des hommes que les vertus et les vices rares. Elle néglige comme indifférente ou nulle la moralité moyenne des foules. Il lui faut des exploits ou des forfaits singuliers. A l'exemple de Dante, elle élimine la tourbe de ceux

« Che visser senza infamia e senza lodo » ;

et dit avec le même dédain :

« Non ragionam di lor, ma guarda e passa (2). »

Sous l'influence d'un préjugé non moins général, les historiens pensent que les auteurs d'actions célèbres doivent en porter l'entière responsabilité. L'opinion publique, les lois pénales et les dogmes religieux confirment à l'envi cette théorie. On répartit le blâme et l'éloge, les châtiments et les récompenses ; on admire les héros, on place les saints dans le ciel, on promet aux justes des béatitudes sans fin ; par contre, on flétrit les pervers, on sévit contre les criminels, et ceux que nos justices boiteuses ne peuvent atteindre sont menacés, dans une autre vie, d'une éternité de tourments. Mais, quand on examine avec soin les éléments et les

(1) *Journal d'un poète.* — Turba fit mens.
(2) *Inferno*, III, terz. 12 et 17.

conditions de la moralité humaine, on est tenté de trouver les admirations naïves, les juges aveugles et les lois féroces.

Au dire de la plupart des philosophes, notre initiative serait absolue et notre liberté parfaite. A les entendre nous prodiguer en morale une foule d'excellents conseils, il semble que les tous suivre soit la chose du monde la plus aisée. Cependant l'expérience montre qu'il n'est pas aussi facile d'incliner les hommes au bien. Beaucoup voient le mieux, font le pire et ne se règlent pas sur ce que leur raison approuve. Les moralistes eux-mêmes vivent parfois assez mal avec leurs propres préceptes. C'est que notre volonté n'a pas tout le pouvoir qu'on lui suppose. On nous croit libres et nous sommes asservis à mille dépendances. Loin de relever de nous seuls, nous ne prenons à nos actions qu'une part restreinte. Dans ce que nous accomplissons de bien ou de mal, nous avons des collaborateurs sans nombre, instigateurs, auxiliaires ou complices, qui doivent entrer en partage de nos mérites et de nos fautes. Les hommes sont ce que l'hérédité, l'éducation, le milieu et les circonstances les font.

Il y aurait à examiner d'abord l'influence obscure, mais profonde et très étendue, de l'innéité. Rousseau prétend à tort que « nos talents naissent avec nous » et que, au contraire, « nos vertus et nos vices nous appartiennent ». Plus encore que nos talents, nos penchants moraux suivent la loi des aptitudes natives. Chacun hérite de ses ascendants certaines tendances qui le prédisposent à des qualités ou à des défauts déterminés. On naît timide ou résolu, indolent ou actif, versatile ou persévérant, porté au bien ou enclin au mal. Quelques-uns, naturellement honnêtes, « font le bien comme les chevaux trottent », selon l'expression de Mme de Sévigné. D'autres, foncièrement mauvais, commettent le mal sans remords, presque avec plaisir, comme les tigres déchirent leurs proies. Ces dispositions innées constituent

le tempérament moral, et notre activité les applique plus qu'elle ne les modifie. Nos ancêtres agissent en nous, nous lèguent une part de leur force ou de leur faiblesse et nous entraînent dans les directions qu'ils ont suivies. On a souvent loué la coutume des Chinois qui anoblissent les parents et non la postérité d'un homme illustré par de belles actions. Quelque chose, en effet, de ses mérites leur revient. Le criminel est de même incité au mal par ceux de ses parents qui lui ont transmis de mauvais instincts. Notre initiative se meut sur une pente de moralité traditionnelle comme l'eau d'un fleuve dans le lit que les siècles ont creusé.

A l'influence de l'hérédité vient s'ajouter celle de l'éducation. L'habitude étant « une seconde nature (1) », les applications initiales de la volonté ont une importance extrême, parce qu'elles nous engagent dans des voies où nous sommes portés à persévérer. Nos instituteurs et nos maîtres nous règlent par leurs leçons et surtout par leurs exemples. Diogène faisait une juste attribution des responsabilités lorsque, voyant un enfant commettre une faute, il donnait un soufflet à son précepteur.

Marc-Aurèle nous apprend combien de secours contribuent à former une moralité supérieure, dans cette page des *Pensées* où il énumère avec une gratitude touchante tout ce dont il est redevable à ses parents, à ses proches, à ses bienfaiteurs et à ses maîtres. Il se considère comme un miroir imparfait où se réfléchissent les vertus d'une foule d'êtres excellents dont il a été entouré dès son enfance : Son aïeul Vérus lui a donné l'exemple de la douceur et de la patience ; son père, de la modestie et de la fermeté ; sa mère, de la piété, de la frugalité ; Diogénète lui a inspiré le goût des occupations sérieuses et l'aversion des futilités ;... Antonin le Pieux, son père adoptif, a été pour lui le modèle accompli des vertus qu'on peut souhaiter dans un prince...

(1) ὥσπερ ἡ φύσις ἔθος (Aristote, *De la mémoire*, 2).

« Je remercie les dieux, conclut-il, de m'avoir donné de
« bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur, de bons
« maîtres et, dans mon entourage, dans mes proches, dans
« mes amis, des gens presque tous remplis de bonté... Oui,
« tant de bonheurs ne peuvent être l'effet que de l'assis-
« tance des dieux et d'une heureuse fortune (1) ! » Voilà ce qu'il a fallu d'utiles leçons pour former un grand homme de bien. Pareil concours se rencontre rarement, et c'est pourquoi les Marc-Aurèle ne sont pas communs.

Citons encore l'exemple de Kant qui, élevé dans une famille humble, mais de moralité austère, se disait redevable à sa mère de ce respect absolu pour la vérité auquel, dans sa morale, il n'admet ni limite, ni exception. « Sin-
« gulier et admirable effet des vertus les plus obscures. Une
« pauvre femme, née dans les dernières classes de la
« société, prépare ainsi pour le monde une doctrine sévère
« et salutaire qui dominera peut-être bien des intelli-
« gences (2). »

Devenus capables d'agir par nous-mêmes, nous ne suivons point uniquement les inspirations de notre conscience; nous nous gouvernons surtout par les exemples et les jugements de nos semblables, dont l'approbation nous est souvent plus chère que notre propre estime. L'opinion publique, le respect humain exercent sur nous un puissant empire. Avides de considération, nous appliquons les maximes qui prévalent autour de nous, adoptant l'usage pour loi, les convenances pour règle, cultivant de préférence les vertus à la mode et nous parant à l'occasion de vices bien portés. Chaque époque se fait ainsi une atmosphère morale que tous respirent, saine ou corrompue, et dont la plupart ressentent les effets fortifiants ou pernicieux. Cicéron dit que l'intégrité si vantée de Scipion et de Paul-Émile ne devrait pas, en bonne justice, leur être

(1) *Pensées*, I, ch. I à XVII.
(2) Doudan, *Mélanges*, Philosophie de Kant.

imputée à gloire : c'était une vertu de leur âge (1). Mais Verrès n'était peut-être pas aussi coupable que le soutenait son accusateur : il avait les vices du siècle. Ni Messaline n'aurait été possible sous les Tarquins, ni Lucrèce vraisemblable sous les Césars. Parfois, il est vrai, de pures et sublimes vertus s'épanouissent dans un milieu de dépravation. Elles semblent alors naître de la corruption elle-même, comme ces plantes délicates qui fleurissent plus parfumées et plus belles quand leurs racines plongent dans le fumier.

Les types célèbres en qui l'histoire honore ou flétrit ce que l'humanité semble avoir de meilleur ou de pire, révèlent toute l'influence de ces fatalités de milieu développées à l'extrême dans des situations exceptionnelles. Néron fut un produit de son époque, le résultat de la bassesse et de l'immoralité générales. Ses commencements avaient été bons ; mais il ne tarda pas à subir la contagion des vices publics. Ses cruautés et ses débauches montrent jusqu'où peut déchoir une nature faible et sensuelle, disposant d'un pouvoir absolu sur des âmes viles, livrée à des suggestions perverses, sûre d'avance de toutes les complicités et applaudie dans ses plus monstrueux égarements. Loin de révolter Rome par ses scandales et ses crimes, Néron eut une popularité réelle qui est la condamnation de son temps. On vit même les honnêtes gens d'alors, Sénèque et Burrhus, se faire les apologistes du parricide. Ainsi que Néron, Tibère, Caligula, Domitien s'annonçaient sous d'heureux auspices. Ce fut le pouvoir qui les gâta (2). L'Estoile, après avoir longuement rapporté les désordres de Henri III, dit de lui à sa mort : « Ce roy étoit un bon prince, s'il eût « rencontré un meilleur siècle (3). »

Aux antipodes du monde moral, la vie de saint Vincent

(2) *De officiis*, II, 22.

(1) Tacite le dit de Tibère : « *Vi dominationis convolsus et mutatus...* »

(2) *Journal de Henri III*, édit. de 1744, p. 207.

de Paul, consacrée au soulagement des misères humaines, enseigne ce que peut ressentir de sympathie et montrer d'abnégation un cœur généreux ému par de grandes souffrances. Mais il ne fut pas le seul héros de la bienfaisance au temps de la Fronde. Il avait eu des précurseurs ; il eut des émules et trouva des auxiliaires prêts à s'associer avec zèle à ses bonnes œuvres (1). Investi d'une sorte de fonction sociale, Vincent de Paul devint le « grand aumônier de France », le « ministre de la charité nationale ». Toutefois, son rôle fut d'un délégué plus que d'un apôtre, d'un organisateur plus que d'un initiateur. Par lui seul, il n'aurait guère pu faire plus de bien et conquérir plus de renom qu'un de ces lauréats, héros d'un jour, à qui nos Académies décernent des prix de vertu. La gloire du saint tient à ce que, de son vivant et après sa mort, l'esprit de charité recruta, pour exécuter, continuer et agrandir son œuvre, une milice nombreuse qui, prenant son nom pour bannière, l'a fait bénéficier de ces mérites anonymes. — « Qu'est-ce « que le saint ? » demande Gœthe ; et il répond : « Ce qui « réunit plusieurs âmes (2). »

La moralité humaine est donc essentiellement collective. « Nul ne sait jusqu'où s'étend, dans le temps et dans l'es- « pace, la part que les autres hommes, soit par des actes « individuels, soit par des influences sociales, peuvent « revendiquer dans chacune de nos actions ; mais nul ne « sait aussi la part que nos discours et nos exemples peu- « vent avoir sur les actions des autres hommes. L'hérédité « accumulée d'un nombre infini de générations nous a faits « ce que nous sommes ; un nombre également infini de « générations recevra de nous ce dépôt héréditaire modifié, « transformé par la façon personnelle dont nous aurons « vécu. Nous sommes façonnés, dans tout le cours de

(1) A. Feillet, *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, ch. IX et X.
(2) Gœthe, *Distiques*.

« notre vie, par l'action irrésistible du milieu ambiant, par « notre famille, par la société dont nous faisons partie, par « tous les hommes avec lesquels le hasard ou notre choix « nous met en rapport, et, en subissant ces diverses « influences, nous subissons par ricochet celle de toute la « série des causes qui ont concouru à les produire ; nous « sommes nous-mêmes un des éléments de cette série de « causes et, par un semblable ricochet, notre influence ira « bien au delà du petit cercle où se passe notre vie indivi- « duelle. Nous avons ainsi une part de responsabilité dans « la vie de tous les autres hommes, de même que tous les « autres hommes ont une part de responsabilité dans la « nôtre (1). » Il est seulement à noter que l'action de chacun sur tous est infinitésimale, tandis que celle de tous sur chacun est presque infinie.

Il faudrait enfin tenir compte de l'empire des circonstances et de la foule d'accidents qui, venant chaque jour à la traverse de notre vie, nous obligent d'aviser. Ces contingences variables occupent et absorbent presque notre activité, car nous devons tour à tour les exploiter, les vaincre ou leur obéir. Des combinaisons aléatoires d'effets, des rencontres fortuites, des événements imprévus viennent sans cesse éprouver, tenter, corrompre, fortifier notre moralité, l'abattre ou la relever. Il en coûte à notre orgueil d'admettre la fortune en participation de nos mérites et de nos succès, quoique nous soyons assez disposés à lui imputer nos fautes et nos revers :

« Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.
« On a toujours raison, le Destin toujours tort (2). »

Mais succès ou revers, sagesse ou folie, dépendent beaucoup de l'occasion et des circonstances. Nos vices et nos vertus ne sont parfois que des accidents de fortune. « Quoi-

(1) Émile Beaussire, *les Fondements de la morale*, p. 163.
(2) La Fontaine, *Fables*, VII, 14.

« que les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles « ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais « les effets du hasard (1). »

Qui saurait apprécier toutes ces influences verrait clairement qu'elles prédominent dans notre activité morale et que la liberté se meut entre des limites extrêmement resserrées. Les hommes ne sont ni aussi bons qu'ils le présument, ni aussi mauvais qu'on le dit. Ils exercent, dans des situations dissemblables, une moralité en apparence inégale, mais peut-être au fond sensiblement uniforme. Peu dignes de l'estime qu'on leur accorde et presque innocents des crimes dont on les charge, les êtres humains oscillent autour d'une moralité moyenne, exposés à une foule de perturbations dont on ne peut, sans injustice, les rendre entièrement responsables. S'il y a des consciences plus ou moins scrupuleuses, des volontés énergiques ou débiles, des vertus fortes ou sujettes à défaillir, c'est que les conditions ne sont pas les mêmes, et, si tous les facteurs de nos actions étaient connus, on trouverait que, du meilleur au pire, la distance est moins grande qu'on ne le croit. En somme, il se rencontre dans le monde beaucoup de malheureux et peu de coupables, quelques favorisés et point de héros. Cessons d'admirer mal à propos et de nous indigner sans motifs ; tâchons de comprendre.

Pour la science positive, notre volonté est régie, dans le détail entier de ses actes, par les lois d'un déterminisme strict où prévalent les influences de l'hérédité et du milieu. Cela ressort de la régularité avec laquelle se reproduisent, dans un état social donné, des faits tenus pour pleinement volontaires. La statistique constate que, chez un peuple, le nombre des crimes, des délits, des suicides, etc., et même celui des divers genres de crimes, délits ou suicides, varient peu d'une année à l'autre, preuve que, sous les initiatives

(1) Larochefoucauld, *Maximes*, 57.

en apparence personnelles, agit une cause générale et fixe. Quételet qui, le premier, a mis en lumière ces lois de la criminalité et leur rapport avec les conditions d'âge, de sexe, de saison, de misère, d'ignorance, etc. (1), va jusqu'à dire : « La société renferme en elle les germes de tous « les crimes qui vont se commettre. C'est elle en quelque « sorte qui les prépare, et le coupable n'est que l'instru- « ment qui les exécute. Tout état social suppose donc un « certain nombre de crimes qui résultent comme consé- « quence nécessaire de son organisation (2). » « Le milieu « social, dit de même un anthropologiste, est le bouillon « de culture de la criminalité ; le microbe, c'est le criminel, « un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve « le bouillon qui le fait fermenter... Les sociétés ont les « criminels qu'elles méritent (3). »

Plus clairement encore que les singularités éclatantes du vice ou de la vertu, les actions communes attestent, par leur cours régulier, la stabilité des influences qui gouvernent la moralité moyenne, car elles expriment les constantes dont les anomalies sont les variables. Là surtout règnent l'ordre et la loi. On suppose à tort que l'infinie multitude des actes vulgaires est indifférente et presque dépourvue de valeur morale. Tout au contraire, elle constitue le fonds de la moralité publique et en donne le mieux la juste mesure. Entre les scélérats et les saints, qui accaparent sans droit l'attention des historiens, s'écoule, silencieuse et obscure, la foule de ceux qui ont vécu simplement, honnêtement, et dont l'étude serait le plus propre à marquer le niveau moral d'une population. « Ce que vaut la vertu d'un « homme, dit Pascal, ne doit pas se mesurer par ses efforts, « mais par son ordinaire (4). » Il en est de même d'une

(1) *Physique sociale*, t. II, p. 312 ; *Sur l'homme*, 1835, t. I, p. 7 et t. II, p. 164, 247.

(2) *Physique sociale*, t. I, p. 97.

(3) Dr Lacassagne, *Congrès d'anthropologie criminelle de Rome*, 1886.

(4) Pascal, *Pensées*, édit. Havet, Art. VI, p. 27.

société. Ces vertus moyennes, trop peu prisées, sont en réalité les plus méritoires, celles qui, peut-être, approchent le plus de la perfection, parce qu'elles se gardent de tout excès et se fondent sur une pratique constante, alors que l'acte héroïque est outré et ne dure qu'un moment. « Je « suis persuadé, dit M. Renan, que les auteurs des plus « nobles efforts que l'humanité ait tentés pour s'élever « vers le bien resteront à jamais confondus dans le culte « sommaire des saints inconnus (1). »

Comme l'invention, l'art et la science, la moralité résulte donc d'un vaste concours. Nos déterminations, qui semblent spontanées et libres, sont l'effet d'une force transmise par l'hérédité, dirigée par l'éducation et s'exerçant parmi des occurrences variables, sous l'empire des influences de milieu. La collectivité humaine pèse ainsi de tout son poids sur notre initiative propre. Au-dessous des figures légendaires qui personnifient dans l'histoire la puissance de la raison, apparaissent les foules comme explication de ce que leur grandeur a de glorieux ou de terrible. Ces multitudes, si longtemps dédaignées, sont le foyer d'où rayonnent les vertus et les vices célèbres, le milieu où s'élabore la moralité commune et l'influence souveraine qui range à ses lois les activités particulières.

§ VI

CÉLÉBRITÉS DE LA POLITIQUE ET DE LA RELIGION

Il n'y a pas de personnages plus complaisamment célébrés par les historiens que les héros de la politique. Quiconque a eu l'insigne honneur de commander aux hommes est assuré

(1) *Essais de morale et de critique*, p. 50.

de trouver place dans l'histoire. S'il a broyé les peuples dans des guerres, s'il les a mêlés par la conquête, s'il a changé leur mode de gouvernement, sa gloire est complète et sa renommée hors de pair. « Les hommes, dit Machiavel, « qui, par les institutions et les lois, ont formé les répu- « bliques et les royaumes, sont placés le plus haut, sont « le plus loués, après les Dieux. »

En vain quelques philosophes, sceptiques de profession, affirment que ces chefs d'État, qui font si grande figure dans l'histoire, sont hommes comme les autres, non moins chétifs de corps, bornés d'esprit ou faibles de caractère que le commun de leurs sujets, et que « les âmes des empereurs « et des savatiers sont jetées à mesme moule (1) » ; les historiens n'en veulent rien croire. Refusant d'admettre une petitesse réelle sous tant de grandeur apparente, ils pensent, avec les théoriciens du pouvoir absolu, que ceux qui gouvernent les hommes sont d'une autre espèce qu'eux. Homère appelle les rois « pasteurs de peuples (2) ». Aristote établit entre eux et leurs sujets une différence analogue à celle qui existe entre le berger et son troupeau (3). Caligula disait : « Puisque ceux qui conduisent les troupeaux de « bêtes ne sont pas des bêtes comme elles, mais qu'ils sont « de nature plus excellente, il faut bien que ceux qui com- « mandent aux hommes si absolument ne soient pas de « simples hommes, mais des Dieux (4). » C'est là un lieu commun d'adulation monarchique. L'auteur des *Psaumes* dit aux rois : « Vous êtes des Dieux (5) ! » Une déclaration du clergé de France (1682) porte que « les rois ne sont « pas seulement ordonnés de Dieu ; ils sont Dieux eux- « mêmes ». Louis XIV en est convaincu. Les rédacteurs

(1) Montaigne, *Essais*, II, 12.
(2) *Iliade*, I, 243.
(3) Aristote, *Politique*, I, 3. — Le terme de *troupeau*, appliqué aux sujets d'un roi-berger, se lit encore dans la *Politique tirée de l'écriture sainte*, de Bossuet.
(4) Philon le Juif, *Legatio ad Caïum*.
(5) « Dii estis vos » (*Psalm.* LXXXI, 1).

de ses *Mémoires* lui font dire des fonctions de la royauté : « Il en est de certaines où, tenant pour ainsi dire la place « de Dieu, nous semblons être participants de sa connais-« sance aussi bien que de son autorité (1). »

Pour la plupart des historiens, les chefs sont tout et les peuples si peu de chose que ce n'est pas la peine de s'en occuper. A les croire, un petit nombre d'hommes puissants préside au destin des États, procure la victoire aux armées, maintient l'ordre public, assigne à la foule ses tâches et trace la voie où marchent les générations. Ils conçoivent, ordonnent et dirigent (2). Rien ne se fait que par eux et, sans leur initiative, les peuples, matière inerte, seraient incapables d'agir. Les rois semblent ainsi tenir les nations dans leur main et les modeler comme une argile au gré de leur fantaisie. Ils sont, dit Sénèque à Néron, « les âmes de ces corps (3) ». Frédéric II déclare que « la force des États « consiste dans les grands hommes que la nature y fait naître « à propos ». Plus affirmatif encore, Montesquieu attribue aux princes le pouvoir de « convertir des hommes en bêtes et « des bêtes en hommes ».

Conséquemment à cette conception mythique du rôle des gouvernants, les historiens réduisent l'histoire des peuples à celles de leurs chefs. Ils nous entretiennent longuement de ces personnages, de leurs actions, de leurs faiblesses, du détail de leur vie privée, et prennent, comme Tacite, l'histoire des empereurs pour celle de l'empire. Si même ils rencontrent sur leur chemin un de ces princes dont il n'y a rien à raconter, une ombre vaine telle que ce Louis V surnommé *le fainéant* (*qui nihil fecit*, dit son biographe embarrassé), ils ne laissent pas de le mentionner à son rang, car

(1) *Mémoires pour l'instruction du Dauphin*, 1806, t. II, p. 16.

(2) « Le roi s'appelle *rex*, celui qui dirige, qui règle, *King (Kon-« ning, Kan-ning)*, l'homme qui sait, qui peut. » Carlyle, *Les Héros*, confér. 1re.

(3) « Animus reipublicæ tu es, illa corpus tuum » *(De Clementia*, I, 5).

il ne faut point de lacune dans la liste de nos rois. Son règne est une page blanche. Sous lui la France n'a pas vécu.

C'est une opinion accréditée parmi les grands capitaines que, dans une armée, le général seul importe. Les soldats sont les éléments passifs de ses combinaisons stratégiques, des pions sacrifiés sur l'échiquier de la guerre. « Chabrias souloit dire que une armée de cerfs conduicte « par un leon estoit plus à craindre que une armée de leons « conduicte par un cerf (1). » Napoléon a refait ce mot : « Une armée de lièvres commandée par un lion vaut mieux « qu'une armée de lions commandée par un lièvre. » Sans doute, entre deux armées de force et de valeur à peu près égales, le mérite du chef a, sauf accident contraire, chance de décider de la victoire ; mais entre deux armées de valeur très inégale, le mérite des soldats prime celui de leur chef. Ce ne sont pas, d'ordinaire, les généraux qui lâchent pied les premiers. Imaginez qu'à Arbelles Alexandre eût commandé les Perses et Darius les Macédoniens ; le résultat n'aurait-il pas différé ? Une armée mal dirigée mais pleine d'ardeur n'est pas forcément vouée à la défaite. Les historiens de la première croisade s'applaudissent de ce que l'immense troupe des fidèles n'ait pas été commandée par un empereur ou un roi. « Les sauterelles n'ont point de « roi, dit Guibert de Nogent, et pourtant elles s'en vont « par bandes. » Il convient même de rappeler que cette armée sans unité de commandement, mais animée d'une foi vive, fut la seule qui réussit à prendre Jérusalem.

Ce ne sont pas quelques capitaines de génie qui ont établi la domination de Rome, mais bien les héroïques légionnaires dont l'invincible solidité arrachait à Pyrrhus ce mot qui devrait éclairer les historiens : « Avec de pareils soldats, « j'aurais bientôt conquis le monde ! » Combien Grant, le héros de la guerre de sécession aux États-Unis, avait une vue plus juste de la réalité lorsque, nommé lieutenant-

(1) Plutarque, *Œuvres morales,* Dicts notables des anciens roys.

général, il écrivait à Sherman : « Tout ce que je suis, je le « dois à mes soldats, à mes officiers et surtout à vous et à « Macpherson. »

« Otez au peuple ses chefs, dit Tacite, il n'osera rien « entreprendre (1) » ; mais ôtez aux chefs leurs partisans, que pourront-ils exécuter ? Montesquieu s'abuse quand il croit que le génie et la destinée de César auraient été partout les mêmes. « On parle beaucoup de la fortune de « César ; mais cet homme extraordinaire avait tant de « grandes qualités sans un défaut, quoiqu'il eût bien des « vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il « eût commandée, il n'eût été vainqueur, et qu'en quelque « république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée (2). » Supposez César né dans la servitude ou la plèbe, que vaudra ce raisonnement ? Confinez-le même dans ce village des Alpes où son orgueil aurait accepté le premier rang plutôt que le second dans Rome ; aurait-il encore été César ? Pour troubler le monde, l'éblouir et le dominer, il fallait Rome, ses agitations, sa puissance et la fortune des événements.

Un habitant de Sériphe disait à Thémistocle : « Vous « êtes devenu célèbre, non par vous-même, mais par la « gloire de votre patrie. — Vous avez raison, répondit « Thémistocle, je ne serais pas devenu célèbre si j'étais né « à Sériphe ; mais vous ne le seriez point devenu quand « même vous seriez né dans Athènes (3). » C'était repartir en homme d'esprit ; néanmoins, l'objection subsiste et ne peut guère être réfutée. En accordant à Thémistocle que son illustration ait été en partie son ouvrage, en partie le reflet de celle d'Athènes, il resterait à faire le départ. Une attribution exacte est assurément malaisée. On entrevoit cependant la solution du problème quand on réfléchit que Thémistocle, devenu satrape chez les Perses, n'a plus rien fait de

(1) *Annales*, I, 55.
(2) *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, III.
(3) Platon, *République*, I, et Plutarque, *Vie de Thémistocle*.

glorieux, tandis qu'Athènes, privée de Thémistocle, a gardé toute sa grandeur.

Il suffit de considérer le principe et les conditions d'exercice du pouvoir politique pour se convaincre qu'il est l'expression de la volonté ou du moins du consentement du plus grand nombre. Ce n'est pas aux peuples modernes qu'on a besoin d'exposer une théorie de la souveraineté populaire. Dans leur *Déclaration d'indépendance* (1774), les États-Unis ont posé à titre d'axiome que l'unique objet du gouvernement est d'assurer le bonheur et la sécurité de la nation, qu'il tient d'elle ses pouvoirs et n'en doit user que dans son intérêt, sous peine de révocation. Suivant la pittoresque image de Paul-Louis Courier, chaque peuple entend faire marcher son gouvernement « comme un cocher « qu'on paie et qui doit nous mener, non où il veut et « comme il veut, mais où nous prétendons aller et par le « chemin qui nous convient (1) ».

Le fondement de l'autorité publique est dans ceux qui la reconnaissent et, par cela même, la créent. Les historiens se méprennent quand ils imputent l'établissement du despotisme au crime d'audacieux tyrans. Le despotisme est fait non de la violence d'un seul, mais de la servilité de tous. Chaque usurpation s'autorise d'une abdication. Un peuple qui tient à ses droits n'a pas d'oppresseurs à redouter. Comme Gulliver à Lilliput, il pourra bien, une nuit, être enchaîné par surprise ; mais le moindre effort du géant à son réveil rompra ces liens débiles et lui rendra intacte sa liberté. Les puissants n'ont d'empire que celui qu'on leur attribue ou, ce qui revient au même, qu'on leur laisse prendre. Soit par mandat exprès chez les peuples libres, soit par docilité muette chez ceux qu'on croit asservis, toujours il y a transmission d'influence de tous à un seul et l'autocratie elle-même est une délégation de la souveraineté populaire. Les nations se font des gouvernements à leur

(1) *IXe Lettre au rédacteur du Censeur.*

image, et celle qui se plaint du sien ressemble à une laide qui accuse son miroir.

Croit-on qu'une fois investis du droit de gouverner, les chefs d'État puissent en user selon leur caprice ? L'erreur serait grande. « Il n'y a point de puissance absolue dans « le monde, il n'y en aura jamais. Le pouvoir en appa- « rence le plus illimité rencontre à chaque pas des obs- « tacles imperceptibles qui l'arrêtent. On peut le comparer « à une mer orageuse qui vient subitement se briser sur le « rivage contre des grains de sable (1). » Ces grains de sable qui opposent une digue à l'Océan, ce sont les volontés de la multitude.

A y regarder de près, on s'étonne de voir tout ce que ne peuvent pas ceux qui sont censés tout pouvoir. La part la plus considérable des intérêts sociaux échappe à leur ingérence et se régit par ses propres lois. Il est sans exemple qu'un despote ait engagé une nation dans des voies où elle refusait de marcher, qu'il ait même, de son autorité privée, changé les sentiments, les idées ou les mœurs de ses sujets. Ni Julien n'a pu empêcher le triomphe du christianisme, ni Philippe II étouffer la réforme. Ces maîtres réputés tout puissants sont aux ordres d'un maître plus impérieux encore, qui fait leur force quand ils lui cèdent et leur faiblesse quand ils lui résistent, l'opinion publique (2).

La mesure du pouvoir des chefs est celle de l'assentiment populaire. « Hercule, disait le proverbe grec, n'est pas « assez fort contre deux (3). » Que pourrait-il contre tous? Un fou de cour, qui vendait à l'occasion la sagesse, demandait en se jouant au terrible Philippe II : « Que ferais-

(1) Portalis. *Discours au Conseil des Anciens en faveur des prêtres non assermentés.*

(2) Magis fama quam vi stant regum res (Tacite, *Annales*, VI, 30). Un courtisan disait devant le Dr Quesnay : « C'est la hallebarde qui mène le monde » — « Voilà qui va bien, objecta Quesnay ; mais qui donc mène la hallebarde ? » Et, comme l'autre se taisait, il ajouta : « Monsieur, c'est l'opinion » .

(3) Platon, *Phédon.*

« tu, Philippe, si, quand tu dis *oui*, tout le monde disait « *non?* » Les rois n'ont de force que quand les peuples disent oui. Alors leur puissance paraît sans bornes. D'un signe ils mettent en campagne une armée de soldats ou en chantier des foules de travailleurs. On fait avec zèle ce qu'ils ordonnent parce qu'ils ordonnent ce qu'on désirait faire. Pour que leurs décrets aient force de loi, il faut que, d'avance, ils soient approuvés. Là donc où l'on admire le plus l'initiative de ces conducteurs de nations, on ne doit pas oublier qu'ils les mènent où elles voulaient aller. La foule les suit et les acclame parce qu'ils la guident vers son but. Au lieu d'entraîner un peuple, ils cèdent à son impulsion et, emportés par un fleuve, rêvent qu'ils lui donnent son cours.

La mission des politiques célèbres consiste à réaliser le désir de tous, à l'instigation et avec le concours de tous. Ils ont surtout le génie de l'à-propos. Sans doute, pour accomplir de grandes choses, rien n'est plus efficace que l'action simultanée d'un grand peuple et d'un grand homme ; mais le second n'est qu'un agent subordonné. La force initiale et directrice gît dans le premier.

Ce n'est point Pierre le Grand qui a constitué la Russie : c'est bien plutôt la Russie en travail de formation qui a suscité Pierre le Grand. La jeune nation oscillait dans une sorte d'équilibre instable entre la barbarie asiatique et la civilisation européenne. Pierre I[er] reconnut où la portaient ses affinités de race et ses ambitions politiques. Déjà chrétienne, en querelle d'intérêts et en rivalité d'influence avec ses voisines de l'Occident, la Suède et la Pologne, la Russie ne pouvait hésiter longtemps. Pierre parut au moment où la balance penchait, et l'on a pu croire que sa volonté décida le mouvement du fléau, alors qu'elle ne fit que le suivre.

Ce n'est pas non plus Washington qui a constitué les États-Unis. La nationalité nouvelle ne pouvait manquer de s'organiser en république démocratique, car, faute de pré-

tendants à la royauté et d'aristocratie privilégiée, tout rendait inévitable cette forme de gouvernement (1). Libres d'en choisir une à leur guise, les colonies espagnoles ou britanniques, le Mexique, le Pérou, le Chili, le Canada, l'Australie, le Cap... ont adopté des institutions analogues sans avoir eu besoin, pour les établir, du secours d'autres Washington.

Les recueils de lois que la légende attribue à des législateurs célèbres ont été moins l'œuvre de leur sagesse personnelle que l'expression coordonnée des mœurs, des coutumes et des exigences du temps. Prenons comme exemple notre *Code civil*. Les contemporains en firent, par flatterie, hommage à Napoléon et celui-ci finit par s'en croire l'auteur principal. « On ne peut, disait-il à Sainte-Hélène, m'en« lever ce code de lois *que j'ai créées* (2). » Thiers semble partager cette illusion quand il l'appelle « un monument « de l'esprit universel du chef de la république (3) ». Si l'histoire prenait jamais ces indications pour la vérité, elle serait cruellement abusée. La codification de nos lois, projetée par l'Assemblée constituante (5 juillet 1790), puis par l'Assemblée législative (16 octobre 1791), essayée durant la Convention, reprise sous le Directoire, s'accomplit enfin sous le Consulat, grâce au concours d'une élite de jurisconsultes. De tous ceux qui ont collaboré au *Code civil*, Napoléon y a pris une des moindres parts, quoi qu'il en ait retiré le plus de gloire. Faut-il du moins en faire honneur aux légistes éminents que la célébrité désigne en sous-ordre, Portalis, Tronchet, Malleville, Bigot de Préameneu? Pas davantage. Ces hommes distingués ont eux-mêmes eu soin de nous dire que « les codes des peuples se font avec le « temps, mais qu'à proprement parler on ne les fait pas ». Les auteurs véritables, ce furent les légistes d'alors, éclairés

(1) De Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, ch. XVII.
(2) O'Méara, *Napoléon dans l'exil*.
(3) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 68.

par ceux du passé et travaillant de concert à convertir en règles de droit les vestiges de lois romaines, les coutumes traditionnelles, les besoins nouveaux et les prescriptions de la raison universelle. Ils ont eu pour continuateurs les avocats qui discutent les textes et les magistrats qui fixent la jurisprudence, c'est-à-dire l'accord de tous les hommes de loi.

Au faîte de la renommée planent ces génies dominateurs que célèbrent à l'envi les historiens, Alexandre, César, Napoléon. L'influence qu'ils ont exercée sur les destinées de grands peuples, sur celles même de l'humanité, paraît immense. Ils semblent avoir pétri de leurs mains, animé de leur souffle de puissants empires et contraint le monde à marcher dans les voies tracées par eux. En réalité, leur gloire résulte de ce que, dans un moment de fièvre héroïque, ils ont appliqué à une tâche voulue, commandée, presque nécessaire, l'effort de peuples entiers.

Alexandre opéra la réaction de la Grèce, enfin unie, contre le monde barbare pour l'envahir à son tour et le civiliser par la conquête. La ruine de l'empire perse, prédite par Jason, ébauchée par Agésilas, projetée et préparée par Philippe, fut, au moment propice, accomplie avec moins de difficulté que de gloire par la promenade triomphale d'un jeune héros à travers l'Asie.

César, continuant Marius, vint effectuer la transformation inévitable du patriciat romain en dictature impériale et centraliser le pouvoir afin de maintenir l'unité du monde vaincu. Les historiens latins sont unanimes à cet égard : « Tant que la république, dit l'un d'eux, fut petite et son « territoire médiocre, la forme républicaine pouvait suffire « et elle fut un bien ; mais sitôt que Rome, se jetant hors « de l'Italie et traversant les mers, eut rempli de sa puis- « sance les continents et les îles lointaines, la république « n'était plus qu'un mal. Tout est devenu désordre au « dedans, commotion au dehors, et le monde, fatigué des

« guerres civiles, a senti le besoin de respirer sous la domi-
« nation d'un seul (1). »

Napoléon, enfin, c'est la révolution française faite homme, se retournant contre les vieux États de l'Europe pour les ranger à ses principes et opérant, par de tyranniques mains, les semailles de la liberté. Lui-même a revendiqué ce rôle : « Rien, disait-il, ne saurait détruire ou effacer les grands « principes de notre révolution ; ces grandes et belles vérités « doivent demeurer à jamais... Elles régiront le monde ; « elles seront à la fois la religion, la morale de tous les peu- « ples ; et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on « ait voulu dire, à ma personne, parce qu'après tout j'ai « fait briller le flambeau, consacré les principes... Amis et « ennemis m'en diront le premier soldat, la premier repré- « sentant (2). »

Le prestige de ces grands hommes tient à l'importance du mouvement dont ils furent les porte-drapeaux, car si l'histoire devait seulement tenir compte des batailles livrées, des villes prises, du sang répandu et des territoires dévastés, leur gloire serait peut-être éclipsée par celle de tel conquérant barbare comme Attila ou Tamerlan. Mieux partagés, ils eurent à remplir une mission à la fois terrible et féconde. Durant ces époques de crise où se fonde un ordre nouveau, les hommes investis du pouvoir suprême deviennent grands à peu de frais. Tout ce qu'ils tentent réussit. La fortune les comble, le destin les mène. Ils recueillent l'honneur de triomphes remportés par une génération de héros. Si, par hypothèse, ces accapareurs de renommée étaient nés dans un autre pays ou un autre temps, l'œuvre qu'ils ont accomplie ne l'aurait pas moins été, dans ce qu'elle avait de nécessaire, par d'autres ouvriers et d'autres séries d'événements ; mais les

(1) Dion Cassius, *Hist. rom.* Voy. aussi Florus, IV, 3, et Strabon, *Géogr.*, VI, 4, § 2. Dès le temps des Scipions, Polybe prévoyait qu'un jour la monarchie succéderait à la république (*Hist. gén.*, VI, 1, 41).

(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*, 9, 10 avril 1816.

hommes que nous admirons, transportés ailleurs, n'auraient plus eu rien à faire et toute leur gloire avortait.

Arrêtons-nous un instant sur la plus récente et la mieux connue de ces figures grandioses. Le rôle de Napoléon va nous expliquer la formation de la légende. Un illustre historien a longuement raconté la vie du héros. Il a dit les combinaisons du capitaine, les conceptions du politique, les aptitudes de ce génie universel, son activité dévorante, se volonté souveraine. A voir les choses ainsi présentées, il semble que, pendant son règne, la France n'a pensé, voulu, agi que par lui (1). C'est prendre un homme pour une nation.

Il y eut alors en France un grand peuple et un grand homme ; mais la valeur du premier est seule hors de conteste : celle du second peut et doit être débattue. La fortune de Bonaparte fut d'être, à une époque de fermentation révolutionnaire, l'élu d'une nation puissante. Réléguez-le dans sa Corse libre, tout ce qu'il pourra faire sera d'être chef de bande et de recommencer Théodore. C'est la France, la France seule, qui a fait son glorieux destin (2). A peine a-t-il eu besoin de s'aider un peu. Tout conspirait à son élévation. Avant même qu'il fût sorti de son obscurité, la révolution lui préparait un trône en préludant par le despotisme de la Convention au despotisme de l'empire. L'héroïsme d'incomparables soldats assurait une suite de victoires à quiconque aurait l'honneur de les commander (3), tandis

(1) « La nation lui ayant, dans un jour de fatigue, abandonné le « soin de vouloir, d'ordonner, de penser pour tous... » (Thiers, *Hist. du Consulat et de l'empire*, VIII, p. 153).

(2) Napoléon l'a reconnu dans une heure de sincérité : « Le peuple « français a fait pour moi plus qu'on ne fit jamais pour aucun « homme » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, 1842, t. I, p. 287). Ailleurs, il dit qu' « il se devait à un peuple qui avait plus fait pour lui qu'il « ne lui avait rendu lui-même à son tour » (O'Méara, *Napoléon dans l'exil*, *Id.* t. II, p. 666).

(3) « Jamais, dit Napoléon de l'armée d'Italie, une pareille armée « ne reparaîtra dans le monde ; je n'en ai pas vu qu'on pût lui com- « parer. J'ai trouvé là l'élite de la jeunesse française, une génération « puissante, surexcitée par le renouvellement social, qui avait une

que l'état de l'Europe la vouait à de continuelles défaites. Les succès de Napoléon, comme plus tard ses revers, furent le résultat normal de la condition des esprits, des passions et des intétrêts. Irrésistible tant que la force des choses le porta, il devint faible et caduc lorsqu'elle cessa de le soutenir. Une fatalité le dominait, ce qu'il appelait son étoile, ce qu'il faut appeler plutôt le génie de la France et les nécessités du temps.

Suivez-le dans les phases de sa prodigieuse carrière : Il paraît à l'instant précis où sa mission devient possible et utile. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il serait resté sans emploi. Si même, l'heure venue, il avait manqué à l'appel du destin, d'autres héros auraient surgi, car la situation en exigeait, et jamais grand homme n'a fait défaut à une grande situation. Dans ces crises où se débat le sort des empires, les peuples savent reconnaître avec un instinct très sûr les chefs que les circonstances réclament. Le flot de la faveur publique les porte au pouvoir comme par un effet de marée montante. Pour arriver, ils n'ont qu'à se laisser conduire. Toutefois, il n'y a pas de prédestinés parmi eux : la vocation plane sur tous. Si, dans les tranchées de Toulon, un boulet anglais avait supprimé Bonaparte, on aurait eu à sa place Hoche, Kleber, Desaix, Marceau ou tout autre qui peut-être n'aurait pas été moins grand, quoique d'une façon différente. Napoléon s'est trouvé là, il a occupé le poste vacant et, comme les circonstances étaient grandes, il a été grand par elles. Le besoin d'ordre, après l'effroyable tourmente où venait de sombrer l'ancien régime, rendait une dictature inévitable, et la liberté qui s'abandonnait, lasse de ses propres excès, invitait les audacieux à lui faire violence. La souveraineté popu-

« passion immense de liberté et de gloire » (O'Méara, *Id.*, 27 avril 1817). Était-il si difficile de vaincre avec de pareil soldats ? Durant les deux dernières années de la Convention, les quatorze armées de la république avaient livré deux cent quatre-vingt-seize batailles ou combats et presque toujours été victorieuses.

laire accepta pour chef le premier vainqueur qui lui parut énergique et résolu. Celui-ci fut alors aidé, dans son œuvre de reconstruction sociale, par les meilleurs esprits du temps. Mais bientôt le despote s'égara, lorsqu'il ne consulta plus que lui-même, dans toutes sortes d'entreprises insensées, et César finit en Cambyse. La force des choses, qui l'avait si bien servi tant qu'il lui avait cédé, se tourna contre lui quand il prétendit la contraindre, et le brisa comme un roseau. Sa fin montre que le génie le plus actif, au faîte de la puissance humaine, est incapable d'imposer aux idées la loi du sabre, de substituer son caprice à l'intérêt général et de faire que tous obéissent à la volonté d'un seul, car, le jour où il en serait ainsi, l'humanité déchue se partagerait en quelques héros et d'immenses troupeaux de brutes.

Nous avons donc le droit de conclure que, loin d'agir par eux-mêmes, les grands politiques remplissent une fonction sociale et reçoivent leur mandat des peuples auxquels ils paraissent commander. Ils s'agitent, la foule les mène. Dans le mystérieux destin qui tour à tour les évoque, les élève et les abat, il faut voir l'ensemble des volontés ou des aspirations populaires. « Ce que i'adore moy-mesme aux « roys, dit Montaigne, c'est la foule de leurs adora- « teurs (1). »

Enfin, une critique hardie a fait descendre du ciel sur la terre les révélateurs qui, en renouvelant le fonds des croyances religieuses, ont inauguré dans l'histoire des ères de progrès. Leur gloire, consacrée par un culte séculaire, les couronne d'une céleste auréole, et, quand on discute leur nature divine, on s'expose à l'accusation de sacrilège. La science l'a pourtant osé et, à peine frappées de sa lumière, ces radieuses figures se sont évanouies comme de purs mythes.

A quoi se réduit la mission de ces grands initiateurs?

(1) *Essais*, III, 8.

Colombs de la foi, ils indiquent la route d'un monde dont ils touchent à peine le rivage. Les synthèses d'idées qui constituent les religions sont l'œuvre, non d'un penseur isolé, mais d'un cycle entier. Ces constructions s'élèvent, comme les cathédrales au moyen âge, par le concours d'une population de fidèles. Chacun apporte sa pierre ou son obole. Les fils montent leur assise sur celles qu'avaient élevées leurs pères, et l'édifice, sans cesse grandissant, finit par atteindre de sublimes hauteurs. Ce sont là les miracles du travail collectif. Que pourrait faire un architecte à lui seul? Un plan sur le papier, rien de plus.

Une religion n'est pas établie par celui qui la fonde, mais graduellement constituée par tous ceux qui y croient. Les conceptions théologiques ne naissent point invariables et fixées, ou du moins si, dans la pensée de leur auteur, elles ont ce caractère, elles le perdent bientôt. Le premier disciple qui les adopte les modifie et chaque adhésion nouvelle y introduit un élément de mutation. Par sa manière d'entendre la croyance, par sa foi, plus encore par ses doutes, chaque fidèle y met du sien. Malgré leur dogmatisme en apparence inflexible, les religions flottent dans une indécision perpétuelle, toujours en évolution et en métamorphose. Comme pour un organisme en croissance, muer, se développer est pour elles une marque de vitalité. Durant les âges de foi, les sectes pullulent. Toute religion qui s'immobilise et se pétrifie a déjà cessé d'exister. Tant qu'on croit avec ardeur, les dogmes prennent un sens plus étroit ou plus large, se compliquent ou se subtilisent pour s'adapter aux idées, aux besoins et aux convenances de chaque groupe. En somme, il y a autant de croyances que de croyants.

L'histoire des religions est celle de leurs changements. En elles s'opère une réforme continue. D'après les traditions bouddhiques, on comptait, du vivant même du Bouddha, quatre-vingt-seize sectes ou *vues* sur sa doctrine. Le chris-

tianisme prosélytique de Paul, « le premier protestant », ne ressemble déjà plus au christianisme judaïque de Pierre ou au christianisme idéal de Jésus, et la foi de Thomas diffère beaucoup de celle de Jean. L'héroïque intrépidité des martyrs n'a rien de commun avec la dévotion mystique des moines, et le détachement des ordres mineurs contraste avec les ambitions politiques des Jésuites. Le protestantisme se divise et se subdivise en sectes sans nombre...

Comme les divers âges ont eu des interprétations successives, les diverses contrées en ont eu de régionales, conformes au génie de chaque nation. « Dans la manière dont « les différents peuples professaient le christianisme, on « pouvait, remarque Gibbon, distinguer clairement la dif- « férence de leurs caractères : les habitants de la Syrie et « de l'Égypte s'abandonnent à une dévotion paresseuse et « contemplative ; Rome aspire de nouveau à l'empire du « monde, et l'esprit des Grecs, vifs et bavards, se consume « en disputes de théologie métaphysique (1). » En Abyssinie, le christianisme a subi une déviation complète, car tel peuple, telle croyance. Dans l'Europe moderne, il a surtout inspiré, en Italie, des œuvres d'art, en Allemagne, de l'exégèse, en France, des œuvres pratiques. Il y a loin du catholicisme demi-païen de l'Italie ou du fanatisme féroce de l'Espagne au gallicanisme demi-philosophique de la France, et de l'orthodoxie bigote des Russes au puritanisme pharisaïque des Anglais. Que d'églises dans l'Église ! Que de disparates dans une même foi ! Entre tant de croyants qui se disent également chrétiens, la contradition est grande sans doute, puisqu'ils s'anathématisent réciproquement. Si, comme on serait tenté de le désirer, le maître, dont tous prétendent suivre et représenter fidèlement la doctrine, revenait au monde pour y reprendre sa mission inachevée, — au risque, disait Gœthe, d'être crucifié une seconde fois, — il éprou-

(1) *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, t. I, ch. XV.

verait sûrement quelque embarras à démêler ceux qui sont à lui, et peut-être hésiterait-il à en reconnaître aucun.

Ces divergences tiennent à ce que l'initiateur n'a pas tout dit. Il s'est borné à donner une formule dont chacun fait à part soi le commentaire. Prise à son point de départ, la révélation consiste en une conception sommaire de Dieu et du monde qui se dégage des croyances antérieures comme d'une plante épuisée tombe un germe rénovateur. L'apparition de cette donnée féconde, ses transformations graduelles, sa diffusion progressive, son abandon final, s'effectuent sous des influences complexes de milieu, de race, de civilisation. Dans un phénomène aussi vaste, l'action d'un homme, soit pour fonder, soit pour détruire, est bien peu de chose. Le travail qui s'opère dans la multitude des intelligences a seul de la grandeur. Mieux que l'initiative des chefs de secte, il fait comprendre la puissance de l'apostolat ou la contagion de l'incrédulité. Il est puéril d'accuser Voltaire du déclin de la foi ; c'est le déclin de la foi qui a suscité Voltaire. Luther n'explique point la réforme ; il est bien plutôt expliqué lui-même par le besoin de réformation. Enfin Jésus était venu apporter au monde ancien la formule religieuse qu'exigeait à cette date la logique de l'esprit humain.

Quand parut le Christ, la tendance était au monothéisme. Agrippa venait de consacrer dans Rome un temple « à tous les dieux » *(Panthéon)*. Bientôt Hadrien devait en élever, dans une foule de villes, « à la divinité pure, sans simula- « cres d'aucune sorte (1) ». Les âmes, détachées des vieux cultes polythéistes, éprouvaient encore le besoin de croire. On cherchait partout de nouveaux dieux pour remplacer ceux qui s'en étaient allés. Une fermentation théologique résultait du contact des religions de l'Orient avec les systèmes de la philosophie grecque. Du pêle-mêle des croyances que la domination de Rome avait rapprochées et que son éclec-

(1) Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère*, 42.

tisme amenait à se confondre, devait sortir une religion nouvelle qui mît quelque ordre dans ce chaos. L'unification religieuse posa son principe dans l'empire en même temps que s'effectuait l'unification politique. Le dogme chrétien, alliant ce que les religions et les philosophies du passé avaient de meilleur et de plus pur, méritait de triompher et ouvrit la carrière où, depuis lors, le monde a marché. D'une manière ou de l'autre, une doctrine analogue devait se produire et prévaloir. A défaut de Jésus, la vérité nécessaire serait venue d'ailleurs. Au besoin, Apollonius de Tyane aurait été Dieu (1). L'univers invoquait un Messie. L'inspiration prophétique agitait la Judée. Rome même pressentait la rénovation prochaine (2). Une révélation était imminente. Dieu allait parler : le monde écoutait. Des miracles ne pouvaient manquer de s'accomplir : on en attendait.

Ainsi ces envoyés du ciel en qui se personnifie le sentiment religieux des foules ne font que traduire les aspirations de leur temps. C'est le peuple, à vrai dire, qui prophétise par leur bouche, et sa voix est prise pour celle d'un Dieu. Chaque révélateur a des précurseurs qui l'annoncent, des disciples qui l'escortent, des continuateurs qui l'achèvent. Le succès même de sa mission implique entre ses adhérents et lui une étroite communauté d'idées, car, dans un milieu non préparé à le comprendre, son enseignement serait voué à la stérilité (3). Il professe hautement ce que beaucoup pensaient sans savoir ou oser le dire. Il prêche et le monde est converti. Quoi d'étonnant ? Il l'était avant

(1) Il s'en est fallu de peu qu'Apollonius ne passât Dieu (Voy. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXVII, 8 ; Lampride, *Alexandre Sevère*, 29, 31 ; Vopiscus, *Aurélien*, 26 ; Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 5). Mais il vint trop tard. La place était occupée.

(2) Virgile, *Pollion ; Livres sybillins*.

(3) « C'est en vain que les révélateurs, ceux qui sentent plus vive- « ment que les autres et qui énoncent avec plus de force ce qu'éprouve « l'âme dans son contact avec la vie infinie, c'est en vain qu'ils feraient « résonner à nos oreilles leurs immortelles paroles, s'il n'y avait pas « en chacun de nous un fils de Dieu qui sommeille » (Albert Réville, *Revue des Deux-Mondes*, 25 décembre 1866).

même que le révélateur eût parlé. Les âmes ébranlées, indécises, n'attendaient qu'une formule pour s'y ranger. Celui qui la donne promulgue « la bonne nouvelle », l'évangile du monde futur. Il paraît investi d'une mission divine. Prophète aujourd'hui, persécuté demain, bientôt il sera proclamé Dieu. Les fondateurs de religion sont en effet mieux traités que les fondateurs d'empire, parce que ceux-ci, n'ayant qu'une autorité viagère, doivent recruter dans une seule génération des sujets, des soldats et des courtisans, tandis que les révélateurs, qui règnent sur les croyances, ont le temps pour auxiliaire au lieu de l'avoir pour ennemi et voient leur prestige grandir pendant des siècles d'adoration. Ainsi continuée à travers les âges, l'idéalisation va naturellement beaucoup plus loin et, pendant que les héros de la politique se trouvent arrêtés aux acclamations de la gloire, les héros de la religion arrivent sans peine aux transfigurations de l'apothéose. Dupe du mirage de la légende, la tradition rend à des hommes grands sans doute, mais toujours hommes, c'est-à-dire bornés et faillibles comme nous (1), l'hommage dû à la seule vérité, conquête de tout le genre humain.

L'histoire positive ne saurait admettre d'hommes divins, de révélateurs ni de prophètes. Ceux qu'on salue de ce nom sont de poétiques idoles où s'encense elle-même la foi naïve des foules. La vraie révélation n'est pas personnelle, intermittente et capricieuse, mais universelle, progressive et continue. Elle s'opère chaque jour, dans chaque intelligence qui, préoccupée de l'infini, s'efforce d'en pénétrer le mystère. Le Dieu inconnu parle à tous par la raison. C'est là « cette lumière céleste qui illumine tout homme venant « en ce monde (2) ».

(1) Elias homo erat similis nobis, passibilis » (Saint Jacques, *Épître* V, 17).

(2) Saint Jean, *Évangile*, I, 9.

§ VII

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES AGENTS DE L'HISTOIRE

On peut juger, par ces exemples, combien se méprennent les historiens lorsqu'ils n'accordent d'attention qu'aux personnages célèbres et négligent d'étudier les foules. Une science plus exacte doit distinguer dans les œuvres de l'activité humaine deux parts inégales, l'une restreinte, qui s'accomplit brillamment et avec gloire, l'autre immense, qui s'opère obscurément et sans bruit.

Certaines tâches, qui exigent des aptitudes particulières, de notables efforts et des circonstances propices, sont réservées par privilège à des hommes mieux doués et plus favorisés que les autres. Il y a des inventions difficiles dont l'honneur n'appartient qu'à une ingéniosité rare ; des beautés sublimes que le goût le plus pur est seul capable de concevoir et de réaliser ; des vérités transcendantes qui ne se laissent entrevoir qu'aux esprits les plus pénétrants ; des vertus propres aux volontés fortes et à de généreux dévouements ; des fonctions politiques ardues dont on ne saurait, sans génie, s'acquitter avec succès. Ce sont là des tâches aristocratiques, et l'on aurait beau exprimer ce que peut contenir de raison un cerveau vulgaire, on n'en ferait pas sortir une grande découverte, un chef-d'œuvre d'art, la loi de la gravitation ou le *Sermon sur la montagne*. Le premier quidam venu n'est pas apte à jouer le personnage de grand homme ; la rareté des héros en est la preuve.

Reconnaissons donc aux hommes qui ont fait acte de grandeur une supériorité réelle quoique toujours limitée. En eux, la raison est plus puissante, plus active, mieux à même de réussir, et la civilisation leur doit une précieuse

assistance. Ils aident à franchir des obstacles qui, sans arrêter le progrès, auraient un instant ralenti son cours. Stuart Mill les définit « des accélérateurs de mouvement ». Ils savent dire à propos le mot de la situation, trouver le biais favorable et frapper le coup décisif. Inventeurs, ils mettent en œuvre les ressources que leur offre l'industrie et trouvent d'heureuses combinaisons d'effets ; artistes et poètes, ils traduisent l'idéal rêvé par un public d'hommes de goût dans des ouvrages où un peu d'originalité, se mêlant à beaucoup d'imitation, ajoute quelques traits aux beautés traditionnelles ; penseurs, ils formulent l'idée que plusieurs avaient sur les lèvres et montrent en meilleur jour des vérités encore plongées dans une pénombre incertaine ; hommes d'action, ils donnent l'exemple d'une énergie soutenue et de vertus moins imparfaites ; chefs d'État, ils prennent le commandement d'une armée en marche ou la direction d'un laborieux atelier. Ce sont des soldats d'avant-garde, des ouvriers d'élite, les éclaireurs de l'humanité. Leur intervention avance ainsi les affaires et facilite la tâche commune. Il est donc juste de récompenser et d'honorer leur mérite dans la mesure du service rendu.

J'étendrais même plus loin la reconnaissance qui leur est due et tiendrais compte aux grands hommes, non seulement du bien qu'ils font, mais encore du mal qu'ils ne font pas. Tout pouvoir est en effet redoutable entre des mains faillibles, et les élus de la gloire n'exercent pas toujours leurs talents au profit du genre humain. Ces guides que suit la foule l'égarent souvent. Plus ils sont aventureux, moins ils sont sûrs. Avides de renommée, ils cherchent à étonner les hommes plus qu'à les servir. L'artiste de génie, auteur de quelques chefs-d'œuvre et de quantité d'ouvrages défectueux, déprave le goût public par de méchants modèles plus qu'il ne le forme par des beautés accomplies, car on admire tout d'un maître, et les défauts de sa manière sont

plus aisés à imiter que ses qualités. Les pionniers de la science découvrent moins de vérités que d'erreurs, et, comme les chercheurs d'or, remuent des montagnes de gravier pour extraire quelques parcelles de métal. Sous le couvert de leur autorité, ils mettent en circulation une multitude d'idées fausses pour un petit nombre d'idées justes, mille hypothèses pour une certitude, et des conjectures érigées en systèmes qu'il faut ensuite renverser à grand'peine. La plupart des hommes célèbres dont la vie nous est proposée pour modèle n'ont pas eu moins de vices que de vertus. « Il n'appartient qu'aux grands hommes, dit « Larochefoucauld, d'avoir de grands défauts (1) ». Les saints mêmes ont donné parfois de fâcheux exemples, dont s'autorise notre faiblesse. Quant aux héros de la politique, ce sont presque toujours de dangereux auxiliaires. Il est rare que dans les meilleurs, il n'y ait pas un peu de scélératesse. Leurs exploits ne sont souvent que des crimes heureux (2). Ambitieux sans scrupule, ils foulent aux pieds la justice pour s'emparer du pouvoir et s'y maintenir (3). Sous prétexte de réformer de criants abus, ils précipitent les peuples dans les hasards des révolutions, et ceux qui, ensuite, s'offrent à rétablir l'ordre, confisquent la liberté. Enfin, les initiateurs religieux mêlent à de belles doctrines des dogmes absurdes et déposent dans les âmes un levain de superstition ou de fanatisme.

Les héros ne sont donc guère moins funestes qu'utiles, « tant les hommes, pour parler comme le cardinal de « Richelieu, vendent cher le peu de bien qui est en eux ». Les plus grandes erreurs et les plus grands maux sont en général dus aux grands hommes. Leur assistance est trop

(1) *Maximes*, 190.

(2) « Il faut, dit Cousin, trop indulgent pour le succès, pardonner « aux héros le marchepied de leur grandeur. »

(3) « Nam si violandum est jus, regnandi gratia,
Violandum est : aliis rebus pietatem colas. »

Vers imités d'Euripide que César aimait à citer (Suétone, *César*, 30).

souvent désastreuse, leur désintéressement hors de prix. Un peuple qui se fie à eux court de sérieux périls, et, s'il invoque des sauveurs, il est perdu. — « O ciel, s'écriait l'orateur « antique, je te demande toutes tes faveurs ! Je te demande « principalement des grands hommes ! » — Il serait, croyons-nous, plus sage de faire en sorte de se passer d'eux. Le génie n'est point nécessaire au gouvernement des États et procure rarement le bonheur des peuples. Le bon sens, ce « maître de la vie humaine (1) », et la probité y suffisent. Thucydide juge « les esprits médiocres plus propres au « maniement des affaires publiques et moins dangereux « que les esprits remuants et subtils (2) ». « S'ils n'ont « plus de plomb que de vif-argent, ajoute le cardinal de « Richelieu, ils ne valent rien pour l'État (3). » Le peuple le mieux gouverné est celui qui se gouverne lui-même, honnêtement, sensément, sans éclat mais sans risque. Heureuses les nations à qui la fortune jalouse n'a pas infligé trop de grands hommes, et qui, comme la Suisse, ont pu assurer leur prospérité sans cet aventureux concours ! Elles n'ont pas eu à payer un peu de célébrité au prix de beaucoup d'épreuves.

Si les grands hommes rendent à l'occasion de réels services, ils ne sont point indispensables et, dans la majorité des cas, le progrès s'effectue très bien sans eux. Un homme de génie fait-il défaut lorsque les circonstances semblaient réclamer son aide, la tâche dont il se serait acquitté seul avec gloire sera, pour peu que la logique de la situation l'exige, accomplie par plusieurs, d'une façon moins bruyante mais aussi sûre. Les grandes œuvres ne sont personnelles que par accident. Sauf en ce qui regarde la production esthétique où l'auteur applique sur un fond commun la marque de son idéal particulier, tous les gains dont on est

(1) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, III, 6.
(2) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, III, 37.
(3) *Testament politique*.

redevable à des personnages célèbres auraient pu être obtenus, avec un léger retard, par d'autres agents dont le nombre aurait compensé l'infériorité. Tout progrès urgent et possible est imminent, presque inévitable. D'ordinaire, un habile homme se rencontre là juste à point pour en recueillir l'honneur ; mais s'il ne se présentait pas, la chose ne manquerait pas de se faire, peu après, d'une façon ou de l'autre. « Quand il y a nécessité que des portes soient ouvertes, il « survient toujours quelqu'un qui trouve les clefs et qui « fait jouer les serrures (1). »

Christophe Colomb ne se serait pas lancé à travers l'Atlantique ou, naufragé sur quelque écueil inconnu, y aurait péri d'une mort sans gloire, croit-on que l'Amérique serait encore à découvrir ? Bien d'autres avant lui (2) en avaient montré le chemin. Une fois l'Afrique tournée, la voie des Indes ouverte, la grande navigation prenant son essor, le nouveau monde ne pouvait plus rester ignoré de l'ancien. A défaut de Colomb, on aurait eu, quelques années plus tard, Cabral, Ponce de Léon, Magellan, Cabot ou n'importe quel navigateur bien servi par la fortune.

Qui admettra que, si Gutenberg n'avait pas établi l'imprimerie, nous serions encore astreints, comme les scribes du moyen âge, à calligraphier patiemment des manuscrits? La Renaissance venue, les littératures antiques remises en lumière et la curiosité moderne éveillée, l'universelle activité des esprits devait faire chercher et trouver des modes expéditifs de transcription. La découverte était nécessaire, et ses difficultés, au milieu du XVe siècle, ne pouvaient arrêter longtemps.

Quand Watt n'aurait pas organisé la machine à vapeur, nous ne serions point pour cela privés de cet engin de puissance. A la date où se fit l'invention, l'âge de la mécanique

(1) E. Havet, *le Christianisme et ses origines*, t. IV, p. 397.
(2) Les Chinois, dès avant le IVe siècle, les Japonais, les Scandinaves, les Basques...

savante était arrivé. Harrison avait (1727) donné aux chronomètres une précision inespérée, même de Newton ; Hargreaves construisait la machine à carder et le moulin à filer (1767), bientôt après perfectionné par Arkwright. L'industrie, à la veille de tranformer son outillage et d'entreprendre de gigantesques travaux, sentait l'impérieux besoin d'un moteur à la fois facultatif, infatigable, docile et peu coûteux. La vapeur, appliquée déjà dans les mines, était désignée pour cet emploi. Depuis Papin, de nombreux mécaniciens cherchaient à l'utiliser et à l'assouplir. Watt y réussit le premier. S'il avait échoué, le succès n'aurait pas manqué d'être remporté par d'autres. De nos jours, la conquête de l'électricité, plus difficile et plus glorieuse que celle de la vapeur, est opérée peu à peu par une légion de chercheurs dont aucun, malgré ses mérites, n'aura la célébrité absorbante de Watt.

Luther pouvait se dispenser de prêcher la réforme ; elle se serait faite sans lui. Au XVI[e] siècle, une scission devait forcément éclater, en matière de foi, entre les peuples de souche germanique et les peuples de civilisation latine. Supposez Luther soumis ou enseveli dans l'*in-pace* d'un cloître, le signal serait venu d'ailleurs, et le mouvement, commencé n'importe où, se serait propagé de proche en proche, les esprits allant où les appelaient leurs affinités d'idées.

Si Copernic n'avait pas ébauché le vrai système du monde, pense-t-on que celui de Ptolémée prévaudrait encore ? L'astronomie en progrès était obligée, par une sorte de nécessité logique, d'adopter et d'étayer sur preuves la seule conception qui levât toutes les difficultés. Kepler ou Galilée n'aurait pas failli à la tâche et, si le premier n'avait pas découvert les grandes lois qui portent son nom, d'autres les auraient dégagées de tables d'observations chaque jour plus étendues et plus explicites. Stuart Mill prétend à tort que, « si Newton n'avait pas vécu, le monde

« eût attendu la philosophie newtonienne jusqu'à ce qu'eût « paru un autre Newton ou son équivalent ». Ce qu'il fit à lui seul, plusieurs n'auraient pas eu de peine à le faire de concert.

Qui oserait soutenir que, sans le *Novum organum*, la méthode scientifique serait encore inhabile à user de l'observation et de l'expérience? Joseph de Maistre dénie à Bacon le titre d'initiateur : « Bacon, dit-il, fut un baro- « mètre qui annonça le beau temps et, parce qu'il l'annonça, « on crut qu'il l'avait fait (1). » Enfin, quand Descartes n'aurait pas écrit le *Discours de la méthode*, l'esprit humain ne suivrait pas moins aujourd'hui les lois de l'évidence. Les yeux une fois ouverts aux clartés naissantes de la science ne devaient plus invoquer que la pure lumière. Comme le coq matinal, ces grands précurseurs d'idées ont bien pu signaler l'aube prochaine ; ce ne sont pas eux qui ont fait lever le soleil.

Le mérite des auteurs de ces œuvres glorieuses est donc d'avoir suivi un courant, résumé une foule de travaux et réalisé un progrès juste au moment où il ne pouvait manquer de s'accomplir. Le fruit, lentement mûri sur la branche, n'avait plus besoin que d'être cueilli. Rendons grâce à la main officieuse qui nous l'offre, en ayant soin de réserver la meilleure part de notre reconnaissance aux mains ignorées qui ont aidé à le produire. — Mais, objectera-t-on, si personne n'avait pris la peine de monter à l'arbre? — Eh bien ! le fruit serait tombé de lui-même, et le premier passant venu l'aurait ramassé à terre. « La maturité des « choses est tout », dit Shakspeare *(ripeness is all)*.

L'imminence du progrès, au terme de l'évolution qui l'amène, ressort clairement de la multiplicité des efforts qui, le moment venu, travaillent à l'effectuer. L'histoire des découvertes est pleine de coïncidences et de rencontres

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, entretien V.

qui motivent d'âpres revendications de priorité. Leibniz et Newton trouvent séparément le calcul infinitésimal; Scheele et Priestley isolent en même temps l'oxygène; Niepce et Daguerre surprennent à la fois le secret des impressions lumineuses; à l'insu l'un de l'autre, Le Verrier et Adam calculent les éléments de la planète Neptune; Wallace et Darwin conçoivent simultanément la théorie de la sélection naturelle et, ce qui est plus beau peut-être, s'en renvoient l'honneur l'un à l'autre; la même année (1837) a vu prendre quatre brevets d'invention pour la découverte du télégraphe électrique (1); plus récemment, Graham Bell et Elisah Gray en ont demandé le même jour (14 février 1876) pour celle du téléphone, et Edison était sur le point d'arriver troisième...

Cette simultanéité dans les recherches et souvent dans le succès prouve que les problèmes étaient généralement posés, agités de diverses parts et bien près d'être résolus. Mais quand les choses sont parvenues au point où la réussite est prochaine, il importe peu qu'elle s'opère quelques instants plus tôt, par des anticipations de génie, ou quelques instants plus tard, par des opportunités de bon sens. La gloire n'est plus alors qu'une question de célérité. Comme sur nos hippodromes où d'ardents coureurs luttent de vitesse, celui-là remporte le prix qui, dépassant ses rivaux d'une longueur ou d'une tête, atteint le premier le but. L'avance de quelques dixièmes de seconde fait acclamer un triomphateur et laisse sans récompense ses émules malheureux. A part l'intérêt personnel qu'on peut y prendre, ce spectacle présente un attrait médiocre : quelles que soient les chances de la course et les couleurs du jockey qui gagne, il y aura toujours un vainqueur.

Si donc les principaux acteurs de l'histoire avaient été empêchés de jouer leurs rôles, d'autres s'en seraient acquit-

(1) Wheatstone, 1er mars; Alexandre, 22 avril; Steinheil, 1er juillet; Morse, octobre.

tés pour eux. Le monde est plein de héros surnuméraires, de grands hommes en expectative à qui l'occasion seule a manqué pour se produire avec éclat. L'immortelle élégie de Gray célèbre ces génies sans nom qui, après avoir traversé la vie ignorés des autres et d'eux-mêmes, vont dormir sous le gazon d'un cimetière de village. « Combien d'hommes « admirables et qui avaient de très beaux génies, sont « morts, dit Labruyère, sans qu'on en ait jamais parlé ! « Combien vivent encore dont on ne parle point et dont « on ne parlera jamais (1) ! » Montesquieu les compare à des « marchands qui passent sans déplier (2) ». Enfin Prévost-Paradol : « Comme nous marchons sur l'or et les « diamants enfouis dans le sein de la terre, nous passons « en aveugles à côté des beaux génies auxquels l'air et la « lumière ont manqué (3). »

Chaque génération possède beaucoup plus de grands hommes qu'elle n'en utilise, et la plupart de ceux qui arrivent à la gloire auraient pu être remplacés sans désavantage, car les volontaires du progrès abondent et les circonstances plus que le mérite désignent l'élu. — Lorsque, après la bataille de Cunaxa et la mort de Cyrus le Jeune, le corps de soldats grecs qui guerroyait à son service au fond de la Perse eut été, par trahison, privé de ses chefs, il ne perdit pas pour cela courage. Xénophon, qui accompagnait l'armée, fut à l'improviste chargé du commandement (4), et ce général d'occasion se trouva grand capitaine. Cléarque se serait-il mieux tiré d'affaire et aurait-il dirigé avec plus de succès la retraite des dix mille ? Il est permis d'en douter.

La part de progrès que les grands hommes accomplis-

(1) *Caractères*, II.
(2) *Pensées diverses*.
(3) *Études sur les moralistes français*, Vauvenargues.
(4) *Anabase*, II, 5 ; III, 1 et 2.

sent avec gloire paraît bien restreinte quand on la compare à celle qui s'effectue en silence par suite de l'universel concours. Le trésor qu'amasse laborieusement l'espèce humaine se compose surtout d'une multitude de petits gains sans cesse accumulés. La civilisation ressemble à ce tabernacle du temple à la construction duquel chaque Hébreu était tenu de contribuer (1). Il y a des vocations pour toutes les aptitudes, des tâches pour toutes les forces. L'artisan donne son travail de chaque jour et, selon son ingéniosité, quelque perfectionnement technique ; chaque homme de goût collabore au développement de l'art par son idéal et par ses appréciations ; chaque esprit influe sur l'opinion par ses idées et met au service de la science ce qu'il a de curiosité ou d'instruction ; l'homme de bien élève dans la mesure de ses vertus le niveau de la moralité générale ; le bon citoyen aide à maintenir l'ordre social par son respect des lois et à garantir la liberté par le prix qu'il y attache : le croyant apporte à la religion sa foi, ses lumières et ses doutes... Ainsi chacun travaille dans le grand atelier où s'élabore le progrès, et si les héros font plus que personne, réunis ils font beaucoup moins que tout le monde.

Outre la multitude infinie des petits gains qui ne leur sont pas disputés, les inconnus seraient en droit de revendiquer une bonne part des mérites dont on fait honneur aux hommes célèbres. Les héros, en effet, ne parviendraient point sans secours à la hauteur où notre admiration les place ; ils y sont portés par la foule. Le fabuliste nous enseigne comment le roitelet réussit à monter plus haut que l'aigle en se faisant soulever par lui dans les airs et en ne commençant à prendre son vol que lorsque l'aigle, fatigué, avait arrêté le sien.

Sortis du sein de la foule, les grands hommes partagent ses idées, ses passions, parlent son langage et suivent ses

(1) *Exode*, XXX, 12, 13.

inspirations. « En fait, c'est le siècle qui façonne l'homme, « ce n'est pas l'homme qui façonne son siècle. Les grands « esprits, il est vrai, agissent sur cette société qui les a « faits ce qu'ils sont ; mais ils ne font que rendre ce qu'ils « ont reçu, avec les intérêts (1). » Chaque peuple suscite, aux divers stades de son existence, les genres de célébrités qui lui conviennent le mieux. Les inventeurs abondent dans les phases d'activité industrielle ; les artistes et les poètes illustrent les siècles de haute culture esthétique ; les savants éclairent les générations de curieux ; les saints sont le produit de mœurs propices à de généreux mobiles et à de fortes vertus ; les politiques surgissent durant les crises de rénovation sociale ; les révélateurs et les prophètes aux époques de fermentation religieuse. La vocation des grands hommes est donc moins spontanée que commandée. Ils ne choisissent pas leurs rôles ; ils acceptent ceux que la foule leur assigne et les jouent selon ses indications, sous son contrôle, en vue de son approbation. On ne les voit point apparaître là où ils ne sont pas préparés et attendus, car, pour réduire à néant le plus sublime génie, il suffirait de le transporter dans un milieu impropre à son développement.

L'ensemble avec lequel se produisent, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, les illustrations de l'histoire, montre que le phénomène n'a rien de fortuit. Personnel par ses effets, il est général par sa cause. L'influence du milieu subordonne les grands hommes aux nécessités de leur temps. L'état des choses est-il favorable à de glorieuses missions ? Ils se présentent en nombre pour les remplir. Est-il contraire ? Ils ne sortent pas de leur ombre. Une quotité à peu près pareille de talents virtuels est sans doute répartie à chaque génération ; mais ils ont des fortunes diverses, selon le temps, les lieux et les circonstances, comme des graines mêlées qui, jetées sur une terre inégale, avortent ou germent, suivant qu'elles trouvent

(1) Macaulay, *Essai sur Dryden*.

ou non des conditions propices. Les siècles réputés barbares n'ont probablement pas été plus pauvres en génies que les siècles les plus brillants ; mais ils n'en ont su rien faire : ils n'avaient pas de grandes tâches à leur prescrire. « La nature, dit Bossuet, ne manque pas de faire naître « dans tous les pays des esprits et des courages élevés ; « mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce « qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles « impressions qui se répandent dans tous les esprits et « passent insensiblement de l'un à l'autre (1). » Macaulay soutient avec irrévérence que « le génie est sujet aux mêmes « lois qui règlent le commerce du coton et de la mélasse. « L'offre se proportionne à la demande. La somme de « génie peut diminuer si l'emploi est entravé et s'accroître « si des débouchés lui sont ouverts (2). »

Reprenons, en l'adaptant au sujet qui nous occupe, la *Parabole* de Saint-Simon, et supposons d'abord que toutes les célébrités de la génération actuelle soient brusquement fauchées par la mort. Ce serait certes un cruel désastre qui, pour les historiens, équivaudrait à un cataclysme historique, car ils n'auraient plus de personnages à mettre en scène, et l'humanité, privée de ses chefs, leur semblerait condamnée à l'inertie. La foule, pourtant, continuerait de vivre à son ordinaire et, grâce aux capacités latentes qui sont en elle, la perte jugée irréparable des grands hommes ne tarderait pas à se réparer. Les aspirants à la renommée, jusque-là maintenus dans l'ombre par d'illustres prédécesseurs, deviendraient illustres à leur tour et passeraient au premier rang. La génération suivante verrait en tous cas surgir un nouveau contingent de génies et de talents et, après un temps d'arrêt pour ainsi dire insensible, les choses reprendraient leur cours régulier.

Mais imaginez maintenant, par une hypothèse inverse,

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, III[e] partie, ch. VI.
(2) *Essai sur les orateurs athéniens.*

que la mort ait fait disparaître la masse entière des inconnus et ne laisse subsister que les personnages notables. Les historiens s'apercevraient à peine de ce petit accident qui se réduirait à retrancher ceux dont ils ne parlent pas. Ils se trouveraient en présence d'une sorte d'humanité idéale. composée d'êtres supérieurs, et pourraient croire que, bornée à cette élite glorieuse, elle va progresser d'autant plus vite. C'est le contraire qui arrivera. Malgré la grandeur personnelle des survivants, par le fait seul de l'absence de la foule, plus rien de grand ne pourra se faire. Inventeurs sans ouvriers, artistes sans public, savants sans disciples, capitaines sans soldats, rois sans sujets, prophètes sans croyants, tous seront déchus de leurs rôles, sevrés de leur gloire et frappés d'impuissance ou astreints pour vivre à l'exercice des bas métiers qu'ils dédaignent chez les humbles, c'est-à-dire qu'ils deviendront foule eux-mêmes. Leur postérité aura chance d'être vulgaire, car les aptitudes exceptionnelles ne se transmettent pas par hérédité, et il faudra des siècles pour que se reconstituent les multitudes d'où puissent sortir de nouvelles légions de héros...

Concluons que, si les grands hommes sont utiles, les foules sont surtout nécessaires et pourraient plus aisément se passer d'eux qu'ils ne se passeraient d'elles. Faisons, autant que possible, la part de tous les mérites, suivant ce qu'exigent la raison et l'équité ; c'est une question de mesure ; mais ne tolérons plus l'odieux partage qui décerne tout l'honneur à des illustrations surfaites et n'accorde rien à la foule des inconnus. Si, forcé d'être injuste, nous devions choisir entre les grands hommes et le grand nombre, nous dirions avec Labruyère : « Je suis peuple ! » et nous nous rangerions du côté de la multitude, assuré d'avoir la part la plus belle. Les historiens préfèrent le lot des glorieux (1) ; ils oublient que la médiocrité

(1) « Donnez-leur l'histoire du genre humain dans les grandes con-
« ditions, ce devient là pour eux un objet important ; mais ne leur

est la loi commune et que, pour bien savoir le genre humain, il faut l'étudier dans sa condition moyenne.

La foule, il est vrai, a été jusqu'ici complice, par ignorance, de l'iniquité dont elle était la victime. Hors d'état d'apprécier les mérites innombrables, mais peu éclatants, qui se produisent dans son sein, elle exagère les mérites rares que signale la renommée, et ceux qui, dans l'œuvre générale, ont fait un peu plus que les autres, passent pour avoir tout fait. Le genre humain s'adore volontiers sous des types convenus. De mille noms ignorés il fait un pseudonyme célèbre et résume un peuple en quelques héros. Afin de rendre ces personnifications idéales plus dignes de ses respects, il les dote à plaisir, comme un dévot son idole, de ce qu'il a de plus précieux et se dépouille pour les parer. La hérolâtrie, forme dérivée de l'idolâtrie, est une conception poétique de l'histoire qui devait prévaloir pendant une phase où l'absence de méthode et de critique, jointe à la prédominance de l'imagination sur la réflexion, ne permettait de représenter les choses qu'à l'état de mythes et de symboles. Des légendes et des fables tinrent alors lieu d'histoire. Mais, signe manifeste de la longue enfance de la raison, le même système d'idéalisation a persisté jusqu'à nous, quoique s'atténuant par degrés. Aux dieux ont succédé les demi-dieux, puis les héros. L'âge des hommes doit enfin venir. Néanmoins l'antique superstition conserve encore son prestige. Les personnages célèbres sont toujours en pleine possession de l'histoire et, quand on revendique contre eux le droit imprescriptible des foules, on paraît violer la justice, alors qu'on cherche à la rétablir.

Une part faite, sans illusion et sans complaisance, aux

« parlez pas des objets médiocres, ils ne veulent voir agir que des « seigneurs, des princes, des rois ou du moins des personnes qui « aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la « noblesse de leur goût. Laissez là le reste des hommes ; qu'ils vivent, « mais qu'il n'en soit pas question. Ils vous diraient volontiers que la « nature aurait bien pu se passer de les faire naître et que les bour- « geois la déshonorent. » (Marivaux, *Vie de Marianne*, II[e] partie.)

mérites des hommes supérieurs, reportons notre plus sympathique intérêt et une admiration sans bornes sur l'œuvre de tous. Comprenons enfin la grandeur du rôle que jouent ces foules sacrifiées. La meilleure part de la civilisation est leur ouvrage et, sans elles, rien ne se ferait. Ce qu'il y a de plus digne d'étude, chez un peuple, c'est ce peuple même, et ce qu'on doit surtout célébrer, ce n'est pas le génie de quelques hommes, c'est le génie de l'humanité.

Il y aurait donc à opérer en histoire une révolution analogue à celle qui se poursuit dans l'ordre politique. Il faut que les aristocraties de la gloire, ramenées à l'égalité du droit commun, s'effacent de plus en plus devant l'importance croissante des foules. L'histoire est tenue désormais de se faire impersonnelle et générale. Citoyens des démocraties modernes, fermons le livre trop longtemps épelé des chroniques royales et des nobiliaires de cour ; occupons-nous des masses et composons-leur des récits dignes de générations affranchies. Laissons aux princes l'histoire des rois, puisque, de l'aveu même des historiens, elle semble surtout faite pour eux (1) ; hommes, attachons-nous à connaître l'histoire de l'humanité.

(1) « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait « la faire lire aux princes... Les histoires ne sont composées que des « actions qui les occupent ; et tout semble y être fait pour leur usage. » (Bossuet, *Disc. sur l'histoire universelle*, p. 1.)

CHAPITRE III

FAITS DE L'HISTOIRE

La vie humaine se résout en faits. Il importerait de les tous connaître pour se rendre pleinement compte de l'activité de la raison. Les historiens, pourtant, n'en étudient qu'un petit nombre dont l'intérêt est plus imaginaire que réel. Leur exclusion systématique mutile l'objet de la science et leur choix arbitraire l'engage dans de fausses voies.

Afin d'introduire un peu de lumière dans la discussion de cette classe de données, appliquons-lui la même division qu'à la précédente et, comme nous avons distingué des personnages célèbres et des foules anonymes, distinguons ici des faits d'exception et des faits communs. Les premiers, accidentels et transitoires, frappent l'attention publique et occupent la renommée; les seconds, réguliers et continus, n'éveillent guère la curiosité, à raison de leur vulgarité même, et passent presque inaperçus. Ces deux groupes constituent les événements et les fonctions.

On appelle événements les faits, en apparence notables, qui, par leur caractère de singularité, tranchent sur la condition habituelle des choses. Tels sont, dans l'ordre physique, les éclipses de soleil ou de lune, les apparitions de comètes, les hivers rudes ou doux, les sécheresses, les famines, les épidémies, etc. ; ou, dans l'ordre politique, les

changements de règne, les guerres avec leurs alternatives de succès et de revers, les traités de paix ou d'alliance, les acquisitions ou pertes de territoires, les révolutions des États; enfin, dans un ordre plus général, la destinée des grands hommes, les inventions remarquables, les créations admirées des artistes et des poètes, les découvertes des savants illustres, les exploits des héros, etc.; en un mot, tout ce qui arrive de particulier, d'inusité.

Sous le titre de fonctions, il faut comprendre l'ensemble des faits ordinaires qui, se produisant avec ordre, ne provoquent pas d'étonnement. Les hommes, partout aux prises avec des exigences de vie qui résultent de leur nature et sont constantes comme elle, travaillent à les satisfaire par des moyens dont l'emploi, dans un état de civilisation donné, varie peu et ne change que par degrés. Une condition normale d'existence s'établit dans chaque groupe et se maintient avec une stabilité relative, malgré le perpétuel imprévu des événements.

L'histoire, pour être complète, doit scruter ces deux classes de faits, et, pour être exacte, attribuer à chacune d'elles sa juste mesure d'importance. Quelle est donc leur valeur respective pour la connaissance des choses humaines et quelle place convient-il de leur assigner dans nos recherches? Si nous consultons à cet égard les historiens, leurs œuvres, pleines de récits d'événements, attestent que les faits d'exception leur ont généralement paru avoir le plus d'importance; mais, si nous allons au fond des choses, nous jugerons que, au rebours, les faits communs méritent d'être examinés avec le plus de soin.

§ I

FAITS SINGULIERS OU ÉVÉNEMENTS

Au premier abord, l'intérêt des événements paraît extrême. Le bruit qu'ils font quand ils se produisent porte à les tenir pour les faits les plus considérables de l'histoire. La renommée ne se lasse pas de les signaler et l'attention publique d'en suivre le cours. Ils sont le principal aliment des conversations des hommes. De tout temps les curieux se sont abordés, comme jadis ceux d'Athènes, en se demandant l'un à l'autre : « Qu'y a-t-il de nouveau (1) ? »

Cet universel désir de savoir les nouvelles dérive d'une sorte d'instinct rationnel et répond à une nécessité d'existence. La préoccupation des événements s'impose à des êtres dont la vie, exposée à mille hasards, se passe à désirer ou à craindre. Tout changement qui s'effectue dans l'ordre instable des choses nous oblige d'aviser. Nous devons donc nous enquérir avec vigilance des mutations qui surviennent, afin d'accommoder notre activité à des occurrences variables. Rester insouciant serait être aveugle. On veut pressentir l'incident avant qu'il n'arrive ou du moins le connaître aussitôt qu'il est arrivé. En conséquence, on épie les moindres signes, on écoute les plus légers bruits, et le plaisir d'apprendre les nouvelles n'a d'égal que celui de les propager.

Les historiens transportent dans la science le vif attrait qui nous incite à nous informer des événements ; mais ils ne voient pas que la valeur des faits de ce genre diffère beaucoup suivant qu'on les examine de près ou de loin,

(1) Τί καινόν : Démosthène, *Harangue sur la lettre de Philippe* et *Première Philippique* (voy. aussi *Actes des Apôtres*, XVII, 21).

dans le présent ou dans le passé, dans l'ordre particulier ou dans l'ordre général. Chacun de nous est, à juste titre, attentif à ce qui se passe dans ses alentours; mais l'humanité échappe par sa grandeur à ces contingences de temps et de lieu. Les hommes ont donc raison et les historiens ont tort de tant s'occuper des événements. Les premiers s'inquiètent des intérêts de leur vie subordonnés à des accidents sans nombre : les seconds devraient surtout étudier les intérêts de l'espèce dont l'ordre repose sur un fondement moins précaire. Si, pour un groupe d'êtres, à une date et dans une région déterminées, chaque événement a son importance, tous, au point de vue de l'ensemble, paraissent insignifiants.

Un événement est un fait singulier dû à un concours de circonstances locales et momentanées. Il s'accomplit là, où et quand s'opère la rencontre des causes occasionnelles. Accidentel et sans durée, il arrive, passe, et ne revient plus. C'est pourquoi il fait sensation. Mais un phénomène à ce point particulier, éphémère et circonscrit, n'a aucun des éléments de la grandeur, ni la diffusion dans l'étendue, ni la persistance dans le temps. Son action ne s'exerce que sur place et sur l'heure. Sortez du moment et du lieu où il s'est produit, vous verrez son importance décroître à mesure que vous vous éloignerez de sa date et de son centre, et vous arriverez vite à des temps et à des pays où, loin de ressentir son influence, on l'a complètement ignoré.

La valeur des événements est donc toute de circonstance, de localité, d'actualité. Les nouvelles, pour intéresser, doivent être toujours nouvelles. On parle aujourd'hui de celles de ce matin celles d'hier : sont déjà vieilles ; qui s'informe de celles du mois passé ? En outre, la curiosité est d'autant plus vive que les faits ont eu lieu plus près de nous. Les moindres bruits d'une ville y mettent toutes les langues en mouvement ; mais s'inquiète-t-on beaucoup à Paris ou à

Londres de ce qui arrive à Lhassa ou à Tombouctou ? Je soupçonne les Tibétains et les Soudanais de nous rendre, mesure pour mesure, l'intérêt que nous leur portons. Il n'y a, pour chaque groupe, d'événements considérables que ceux qui le touchent. Les autres ne le préoccupent guère. Ceux qui se produisent aux antipodes ou datent de quelques milliers d'années ne peuvent avoir qu'un intérêt imaginaire et nous sont en réalité aussi étrangers que l'histoire des habitants de Sirius.

Il suffit de franchir quelques degrés de distance ou quelques siècles d'intervalle pour voir se dissiper bien des prestiges et s'éclipser de brillantes renommées. La mémoire, courte et distraite, des hommes, ne garde le souvenir que d'un petit nombre de faits. A peine savons-nous quelques-uns de ceux qui ont le plus marqué dans la région du monde et le laps de durée où nous vivons. La postérité, « cette suprême indifférente (1) », oublie ce qui ne la concerne pas. Que d'événements, jadis célèbres, dont nulle trace n'est restée dans les traditions des hommes ! Que de grandeurs évanouies comme une fumée dans l'air ! Des gloires réputées immortelles ont fait naufrage sur les abîmes du temps (2). De grands empires ont croulé comme les châteaux de cartes qu'élève la main d'un enfant et que son souffle renverse. Des nations florissantes, des systèmes entiers de civilisation ont disparu. Strabon vante la culture des Turdules et des Turdétans qui occupaient la Bétique : « Ce sont, dit-il, les plus savants des Ibères. Ils ont des « littératures, des histoires, des poèmes et des lois en vers « qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans. Mais

(1) Sainte-Beuve, *Lundis,* t. XI, p. 6.

(2) « Cernis... quantis in angustiis vestra gloria se dilatari velit, qui « autem de vobis loquuntur quam loquuntur diù ? » (Cicéron dans Macrobe, *Commentaire sur le Songe de Scipion*). — Socrate compare les peuples groupés autour de la Méditerranée et qui pensaient occuper le monde du bruit de leur renommée, à « des grenouilles coassant « autour d'une mare » (Platon, *Phédon*).

« les autres nations ibères ont aussi leurs littératures (1). »

Cet oubli de l'histoire, qui s'étend comme un linceul sur les événements du passé, cette perte des traditions dont s'affligent les érudits, ont une raison d'être et renferment une leçon. Le temps respecte les vraies grandeurs de la vie humaine, mais efface sans relâche ses mobiles accidents. Pendant que les générations se transmettent l'une à l'autre et conservent avec sollicitude les gains durables dont se compose le trésor de la civilisation, elles rejettent comme un inutile fardeau le souvenir des choses qui ne valent pas la peine d'être retenues. L'humanité assiste de trop haut et de trop loin à ce vain tumulte des événements pour en prendre beaucoup de souci. Les accidents particuliers n'intéressent pas plus la science de l'espèce humaine que les aventures d'une fourmi ou le sort d'une fourmilière n'intéressent l'histoire naturelle de ces insectes. Vus à distance et appréciés du point de vue de l'ensemble, les plus grands épisodes ne paraissent que d'infimes détails et méritent l'incuriosité qui les attend. Le bruit qui se fait d'abord autour d'eux va s'affaiblissant par degrés et finit par s'éteindre dans un morne silence. Justice leur est alors rendue : ils sont taxés à leur véritable prix.

L'erreur des historiens est d'attribuer une valeur absolue, générale et constante, à des faits dont, au contraire, la valeur est relative, locale et momentanée. Les acteurs ou les témoins, qui, les premiers, racontent un événement, lui prêtent une grandeur en rapport avec l'intérêt qu'ils y prennent. Dans le cercle étroit dont chacun de nous se fait centre, le moindre incident, si peu qu'il nous atteigne, devient notable à nos yeux. Il dérange l'ordre habituel et par conséquent nous étonne ; il ouvre sur l'avenir des perspectives nouvelles, suscite des craintes ou des espérances. L'imagination échafaude des séries de conjectures

(1) *Géographie*, III, 1, § 6.

et se plaît à rêver des résultats éventuels. De là, une foule d'exagérations en divers sens. Il n'y a si petit fait qui, amplifié de la sorte, ne prenne des proportions démesurées. Au soldat, perdu dans la fumée de la bataille, il semble que l'univers soit en feu. Le vainqueur d'un combat d'avant-poste croit s'être couvert d'une gloire immortelle, et le négociateur d'un traité d'occasion pense avoir à jamais assuré la paix du monde. Le moindre acteur admis à parader sur un tréteau se flatte d'attirer sur lui les regards du genre humain. Montaigne raille cet universel aveuglement : « Nous avons la veue raccourcie à la longueur de nostre « nez... Quand les vignes gèlent en mon village, mon « prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine « et iuge que la pepie en tienne déjà les cannibales. A voir « nos guerres civiles, qui ne crie que ceste machine se « bouleverse et que le iour du iugement nous prend au « collet ? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont « vues et que les dix mille parts du monde ne laissent pas « de galler le bon temps ce pendant... A qui il gresle sur « la teste, tout l'hemisphère semble estre en tempête et en « orage... Nous sommes insensiblement touts en ceste « erreur... Mais qui se présente comme en un tableau ceste « grande image de nostre mère nature en son extrême « maiesté..., qui se remarque là-dedans, et non soy, mais « tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres deli- « cate, celuy-là estime les choses selon leur iuste grandeur.

« Tant de remuements d'estat et changements de fortune « publique nous instruisent à ne pas faire grand miracle « de la nostre... Tant de noms, tant de victoires et con- « questes ensevelies sous l'oubliance rendent ridicule l'es- « pérance d'éterniser nostre nom par la prinse de dix « argoulets et d'un poullier qui n'est cogneu que de sa « chute (1). »

(1) *Essais*, I, 25.

Voltaire montre également les causes d'une erreur si générale : « Cette démangeaison de transmettre à la posté-
« rité des détails inutiles et d'arrêter les yeux des siècles à
« venir sur des événements communs, vient d'une faiblesse
« très ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour
« ou qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux
« affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu
« comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont
« vu comme le plus grand monarque ; les affaires dont ils
« se sont mêlés comme ce qui a jamais été de plus impor-
« tant dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra
« tout avec les mêmes yeux.

« Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit
« troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié de ses voisins
« ou qu'il vende la sienne à un autre, qu'il fasse enfin la
« paix avec ses ennemis après quelques victoires et quelques
« défaites ; ses sujets, échauffés par la vivacité des événe-
« ments présents, pensent être dans l'époque la plus singu-
« lière depuis la création (1). »

Les historiens partagent avec une candeur surprenante toutes ces illusions. Le soin qu'ils prennent de recueillir et de raconter les vieilles nouvelles prouve qu'ils leur supposent un intérêt général et durable. Tout événement qui a fait quelque bruit en son temps leur paraît mériter d'être éternellement redit. Ils s'abusent. Ce qui est particulier à un homme, à une époque, à un pays, les intéresse beaucoup sans doute, mais n'intéresse qu'eux ; l'ensemble des hommes ne peut attacher de prix qu'à ce qui les concerne tous, c'est-à-dire aux fonctions de la vie, aux progrès de la civilisation. A lire les récits des historiens, il semble que les destinées de l'espèce aient dépendu de l'avènement d'un bon ou d'un mauvais prince, de la perte ou du gain d'une bataille, d'un traité, d'une alliance, d'un mariage ou d'une

(1) *Discours sur l'histoire de Charles XII.*

mort. Sont-ce réellement là les faits essentiels de l'histoire et peut-on expliquer par eux le cours que suivent les choses humaines ? Le moindre examen démontre que, pour l'humanité, il n'y a pas d'événements considérables. Tous sont petits et les plus grands en apparence n'échappent pas à la nullité générale.

Voltaire indique plusieurs faits de l'histoire moderne, tels que la prise de Constantinople par les Turcs, la découverte de l'Amérique, la Réforme, la rivalité des maisons d'Autriche et de Bourbon.... comme les sujets les plus dignes, par leur importance, de fixer l'attention des historiens. Il a peut-être raison pour l'Europe et pour son temps ; mais il a l'imprudence d'ajouter : « Il sied bien, après cela, « de s'occuper de Salmanazar et de Mardokempad et de « rechercher les anecdotes du Persan Cajamarrat et de « Sabaco Métophis ! Un homme mûr, qui a des affaires « sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice (1). » Ici, Voltaire a plus raison qu'il ne croit et ne paraît pas soupçonner que, dans quelques dizaines de siècles, des critiques irrévérencieux d'Amérique ou d'Australie pourront porter un jugement tout pareil sur le *Siècle de Louis XIV* et les *Histoires de Charles XII* ou de *Pierre le Grand*.

Analysez les diverses sortes d'incidents dont regorgent nos annales, et, sous la pompe du récit, vous découvrirez sans peine l'insignifiance des faits. Les historiens mettent par exemple un grand soin à relater les changements de personnes dans les emplois de gouvernement, et nombre de peuples n'ont pour histoire que la liste de leurs rois. Qu'un prince monte sur le trône ou en descende, qu'un ministre emménage ou déménage, voilà tout le camp des nouvellistes en émoi. On croirait, à les entendre, que l'axe du monde se déplace et que désormais la terre va tourner

(1) *Remarques sur l'histoire*, Œuvres, 1768, t. VIII, p. 5.

dans un autre sens. A quoi se réduisent ces événements présentés de si bruyante façon ? Pierre prend la place de Paul ou cède la sienne à Jacques. Le détail est assez mince et ne vaut guère que l'univers s'en occupe. Pour peu que la machine gouvernementale soit bien établie, elle continue de fonctionner suivant le branle accoutumé (1). C'est un orgue de Barbarie qui joue le même air quel que soit le manœuvre qui tourne la manivelle. Chamfort assimile les expéditionnaires de la politique aux chiens qu'on enfermait autrefois dans les tourne-broches pour les mettre en mouvement (2). N'importe la bête, pourvu qu'elle remuât les pattes, la machine allait.

Cela n'est pas seulement vrai des médiocrités de l'histoire. Les plus glorieux chefs d'État, chargés, croit-on, de responsabilités immenses, paraissent comme Atlas supporter le ciel ; en réalité, ils ne soutiennent pas grand'chose et peuvent choir sans que rien croule. La stabilité du monde repose heureusement sur de moins fragiles étais que les épaules d'un héros. Il y a, dans des circonstances données, des hommes utiles ; il n'y en a point d'indispensables, et ceux qu'on jugeait le plus nécessaires sont aisément remplacés. Le protagoniste peut disparaître de la scène ; la scène ne restera pas vide pour cela. D'autres acteurs se présenteront pour continuer son rôle et le drame ne sera pas un instant interrompu. De l'aveu des Américains, « la « mort du président Lincoln n'a pas dérangé plus d'une « heure la marche des affaires politiques et commer- « ciales (3) ». Qu'importe que César ait péri sous le poignard des conjurés ? L'empire ne se fera pas moins par Auguste. César serait mort dans son lit, cela n'eût point

(1) Lorsque Louis XIII eut succédé à Henri IV, le maréchal de Bouillon disait que « la taverne était toujours demeurée la même, « n'y ayant un autre changement que le bouchon » (*Mémoires* du cardinal de Richelieu, Collection Petitot, t. XI, p. 45).

(2) *Caractères et Portraits*, Œuvres, 1857, p. 44.

(3) Frazer, *Report on the common school system of the United States*.

changé le cours des choses ; l'histoire n'y aurait perdu qu'une belle tragédie.

Ainsi de tout. Les événements qui ont le plus passionné des groupes d'hommes paraissent mesquins lorsque, pour les apprécier, on se place au point de vue des intérêts de l'espèce. Les plus mémorables accidents n'exercent d'influence que sur une aire restreinte, durant une époque limitée, et se perdent, infimes épisodes, dans l'immensité de la vie générale.

Ouvrez nos historiens de la Révolution et de l'Empire : vous serez tenté d'admettre avec eux que le monde, ébranlé jusque dans ses fondements, fut alors bouleversé de fond en comble par de furieuses convulsions. Il n'en est rien. Pendant que la crise sévissait sur quelques points de l'Europe, le calme régnait ailleurs. Pour quatre cent millions de Chinois, la Révolution française a été non avenue. Lorsque la terre tremble dans certaines régions du globe, elle garde dans toutes les autres sa fixité normale et, quoique les commotions soient fréquentes, les cataclysmes sont inconnus.

En France même, la violence de ces perturbations politiques ne fut pas partout ressentie. Les plus redoutables orages ne troublent guère la masse de l'océan et, tandis que les vents déchaînés soulèvent la surface, le fond dort immobile sous la tempête. Au dire de Marat, « pour une grande « partie du peuple, la Révolution n'était qu'un opéra ». La voix des plus fougueux tribuns et le canon des plus retentissantes victoires n'arrivaient point jusqu'aux couches profondes de la population. Dans telle vallée écartée, dans maint village paisible, on n'entendit même pas parler de ces événements dont le bruit semblait remplir le monde. L'histoire de Napoléon en fournit une preuve piquante : lorsque, échappé de l'île d'Elbe et débarqué sur les côtes de la Provence, il se rendait de Grasse à Grenoble par la montagne, il rencontra une paysanne qu'il voulut interroger sur ce qu'on savait de Paris. Les réponses de la bonne femme

montrèrent qu'elle croyait l'empereur encore sur le trône. Ses désastres de 1814, son abdication, son exil, l'avènement de Louis XVIII, elle avait tout ignoré (1) !

Quelle leçon pour la gloire ! mais ne peut-on pas dire aussi : quelle leçon pour les historiens ! Combien peu ces accidents dont ils font leur unique étude intéressent en réalité les foules ! Dans le poème du Tasse, non loin du champ où les paladins ferraillent, les bergers gardent en paix leurs moutons, et la tranquille pastorale se déroule à côté de la belliqueuse épopée (2). Mais ce qui, en poésie, est un agréable contraste, devient en histoire une disparate choquante. On y voit trop clairement ce qu'ont de superficiel ces accidents présentés comme si grandioses. Tout se passe entre quelques personnages, dans un conseil ou dans un camp. La foule vit à l'ordinaire, n'attachant qu'un intérêt de curiosité à cette suite de faits divers. Les événements n'ont pour nous de sérieuse importance que dans la mesure, toujours restreinte, le plus souvent presque nulle, de l'influence qu'ils exercent sur notre vie (3). Comme les riverains d'un fleuve, nous y puisons ce que réclament nos besoins et laissons couler le reste.

Que nous importent, en effet, des incidents qui ne nous concernent pas et ne sauraient nous atteindre ? La foule regarde quelques ambitieux se disputer de vains honneurs sans se détourner, pour si peu, de ses tâches de chaque jour (4), car la vie a des exigences impérieuses, et la

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIX, liv. LVII.

(2) *Gerusalemme liberata*, ca. VII.

(3) « Nous ne ressentons des maux publics que ce qui touche à nos « intérêts particuliers » (Tite-Live, *Annales*, XXX, 44).

(4) Une chanson chinoise, vieille de quarante-trois siècles, et que le *Chou-King* nous a conservée, exprime allègrement cette indifférence philosophique des foules : « Quand le soleil commence sa course, je « me mets au travail ; et, quand il descend sous l'horizon, je m'aban- « donne au sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des « fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance « de l'empereur ? »

politique ne nourrit pas. Quels que soient les événements, chacun continue de faire son métier accoutumé. On sème, on récolte, on fabrique, on vend, on achète, on consomme, selon le besoin et l'usage. Le fracas des armes et le tumulte des révolutions n'empêchent pas des savants de s'absorber dans l'étude, comme Archimède ou Lavoisier, ni des artistes de rêver à l'idéal, comme Jean Goujon ou André Chénier. Durant ces époques tragiques, on peut encore aimer et rire. On se marie, on naît comme dans les temps les plus réguliers, car on a beau être agité, encore ne veut-on pas laisser le monde finir. On conserve même assez de liberté d'esprit pour composer, jouer et applaudir des vaudevilles (1). Ainsi, quand le Vésuve gronde et vomit des torrents de laves, Naples n'interrompt pas un moment ses danses, ses chants et ses fêtes ; il n'y a pour l'insouciante ville qu'un spectacle de plus.

L'intérêt des événements, toujours circonscrit dans le détail, est donc négligeable dans l'ensemble. Au fond de chacun d'eux, sans en excepter les plus célèbres, on trouve une irrémédiable petitesse. Pour qui contemple l'ordre général et la suite entière des faits, aucun accident particulier ne paraît digne d'étude. Ce sont, sur l'océan des choses humaines, des fluctuations de vagues qui s'effacent l'une l'autre. Le pêcheur dont elles soulèvent la barque croit voir autour de lui des montagnes et des abîmes ; mais l'observateur qui, du rivage, promène au loin ses regards, n'aperçoit qu'une surface unie, à peine ridée par le flot et terminée à l'horizon par une immuable ligne de niveau.

(1) Aux jours les plus sombres de la Terreur, vingt-trois théâtres prospéraient à Paris. On jouait l'opéra de *Corisandre* « avec ses agréments », des pièces sentimentales ou bouffonnes ; les cafés étaient pleins de monde, les promenades très fréquentées...

§ II

FAITS RÉGULIERS OU DE FONCTION

Alors que les faits singuliers n'ont qu'une valeur circonscrite et passagère, les faits réguliers ont une importance générale et permanente. Il convient donc de voir en eux le véritable objet des recherches de la science qui, selon les termes d'Aristote, « rejette l'accidentel et n'admet que le « nécessaire (1) ».

Si l'on mesure la grandeur des choses à leur étendue et à leur durée, les faits les plus vulgaires doivent être tenus pour les plus considérables, car ils représentent la principale part de l'activité humaine, celle que gouverne, non la fortune, mais la raison. Leur extension et leur fréquence montrent qu'ils se rattachent à des besoins de notre nature, c'est-à-dire à une cause qui agit en tous lieux et en tous temps..

Partout, en effet, où vivent des hommes, ils sont astreints à des modes d'activité qui exercent les aptitudes de la raison et en constituent les fonctions. Il leur faut se procurer des moyens de subsistance, satisfaire les désirs qui les pressent, réaliser leur idéal dans des créations d'art, étendre la connaissance des choses, appliquer des règles morales à la conduite de la vie, enfin instituer des rapports sociaux sur la conciliation de droits réciproques.

Les faits de ce genre, qui résultent de la mise en œuvre de la raison et composent le fond de l'existence des hommes, sont les phénomènes historiques les plus généraux et les plus constants. Les générations passent, les milieux diffèrent, les accidents se diversifient sans cesse, mais la nature

(1) *Logique,* derniers analytiques, XXX.

humaine est fixe. les fonctions de la raison se développent avec ordre, et l'intérêt de leur étude est de tous les temps.

Sans doute, les faits singuliers, en dehors du cercle restreint où agit leur influence, ne sont pas dépourvus d'intérêt. La vogue des histoires en est la preuve. On doit même convenir qu'après les romans, il n'y a pas d'ouvrages plus communément goûtés. Mais cet intérêt n'a rien de scientifique. Il tient à une curiosité où l'imagination a plus de part que la réflexion. L'esprit est amusé, non instruit. Ces événements sur lesquels je ne puis rien et qui ne peuvent rien pour moi, ces aventures étranges, ces guerres, ces conquêtes, ces révolutions, tous ces changements de fortune me sont un spectacle, rien de plus. J'assiste à la représentation comme un enfant à un divertissement d'ombres chinoises. Mais rentrons dans la réalité des choses qui ne permet pas de rêver longtemps. Avec la foule de mes sembables, j'ai à subvenir aux multiples exigences de la vie. Vos récits m'aideront-ils à m'acquitter de mes tâches ? Quels secours et quelles lumières m'apporte l'exposé d'accidents particuliers pour sortir des difficultés également particulières où je suis engagé ? Quand vous m'aurez étalé les trésors de Crésus, en serai-je plus riche ? Les exploits des héros et les crimes des scélérats m'apprendront-ils à mieux vivre ? Les ambitions et les rivalités des grands ajouteront-elles à mon humble félicité ? Que venez-vous me raconter des Pharaons ou des Sargonides ? Ce ne sont pas là mes affaires et je n'ai rien à démêler avec ces gens-là.

Mais voulez-vous m'intéresser vivement ? Parlez-moi des choses vulgaires avec lesquelles je suis chaque jour en rapport. Entretenez-moi de mes semblables et surtout de ceux qui me ressemblent le plus, des petits, de tout le monde. Racontez-moi mon espèce. Dites-moi par quels longs efforts l'humanité, sortie pauvre et nue du sein de la nature animale, s'est élevée au point où nous la voyons. Ceux qui ont appris à vaincre les fauves, à soumettre les animaux domes-

tiques, à cultiver la terre, à forger les métaux, à tisser des vêtements, à construire une maison ou un navire, m'ont rendu des services signalés que je ne veux pas ignorer. Les artistes de tous les temps m'ont révélé la beauté, les esprits investigateurs, la science, les sages, la vertu. Ce que j'ai de droits garantis, j'en suis redevable à tous ceux qui ont pratiqué la justice et aimé la liberté. Ces bienfaits méritent une éternelle reconnaissance. Tous les progrès accomplis dans le passé ont contribué à rendre meilleure ma condition d'existence et montrent comment il serait possible de l'améliorer encore. Si, grâce aux indications de l'histoire, je puis suivre pas à pas le chemin qu'a parcouru l'humanité, je verrai plus clairement la voie où il faut marcher, le but où nous tendons tous. Sans instructions de ce genre, l'histoire ressemble, dit Bacon, à une statue de Polyphème sans œil, ou, suivant l'expression de Macaulay, à « une coque où il n'y a point de noix (1). »

Qu'importe-t-il donc de mettre en lumière dans le passé? Sont-ce, comme le supposent les historiens, des personnages plus ou moins célèbres en leur temps, mais sans action sur le nôtre, et des accidents singuliers qui ne doivent pas se reproduire? Sont-ce des dynasties de rois pour la plupart desquels le silence serait faveur? Sont-ce d'interminables faits de guerre dont le résultat le plus clair a été d'engraisser des champs de bataille? Croit-on que le monde soit vraiment en peine d'apprendre comment s'est comporté sur le trône tel nigaud devenu roi par le hasard de la naissance ou la grâce de la Fortune ; comment tel capitaine a, par aventure, gagné au jeu de la guerre une sanglante partie, ou comment deux diplomates, faisant assaut de finesse, se sont réciproquement dupés? Nous est-il bien nécessaire de savoir quelle fut la cause de l'exil d'Ovide, quel était l'homme au masque de fer, et d'où sortait

(1) *Essais littéraires*, Histoire de la Grèce, de Mitford.

Kaspar Hauser (1) ? A quoi peuvent servir, pour la direction de la vie, tant de puériles anecdotes dont l'histoire est pleine ? Ce sont là des commérages d'érudits, des contes pour l'âge mûr. Sans perdre mon temps à ces doctes futilités, je veux m'instruire de choses sérieuses, et je demande à la science de m'enseigner, non des particularités dont je n'ai que faire, mais les conditions de la vie, que je subis tous les jours. C'est moi que je cherche dans l'histoire, et ses leçons me sont inutiles si je ne m'y trouve pas.

Dans cette disposition d'esprit, dites-moi qu'en France la population a monté de 16,000,000 d'habitants en 1700 à 38.000.000 en 1886, et que leur revenu total, aux mêmes dates, s'est élevé de 1,500,000,000 de francs à 37,000,000,000 de francs, c'est-à-dire de 94 francs par tête à près de 1,000 francs, voilà qui ne manquera pas de me paraître intéressant, et je suppose du même avis tous ceux de mes compatriotes qui, sans ce double excédent, auraient comme moi couru le risque de ne pas trouver place au banquet social ou d'y prendre une maigre part. Ajoutez que la vie moyenne, qui était à peine de vingt-trois ans au XVIIe siècle, a successivement atteint vingt-neuf ans en 1776, puis trente-cinq en 1835, et dépasse quarante ans en 1886. Ces simples renseignements auront pour moi plus de prix que la relation détaillée de tous les événements survenus depuis deux siècles.

Voulez-vous donc, dirais-je aux historiens, établir des notions d'un intérêt général et durable ? Cessez de nous raconter minutieusement des minuties ; étudiez les fonctions de la vie humaine, faites-en connaître l'ordre, l'évolution, le progrès. Constatez d'âge en âge le mouvement de la population, l'état de la fortune publique, et montrez les causes qui les font croître ou décroître ; exposez les

(1) De 1828 à 1886, il s'est publié en Allemagne plus de cent quatre-vingts ouvrages, toute une bibliographie, sur cet énigmatique personnage. Voilà du travail bien employé !

transformations du goût, l'avancement des sciences, l'amélioration des mœurs, l'extension des libertés publiques. Ne craignez pas d'entrer dans le détail des choses les plus ordinaires. L'histoire des aliments intéressera tous ceux qui mangent, l'histoire des vêtements, tous ceux qui s'habillent, l'histoire des habitations, tous ceux qui se logent, l'histoire des arts, tous les gens de goût, l'histoire des idées, quiconque pense, l'histoire de la moralité, tous les gens de bien. Voilà qui est vivant, toujours actuel, partout instructif. Ce que la science doit mettre en lumière, c'est le développement de la raison, l'éducation que l'espèce se donne à elle-même et l'accumulation des progrès d'où résulte la grandeur de la civilisation. Tant que les historiens se borneront à raconter de vaines particularités, ils seront simplement les historiographes de la Fortune. Leurs ouvrages, inutiles et charmants, seront sans valeur pour la connaissance des choses humaines, sans application pratique, et ne pourront prétendre qu'à divertir des esprits oisifs (1), au même titre, mais avec moins de succès que les contes des romanciers.

Même cet intérêt imaginaire, auquel les historiens sacrifient l'intérêt scientifique, ne se trouve qu'en apparence dans leurs œuvres. Il semble qu'une conséquence de la nature changeante des événements devrait être une diversité sans fin de combinaisons et de rencontres, cause inépuisable d'imprévu dans la nouveauté, au lieu que la régularité des faits de fonction paraît devoir impliquer une fastidieuse monotonie. Tout au rebours, la variété n'est pas où on la suppose; elle est où on ne la cherche pas.

Quoique les événements se produisent dans des conditions toujours nouvelles de lieu, de temps, d'acteurs et de circonstances, au fond, cependant, ils diffèrent peu. Leur

(1) « Si je lis les historiens grecs..., c'est pour m'amuser, lorsque je n'ai rien à faire » (Cicéron, *Dialogue de l'orateur*, II, 14).

dissemblance est toute en surface et ne porte que sur le détail. Quiconque a lu avec réflexion un peu d'histoire en vient vite à reconnaître que, sous des aspects variables, l'essence des faits reste pareille. La plupart de ces rois, ingénieusement numérotés, qui défilent dans nos annales, ont le visage couvert du masque traditionnel de la tragédie antique. Qu'importe qu'ils soient divers de nom, d'époque et de nation, s'ils se ressemblent par leur orgueil et leur égoïsme? Que nous apprennent tant de récits de batailles, sinon l'incurable férocité humaine? Quelle leçon ressort de ces continuelles révolutions, sinon que les générations successives commettent les mêmes fautes et sont animées des mêmes fureurs? Pour qui regarde la nature fixe des choses plus que leurs mobiles accidents, il n'y a jamais eu qu'un despote, une guerre, une révolution. Les décors, les personnages, les costumes changent, mais l'identité se retrouve dans le sens des faits. Ce sont toujours les mêmes hommes, agités des mêmes passions avec d'autres mœurs, se battant pour les mêmes intérêts sous divers prétextes, et faisant les mêmes folies de mille façons (1). Ainsi la grande pièce que semble chaque jour improviser le hasard se réduit à un canevas très simple où, comme dans la comédie italienne *(commedia dell'arte)*, on voit constamment les mêmes rôles dans les mêmes situations : Cassandre qui reçoit les coups, Arlequin qui les donne, Pierrot voleur et gourmand, Colombine coquette et trompeuse, on ne sort pas de là. L'intérêt de la représentation s'épuise vite; qui a vu une scène a tout vu. Quels que soient le jeu de l'intrigue, l'esprit du dialogue et la verve des acteurs, la répétition de l'éternelle donnée fatigue bientôt de la pire uniformité, l'uniformité dans le changement.

Au contraire, le cours de la vie humaine déroule aux

(1) Schopenhauer donne pour devise à l'histoire: « *Eadem sed aliter.* » — « L'histoire moderne, disait l'abbé Galiani, n'est que de « l'histoire ancienne sous d'autres noms. »

regards, comme un fleuve qui suit sa pente, des perspectives sans cesse variées. Dans le vaste cadre où son activité se déploie, notre espèce modifie sa condition d'âge en âge et de place en place. A suivre les stades de son évolution progressive, l'intérêt va croissant, la curiosité n'est jamais lassée. L'historien qui saurait retracer les aspects divers de cette existence pleine de métamorphoses nous mettrait sous les yeux des tableaux d'une originalité singulière. On verrait alors que les mutations introduites par la Fortune dans la suite des événements sont insignifiantes à côté de celles qu'amène le développement normal de la civilisation. Mieux que le hasard, en effet, la raison devait concilier le changement et la régularité, se montrer une et multiforme, mettre dans la vie de l'ordre et de la grandeur.

Les historiens se laissent décevoir par le bruit que font sur l'heure les événements et par le silence dans lequel s'accomplissent les fonctions. Ils se croient obligés de raconter en détail une guerre absurde où quelques milliers d'hommes ont péri. Quelle maladie commune ne cause chaque année plus de ravages ? Les progrès d'hygiène ou de médecine qui apprennent à prévenir ou à guérir ses atteintes ne méritent-ils pas mieux d'être rapportés que de stériles massacres ? La découverte de la vaccination a, par exemple, préservé plus d'existences que n'en ont sacrifié toutes les guerres depuis un siècle ; cherchez quelle place lui est consacrée dans les histoires ? La conquête d'une province par violence ou par ruse sera célébrée dans les annales d'un peuple comme un exploit digne de passer à la postérité la plus reculée ; combien ces déplacements de frontières, petits triomphes de petites ambitions, paraissent mesquins auprès de ceux que la civilisation remporte sur la nature et dont tous les hommes bénéficient sans qu'il leur en coûte une larme ! La mise en action d'un nouvel agent de puissance a plus de valeur historique que les campagnes des plus fameux con-

quérants. L'emploi de la vapeur intéressera plus l'avenir que toutes les batailles de Napoléon. Bernardin de Saint-Pierre estime que l'introduction du cerisier, de la pomme de terre et du quinquina, dépasse en importance les victoires des Romains sur Mithridate et celles des Espagnols sur Montézuma (1) Quelques œufs de vers à soie, introduits à Constantinople sous le règne de Justinien et devenus le point de départ de florissantes industries, sont maintenant pour nous un fait de plus grande conséquence que les succès de Bélisaire ou les factions des *Verts* et des *Bleus*. Telle petite invention, comme celle des allumettes chimiques, dont l'emploi s'est si vite généralisé dans le monde et dont la production annuelle atteint en Europe le chiffre de 300,000,000 de francs, mériterait mieux d'être mentionnée à sa date que les futiles incidents de la politique courante. Quel historien ne croirait déroger en accordant à ce bas détail une minute de son attention ?

Proposez à l'un d'eux d'exposer l'histoire du XIXe siècle : aussitôt, embouchant la trompette épique, il va commencer le récit de tous les changements de règne ou de ministère, des événements, des guerres et des révolutions qui en ont troublé le cours. Il ne vous fera grâce ni d'un prince, ni d'une bataille, ni d'une émeute. La postérité prendra-t-elle à ces sortes de choses le même intérêt que nous ? Elle n'en trouvera, on peut l'affirmer avec certitude, qu'à celles dont l'influence n'aura pas cessé de durer. A ce titre, les faits principaux de notre âge seront les applications de moteurs nouveaux, l'essor de l'industrie et du commerce, l'établissement des chemins de fer, la transformation des marines, le progrès inouï des sciences, l'accroissement des populations civilisées, leur expansion sur le globe, le développement des institutions démocratiques... Les faits de ce genre, à raison du nombre, de l'étendue et de la durée de

(1) *Voyage à l'île de France.*

leurs résultats, qui modifient sous nos yeux l'état du monde, constituent l'influence maîtresse, une cause persistante de mutations futures.

La recherche des causes en histoire comporte deux points de vue entre lesquels il faut choisir : l'un qui rattache de grands effets à de petites causes, c'est-à-dire subordonne les fonctions aux événements ; l'autre qui, assignant de grandes causes aux grands effets, subordonne les événements aux fonctions. Les historiens adoptent généralement la première théorie : nous nous rangeons à la seconde.

Sans doute, les accidents et les fonctions, tour à tour effet et cause, réagissent les uns sur les autres, et la vie humaine résulte, comme une trame, de leur entrecroisement ; mais leur pouvoir d'action est très inégal. Les événements, dus à un concours déterminé de circonstances, déploient à l'instant et sur place leur maximum d'effet, puis s'atténuent en raison du temps et de la distance, et, pour peu qu'on s'éloigne ou qu'on recule, leur influence se réduit à rien. Les fonctions, au contraire, liées à des nécessités constantes, évoluent avec lenteur, mais les progrès qui s'y rattachent, une fois acquis, se répandent de proche en proche, s'accumulent avec le temps et, peu à peu, font la conquête du monde. L'étude de ces faits a donc le plus de valeur pour la connaissance de la vie humaine. Les fonctions représentent le fond et la règle de notre existence dont les événements sont la forme éventuelle et contingente. Or, quand on examine le fond, la forme n'importe guère. Ce qu'il y a de nécessaire arrive toujours, de quelque façon que ce soit ; ce qu'il y a de facultatif peut changer impunément. L'essentiel demeure et, à travers des séries d'accidents, l'ordre se maintient en vertu de ses propres lois.

Les événements ne nous montrent que des apparences. Ils font connaître comment, non pourquoi les choses sont arrivées. Cela n'est-il pas insignifiant si, en se passant

d'autre sorte, le résultat final n'avait pas dû sensiblement différer ? La signification de cette classe de faits est purement symptomatique. Ils révèlent un état, ils ne le déterminent pas : ils sont l'occasion, non la cause des changements qui s'effectuent. L'accidentel est un simple mode du nécessaire. Pour qui considère la grande et universelle cause des phénomènes historiques, les événements ne sont que des cas particuliers des fonctions. Les variables suivent la loi des constantes, et ce qui se mêle de fortuit à l'évolution normale de notre espèce résulte d'un ordre caché.

« Tout esprit sérieux, dit Polybe, doit étudier les causes... « Or, il faut regarder la constitution d'un État comme la « cause principale des bons et des mauvais succès en toute « chose. C'est d'elle, comme d'une source, que dérivent les « entreprises et leurs effets (1). » De même Montesquieu : « Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde. Il y a « des causes générales, soit morales, soit physiques, qui « agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintien- « nent ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à « ces causes ; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une « cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause « générale qui faisait que cet État devait périr par une « seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne « avec elle tous les accidents particuliers (2). »

Dans une révolution, les historiens ne voient d'ordinaire que les incidents qui l'amènent, l'accompagnent et la terminent. La cause est autre : « L'heure des révolutions « sonne quand la succession des temps a changé la valeur « des forces qui concourent au maintien de l'ordre social, « quand les modifications que ces forces ont subies sont « de telle nature qu'elles portent atteinte à l'équilibre « des pouvoirs ; quand les changements imperceptibles

(1) *Histoire générale*, VI, fragment.

(2) *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, XVIII.

« survenus dans les mœurs des peuples et la direction « des esprits sont arrivés à tel point qu'il y a contradiction « inconciliable et manifeste entre le but et les moyens de « la société, entre les institutions et les habitudes, entre la « loi et l'opinion, entre les intérêts de chacun et les inté- « rêts de tous : quand enfin tous ces éléments sont par- « venus à un tel état de discorde qu'il n'y a plus qu'un « conflit général qui, en les soumettant à une nouvelle « épreuve, puisse assigner à chaque force sa mesure, à « chaque puissance sa place, à chaque prétention ses « bornes (1). »

Les événements de l'histoire d'un peuple dépendent de l'état des mœurs, des passions, des idées, des besoins et des ressources. Ces influences générales une fois connues, les faits s'expliquent d'eux-mêmes : on en a la clef ; le mystère cesse et les raisons des choses apparaissent en pleine lumière, tandis que, sans ces données, on est réduit à nouer entre des accidents sans lien des attaches imaginaires et à chercher dans un enchaînement de cas fortuits une explication de l'histoire qui n'a pas de sens.

Expressément ou tacitement, tous les historiens admettent la doctrine qui fait découler de grands effets de petites causes. Tite-Live (2) et Tacite (3) affirment que les moindres faits ont à l'occasion de vastes conséquences. C'est aussi l'opinion de Mézerai (4) : « Telle est la condition des plus « grandes affaires que, lorsqu'elles sont à un certain point « où elles ne peuvent plus subsister longtemps, il ne faut « que le moindre incident pour les faire tomber d'un côté « ou d'autre ; et, si la fortune permettait qu'il fût évité, les

(1) Ramond, *Discours* prononcé à Clermont sous l'empire, Œuvres, 1849.

(2) « Ex parvis rebus sæpe magnarum momenta pendent » (*Annales*, XXXII, 17).

(3) « Non sine usu fuerit introspicere illa primo adspectu levia, ex quis magnarum sæpe rerum monitus oriuntur » (*Annales*, IV, 32).

(4) *Histoire de France*, t. III, année 1588.

« choses pourraient se mieux tourner et prendre tout une « autre pente. » Ceux même des historiens qui n'adhèrent pas aussi explicitement à cette théorie, la confirment par le soin qu'ils prennent de raconter les circonstances bien souvent futiles des faits mémorables.

En dérision de notre orgueil, des philosophes se sont plu à montrer les causes frivoles de célèbres événements. « Nos « plus grandes agitations, dit Montaigne, ont des ressorts et « des causes ridicules : combien encourut de ruyne nostre « dernier duc de Bourgoigne pour la querelle d'une char-« retée de peaux de mouton (1) ! Et l'engravure d'un « cachet fut-ce pas la première et maîtresse cause du plus « horrible croulement que cette machine ayt oncques souf-« fert (2)?.. Les poëtes ont bien entendu cela qui ont mis, « pour une pomme, la Grèce et l'Asie à feu et à sang (3). » Avec l'âpreté de son génie, Pascal pousse la thèse à l'extrême: « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face « de la terre aurait changé (4). » Et ailleurs : « Cromwell « allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était « perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain « de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait « trembler sous lui; mais ce petit gravier s'étant mis là, il « est mort, sa famille abaissée, tout en paix et le roi réta-« bli (5). »

Les historiens prennent fort au sérieux ces boutades d'ironie philosophique. A leurs yeux, les moindres détails ont de l'importance et décident parfois de la direction que suit le cours général des choses. Michelet tient la fistule de Louis XIV et l'abcès de François I[er] pour l'événement capital

(1) Voy. Commynes, *Mémoires*, V, 1.
(2) Voy. Plutarque, *Vie de Marius*, 3.
(3) Montaigne, *Essais*, III, 10.
(4) *Pensées*, Édit. Havet, art. VI, p. 43.
(5) *Id.*, art. III, p. 7.

de leur règne (1). Certains écrivains (2) n'ont-ils pas attribué le mouvement de la Réforme à ce qu'un moine s'est trouvé las du célibat ?

Pour réfuter ces paradoxes, il suffit de distinguer en histoire les causes efficientes et les causes occasionnelles. L'occasion d'un grand effet peut être mesquin : sa cause vraie n'est jamais petite et doit, pour l'expliquer, avoir la même grandeur que lui. Lorsque la neige, accumulée au penchant des montagnes, est sur le point de glisser, le plus léger ébranlement, une pierre qui roule, le pied d'un passant, un oiseau qui se pose, un souffle d'air, un bruit de voix, suffit à précipiter l'avalanche ; mais celui de ces accidents qui provoque sa chute n'en constitue point la cause ; il en est seulement l'occasion. La cause réelle, c'est la pesanteur de l'amas et son état d'équilibre instable. Une force naturelle ordonne l'effet, un hasard le détermine. A défaut de celui-ci, tel autre aurait peu après amené la même conséquence, et, si tous avaient manqué, la masse serait tombée d'elle-même, entraînée par son propre poids.

De grandes révolutions ont pu être provoquées par de minimes incidents : en réalité, elles répondent toujours à de grands intérêts qui, d'une manière ou de l'autre, devaient finir par prévaloir. S'en tenir à des accidents de circonstance, c'est ne rien voir. Non, quoi que prétende Pascal, si le nez de Cléopâtre eût été plus court, la face de la terre n'aurait pas changé ; il n'y aurait eu de changé que la surface de l'histoire. Antoine, il est vrai, ne se serait pas épris d'une reine camarde et, n'ayant plus de motif pour répudier Octavie, n'aurait pas encouru de ce chef l'inimitié d'Octave ; mais ces deux rivaux de pouvoir se seraient sûrement brouillés sous un autre prétexte, et l'empire, devenu inévi-

(1) « Le règne de Louis XIV se partage en deux parts : Avant la « fistule, après la fistule... François Ier varie de même : Avant l'abcès, « après l'abcès » (*Histoire de France*, La Réforme, ch. XXI).

(2) De Bonald et Joseph de Maistre.

table, aurait été fondé par l'un d'eux ou par n'importe qui.

Des annalistes rapportent que le point de départ de la guerre de Cent ans fut une rixe, survenue à Bayonne, en 1293, entre deux matelots, l'un Anglais, l'autre Normand. Est-ce là une cause sérieuse ? Et, si elle ne l'est pas, à quoi bon la mentionner ? Une étincelle qui tombe sur des corps très inflammables allume aisément un incendie : mais un brasier ne mettrait pas le feu à des substances qui, par nature, se refusent à brûler. La vraie cause de la guerre de Cent ans est celle qu'indique Commynes, la rivalité de deux États voisins, égaux en puissance et en ambition. « Dieu n'a créé nulle chose en ce monde, ny hommes ny « bestes, à qui il n'ayt fait quelque chose son contraire « pour le tenir en crainte et humilité... Au royaume de « France a donné pour opposite les Anglais (1). »

A lire les enchaînements de hasards qui se prolongent sans fin dans les histoires, on se demande à tout moment avec les auteurs ce qui serait arrivé si tel incident n'avait pas eu lieu ou s'était passé d'autre sorte. D'autres incidents auraient surgi à leur place, engageant dans des voies nouvelles la suite entière des particularités : mais l'ensemble des résultats généraux ne se serait pas moins développé dans une direction pareille ou fort approchante. Supprimez ou modifiez, par un jeu d'imagination, quelque événement que ce soit ; rien d'essentiel ne sera changé dans l'ordre du monde. Parmi d'autres événements, la force des choses, qui domine tout, ne cessera pas d'agir dans le même sens, comme un fleuve qui, rencontrant un obstacle, le tourne ou l'emporte et continue, suivant sa pente, son irrésistible cours.

Supposez que, par fortune, la conspiration de Catilina eût réussi : Quelles auraient été les conséquences ? Au lieu de laisser une mémoire abhorrée, cet illustre scélérat, précur-

(1) *Mémoires*, V, 18.

seur de Jules César, passait grand homme du coup et l'empire était fait un peu plus tôt. Peut-être même Catilina n'aurait-il pas été plus mauvais que tel des douze Césars. Mais il s'y prit avant l'heure. Rome comptait encore un parti d'honnêtes gens. Cicéron se mit à leur tête et sauva un moment la République condamnée à périr, bientôt après, de la main d'un complice de Catilina.

Que serait-il advenu si les batailles de Pharsale et d'Actium, qui, au dire des historiens, décidèrent du sort du monde, avaient été perdues par ceux qui les ont gagnées ? En place de César et d'Auguste, Pompée ou Antoine aurait établi l'empire. Quel que fût le vainqueur, la République ne pouvait plus vivre. Pour remédier aux désordres de la chose publique, il n'aurait pas suffi de changer les chefs : il aurait fallu changer tout un peuple. « Si César et Pompée avaient « pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme « firent César et Pompée, et la République, destinée à « périr, aurait été entraînée au précipice par une autre « main » (1). « De même, dit également Mommsen, que la « grandeur de la République romaine n'avait point été faite « par quelques hommes d'un génie supérieur, et qu'elle « sortait d'une agrégation civique organisée puissamment, « de même la chute de l'édifice provenait non des actes « d'un petit nombre d'individualités funestes, mais du vice « de la désorganisation générale (2). »

Comment aurait tourné la révolution d'Angleterre si, par une rencontre dont les historiens ne manquent pas de signaler la singularité, Cromwell, prêt à s'embarquer pour l'Amérique, n'avait pas été retenu sur l'ordre exprès de Charles Ier ? La révolution se serait faite sans Cromwell, avec d'autres incidents, mais avec les mêmes conséquences au point de vue des franchises revendiquées par la nation.

(1) Montesquieu, *Consid. sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, II.
(2) *Histoire romaine*, V, 2.

L'esprit se plaît encore à rêver les suites qu'aurait pu avoir, dans l'histoire de la Révolution française, la fuite de Louis XVI si, au lieu d'être arrêté à Varennes et ramené captif à Paris, il avait atteint la frontière ? Le malheureux prince eût pu sauver sa tête, il n'aurait sauvé ni son trône, ni l'ancien régime, qui auraient sombré autrement dans la tourmente. De ces grands mouvements populaires se dégage une puissance à laquelle rien ne résiste. « Ce qu'il y a de « plus frappant dans la Révolution française, dit J. de « Maistre, c'est cette force entraînante qui courbe tous les « obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille « légère tout ce que la force humaine a su lui opposer. « Personne n'a pu contrarier sa marche impunément... On « a remarqué que la Révolution française mène les hommes « plus que les hommes ne la mènent (1). » — « La Révo-« lution, dit de son côté Tocqueville... n'était que le com-« plément du plus long travail, la terminaison soudaine et « violente d'une œuvre à laquelle dix générations d'hommes « avaient travaillé. Si elle n'eût pas eu lieu, le vieil édifice « social n'en serait pas moins tombé partout, ici plus tôt, « là plus tard, seulement il aurait continué de tomber « pièce à pièce au lieu de s'effondrer tout d'un coup (2). »

Imaginez enfin que Waterloo ait été pour Napoléon un second Austerlitz ; il n'en serait résulté qu'un léger retard dans sa chute. La faiblesse de l'empire à son déclin ne provenait pas de quelques incidents fâcheux ; elle avait pour cause la lassitude d'un despotisme écrasant, le besoin de liberté succédant aux ivresses de la gloire, la révolte des nationalités brutalisées par la conquête, le dégoût du sang versé, la révolte d'une multitude d'intérêts méconnus ou froissés. Supprimez les malheurs de la fin, changez en faveurs imméritées de la fortune les justes disgrâces du sort, la fin n'aurait pas moins été imminente. Le colosse mena-

(1) *Considérations sur la Révolution française*, ch. I.
(2) *L'Ancien régime et la Révolution.*

çait ruine. Étayé d'un côté, il serait tombé d'un autre. Il ne pouvait plus tenir en place : la base qui le supportait était ébranlée.

Mais quand on les ramène à cette mesure, quel sens et quelle valeur peuvent avoir pour la science les événements racontés avec tant de soin par les historiens ? Qu'importent, par exemple, les titulaires qui exercent nominalement le pouvoir, si les peuples relèvent d'eux-mêmes plus que de leurs chefs ? Le génie de la nation, ses mœurs, son caractère, les tendances de l'opinion, voilà l'influence souveraine à laquelle sont soumis les maîtres apparents qu'un peuple se donne ou tolère. Ceux-ci n'ont jamais qu'une action personnelle et momentanée, tandis que l'action de l'esprit public est générale et permanente, sûre par conséquent de prévaloir en cas de conflit. Les peuples, a-t-on pu dire, ne vont pas parce qu'on les gouverne, mais malgré qu'on les gouverne. Buckle a fait voir, par une double démonstration, qu'un gouvernement détestable, comme celui de Charles II en Angleterre, n'empêche pas une nation saine de progresser, et que le gouvernement animé des meilleures intentions, comme celui de Charles III en Espagne, ne peut contraindre à avancer un peuple qui refuse de marcher (1). Il n'est pas indifférent, sans doute, qu'un État trouve dans ses chefs un secours ou un obstacle ; mais ni le secours n'est indispensable, ni l'obstacle fait pour arrêter longtemps. En définitive, la résultante des activités collectives a une prédominance assurée et les peuples font eux-mêmes leur destin.

A quoi bon, dans le récit d'une guerre, le minutieux détail des opérations, des mouvements de troupes et des évolutions de chaque demi-brigade ? On croit expliquer l'issue de la lutte par la perte ou le gain d'une bataille ;

(1) *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. VII et XV.

le succès définitif dépend non des combinaisons d'un capitaine ou des hasards d'une mêlée, mais des intérêts, des passions et des ressources engagés dans le débat. C'est un calcul de forces antagonistes et, si toutes les données du problème étaient connues, on pourrait en fixer la solution par avance, avec une certitude mathématique. Malgré quelques faveurs trompeuses de la fortune, le plus faible succombera sûrement, et, en dépit de hasards contraires, le plus fort l'emportera tôt ou tard. Le génie et les exploits d'Annibal n'ont servi de rien à Carthage. Polybe démontre, par des raisons tirées de la nature des deux républiques rivales, que Rome devait infailliblement triompher (1). Napoléon a marché par une suite continue de victoires à une catastrophe finale, et, durant la guerre de Sécession, aux États-Unis, le Nord est arrivé, après une série de revers, au triomphe le plus complet. Les détails de guerre où se complaisent les historiens n'ont donc pas toute l'importance qu'ils leur attribuent ; des notions exactes sur la force réelle des belligérants en apprendraient plus en peu de mots que mille récits de bataille dont le résultat n'est qu'un accident.

Dans une révolution, les causes et les effets d'ordre général doivent être étudiés de préférence aux épisodes et aux incidents particuliers. Cette révolution est-elle le coup d'audace d'une poignée de factieux ou amenée par la violence du mécontentement populaire? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Si elle est née d'une surprise d'émeute, son succès d'un jour ne prouve rien, elle avortera. Mais a-t-elle le grand nombre pour complice ? elle se fera n'importe comment. On ne l'arrêtera pas avec des barrières ; il faut qu'elle arrive ; on ne l'étouffera pas par la compression ; il faut qu'elle éclate (2). Rien n'est infaillible comme la pierre qui tombe ou l'eau qui cherche son cours.

(1) *Histoire générale*, VI, 51 et suivants.

(2) « Les insurrections ont toujours tort, les révolutions toujours « raison » (Buckle, *Hist. de la civilisation en Angleterre*, ch. xv).

Les événements qui, soit en paix, soit en guerre, rapprochent et unissent les peuples ou les séparent et les opposent, n'établissent entre eux que des rapports de circonstance. L'influence durable appartient au plus civilisé. La vitalité d'un État, son rôle dans le monde, ne sont pas subordonnés aux accidents de la politique. Un petit peuple qui tient à son indépendance est réellement invincible. Xerxès en Grèce, Charles le Téméraire en Suisse, Louis XIV en Hollande, Napoléon en Espagne, en ont fait l'épreuve. Là, au rebours, où, comme dans l'Inde, il n'y a que des troupeaux serviles, les populations sont une proie que s'arrachent, de siècle en siècle, des bandes d'envahisseurs. Une nationalité forte ne relève point de la fortune ; elle lui commande. Tout la sert, même le malheur, qui lui donne une trempe plus ferme et une vigueur nouvelle. Subjuguée, elle fait encore des conquêtes et domine ses vainqueurs. La Grèce, asservie par Rome, impose à ses maîtres sa civilisation brillante et ses vices corrupteurs. Si, trahie plus tôt par le destin, elle avait succombé à Marathon, elle aurait, un siècle et demi avant Alexandre, pris, à titre de province persane, possession de l'empire d'Asie. Supprimez l'expédition d'Alexandre, l'expansion de l'hellénisme ne se serait pas moins effectuée dans la plupart des contrées où s'implantèrent des dynasties macédoniennes, comme elle s'était accomplie, par infiltration lente ou accession spontanée, en Égypte sous Psammétique, en Asie mineure, en Sicile, dans l'Italie méridionale *(Grande-Grèce)* et jusqu'en Gaule (1). « Les attractions, dit Fourier, sont proportionnelles aux « destinées. »

L'accroissement de la puissance romaine fut le résultat

(1) « Les mœurs barbares des Gaulois s'adoucirent dans le com- « merce des Grecs de Marseille... Tel fut alors le changement qui « s'opéra dans les hommes et dans les choses, qu'il semblait, non « pas que la Grèce eût passé dans la Gaule, mais que la Gaule se fût « transportée dans la Grèce » (Justin, *Histoires*, XLIII, 4. Voy. aussi Strabon, IV, 1, § 5).

normal d'une forte organisation municipale dont les avantages, communiqués de proche en proche, rangèrent sous les lois d'une seule ville les peuples las de leur anarchie politique et pour lesquels la domination de Rome représentait des droits de cité, une administration régulière, une protection sûre, l'ordre, la paix et la civilisation. — Plus tard, le déclin et la chute de l'empire apparaissent sous deux aspects différents, selon qu'on examine la suite des événements ou l'ordre des faits généraux (1). L'invasion des Barbares n'eut point le caractère d'une inondation brusque : elle s'opéra peu à peu pendant cinq siècles. Bien avant Alaric, les Barbares s'étaient emparés de Rome. La République les y avait amenés esclaves ; l'empire en fit des affranchis, puis des citoyens. Leur multitude croissante avait altéré les mœurs, corrompu la langue et le goût, abaissé le génie latin et préparé la ruine finale. Sur toute la frontière du Nord, le monde barbare pénétrait le monde romain par une sorte d'endosmose. Dès le temps de Néron, la garde impériale était composée de Germains. Un Goth même, Maximin, occupa l'empire (235-238). Au IVe siècle, les Germains peuplaient les marches et remplissaient les cadres des légions. Il vint un moment où le pouvoir central, graduellement affaibli, ne pût plus résister à cette poussée croissante. Quand parurent les hordes dévastatrices, la conquête était déjà faite. Bientôt même, l'administration romaine n'étant plus qu'un lourd fardeau, la domination des Barbares sembla moins intolérable que la sienne. Salvien le confesse au ve siècle : « Le vœu unanime des « Romains, c'est de ne pas être forcés de retourner sous le « gouvernement romain : ce que toute la population

(1) Mommsen, abordant l'histoire de Rome sous l'empire (*Histoire romaine*, t. VIII), néglige avec raison les commérages biographiques et les chroniques de cour dont les historiens latins nous entretiennent à satiété, et s'attache surtout à étudier deux faits essentiels, dont ils ne parlent guère, l'extension des municipes dans les provinces et l'introduction des Barbares dans l'Empire.

« romaine demande, c'est qu'il lui soit permis de vivre « comme maintenant avec les Barbares. Et nous nous « étonnons d'être vaincus par les Goths, quand les Ro- « mains préfèrent la société des Goths à la nôtre (1) ! »

L'Angleterre, conquise par des Français au XIe siècle, n'est pas devenue pour cela française et a recouvré peu après sa nationalité anglo-saxonne. Si, quelques siècles plus tard, la France, conquise à son tour par les Anglais, avait passé sous la domination britannique, cela n'eût probablement pas changé grand'chose à la destinée des deux peuples. Charles VII détrôné, les Plantagenêts auraient pris la place des Valois dans nos annales, sans qu'on puisse dire si le pays aurait perdu ou gagné au change. La France et l'Angleterre, un moment unies par le hasard des événements, mais séparées par leurs intérêts et leurs caractères plus encore que par la Manche, se seraient disjointes à la première occasion, ou si, par impossible, leur union avait duré, c'est l'Angleterre qui aurait couru le risque d'être une dépendance de la France. « Je disais un jour à un « Anglais, rapporte l'abbé de Longuerue : — Vous avez « manqué la France autrefois, elle l'a échappé belle ! — Le « plus grand malheur qui pouvait nous arriver, me répon- « dit-il, était de conquérir la France. Notre roi, devenu roi « de France, n'aurait pas manqué d'y faire son séjour, au « commencement par nécessité, et ensuite, les enfants qui « y seraient nés, par inclination. Ils auraient oublié qu'ils « étaient Anglais d'origine. L'Angleterre serait devenue « province du royaume de France et nos rois n'y auraient « été de temps en temps que pour prendre notre argent et « le faire sortir du royaume. L'Anjou a-t-il été plus heu- « reux quand ses comtes sont devenus rois d'Angle- « terre (2) ? »

Mieux que les conquêtes, annexions et démembrements

(1) Salvien, *De gubernatione Dei.*
(2) *Longueruana,* 100, 101.

d'États. œuvre où la violence collabore avec le hasard, une sorte de chimie politique détermine la combinaison des peuples et des civilisations. Les éléments que des affinités prédisposent à se lier s'unissent d'eux-mêmes au premier contact; mais, si leur nature est incompatible, on aurait beau les fondre à grand feu dans la fournaise, ils ne s'associeront pas. Tout au plus pourra-t-on les faire entrer dans un de ces composés instables qui détonent au moindre choc. Quoique soumis à une domination commune, les peuples dont les génies se repoussent restent étrangers ou ennemis. C'est pourquoi les empires improvisés par des victoires ont, en général, une si courte durée. Là, au contraire, où les conquérants fondent des sociétés stables, c'est que la fusion était naturelle et désirée. Ils opèrent un peu plus tôt par la force ce que le temps aurait accompli de lui-même. Combien de grandes influences se sont établies dans le monde par l'effet d'une propagande pacifique et d'un libre assentiment! La papauté a dominé par la foi au moyen âge, l'Italie, par les arts à la Renaissance, la France, par les idées au XVIIIe siècle. De nos jours, la diffusion du progrès est l'œuvre, moins de politiques et de soldats que de voyageurs, de missionnaires, de marchands et de colons. Sans pression venue du dehors, nous voyons le Japon s'initier, avec un entrain passionné, à la culture, aux sciences et aux mœurs européennes. Le temps viendra où la civilisation n'aura plus besoin de s'imposer par contrainte; il lui suffira de se montrer. Son attrait fera sa puissance, son charme victorieux.

Notons enfin que les mutations les plus importantes, celles qui transforment la condition économique, mentale, morale ou sociale des peuples, s'effectuent d'ordinaire par degrés imperceptibles. « Il y a eu dans l'existence des sociétés « humaines un assez grand nombre de révolutions dont le « souvenir ne nous est fourni par aucun document. Les « écrivains ne les ont pas remarquées parce qu'elles s'ac-

« complissaient lentement, d'une manière insensible, sans « luttes visibles ; révolutions profondes et cachées, qui « remuaient le fond de la société humaine sans qu'il en « parût rien à la surface, et qui restaient inaperçues des « générations mêmes qui y travaillaient. L'histoire ne peut « les saisir que longtemps après qu'elles sont achevées, « lorsque, comparant deux époques de la vie d'un peuple, « elle constate entre elles de si grandes différences qu'il « devient évident que, dans l'intervalle qui les sépare, une « grande révolution s'est accomplie (1). »

La période du moyen âge où s'établit le régime féodal, aux IXe et Xe siècles, semble l'époque la plus ingrate de l'histoire de l'Europe. On n'y trouve ni un grand peuple assumant une grande tâche, ni un grand homme s'illustrant par quelque œuvre glorieuse, ni un de ces événements mémorables dont l'écho se répercute d'âge en âge. C'est l'aridité même. Aussi les historiens s'écartent-ils de ces espaces désolés comme les voyageurs des déserts (2). Voltaire déclare que l'histoire des hommes qui ont vécu dans ces tristes temps « ne mérite pas plus d'être écrite que celle « des ours et des loups (3) ». Est-ce là pourtant le désert véritable? La raison cessait-elle alors d'être active, la vie de se développer et de s'accroître? Peu de phases ont, au contraire, été plus fécondes. Une genèse mystérieuse élaborait dans l'ombre tous les germes des progrès futurs. Du mélange des éléments ethniques confondus par l'invasion se dégagent des nationalités nouvelles ; les langues modernes se bégaient ; l'art et la poésie cherchent à travers de grossières ébauches une transfiguration de l'idéal ; des institutions durables se fondent... On assiste à un effort de rénovation générale. Les chroniqueurs barbares et, à leur suite,

(1) Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, IV, 6.

(2) « Sicut regionum, ita temporum sunt eremi et vastitudines » (Bacon).

(3) *Essai sur les mœurs*.

la foule moutonnière des historiens, n'ont vu dans cet âge obscur, aurore du jour prochain, que le lamentable déclin de la royauté carlovingienne ; ils n'ont pas su discerner la puissance de création qui modifiait si profondément les conditions de la vie, et lorsque, à partir du XIe siècle, on voit apparaître des peuples jeunes, des langues renouvelées, des chants épiques, un type original d'architecture, un mode fortement constitué d'organisation sociale, on croit assister à une éclosion spontanée, tandis qu'on est simplement en présence du résultat, venu à son terme, d'une évolution régulière. L'étude de ces siècles, en apparence déshérités, présenterait donc un grand intérêt. Elle nous apprendrait comment s'opère par un travail simultané de décomposition et de recomposition, le passage entre deux systèmes différents de civilisation.

La conclusion s'impose à l'histoire : Pour la science, la connaissance des fonctions a plus de prix que celle des événements. Les faits réguliers composent le fond, seul essentiel, de la vie humaine, tandis que les accidents en représentent la forme variable, broderie superficielle étendue sur une trame solide. Lorsqu'une influence générale rend un changement nécessaire, les voies et moyens, l'occasion et les circonstances sont un détail accessoire, car il n'importe guère que le progrès s'accomplisse d'une façon ou d'une autre, pourvu qu'il vienne à son heure et soit le progrès. Les historiens se méprennent quand ils s'appliquent avec tant de soin à montrer le comment des choses, qui n'a pas de sens par lui-même, et négligent de rechercher le pourquoi, qui seul expliquerait tout. Sous leurs yeux coule un fleuve immense : Au lieu de mesurer la profondeur de son lit, la largeur de ses rives, le volume de ses eaux et la rapidité de son cours, ils s'amusent, enfants légers, à contempler le jeu mouvant de ses ondes et à noter curieusement au passage les épaves qu'emporte le flot !

LIVRE DEUXIÈME

PROGRAMME DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

MODES USUELS DE RÉPARTITION DES PROBLÈMES

La définition de l'histoire pose son problème général ; mais, à le prendre dans sa complexité totale, on ne peut guère l'aborder directement. Il faut le décomposer en problèmes partiels plus simples, d'une difficulté moindre, et les distribuer dans l'ordre où ils pourront le mieux être résolus, en d'autres termes, tracer un programme rationnel de recherches. C'est là le préliminaire indispensable de toute investigation suivie et l'objet propre de l'analyse qu'Aristote appelle à juste titre « la clef de toutes les sciences (1) ».

L'obligation d'adopter un mode quelconque de partage ne pouvait pas être enfreinte en histoire, car un sujet si vaste n'était accessible que par fragments ; mais il y a bien des manières de sectionner une science et toutes ne satisfont

(1) *Politique*, I, 1.

pas aux exigences de la méthode. Depuis Descartes, on sait quelles règles doivent diriger dans ce travail : « Diviser « chacune des difficultés en autant de parties qu'il se « pourra et qu'il sera requis pour les mieux résoudre : — « conduire par ordre ses pensées, en commençant par les « objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour « monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la con- « naissance des plus composés ; — enfin, faire des dénom- « brements si entiers et des revues si générales qu'on soit « assuré de ne rien omettre (1). »

Cette marche logique, les historiens l'ont-ils suivie ? Ont-ils embrassé la totalité du sujet, opéré son analyse intégrale, réparti les problèmes par ordre de complexité croissante, cherché à les résoudre successivement, puis passé des revues générales, reconstitué des synthèses exactes ? Rien de tout cela. Sans même jeter un regard sommaire sur l'ensemble des choses humaines, sans essayer d'en établir une division méthodique, ils s'installent de prime abord dans le détail, font choix d'une parcelle à leur convenance et éliminent le reste.

Ils commencent par exclure de parti pris la multitude des êtres et des faits vulgaires pour ne retenir que les personnages et les événements célèbres. Au lieu de juger que tout phénomène est digne d'étude et que les plus communs, à raison de leur étendue et de leur nombre, sont ceux dont la connaissance importe le plus, ils les rejettent en masse et ne veulent admettre que des exceptions.

Même, ce champ si restreint de la célébrité, où ils se confinent, vont-ils le délimiter avec soin, le partager avec ordre, l'explorer en entier ? La tâche serait trop pénible encore. Ils font, parmi les célébrités, un triage arbitraire qui réduit l'histoire à l'étude d'une élite de héros et d'un choix d'événements jugés mémorables entre tous. Ces

(1) *Discours de la méthode,* IIe partie, règles 2, 3 et 4.

beaux sujets sont rares. Les historiens se les disputent et, à force de les redire, finissent par nous en lasser.

L'attrait de la nouveauté devrait, semble-t-il, les induire à traiter des sujets moins rebattus ; mais comme, à passer des plus célèbres à ceux qui le sont moins, puis à ceux qui ne le sont guère, ils arriveraient vite à ceux qui ne le sont pas du tout, ils hésitent à s'engager dans cette fâcheuse voie et préfèrent se tenir sur les hauteurs de la gloire (1).

Quelle règle enfin les dirige dans la détermination de données particulières ? C'est leur fantaisie qui décide. Ils cèdent à une préférence de goût ou à un caprice de curiosité. Ils ne cherchent point à classer les problèmes de l'histoire, car ils ne pourraient s'entendre. Chacun d'eux s'efforce de faire valoir le sujet qui lui agrée, le met au-dessus de tous les autres et lui prête une grandeur idéale propre à justifier son choix.

Entreprend-il d'exposer la vie de quelque personnage ? Il le déclare hors de pair et, de même que chaque prédicateur tient le saint du jour pour le plus grand saint du paradis, chaque biographe vante son héros comme le plus intéressant des hommes. Socrate paraît à Xénophon « le plus par- « fait des mortels (2) ». Ce même modèle d'excellence sera pour M. Renan, Jésus (3), pour Joinville, saint Louis (4). Le héros le plus digne d'admiration, c'est pour Quinte-Curce, Alexandre (5), pour Thiers, Napoléon (6). Tant

(1) « Historia... discurrere per negotiarum celsitudines assueta, non « humilium minutias indagare causarum » (Ammien Marcelin, *Rerum gestarum*, lib. XXVI).

« Les grands événements et les grands hommes, dit de même Gui- « zot, sont les points fixes et les sommets de l'histoire .»

(2) « Pour moi, en le voyant... si religieux...., si juste..., si tempé- « rant...., si sage..., il me paraissait être le plus parfait des mortels » *(Mémoires sur Socrate,* IV, 8, § 2).

(3) « Entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que « Jésus » *(Vie de Jésus,* 1867, p. 475. Voy. aussi p. 243, 464, 465...).

(4) « Onques homes lay... ne vesqui si saintement » *(Mémoires,* p. 1).

(5) *Histoire d'Alexandre*, I, 1.

(6) « Aucun mortel de l'histoire ne m'a paru réunir des facultés « plus puissantes et plus diverses » *(Histoire du Consulat et de l'Empire*. t. XII, Avertissement au lecteur).

qu'il s'agit de gloires si bien établies, on ne songe pas trop à s'étonner : cependant une prééminence aussi absolue est libéralement attribuée à des illustrations déjà moindres. Vopiscus, projetant d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane, dit : « A-t-il jamais existé un mortel plus saint, plus véné-« rable, plus sublime, plus divin (1) ? » Polybe regarde Hiéron de Syracuse comme « l'homme peut-être le plus « remarquable qui ait existé (2) ». Commynes, parlant de Louis XI, affirme qu' « il n'a jamais cogneu nul prince « où il y eust moins de vices que en luy (3) ». Racine, historiographe de Louis XIV, le proclame « non moins « grand, non moins héros, non moins admirable que « plein d'équité, d'humanité, toujours tranquille, toujours « maître de lui, sans inégalité, sans faiblesse, et enfin le « plus sage et le plus parfait des hommes (4) ». Passe encore, quelque envie qu'on ait de faire des réserves. Mais lorsque Tacite vient proposer à mon admiration le génie d'Agricola, son beau-père (5), ou Plutarque la fortune de tel aventurier heureux : quand Voltaire appelle Charles XII « l'homme le plus extraordinaire peut-être « qui ait jamais été sur la terre (6) » ; lorsque l'innocent Barbier me dit du Régent : « Il n'y a jamais eu un plus « grand prince ! (7) » lorsque enfin je vois la tourbe des biographes porter aux nues toutes sortes de héros malencontreux et mettre, selon l'expression de Lucien, la tête du Colosse de Rhodes sur le corps d'un nain, j'entre en méfiance d'un enthousiasme aussi complaisant ou aussi

(1) *Vie d'Aurélien*, § 24.
(2) *Histoire générale*, I, 16.
(3) *Mémoires*, prologue et I, 10.
(4) *Discours* à l'Académie, 2 janvier 1685.
(5) *Vie d'Agricola*, § 1 et 46.
(6) *Histoire de Charles XII*, I. Mais, dans ses lettres, où il ne cherche plus à faire illusion, il traite volontiers son héros de *fou* (*Lettre* à Formont, 1735 ; autre, 1759).
(7) *Journal de Barbier*, 3 décembre 1723.

aveugle, et je conclus que, pour chaque auteur, le plus grand homme est celui dont il a écrit la vie.

Les historiens appliquent à tous les sujets ce système de glorification à outrance. Il est plaisant de les voir venir à tour de rôle débiter leur boniment au lecteur, et chacun d'eux célébrer la grandeur unique des choses qu'il s'apprête à raconter. Aux yeux d'Hérodote, les guerres médiques sont l'événement le plus mémorable de l'histoire. Il en fait le nœud de ses récits, composés, dit-il, pour « préserver de « l'oubli de grandes et merveilleuses actions (1) ». De son côté, Thucydide assure que la guerre du Péloponèse « a « surpassé en grandeur et en importance toutes celles qui « ont précédé... C'est le plus vaste conflit qui ait jamais « ébranlé la Grèce... et pour ainsi dire le monde entier (2) ». A preuve, il allègue que, « en aucun autre temps connu, les « éclipses de soleil ne furent aussi fréquentes (3) », ce qui est peut-être vouloir trop prouver. Tite-Live se prévaut de l'universel exemple pour donner l'avantage à la seconde guerre punique : « Qu'il me soit, dit-il, permis à cet endroit « de mon ouvrage, d'annoncer, *comme l'ont fait la plu- « part des historiens en tête de leurs récits* (il trahit le « secret de la profession), que je vais écrire la plus remar- « quable des guerres qui aient jamais été faites (4). »

Le temps dont un écrivain s'occupe est toujours, à l'entendre, plein de choses extraordinaires. Polybe se propose de raconter « comment Rome a conçu et exécuté l'idée « jusqu'alors inouïe d'un empire universel, ce qui fait la « merveille de notre siècle et fera le mérite de mon « ouvrage (5) ». — « J'entreprends, dit de même Tacite, « l'histoire d'une époque féconde en événements... (6). »

(1) *Histoires*, I, 1.
(2) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, 1.
(3) *Id.* I, 23.
(4) *Annales*, XXI, 1.
(5) *Histoire générale*, XXI, I.
(6) *Histoires*, I, 2.

Villehardoin est prodigue de formules propres à piquer la curiosité du lecteur : « Or. oïez une des plus grant mer- « veilles et des greignors aventures que vos onques « oïssiez ! » Racontant la prise de Constantinople par les croisés. il dira : « Onques si grant afaire ne fut empris de « tant de gent puis que li monz fut estorez (1). » Froissart écrit avec une égale candeur : « Tous ceux qui ce livre « verront et liront se pourront et se devront émerveiller « des grandes aventures qui s'y trouvent. car je crois que, « depuis la création du monde et que les hommes com- « mencèrent premièrement à s'armer, on ne trouverait en « aucune histoire tant de merveilles comme il en est « advenu dans les guerres de nos jours (2). » Pour Vol- « taire, le siècle de Louis XIV « est le plus éclairé qui fût « jamais (3) »...

On voit à nu l'artifice des auteurs. Chacun d'eux, ayant fait choix d'un sujet à son gré, le présente, avec une naïveté qui désarme, comme le plus beau qu'il soit possible de trouver, et l'on verrait plutôt un marchand déprécier sa marchandise qu'un historien ne pas surfaire ce dont il va nous entretenir. Toujours son héros est le plus digne d'être célébré, le récit qu'il fait le plus intéressant qui se puisse entendre. Ne leur demandez point, par exemple, de mettre leurs prétentions d'accord. Comme ils se contredisent tous, on est fondé à croire qu'aucun n'a raison.

Une telle manière de poser les questions d'histoire ne comporte ni vue générale, ni partage régulier, ni classement raisonné des problèmes. Sans se préoccuper de l'ensemble et même en s'abstenant à dessein d'envisager la grandeur de l'universelle vie, les historiens l'excluent en bloc de leur

(1) *Chronique de la prise de Constantinople*, Collect. Buchon, 1828, p. 29 et 51.
(2) *Chroniques*, prologue.
(3) *Siècle de Louis XIV*, I.

étude et n'en retiennent que des parcelles dont ils exagèrent à plaisir l'importance. Ils éclairent quelques points et laissent dans l'ombre les vastes fonds de l'humanité. Ainsi le physicien, qui dispose pour un public d'enfants un spectacle de lanterne magique, concentre sa lumière sur de petites images amplifiées par un artifice d'optique et plonge la salle dans les ténèbres. L'effet est grand et le succès assuré ; mais on n'a qu'un prestige en place de la réalité vraie.

Laissons les historiens choisir à leur convenance les sujets de leurs récits et voyons si, en appliquant avec plus de méthode leurs modes habituels de sectionnement, il serait possible d'établir une analyse satisfaisante de l'histoire. Quoique les auteurs ne s'assujettissent à aucune règle reconnue, la nature des choses et une logique instinctive les ont fait se rencontrer dans certains modes de position des problèmes. Les uns examinent à part des individus : les autres, des événements ou des séries d'événements ; quelques-uns se renferment dans un intervalle de durée ; d'autres, dans une région circonscrite ; d'autres enfin étudient un groupe social. Ces diverses formes d'histoire, biographique, épisodique, chronologique, géographique et politique, répondent à des exigences particulières et offrent l'avantage de limiter un sujet au gré de l'historien ; mais aucune d'elles ne se prête à une analyse complète de la vie humaine. Il est aisé d'en donner la preuve.

Le mode de division le plus naturel et, en apparence, le plus simple, consiste à examiner séparément les êtres humains. Leur personnalité semble en effet constituer un cadre commode pour scruter en détail les manifestations de la raison. Certains auteurs réduisent même à cette tâche la fonction de la science. « L'objet propre de l'histoire, dit « Bacon, ce sont les individus (1). » Carlyle déclare plus

(1) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, II, I.

expressément encore. que « l'histoire est une collection de biographies ». Les historiens pensent en général de même. Beaucoup se bornent à raconter la vie de quelques personnages. et ceux qui traitent de sujets complexes n'admettent à figurer dans leurs récits que des hommes nominativement désignés. On serait tenté de croire que le seul défaut de cette méthode est l'insuffisance de son application et que, si l'on en généralisait l'emploi, c'est-à-dire si l'on s'astreignait à faire la biographie de tous les êtres humains, le programme de la science serait pleinement réalisé. Mais il suffit de formuler ainsi le problème pour montrer l'impossibilité de le résoudre. Les modes d'information. le temps, la patience, l'intérêt même feraient défaut pour mener à bien une pareille entreprise. Le procédé ne convient qu'à un petit nombre d'individualités choisies.

Les faits historiques se laissent aisément répartir en épisodes dont chacun forme un tout susceptible d'être raconté à part. Quelques auteurs ont, pour les sujets de ce genre, une prédilection marquée. « Je n'aime dans l'his« toire que les anecdotes », dit Mérimée, à la fois historien et romancier, mais plus romancier qu'historien (1). Néanmoins, ce mode d'analyse, s'il devait être étendu aux innombrables accidents de la vie humaine, serait plus impraticable encore que le précédent. Il ne peut également servir qu'à mettre en relief des exceptions pittoresques.

En supposant même que les historiens pussent parvenir à exposer en détail toutes les existences notables et tous les faits intéressants, ces fragments. où l'histoire serait comme réduite en poussière, ne nous apprendraient rien de l'ensemble et si, pour connaître la vie de notre espèce, nous étions réduits à l'étudier dans des dictionnaires biographiques ou des recueils de faits divers, nous n'en pour-

(1) *Chronique du règne de Charles IX*, préface. Conséquent dans les deux genres, il réduit le roman à la nouvelle comme l'histoire aux anecdotes.

rions avoir que l'idée la plus indigeste et la plus confuse.

La division de l'histoire par époques et par contrées semble mieux embrasser des ordres de faits dans leur complexité logique et se prêter à des analyses suivies, à raison de la continuité des intervalles de temps et de la contiguïté des sections de l'étendue. On pourrait donc présumer que, à condition de soumettre la suite entière des âges à une mesure chronologique et toutes les régions du globe à une sorte de cadastre géographique, l'objet de la science se trouverait intégralement réparti. Mais, lorqu'on réfléchit aux inconvénients de ces deux systèmes, on les juge non moins inapplicables que ceux dont nous venons de parler.

Remarquons d'abord que les manières de scinder les problèmes de l'histoire par voie de fractionnement mathématique ne sont pas fondées sur la nature des choses et ne concordent pas avec les modes d'activité de la raison qui est inégale et changeante dans ses développements, tandis que le temps s'écoule et l'étendue se déploie avec une régulière uniformité. Toute mesure est donc ici trompeuse. A quoi bon se régler sur des espaces de temps si certains de nos jours sont plus pleins que des années, ou sur des divisions de l'étendue si d'imperceptibles points ont vu s'accomplir de grandes choses, alors que de vastes territoires restaient stériles pour le progrès ?

En outre, les historiens ne sauraient s'entendre et convenir d'une commune mesure pour opérer ces sections. Chacun pose des limites à son gré sans pouvoir ériger en loi ses préférences. Nos télégrammes font l'histoire par heures ou même par minutes ; les *journaux*, par jours ; les recueils *hebdomadaires*, par semaines ; les revues *mensuelles*, par mois ; les *annuaires* ou *annales*, par années ; les *chroniques*, par intervalles facultatifs ; certains historiens adoptent pour mesure un siècle, une époque, un âge... De même pour la localisation des faits : beaucoup de récits ne franchissent guère l'enceinte d'un couvent, d'un palais ou

d'une ville : quelques-uns s'étendent sur une province ; d'autres, sur tout un pays ; les plus ambitieux font l'histoire d'un continent ou même du monde entier...

La complication qui résulte de cette diversité n'est pas comme on pourrait croire, superficielle et facile à corriger ; c'est une confusion véritable et sans remède, car chaque mode de partage conduit à une étude distincte des choses. On ne les voit point, en effet, sous le même angle, ni avec la même netteté, suivant qu'on les examine de loin ou de près, dans le détail ou par ensembles. Pour les scruter dans les deux cas, il faut se servir tour à tour du microscope et du télescope, c'est-à-dire d'appareils construits tout différemment. L'esprit a, comme l'œil, sa mise à point d'après la distance, et la valeur des faits change avec le centre de perspective. L'histoire est-elle présentée par jours ou par siècles, par localités ou par régions ? Elle ne se ressemble guère. Plus le cadre est étroit, plus on y fait entrer de minuties, car il n'est si petit incident qui, à son moment et sur place, n'ait eu de l'intérêt : plus, au contraire, le cadre est grand, plus il faut condenser la matière et se réduire aux faits principaux. Où sera le moyen terme ? Bien habile qui le trouvera. Trop particulières, les histoires se perdent dans l'insignifiance et la prolixité ; trop générales, elles s'évanouissent dans leur brièveté même, et, à force d'être sommaires, n'apprennent plus rien. Cherchez un milieu entre ces extrêmes et, loin d'éviter leurs inconvénients, vous ne réussirez qu'à les unir.

Enfin, alors même que, par miracle, les historiens adopteraient un mode uniforme de répartition pour la durée et l'étendue, ils ne pourraient pas s'astreindre à traiter avec un soin égal des parties de grandeur égale, parce que l'influence des événements étant circonscrite et momentanée, l'intérêt de leur étude varie selon les lieux et les temps. L'insatiable avidité avec laquelle les lecteurs de journaux dévorent la masse d'informations qui leur est servie chaque

jour, témoigne du vif intérêt qu'ont pour eux les moindres nouvelles. On ne leur en dit jamais assez. Mais l'actualité seule provoque à ce point la curiosité publique, et qui voudrait étudier aussi en détail la suite entière des âges serait bien vite arrêté.

Force est donc de se restreindre et de traiter le passé sans bornes autrement que le présent borné. On se contente, pour les faits anciens, de résumés d'autant plus brefs que l'époque est plus reculée. La raison en est, dit Voltaire, « que l'histoire des temps récents est pour nous de néces- « sité, mais que l'ancienne est seulement de curiosité (1) ». La mémoire a des bornes ; elle ne peut tout retenir ; sa grande ressource est d'oublier. La tradition laisse perdre le souvenir des choses dont l'intérêt a beaucoup décru et ne montre qu'en raccourci celles qui gardent un reste d'importance. A mesure que le temps s'écoule, les relations se condensent en extraits et se réduisent à quelques faits principaux.

Mais, en s'abrégeant de la sorte, l'histoire se transforme, car les abrégés la montrent à divers degrés de réduction. En vain on demande aux auteurs des résumés qui ressemblent aux grandes annales comme les Pygmées ressemblaient aux hommes (2) ou comme une miniature ressemble à un portrait (3), c'est-à-dire qui reproduisent la même image sous de moindres proportions. Cela n'est pas possible puisque abréger c'est élaguer, supprimer des agents, des faits, des circonstances, et l'histoire reste d'autant moins complète qu'elle est plus concise.

La nécessité de raconter longuement les choses récentes et de plus en plus brièvement les choses anciennes fait que, dans les ouvrages qui embrassent quelque durée, les parties successives du récit offrent une disproportion cho-

(1) *Mélanges*, œuv. compl., 1771, t. XVI, p. 60.
(2) Bayle, *Dictionnaire historique*, au mot Arsinoé, note C.
(3) *Grande Encyclopédie*, art. *Abrégé*.

quante. Alors que les siècles lointains sont résumés en quelques pages, les temps voisins de l'auteur remplissent des volumes (1). Ce n'est point une différence de valeur dans les faits ou d'abondance dans les documents qui oblige les historiens à s'étendre ou à se resserrer de la sorte; c'est une question d'intérêt particulier. Chaque époque a son optique et la juste proportion des âges n'est jamais fixée. Bayle trouve les historiens modernes trop longs et les historiens anciens trop courts (2); mais raccourcir les premiers et allonger les seconds ne serait pas le moyen de les rendre tous parfaits. Les anciens auraient alors chance de paraître ennuyeux et les modernes insuffisants.

L'histoire doit donc être remaniée périodiquement en vue d'éliminations graduelles. Dans quelques siècles d'ici, les ouvrages de nos historiens les plus estimés seront à refondre et à résumer, car la postérité, occupée d'autres faits qui la toucheront de plus près, refusera sûrement de prendre à sa charge le corps entier de nos annales et, plus ira, moins elle en voudra retenir. Si le présent réclame des narrations prolixes, l'avenir est aux abréviateurs et même aux abréviateurs d'abrégés. Les faiseurs de sommaires arrivent lorsque les grands historiens commencent à paraître longs. Malgré les pertes qu'ils ont quelquefois causées et qui font la désolation des érudits (3), ne nous plaignons pas trop d'un bon office qui sert si bien notre paresse. Comme chaque génération veut mettre les choses à son point, on ne saurait assigner de terme à ces réductions successives. L'histoire va se résumant de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, résultat où l'on

(1) Ainsi Tite-Live expose en dix livres les cinq premiers siècles de l'histoire de Rome et en consacre cent trente aux deux suivants qui, ramenés à la même mesure, auraient dû tenir en quatre.

(2) *Dissertation sur les libelles diffamatoires.*

(3) *L'Abrégé* de Justin a occasionné la perte de la grande histoire de Trogue-Pompée *(Histoires philippiques)*, et les résumés des compilateurs byzantins nous ont privés de *l'Histoire universelle* de Jean Damascène.

se trouve déjà parvenu pour l'immense durée des âges préhistoriques. Entre ces limites extrêmes d'un présent qui s'intéresse aux moindres détails de sa propre vie, et d'un passé qui, de plus en plus étranger, s'atténue dans une perspective fuyante et finit par se perdre tout à fait, l'esprit conçoit une multitude d'aspects, sans pouvoir établir, d'une façon générale, le plus exact et le plus vrai. C'est affaire de situation et, comme le temps marche sans cesse, le point de vue change continuellement.

Le même défaut se retrouve dane les histoires régionales. Leur intérêt n'est pas égal en tous lieux. Très grand sur place, il décroît en raison de l'éloignement. C'est une question d'indigénat. Les mêmes sujets doivent être présentés différemment aux lecteurs de différentes contrées. Voltaire en convient : « On exige que l'histoire des pays étrangers « ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre « patrie... Il faut surtout s'attacher à l'histoire de sa patrie, « l'étudier, la posséder, réserver pour elle les détails et « jeter une vue générale sur les autres nations. Leur histoire « n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec « nous ou par les grandes choses qu'elles ont faites (1). » Bacon va plus loin et, par un scrupule singulier, semble interdire à chaque peuple l'étude de toute autre histoire que la sienne propre : « J'abandonne, dit-il, aux nations « étrangères l'histoire des étrangers, ne voulant pas porter « un œil indiscret dans les affaires d'autrui (2). » Conformément à ces maximes, chaque peuple s'installe, comme le Céleste-Empire, au centre du monde (3), et s'entoure d'une muraille de préjugés que ses historiens ne franchissent guère. Mais quoi ? L'histoire de France est apparemment

(1) Article *Histoire* de la *Grande Encyclopédie*.
(2) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, II, 7.
(3) Empire *du milieu*. Les Incas appelaient leur capitale *nombril* du monde (sens du mot *Cuzco* en péruvien), et les Grecs avaient donné le même titre au temple de Delphes que Pindare qualifie d'Ὀμφαλός.

faite pour les Français ; celle de Turquie a pour les Turcs un attrait particulier, et, quant à celle de la Chine, on s'accorde à reconnaître qu'il faut être né Chinois pour y trouver de l'agrément. Plaisante science, dirait Pascal, qu'un fleuve ou une montagne borne !

Peut-être embarrasserait-on les historiens de l'Occident, si curieux des choses d'Europe, si insouciants des autres parties du monde, si on leur demandait pourquoi ils négligent de parti pris l'histoire des pays lointains. Prenons comme exemple la Chine. Il serait facile d'établir que, pour un historien sans prévention, il n'y a pas de plus beau sujet d'étude. Voilà un empire qui occupe le douzième de la terre habitable et dont la population compose le quart du genre humain. Il a développé à part un système de civilisation et offre le meilleur spécimen d'histoire spéciale, dans un petit monde fermé. En outre, cet État, contemporain de l'Égypte et de la Chaldée, présente un cas unique de longévité. Il possède un corps d'annales plus étendu que celui d'aucun autre peuple, car son histoire positive remonte à 2697 ans avant notre ère et se déroule sans lacunes pendant quarante-cinq siècles. Un des missionnaires qui ont le mieux connu la Chine, le P. Amiot, n'a pas de peine à démontrer : « 1° que les annales chinoises « sont préférables aux monuments historiques de toutes « les autres nations parce qu'elles sont le plus dépouillées « de fables, les plus anciennes, les plus suivies, les plus « abondantes en faits... ; 2° qu'elles méritent toute con- « fiance... , 3° qu'elles sont dignes de l'attention de tous « les savants... ; 4° qu'elles sont l'ouvrage de littérature « le plus authentique qui soit dans l'univers (1). »

Les historiens trouveraient donc là réunis comme à souhait tous les éléments d'intérêt et les garanties d'exactitude qu'ils cherchent pour leurs récits, grandeur des territoires,

(1) Conclusion d'un de ses *Mémoires sur les Chinois*, t. II, p. 146.

nombre des populations, longue suite de temps, richesse de documents, sûreté d'informations. L'histoire compte en Chine vingt-deux dynasties, autant de révolutions politiques et plus de trois cents changements de règne. Quelle mine de faits ! Que de personnages à mettre en scène, d'événements à raconter ! D'où vient pourtant que jusqu'ici nos historiens ne se sont pas laissé prendre aux séductions d'un si beau sujet ? — Mais les Chinois sont étrangers à notre civilisation. — Qu'importe s'ils en ont une à eux, différente de la nôtre et d'autant plus originale. Sont-ils donc étrangers à l'humanité ? La raison véritable, c'est que les divisions de temps et de lieu adoptées par les historiens n'ont rien de méthodique et leur servent seulement à séparer ce qui les intéresse de ce qui leur est indifférent. Mais l'intérêt qui s'attache aux choses en considération de leur proximité est un étalon variable et trompeur. La science, qui s'applique à scruter ce que la nature a de général et de fixe, doit avoir un caractère d'universalité, de pérennité. Les connaissances bien établies ont le même prix pour les hommes de tous les pays et de tous les temps. Il n'y a pas une mathématique, une astronomie, une physique, une chimie, une physiologie particulières suivant l'époque et le milieu. La vérité est une ; l'erreur seule varie. Ce que l'histoire a eu jusqu'ici de local, de transitoire, prouve contre elle. Une fois scientifiquement constituée, elle ne manquera pas d'intéresser tous les hommes au même titre, car elle leur enseignera, non plus des accidents partout divers, mais l'ordre et les lois de l'activité humaine.

Un dernier groupe d'historiens tient compte, dans ses analyses, du fait de l'agrégation politique et prend les États pour objet d'étude. On a même, à ce point de vue, défini l'histoire « la biographie des nations ». Dans sa *Philosophie de l'histoire*, Hegel assigne cette tâche pour but à l'histoire universelle et dit expressément que « là où il n'y « a pas d'États il n'y a pas d'histoire ». Auguste Comte réduit

de même la science historique à l'étude des phénomènes sociaux et lui donne, en conséquence, le nom de *Sociologie*. Cependant, ce mode de partage est peut-être le moins méthodique de tous, le plus difficile à généraliser. Quoique les hommes, naturellement sociables, vivent partout liés par des rapports réciproques, peu de sociétés offrent de l'intérêt en histoire, car les États doués d'une personnalité puissante sont l'exception. Parmi les peuples, comme parmi les individus, on ne trouve que quelques héros et des foules sacrifiées. Les historiens s'occupent seulement des nations illustrées par un rôle actif et brillant. Ils délaissent celles qui, faute de cohésion et d'unité, n'ont pas su réaliser une forte organisation politique, ce qui est en général le cas des populations barbares ou sauvages.

Sous prétexte d'insignifiance, les historiens éliminent les petits États. Proposez à l'un d'eux d'écrire l'histoire de la république de Saint-Marin, je serai fort étonné s'il ne croit pas qu'on le raille. Comment prendre au sérieux un État si exigu (1) que, pour l'apercevoir sur la carte de l'Europe, il faut s'armer d'une loupe. N'importe ; les micrographes font encore de l'histoire naturelle ; ils savent que l'intérêt des êtres ne se mesure pas à leur taille et ne négligent pas même les infiniment petits. L'histoire de Saint-Marin serait peut-être instructive à étudier. Quand on me dit que cet État minuscule, aujourd'hui le plus ancien de l'Europe (2), a maintenu intacte son autonomie pendant quinze siècles et traversé, calme et respecté, les orages qui ont bouleversé tant de grands empires, j'en induis qu'il a dû donner bien des preuves de modération et de sagesse. Ni guerres, ni conquêtes, ni révolutions n'ont accidenté le cours de ses pacifiques annales. J'admire que, parmi ses *Capitaines*, nommés à l'élection tous les six mois, il ne se soit pas rencontré un ambitieux sans scrupules pour renverser une

(1) Il mesure 62 kilomètres carrés et compte 7,000 habitants.
(2) Il date du IVe siècle.

constitution qui n'est écrite nulle part et porter, par amour de la gloire, le trouble chez les voisins. Voilà d'honnêtes gens avec qui je serais charmé de faire connaissance. Mieux encore : lorsque, à la fin du dernier siècle (1797), Bonaparte, maître de l'Italie, fit offrir par Monge une extension de territoire à la république naine, le capitaine régent Onofrio refusa pour elle de s'enrichir du bien d'autrui et prononça ce mot digne d'être retenu : *In piccolezza libertà !* — Dites enfin que Saint-Marin n'a ni budget de la guerre, ni dette publique, ni lourds impôts, ni soldats, ni pauvres... N'est-ce pas un État modèle, bon à proposer en exemple ? Son histoire devrait être mise au concours. Mais qui consentirait à traiter un sujet si humble ? Il faut aux historiens des peuples qui aient lassé la renommée du bruit de leurs exploits, de leurs fautes et de leurs malheurs.

L'analyse politique n'aboutit donc encore qu'à exclure et à choisir. Elle ne se prête pas à une étude suivie des groupes humains. Cette objection si grave, quand par hasard les historiens se la posent, est tranchée par eux avec une surprenante légèreté. Strabon, énumérant les peuples ibères d'Espagne, s'arrête vite fatigué : « J'en pourrais, dit-« il, citer beaucoup d'autres, mais je n'en ai pas le courage « et je recule, je l'avoue, devant l'ennui d'une transcription « pareille, n'imaginant pas, d'ailleurs, que personne puisse « trouver du plaisir à entendre des noms comme ceux des « Pleutaures, des Bardyètes, des Allobriges et d'autres moins « harmonieux et moins connus encore (1). » — Quelles raisons pour un géographe ! — Dans son *Histoire universelle*, où il n'a oublié qu'un détail, l'univers, Bossuet dit avec un égal dédain des peuples d'Éthiopie : « Il n'y a « rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages « et mal cultivées ; si la nature y commence souvent de

(1) *Géographie*, III, 3, § 7.

« beaux sentiments, elle ne les achève jamais. Aussi ne « voyons-nous que peu de chose à prendre et à imiter. « N'en parlons pas davantage et venons aux peuples « policés (1). » — Quelles raisons pour un pontife ! — Voltaire, à propos des Ostiakes et de leur origine incertaine, dit non moins étourdiment : « Ces obscurités ne valent « pas nos recherches. Tout peuple qui n'a pas cultivé les « arts doit être condamné à être inconnu (2). » Ailleurs, il ose écrire de nos ancêtres : « Pauvres Celtes-Welches, « permettez-moi de vous dire, aussi bien qu'aux Huns, « que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des « arts utiles ou agréables ne méritent pas plus nos recher- « ches que les porcs et les ânes qui ont habité leur « pays (3). » — Quelles raisons pour un philosophe ! — Des décisions aussi tranchantes simplifient sans doute l'histoire et soulagent fort l'historien en supprimant la partie la plus épineuse de sa tâche ; mais la science refuse de confirmer de tels arrêts. Les beaux sentiments, les considérations d'art qu'on allègue ne la touchent guère. Il est visible qu'au yeux de Strabon le tort des Ibères est d'être restés étrangers à l'hellénisme, et que, pour Bossuet, celui des Éthiopiens consiste à n'avoir pas suivi la loi de Moïse. Quant à Voltaire, son grief contre les Ostiakes et les Welches tient apparemment à ce qu'ils n'ont pas honoré la tragédie. A cela près, c'étaient des hommes. Ils ont pratiqué à leur manière, et non sans succès, le premier des arts, celui de vivre. Ils ne sont donc pas indignes d'attention, et qui veut connaître les multiples aspects de la vie humaine ne perdrait pas son temps à s'enquérir d'eux.

« Que de peuples nous ignorent ! » s'écrie Pascal. Les historiens ne devraient-ils pas plutôt dire : Que de peuples

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, ch. III.

(2) *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, Ire partie, ch. I.

(3) *Dictionnaire philosophique*, art. *France*.

nous ignorons ! Une science qui méconnaît à ce point la grandeur de son sujet et n'en estime que des fragments, ne donne-t-elle pas la mesure de son incapacité ?

Non seulement les modes usuels de répartition ne permettent pas d'opérer une analyse intégrale de la vie humaine, mais encore ils ne procurent pas le résultat auquel doit tendre l'analyse, qui est de faciliter la solution des problèmes en les décomposant jusqu'à ce que la clarté ressorte d'une extrême simplicité. Ces procédés ne sont pas moins défectueux pour élucider le détail qu'insuffisants pour classer l'ensemble, et l'on n'arrive par eux à connaître ni le tout, ni même des parties.

En opérant des divisions arbitraires, les historiens réduisent bien à leur convenance la grandeur des sujets qu'ils traitent, mais ils n'en diminuent pas la complexité parce que, au lieu du scalpel de l'anatomiste, ils emploient le coutelas du boucher. Là où, dans le grand corps de l'histoire, ils devraient séparer avec soin des appareils, des organes, des éléments définis auxquels correspondent des fonctions distinctes, ils coupent par tranches des parties et des parcelles où des éléments et des fonctions de tout ordre se trouvent encore confondus. Que l'on considère, en effet, un personnage, un événement, un espace de durée, une région de l'étendue, un groupe politique, on entrevoit, sous cette apparente simplicité, un si grand nombre de causes, d'actes et de rapports, que l'esprit le plus perspicace n'en saurait débrouiller la confusion.

L'être humain a, il est vrai, son unité, son *individualité* qui le caractérise puisqu'on ne pourrait le scinder sans le détruire ; mais cette unité, loin d'être simple, est une résultante effroyablement complexe, où s'entrecroisent une infinité d'influences, d'effets, de conditions et de circonstances. Elle ne s'explique point par elle-même ; elle dépend de ce qui l'a précédée et de ce qui l'entoure. La race, l'héré-

dité, l'éducation, le milieu, l'état de civilisation, un concours de circonstances font l'homme ce qu'il est. Il tient à tout. C'est un petit monde, un *microcosme* selon l'expression antique, image réduite du *macrocosme* et non moins compliquée que lui. Avec quelque soin qu'on l'étudie, on ne le connaît jamais bien.

De même, l'événement en apparence le plus simple comprend une immensité de détails. Veut-on l'explorer à fond, savoir le comment et le pourquoi de chaque chose? Il y aurait à scruter minutieusement le rôle de tous les acteurs du fait, les antécédents qui l'ont amené, les incidents qui sont survenus, les conséquences qui ont suivi... C'est une interminable enquête à ouvrir sur le moindre épisode de l'histoire. On a vu des historiens se vouer à l'étude d'un événement unique, publier des volumes à ce sujet et ne pas l'éclairer assez pour dissiper tous les doutes.

La répartition des problèmes par intervalles de temps n'opère pas une simplification réelle, puisque, durant le moindre laps, fût-il d'un jour ou d'une heure, l'activité humaine déploie toute la complexité de ses développements et, si l'on voulait ne rien omettre, l'étude du plus court instant n'aurait pas de fin. En outre, lorsque les historiens se renferment entre des limites précises de durée, ils n'y trouvent plus les causes ou les suites des faits qu'ils rapportent et dont les connexions se prolongent à l'infini. La gestation des événements est parfois si lente que, pour voir leurs effets logiques se produire, il est nécessaire de franchir des siècles. Louis XIV a recueilli l'héritage de grandeur monarchique préparé par Henri IV et Richelieu ; mais il a légué à ses successeurs l'expiation de ses fautes. Voltaire s'est trop pressé de le glorifier ; nous le jugeons mieux après Louis XV et Louis XVI. La Renaissance procède, à travers le moyen âge, de la tradition antique. Notre civilisation actuelle plonge par ses racines dans le plus lointain

passé. « L'histoire, a-t-on pu dire, ne commence et ne finit « nulle part (1). »

Le mode géographique de sectionnement réduit aussi les sujets sans les simplifier, car le territoire le plus borné, comme l'enceinte d'une ville ou d'un palais, a parfois été le théâtre d'une foule d'événements. Que de choses mémorables se sont passées sur ces points du globe qu'on appelle Athènes, Rome ou Paris ! De plus, les influences en histoire agissent souvent au loin et travaillent sans cesse à se répandre. Les frontières que nous posons ne les empêchent pas de se faire sentir à distance : elles n'arrêtent que la vérité. Comme des graines légères qui, emportées par les vents, germent hors du champ où elles avaient mûri, les semences de progrès, dispersées en divers sens, vont féconder de proche en proche de nouvelles régions. Aussi les historiens qui veulent rester intelligibles sont-ils à tout moment forcés de sortir du territoire où ils prétendaient confiner leur étude. Un capitaine aventureux les entraîne à sa suite dans des expéditions lointaines ; un ambassadeur leur fait visiter les cours étrangères ; un traité d'alliance les met en rapport avec différents États ; ils vont et viennent de la métropole aux colonies... Dans ces pérégrinations fréquentes, ils oublient la classique unité de lieu et, quoique faisant profession de goûts sédentaires, ils passent, comme Froissart (2), leur vie à voyager.

Enfin, une société politique, considérée à part, constitue un mécanisme mû par une prodigieuse quantité de ressorts et dont le fonctionnement se résout en effets d'une variété infinie. Démêler le jeu de tant de rouages est un problème à défier la plus pénétrante sagacité. Les États d'ailleurs ont entre eux des relations continuelles et, soit en paix, soit en guerre, réagissent les uns sur les autres. Ces soli-

(1) Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, Introduction.
(2) Froissart allait, dit-il, « travellant et chevauchant, querant de tous « côtés nouvelles ».

darités internationales qu'on ne peut éliminer sans rendre tout obscur, ni admettre sans rompre l'unité fictive du cadre, achèvent de compliquer les questions.

Ainsi ces parties que les historiens croient simples sont en réalité non moins complexes que le tout. Les mêmes difficultés qui arrêtaient dans l'ensemble arrêtent encore dans le détail et, au terme d'une analyse imparfaite, on retrouve entière la confusion qu'on voulait éviter. Un homme n'est pas moins malaisé à connaître que le genre humain (1), un événement que l'histoire universelle, un moment que la suite des siècles, un pays que le monde, un État que tous les États. Les obstacles semblent amoindris mais ils sont de même nature, aussi nombreux et toujours insurmontables. Les problèmes historiques, posés de la sorte, ne deviennent jamais clairs, c'est-à-dire ne comportent pas de solution rigoureuse.

(1) Larochefoucauld juge même qu'il l'est d'avantage : « Il est plus « aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme « en particulier » *(Maximes, 436)*.

CHAPITRE SECOND

ANALYSE MÉTHODIQUE DE L'HISTOIRE

Essayons d'établir le principe et de tracer les linéaments d'une répartition rationnelle de l'histoire. Nous devrons d'abord embrasser la totalité de son objet, puis le diviser méthodiquement en tenant compte de la diversité de ses parties et descendre par degrés de la vue la plus générale des choses à leurs aspects les plus restreints, de manière à simplifier toujours davantage les problèmes, mais sans supprimer le rapport logique qui les unit et qui permettra plus tard de reconstituer l'ensemble.

Afin de concevoir la vie humaine dans la plénitude de ses développements, supprimons toutes les barrières par lesquelles les historiens ont coutume de ciconscrire leurs sujets. N'opposons plus un petit nombre d'hommes célèbres, présumés seuls dignes d'attention, à la foule immense des inconnus, à tort négligés. Nous voulons connaître non quelques personnages, mais l'humanité. Cessons de même d'attacher un intérêt exclusif aux événements, faits particuliers dont la valeur est presque nulle pour l'ensemble : étudions de préférence les fonctions de l'universelle vie. Effaçons encore ces divisions convenues d'époques et de régions qui scindent mal à propos les manifestations d'une activité générale et continue ; examinons comment elle se déploie dans le monde pendant la suite entière des âges. Enfin, ne

nous bornons plus à scruter quelques-uns des États que font et défont tour à tour les mobiles accidents de la politique ; considérons plutôt l'évolution des sociétés humaines et leurs rapports dans l'unité de civilisation.

Envisagée de la sorte, l'humanité apparaît comme un grand être collectif, caractérisé par l'usage de la raison. Soumettons à une analyse méthodique la vie de cet être idéal. Nous aurons à distinguer en elle autant de classes de faits, c'est-à-dire de fonctions, que la raison comporte d'aptitudes spéciales ou de facultés. Ce premier partage conduit à déterminer :

1° Une fonction industrieuse par laquelle la raison pourvoit aux besoins de l'existence en tirant le meilleur parti possible des ressources du milieu ;

2° Une fonction affective qui nous attache aux choses par le désir ou nous en éloigne par l'aversion, suivant qu'elles peuvent contribuer ou nuire à notre bonheur ;

3° Une fonction esthétique, chargée d'opérer, parmi des réalités imparfaites, le triage des éléments de la beauté et de les combiner en vue d'un idéal supérieur :

4° Une fonction intellectuelle qui, par diverses voies d'investigation scientifique, conduit l'esprit, curieux de comprendre l'ordre du monde, à la connaissance des choses ;

5° Une fonction morale par laquelle la volonté se plie à des règles approuvées par la raison et subordonne l'intérêt au devoir dans la direction de la vie ;

6° Enfin une fonction sociale qui forme entre les êtres des groupes hiérarchiques et vise à régir leurs rapports par de justes lois.

Nous aurons ainsi à explorer six grands aspects de la vie humaine : L'industrie qui procure l'utile, la passion qui cherche le bon, l'art qui réalise le beau, la science qui fait connaître le vrai, la moralité qui pratique le bien et l'association qui institue le juste.

Chacune des fonctions principales que nous venons d'indiquer peut être à son tour partagée en fonctions secondaires plus simples.

Une histoire de l'industrie devrait examiner séparément l'application des forces qui nous servent à vaincre les résistances des choses. l'exploitation des ressources utiles ou utilisables de la nature, dans le monde animal par la chasse, la pêche ou l'élevage pastoral; dans le monde végétal par l'agriculture ; dans le monde des corps bruts par l'extraction minérale : puis, la multitude des industries qui élaborent ces matières premières, préparent les aliments, confectionnent les vêtements, contruisent des habitations et adaptent à notre commodité une foule de produits ; enfin la circulation, l'échange et la consommation de tous les éléments de richesse...

Les fonctions de la vie affective seraient à répartir d'après leur nature et leurs tendances. La psychologie n'a pas encore établi un classement méthodique des passions. On les divise quelquefois en attractives et en répulsives selon qu'elles aspirent à procurer un bien ou à écarter un mal. D'autres les partagent en égoïstes et altruistes comprenant, d'une part, les sentiments personnels, l'amour-propre, l'amour des richesses, l'ambition..., de l'autre, l'amour, les affections de la famille, l'amitié, le patriotisme, la philanthropie, le sentiment de la nature et le sentiment religieux...

L'esthétique générale se compose de plusieurs arts que spécifient l'usage et les langues. La poésie, l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique cherchent à réaliser la beauté, dans les idées par les mots, dans l'étendue par ses modes de construction, dans les formes par les contours, dans les surfaces par les couleurs, dans les sentiments par les sons. Chacun de ces modes d'expression a son histoire et offre un cadre tout tracé pour l'étude des manifestations du goût.

Les divers ordres de vérités se distribuent par séries ou

sciences. Nous avons essayé ailleurs (1) de classer les connaissances positives en sept sciences générales, savoir l'ontologie ou logique, la mathématique, la dynamique, la physique, la chimie, la science des formes et la science des fonctions, suivant que l'on examine les réalités perceptibles, les rapports abstraits des grandeurs, la collocation des corps, les actions moléculaires, les combinaisons des substances, les types de structure et les modes d'activité...

En morale, on distingue d'ordinaire deux sortes de devoirs relatifs, les uns à l'agent lui-même, les autres à ses rapports. La première comprend la préservation de la santé par l'hygiène, le gouvernement des passions par la sagesse, la subordination du vouloir à la conscience... La seconde établit les obligations de l'homme envers ses proches, ses semblables en général, les animaux que domine sa puissance, l'ensemble des êtres dont il doit suivre les lois...

Enfin les fonctions sociales se répartissent naturellement d'après la grandeur des groupes auxquels se rattachent les existences individuelles et que représentent la famille, le monde des relations privées, la cité, l'État, l'humanité, la nature, l'universalité même des choses...

Nous ne prolongerons pas cette analyse plus loin, car notre tâche ne consiste pas à tracer un programme complet de l'histoire; elle se borne à indiquer comment il serait possible de l'établir. L'esquisse que nous venons d'ébaucher suffit à faire concevoir l'esprit et la marche d'une répartition méthodique. Il est manifeste qu'en suivant la même voie, c'est-à-dire en procédant par divisions et subdivisions graduelles, on arriverait à décomposer jusque dans le plus extrême détail les difficultés qui résultent de la complication des problèmes et à les poser successivement dans des conditions de simplicité aussi grande qu'on le pourrait désirer.

(1) *Théorie des sciences.*

Les questions historiques une fois amenées au point où l'on se trouverait en présence de fonctions suffisamment circonscrites, l'historien qui ferait choix de l'une d'elles n'aurait plus qu'à constater les séries de faits simples et bien définis qui s'y rapportent. Pour cela, il lui faudrait passer de l'ordre abstrait à l'ordre concret, c'est-à-dire noter les agents, les circonstances, la date, le lieu, le groupe social, toutes conditions par lesquelles se détermine la production des faits. Nous revenons ainsi aux modes de sectionnement biographique, épisodique, chronologique, géographique et politique dont nous avons critiqué l'emploi chez les historiens du passé. Mais leur application, au terme de l'analyse, n'a plus aucun des inconvénients qu'elle entraîne quand on en fait le principe même de l'analyse, parce que, au lieu de grouper pêle-mêle, dans des cadres de convention, toutes sortes de faits disparates, elle ne sert qu'à répartir le détail des faits de même ordre. L'essentiel de l'analyse est ailleurs et les aspects de la vie humaine ont été préalablement classés à raison de leur nature. On n'aurait donc plus à étudier des personnes, des événements, des époques, des régions ou des États dans tout ce qu'ils peuvent comprendre de complexité d'effets, mais seulement dans leur rapport avec une fonction donnée. Dès lors, plus de confusion à craindre dans les problèmes, d'éliminations arbitraires ni de préférences exclusives. Chaque espèce de faits serait examinée à part dans toute l'étendue de ses développements. Les notions séparément acquises feraient partie d'un ensemble, y prendraient place à leur rang et garderaient pour la science une valeur constante.

Tel nous semble devoir être le mode d'analyse et de classement des sujets en histoire. L'adoption d'un programme rationnel, qui jusqu'ici lui a fait défaut, aurait pour son étude d'importantes conséquences. Obligés de changer de but et de voie, les historiens détourneraient leur atten-

tion des singularités personnelles ou accidentelles, qui n'apprennent rien de l'ensemble, et seraient obligés de scruter les fonctions de l'activité humaine, dont l'intérêt est universel. En outre, le plan de la science une fois tracé, l'édifice se construirait peu à peu, par assises successives, au lieu d'être toujours à recommencer sur un fondement précaire.

Bien des signes annoncent qu'une réforme de ce genre ne tardera pas à s'imposer. Notre temps voit paraître un nombre croissant d'ouvrages où sont exposés par fonctions les développements des arts utiles, de la littérature ou des beaux-arts, des sciences, des mœurs, des institutions politiques ou des croyances religieuses. Ces monographies instructives constituent de précieuses contributions à l'histoire générale. Toutefois, faute de concert préalable, de suite et d'unité, les recherches de ce genre ne sont pas aussi fructueuses qu'on pourrait le souhaiter. Elles auraient besoin d'être systématisées et coordonnées.

L'établissement d'un programme en histoire revient à remplacer les classifications artificielles de faits par une classification naturelle qui, débrouillant le chaos de ces données, les range dans un ordre logique d'après les analogies et les différences le plus propres à les caractériser. Le jour où un classement pareil aura prévalu, la science de l'humanité retirera de ce grand bienfait des facilités et des avantages comparables à ceux auxquels les sciences de la nature sont, depuis un siècle, redevables de leur prodigieux essor.

LIVRE TROISIÈME

MÉTHODE DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

MÉTHODE NARRATIVE

Après la manière de poser les problèmes, nous avons à examiner celle de les résoudre. Il s'agit de constater des faits et de les reproduire exactement. Suivant que l'historien se propose d'étudier des faits singuliers ou des faits communs, il est tenu d'employer la méthode narrative ou la méthode statistique. Voyons quelle confiance l'une et l'autre méritent.

Pour prendre place dans l'histoire à titre de donnée certaine, un fait particulier doit réunir plusieurs conditions. Il faut d'abord qu'il ait été observé et décrit dans le plus grand détail, c'est-à-dire qu'une relation circonstanciée en fasse connaître les causes, les agents, le lieu, la date, les incidents, les suites... ; et, comme un seul observateur pourrait n'avoir pas tout vu ou avoir mal vu, ou n'être pas

véridique (1), il est nécessaire que ses allégations soient complétées et confirmées par divers témoins. Il faut en outre que le compte rendu des faits soit strictement conforme à la réalité. La science exige que l'historien ne mêle rien d'imaginaire à ses récits, car on lui demande, non des fables, mais la vérité; qu'il ne cède ni aux calculs de l'intérêt, ni aux entraînements de la passion, ni aux préjugés de l'esprit. Un fait sera donc d'autant moins digne de créance qu'il aura été plus sommairement constaté, certifié par un moindre nombre de témoins, chargé d'embellissements romanesques, suspect d'altérations partiales ou défiguré par un parti pris d'opinion.

Or, quand on considère comment s'effectue en histoire la détermination des particularités, on voit que toutes ces causes concourent à la rendre défectueuse. Les modes d'information sont en général insuffisants, les rapports peu fidèles, les préoccupations d'art inquiétantes, les passions et les préjugés des narrateurs manifestes. En somme, les conditions de certitude font presque entièrement défaut.

§ I

VALEUR DES TÉMOIGNAGES ET CRÉDIBILITÉ DE LA TRADITION

En matière de faits singuliers, les garanties que réclame la science, une large et publique étude, des relations sûres, un contrôle répété, se rencontrent rarement.

Un événement, toujours circonscrit et passager, se produit en un lieu de l'étendue, à un moment de la durée. Ceux-là seuls qui en ont été acteurs ou témoins peuvent en parler pertinemment. Tout récit s'autorise de leurs indications.

(1) Testis unus, testis nullus (adage juridique).

Au premier rang des mieux informés sont les acteurs mêmes des faits. Personne n'a vu les choses de plus près. On voudrait donc entendre leur déposition avant aucune autre. Mais cette source de renseignements, qui serait la plus précieuse, est la moins abondante et la plus suspecte. La plupart des personnages célèbres, aux prises avec les difficultés de l'action, manquent de loisir pour la raconter et, quand ils s'acquittent de ce soin, ne sont pas assez désintéressés pour être bien véridiques.

Après les acteurs des événements, ceux qui les ont vus s'accomplir sont seuls en situation de nous instruire. Leurs rapports constituent le fonds de l'histoire, dont le nom, dans son acceptation première, a le sens de *témoignage* (1). Toutefois, les témoins, simples spectateurs des faits, n'en saisissent que les apparences et sont souvent déçus par elles. De plus, pour peu que l'événement soit complexe, chacun d'eux n'en connaît que des épisodes. On aurait donc besoin de les tous entendre ; mais tous n'élèvent pas la voix, et ceux qui se taisent auraient parfois eu le plus à dire. On est réduit à ceux qui se présentent d'office pour déposer. Même quand ils sont en nombre, on n'est jamais sûr d'avoir l'entière vérité. Dans combien de causes ne voit-on pas l'apparition d'un nouveau témoin changer le caractère et l'appréciation des faits ? De nos jours, l'incessante publication de documents inédits oblige de remanier sur une foule de points l'histoire des derniers siècles. Or, a-t-on jamais la certitude d'avoir réuni tous les témoignages ou même les plus probants ?

Les témoignages, ainsi recueillis par fortune, s'accordent-ils entre eux ? On n'a encore qu'une présomption de vérité, puisque tel témoin qu'on ignore les aurait peut-être tous démentis. Se contredisent-ils les uns les autres ? Ce qui est

(1) *Histoire*, du grec ἱστορία, *information*. *L'historien*, ἵστωρ, est le *témoin*. Ce terme se rattache à εἴδω, ἴδω, thème inusité de οἶδα, εἶδον, dont le sens de *voir* se lie au sanscrit *vid* et au latin *videre*.

assez fréquent, l'embarras devient extrême et l'on n'en peut sortir que par un choix périlleux, après avoir témérairement tranché des questions de clairvoyance et de bonne foi. La règle posée par Tacite, de croire à la réalité des faits quand les auteurs sont unanimes, et d'attribuer à chacun d'eux sa version quand ils diffèrent (1), n'est ni sûre dans le premier cas parce que, faute d'un contradicteur qui a gardé le silence, on suit peut-être une fausse voie; ni effective dans le second puisque, au lieu de résoudre le problème, on se contente de le poser : et là où Tacite, écrivant l'histoire de son siècle, n'ose décider entre des récits divergents, qui aurait aujourd'hui la hardiesse de prononcer?

Lorsque l'historien, ouvrant une enquête, interroge des témoins, confronte leurs dires et cherche, à travers leurs lacunes et leurs contradictions, la vérité qui lui échappe, il remplit comme le juge une mission délicate où ses méprises risquent de s'ajouter à celles d'autrui. Qui ne sait par expérience combien la constatation du fait le plus simple est une opération malaisée et de succès incertain quand on doit se référer à des témoignages incomplets ou qui se démentent l'un l'autre? Les plus loyaux historiens conviennent de leurs embarras: « Pour ce qui est de la vérité des faits, dit « Thucydide, je ne m'en suis pas rapporté au premier venu « ou à mes impressions personnelles; je n'ai raconté que « ceux dont j'avais été moi-même spectateur ou sur lesquels « je m'étais procuré des renseignements précis et d'une « entière certitude. Or, j'avais de la peine à y parvenir « parce que les témoins oculaires n'étaient pas toujours « d'accord sur le même événement et variaient suivant leur « sympathie ou la fidélité de leur mémoire (2). »

Écartons le danger, contre lequel les historiens ne sont pas toujours suffisamment prémunis, de mauvaise foi chez

(1) *Annales*, XIII, 20.
(2) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, 22.

les témoins; supposons-les tous d'une parfaite sincérité. Même dans cette hypothèse la plus favorable, des désaccords ne manqueront pas de se produire, car chacun a sa manière de regarder et pour ainsi dire son optique spéciale, d'après le poste où il se trouvait placé, l'état de ses organes, sa mesure d'attention, ses qualités d'esprit (1)... Chacun a aussi sa manière d'exposer les choses suivant la netteté de ses idées, la précision de ses souvenirs, l'habileté de sa parole, le tour de son imagination... Ces causes personnelles d'erreur font varier à l'infini les témoignages.

Le duc d'Harcourt nous apprend comment se fit le compte rendu officiel de la bataille de Solférino : Les rapports particuliers, rédigés par les généraux, furent transmis aux officiers d'état-major qui les modifièrent et dressèrent un projet d'ensemble ; mais le chef d'état-major le jugea défectueux et le refit à sa convenance. Lorsque la relation, ainsi deux fois corrigée, fut soumise au maréchal Mac-Mahon, celui-ci s'écria : « Vous vous trompez absolument ! » et il reprit l'œuvre à nouveau. « Il ne resta presque rien, ajoute le narrateur, du « projet primitif (2). » Qui se trompait ? Chacun peut-être. Pour bien faire, le *Moniteur* aurait dû donner les différentes versions du rapport. Cela aurait un peu embarrassé les historiens, mais édifié le public.

On raconte que Walter Raleigh, enfermé à la Tour de Londres, s'occupait à écrire la seconde partie de son *Histoire du monde*. Un jour, il est interrompu dans ce travail par le bruit d'une querelle qui éclate sous les fenêtres de sa prison. Il suit d'un regard attentif les incidents de la rixe et croit s'en être bien rendu compte. Le lendemain, ayant causé de la scène avec un de ses amis qui en avait aussi été témoin et même y avait pris une part active, il fut con-

(1) Joseph de Maistre interdit aux myopes d'écrire l'histoire. Peut-être faudrait-il récuser aussi les presbytes et même se méfier des vues normales dont bien peu sont irréprochables.

(2) D'Harcourt, *Quelques réflexions sur les lois sociales*.

tredit par lui sur tous les points. Réfléchissant alors à la difficulté de connaître la vérité sur des événements lointains quand il avait pu se méprendre sur ce qui se passait sous ses yeux, il jeta au feu le manuscrit de son *Histoire*. Guizot et Prévost-Paradol ont mis en tête d'études historiques cette piquante anecdote (1), sans toutefois se croire obligés d'en tirer la même conclusion que Raleigh.

Il semble que les événements notables, étudiés et relatés avec soin, devraient offrir plus de garanties de certitude; mais Tacite nous avertit que la plupart restent entourés de bien des obscurités (2). Quant aux petites circonstances, presque toutes sont controuvées. « En général, dit M. Renan, « le menu détail en histoire est un mensonge si on le prend « au pied de la lettre. Grégoire de Tours, par exemple, dans « ses dramatiques récits, raconte avec une admirable viva- « cité les actes et les discours de ses héros... Et pourtant, en « adoptant textuellement les narrations de Grégoire de « Tours, est-on sûr de ne reproduire que l'exacte vérité ? « Ce naïf conteur était-il présent aux scènes qu'il décrit ? « Les témoins dont il s'est servi ont-ils pris des notes sur « place pour nous conserver tant de particularités ? Y avait- « il des sténographes pour saisir au vol ces paroles si ani- « mées ? Il est clair que, dans presque tous les récits détail- « lés qui nous ont été transmis, les circonstances sont la « création personnelle de l'historien qui, au lieu de racon- « ter sèchement les faits, a préféré les mettre en action. De « pareils textes ne doivent être envisagés que comme des à « peu près... Essayons de nos jours, avec nos innombrables « moyens d'information et de publicité, de savoir exacte- « ment comment s'est passé tel grand épisode de l'histoire « contemporaine, quels propos s'y sont tenus, quelles

(1) Guizot, *Discours* prononcé pour l'ouverture du cours d'histoire moderne, le 11 décembre 1812, dans *Mémoires*, t. I, p. 288 ; et Prévost-Paradol, *Histoire universelle*, Introduction.

(2) « Maxima quæque ambigua sunt. »

« étaient les vues et les intentions précises des auteurs ;
« nous n'y réussirons pas. J'ai souvent essayé pour ma part,
« comme expérience de critique historique, de me faire une
« idée complète d'événements qui se sont passés presque
« sous mes yeux, tels que les journées de février, de juin, etc.
« Je n'ai jamais réussi à me satisfaire (1). »

En dehors du cercle des observateurs directs, seuls à même de fournir des renseignements exacts, mais qui fixent rarement le sens des faits, les témoignages ne font plus que se répéter et, par cela même, s'altèrent. Polybe reconnaît que l'ouïe est plus trompeuse que la vue (2). Selon le mot de Plaute :

« Mieux vaut un porteur d'yeux que dix porteurs d'oreilles (3). »

La plupart des historiens, confinés dans cette île où Rabelais fait tenir par « Ouydire eschole de tesmoigne-« rie (4) », se bornent à recueillir de vagues récits et composent leurs histoires d'après d'autres histoires dont les données ont souvent beaucoup voyagé. Plus elles ont fait de chemin, moins elles méritent créance.

Transmise de bouche en bouche, la vérité n'a pas de permanence en histoire. Tout bruit qui circule se dénature. Bayle en donne pour raison que, dans le récit répété des faits, la mémoire ne retenant les choses qu'en gros, c'est l'imagination qui supplée aux lacunes pour le détail. « Ceux à qui l'on conte une chose ont accoutumé d'être « attentifs principalement au fond et à l'essence du fait. « C'est aussi ce qu'ils retiennent le mieux. Mais comme

(1) *Essais de morale et de critique*, 1859, p. 126, 127.
(2) *Histoire générale*, XIII, 27.
(3) « Pluris est oculatus testis unus quam auriti decem ;
« Qui audiunt, audita dicunt ; qui vident, plane sciunt. »
(*Truculentus*, II, 6).
(4) *Pantagruel*, V, 31.

« ils n'ont pas eu la même attention à toutes les circon-
« stances. car cela eût été trop pénible, ils en oublient
« plusieurs... et ainsi, au bout de quelques heures ou de
« quelques jours, s'ils veulent faire le même récit, ils sont
« obligés d'y suppléer les circonstances qu'ils n'ont point
« retenues. Chacun fait ce supplément selon le caractère par-
« ticulier de son génie, et de là naissent une infinité de va-
« riations qui passent jusqu'aux écrits des historiens (1). »

Bien des causes d'erreur se glissent à travers ces transmissions successives. L'infidélité des mémoires, l'arbitraire des suppositions, des inadvertances de toute espèce, l'impropriété des termes, le manque ou le trop d'habileté des rapporteurs, faussent le sens du récit sur les lèvres les plus véridiques. A chaque redite le danger s'aggrave, le mal empire. Des détails essentiels s'atténuent et disparaissent ; des circonstances insignifiantes, amplifiées à plaisir, deviennent le principal. Des éléments nouveaux s'ajoutent à la donnée première, car, dit Montaigne, dans le commerce des nouvelles, « nous faisons naturellement conscience de « rendre ce qu'on nous a presté sans quelque usure et « accession de notre creu (2) ». L'un donne comme vraisemblable une conjecture reçue comme douteuse ; l'autre la déclare certaine et l'affirme expressément (3). Le premier répand la nouvelle comme un bruit vague ; le second la répète comme une chose qui se confirme ; le troisième la certifie indubitable. On dit.... on tient..., on affirme....

(1) *Dictionnaire historique*, art. *Hacker*, note A.

(2) *Essais*, III, 11,

(3) Nicolas de Damas, contemporain de César et qui nous a transmis le récit le plus circonstancié de sa mort (*Fragment* découvert à l'Escurial en 1849), ne dit rien de l'exclamation célèbre : « *Tu quoque, mi Brute !* » qu'aurait poussée le dictateur à la vue de Brutus levant sur lui le poignard. Suétone, postérieur d'un siècle, mentionne ce mot rapporté, dit-il, par quelques auteurs (*Cæsar*, § 82). Après lui, d'autres l'ont donné pour avéré. Depuis lors, ce détail, dû probablement à l'imagination de quelque rhéteur grec, fait partie de la scène et passe pour authentique.

marquent les degrés de l'erreur qui se transfigure en vérité. « Il semble qu'il s'agisse d'une emplette d'encan où « l'on enchérit les uns sur les autres, parce que la mar- « chandise n'est adjugée qu'au plus offrant et dernier « enchérisseur (1). »

Ainsi le thème initial, déformé de mille façons, prend les apparences les plus diverses, comme un nuage tourmenté par les vents. Indifférente à la vérité des faits et plutôt amie du mensonge (2), la renommée propage les plus vaines rumeurs, les exagère par une répercussion d'échos, les accrédite et, finalement, les consacre. Pour peu que la nouvelle vienne de loin, elle est escortée de tant de variantes, d'embellissements et de commentaires, que la critique la plus judicieuse ne peut démêler ce qu'elle renferme de vrai, et ses efforts ne font souvent qu'y joindre quelques incertitudes de plus.

De l'avis de Voltaire, « les faits ne sont probables que « dans leur origine et perdent un degré de probabilité à « chaque génération (3) ». Newton croit même qu'au bout d'un siècle la tradition orale ne mérite plus aucune foi. A quelles déviations ne peut-elle pas atteindre quand elle se continue pendant de longs âges ? Tant que l'histoire a été réduite à ce moyen d'information, elle a flotté dans une indécision favorable aux transformations les plus étranges. C'est pourquoi, de la haute antiquité, il ne nous est parvenu que des fables.

La tradition écrite semble moins faillible que la tradition orale, car « il n'est, comme dit Froissart, si juste reten-

(1) Bayle, *Diction. histor.*, Henri III, note S.

(2) « Passa la Renommée.
« Elle tenait trois cornets à bouquin,
« L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
« Et le dernier, que l'on entend à peine,
« Est pour le vrai. »
(Voltaire, *Guerre civile de Genève*, ch. IV.)

(3) Article *Histoire*, dans la *Grande Encyclopédie*.

« tive que c'est d'écriture (1) ». Depuis que l'art d'écrire, d'une date relativement récente, est devenu d'usage commun, les témoignages, fixés dans des textes durables, ont pu franchir des distances et des siècles sans courir autant de chances d'altération. Alors, en effet, s'ouvre l'âge historique. Néanmoins, le mal, un peu atténué, n'est pas pour cela guéri. Les documents écrits ne nous livrent pas toujours la vérité de première main, et, là où nous croyons entendre un témoin autorisé, nous avons simplement affaire à un rapporteur banal qui répète de vagues leçons. Or, entre le moment où une nouvelle s'ébruite et celui où elle s'écrit, il y a place pour bien des erreurs. Buckle a même montré, par des exemples tirés de l'histoire du moyen âge, que le moment le plus périlleux pour la tradition est celui où elle se fixe dans un texte, parce que, au lieu d'être transmise sur place et de vive voix sous l'influence du même esprit qui l'avait conçue, elle est rédigée par un compilateur presque toujours interprète inexact ou critique inintelligent (2).

En outre, un récit qui passe de livre en livre, quoique moins exposé que lorsqu'il circule de bouche en bouche, ne laisse pas de courir de fâcheuses aventures, par suite de transcriptions et de gloses successives. Les scribes du moyen âge ne se faisaient pas scrupule de modifier les textes qu'ils reproduisaient et d'y opérer des interpolations ou des suppressions à leur convenance. Pour introduire des erreurs, il suffit parfois de la distraction d'un copiste, d'une coquille d'imprimerie ou d'une méprise de traduction. La confrontation des manuscrits et des éditions montre avec quelle facilité un texte original peut se corrompre. Dans l'édition *princeps* qu'il donna d'Ammien Marcelin, en 1533, Accurse prétendit avoir corrigé cinq mille fautes

(1) *Chroniques*, III, 13.
(2) *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. VI.

sur les manuscrits de son *Histoire* (1). Voilà pour les transcripteurs. Les traducteurs sont plus encore sujets à caution. Un docte critique, Méziriac, avait à lui seul relevé, dans la traduction de Plutarque par Amyot, plus de deux mille contresens (2). Si la plus honorée des traductions est à ce point défectueuse, que doit-on penser des autres? Au XVIIe siècle, Perrot d'Ablancourt ayant habillé à la française plusieurs historiens anciens, ses traductions, plus agréables qu'exactes, reçurent la qualification de « belles infidèles » qui conviendrait à la plupart des versions célèbres.

On cite même des personnages historiques mis au monde par une inadvertance de traducteur. Hérodote parle d'un roi Mœris dont on n'a pas trouvé trace dans les textes hiéroglyphiques. Le bassin creusé par Amenemhé III pour recevoir le trop plein du Nil s'appelait en égyptien *méri*, le lac. Hérodote, prenant ce mot pour un nom propre, en a fait celui d'un roi qui, bien que n'ayant pas existé, n'est pas moins fort connu (3). De même les historiens grecs, en donnant à Sardanapale *Anakyndaraxarès* pour père, avaient pris un titre royal (*Anaku-nadu-sarru-assur*, moi auguste roi d'Assyrie) pour un nom patronymique (4). On ignore l'auteur du roman de *Daphnis et Chloé*. L'attribution de cette gracieuse pastorale à un écrivain nommé Longus provient d'une bizarre méprise : Le manuscrit du Mont Cassin avait pour titre : Λέσβιακῶν λόγοι, *Discours des choses de Lesbos*. Du mot λόγοι, lu de travers, on a fait λογγου et cet auteur, né d'une bévue d'érudit, a pris place dans l'histoire littéraire, avec chance d'être immortel (5).

Enfin, si l'écriture et surtout l'imprimerie rendent la vérité plus durable, elles éternisent aussi le mensonge et

(1) Bayle, *Diction. histor.*, articles *Accurse* et *Marcelin*.
(2) Méziriac, *Discours de la traduction*, 1635.
(3) F. Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1868, t. I, p. 217.
(4) Id., *id.*, t. I, p. 475.
(5) Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité*, p. 421.

semblent même lui donner une autorité nouvelle. « Nous « mettons en dignité nos sotttises quand nous les mettons « en moule... Il y a bien pour le peuple aultre poids de « dire — je l'ai leu : que si vous dites — je l'ai ouï dire. « Mais moi, qui ne mescrois non plus la bouche que la « main des hommes et qui sais qu'on escrit aussi indis- « cretement qu'on parle...., j'estime de la vérité que, pour « estre plus vieille, elle n'est pas plus sage (1). » Le nom de *légendes (legenda)*, par lequel on désigne des récits dépourvus d'authenticité, témoigne que l'histoire écrite n'est pas moins suspecte que l'histoire parlée.

Engagée dès le début dans cette voie d'altérations progressives, la tradition y persiste jusqu'à ce qu'il ne reste à peu près rien de la vérité. Les récits vont à la fable comme les fleuves à la mer, sans cesse grossis par des affluents de mensonges. Il y aurait à écrire un chapitre instructif de la philosophie de l'histoire sur la manière dont, grâce à ce travail continu de déformation, les faits vrais deviennent légendaires, mythiques et fabuleux. De curieux exemples permettent de suivre, en plein âge historique, le progrès parfois rapide de cette métamorphose.

Lorsqu'Alexandre partit pour la conquête de l'Asie, il eut, en prévision de sa gloire, le soin de se pourvoir d'historiographes chargés d'écrire les exploits dont ils devaient être témoins. En dépit d'une précaution si sage, la vie du héros tourna vite à la légende. Les imaginations, éblouies par le spectacle d'une aussi prodigieuse fortune, mêlèrent au récit de ses triomphes de romanesques embellissements qui trouvèrent aisément créance, car, lorsque le vrai est presque incroyable, le faux ne paraît plus indigne de foi et l'on cesse de les distinguer. Du vivant même d'Alexandre,

(1) Montaigne, *Essais*, III, 13.

au dire de Polybe, de Strabon et de Quintilien (1), son histoire n'était déjà qu'un tissu de fables. Lucien raconte que, pendant une navigation sur l'Hydaspe, le conquérant se faisait lire la relation du rhéteur Aristobule, un de ses historiographes en titre. Quand vint le récit hyperbolique d'un combat que l'auteur lui faisait soutenir contre Porus, Alexandre, irrité des sottes inventions du narrateur, saisit son manuscrit et le jeta dans le fleuve, menaçant d'un sort pareil l'impertinent historien (2). « Plutarque rapporte (3) « qu'un jour Onésicrite lisait son ouvrage à Lysimaque « devenu roi : il arrive à un conte répété depuis par presque « tous les historiens d'Alexandre, sur une reine des Ama- « zones, qui serait venue trouver ce prince pour avoir de « lui un enfant. Alors Lysimaque de sourire et de s'écrier : « Où donc étais-je, moi, dans ce temps-là ! Alexandre eût « peut-être fait la même question. Quelle histoire que celle « dont les principaux personnages ne peuvent pas s'y « retrouver (4) ! » Quoique Quinte-Curce juge sévèrement les historiens d'Alexandre (5) : il n'a pas laissé de leur emprunter un certain nombre de fables, telles que cet épisode de la reine Thalestris, l'incendie de Persépolis à l'instigation de la courtisane Thaïs, la relation d'une ambassade romaine à Alexandre, des récits de prodiges, etc. (6).

La falsification de l'histoire du héros, commencée d'aussi bonne heure, se continua pendant des siècles avec un succès croissant. Sa vie, dans le récit du faux Callisthène, œuvre de quelque rhéteur alexandrin, est transformée en conte bleu. On y voit Alexandre opérer la conquête de l'Italie et de tout l'Occident, passer à pied sec les mers

(1) Polybe, *Hist. génér.*, XII, 17 à 22 ; Strabon, *Géogr.*, II, 1, § 9 ; Quintilien, *Inst. orat.*, X, 1, § 75.
(2) *Comment il faut écrire l'histoire*, 12.
(3) *Vie d'Alexandre*, 46.
(4) Chassang, *Hist. du roman dans l'antiq.*, p. 107.
(5) *Vie d'Alexandre*, IX, 1 et 9.
(6) *Id.*, VI, 5, 25 ; V, 7 ; VII, 95 ; IV, 2, 6, 7...

qui s'ouvrent devant lui, descendre au fond de l'Océan sous une cloche à plongeur. enfin être enlevé par des aigles dans le ciel (1). L'auteur raconte une fable, éclose sans doute sur les bords du Nil, d'après laquelle Nectanébo, roi d'Égypte, réfugié en Macédoine, y serait devenu le père d'Alexandre, ce qui permettait aux Égyptiens de reconnaître dans leur vainqueur un souverain national (2). Plus tard, les Perses, non moins ingénieux, travestirent le prince grec en fils de Darius II, et le vaincu devint un cadet usurpateur, justement chassé du trône par son frère aîné (3). Les Byzantins, les Moldaves, les Turcs même firent subir à l'histoire d'Alexandre de non moins capricieuses variations. En France, l'altération de la légende, sous l'influence de la poésie chevaleresque, aboutit à la *Geste d'Alexandre* où les trouvères se plurent à dépeindre un roi féodal escorté de douze pairs, guerroyant avec ses barons contre les infidèles et faisant, après son triomphe, chanter la messe dans Babylone où l'on adore Mahomet (4).

Les plus glorieux personnages de l'histoire ont également servi de thème à des épopées populaires, car l'épopée représente l'histoire à l'état naissant. A peine mort, César est mis au rang des dieux et célébré dans la *Pharsale*. Charlemagne, soixante ans après la fin de son règne, commence à s'idéaliser dans la *Chronique du moine de Saint-Gall*, et, quelques siècles plus tard, la métamorphose est complète dans les romans de chevalerie. Mais, en devenant le jouet de la poésie, la gloire a des fortunes diverses et, tandis qu'Alexandre se transfigure en Amadis, le grand Karle tourne au Cassandre. Les trouvères avilirent à dessein la royauté dans sa personne pour plaire à des vassaux puis-

(1) Callisthène, *Vie d'Alexandre*, I, 27, 30, 28, fin.

(2) Id., *id.*, I, 1, 17, et Quinte-Curce, I, 1 ; Hérodote mentionne un expédient analogue (*Histoires*, III, 2).

(3) Ferdouçy, *Shah-Nameh*.

(4) Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre;* Guillaume Favre, *la Légende d'Alexandre le Grand*.

sants. L'empereur des poèmes du cycle carlovingien résume en quelque sorte toute sa race, et le même type, confondant en lui trois siècles d'histoire, rappelle à la fois les exploits de Charles Martel, la majesté de Charlemagne et l'imbécillité de ses successeurs (1). Haroun-al-Raschid, son émule en puissance et en renommée, n'a guère été mieux traité par les conteurs arabes ; le souvenir du calife va se perdre dans le fantastique des *Mille et une nuits*. En Russie, la figure de Pierre le Grand tend à prendre, depuis un siècle, des proportions épiques ; les cantilènes populaires *(bylines)* lui font subir une transformation qui prépare les éléments de quelque *Pétréide* future. De nos jours même, en plein âge de lumière et de critique, n'a-t-on pas vu s'ébaucher le genèse d'un Napoléon idéal, fabriqué avec des légendes, des poèmes et des odes, à la barbe des historiens ?

Parfois le besoin d'embellir et de poétiser les choses se prend, faute de mieux, à des héros de rencontre, agrandis et illustrés à plaisir. Dans l'*Iliade*, Achille, chef des Myrmidons, prime Agamemnon, roi des rois. Les *Chansons de geste* célèbrent Roland, personnage insignifiant dans l'histoire (2), de préférence à Charlemagne. Le Cid, condottiere cupide et féroce du XIe siècle, personnifie l'héroïsme chevaleresque dans les *Romanceros* de l'Espagne. Les *Ballades* écossaises glorifient Wallace, partisan discuté par les chroniqueurs... Il faut des idoles à la foule. Quand l'histoire ne lui en fournit pas à son gré, elle en façonne avec les matériaux les plus simples. Elle les créerait au besoin de toutes pièces.

Souvent, en effet, l'imagination des conteurs franchit la frontière indécise qui sépare le monde réel du monde idéal et se joue librement dans le domaine de la fiction. Certaines parties de l'histoire ne contiennent guère que des

(1) Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*.

(2) Il n'y est mentionné qu'une fois, en passant (Éginhard, *Vie de l'empereur Charles*, § 9).

fables. Telles sont les origines nationales et les légendes religieuses.

Toutes les annales des peuples anciens débutent par une période mythique. « La fable, a-t-on pu dire, est la sœur « aînée de l'histoire. » Un merveilleux qui se réfute de lui-même remplit le premier âge des Égyptiens, des Assyriens, des Chinois, etc., et toute la durée des temps pour l'Inde et la Perse. Jusqu'à l'époque d'Abraham, les récits de la *Genèse* ne peuvent être admis que comme une restitution poétique des origines du peuple hébreu (1).

Les traditions primitives de la Grèce étaient purement fabuleuses. Au début de l'âge historique, les logographes se bornèrent d'abord à traduire en prose les inventions des rhapsodes. Fidèles au génie de leur nation, les historiens qui vinrent après mêlèrent des contes à leurs récits. Les Romains, mieux placés que nous pour en juger, les traitaient volontiers de hâbleurs (2).

Toutefois, les Romains ne laissèrent pas d'admettre aussi des fables dans leurs annales. Tite-Live, loin de rejeter celles qui se rapportaient aux commencements de Rome, les a pieusement recueillies et tire gloire de ce qu'elle a pu en imposer la créance au monde en même temps que sa domination (3). Le prestige de ces légendes a même plus duré que la puissance romaine, car les fables ont la vie plus longue qu'un empire. C'est seulement de nos jours que la critique les a écartées, et l'un des meilleurs historiens de Rome, Mommsen, ne daigne pas mentionner ses rois.

Les modernes blâment chez les anciens ce goût puéril pour les récits fabuleux. Il leur siérait pourtant de n'être

(1) Kuenen, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, t. I, p, 297 ; Renan, *les Origines de la Bible*.

(2) Mommsen inflige à la Grèce l'épithète de « faiseuse de contes », qui rappelle celle de γραοσσυλέκρια « compilateur de contes de vieille », dont avait été gratifié l'historien Timée (Polybe, XII, 24, et Suidas, *In Timaios*).

(3) *Annales*, préface.

pas trop sévères, car ils ont aussi besoin d'indulgence. A l'exemple des Romains qui, sur la foi d'une légende rapportée par Tite-Live (1) et exploitée par Virgile, se flattaient de descendre des Troyens, une foule de peuples ont revendiqué la même origine. Dès le premier siècle de notre ère, les Arvernes se disaient issus de la race de Priam, et Lucain s'indigne d'une impertinente prétention qui lui paraît empiéter sur les privilèges du peuple romain (2). Les Francs, devenus maîtres de la Gaule, ne tardèrent pas à se donner pour ancêtre Francus ou Francion, fils d'Hector. Frédégaire tient déjà cette origine pour authentique (3). Les *Chroniques de Saint-Denis* (4) et Matthieu Paris (5) la confirment. Ronsard s'en inspirait encore dans sa *Franciade*.

Durant le moyen âge, la mode étant aux Troyens, tous les peuples qui, parvenus glorieux, faisaient quelque figure dans le monde, voulurent se les attribuer pour ancêtres. Le *Nouvel Edda*, écrit après la conversion des Scandinaves au christianisme, les fait provenir des Troyens. Les Normands établis en France firent choix d'Anténor comme tige de leur nation. En Angleterre, l'archidiacre Geoffroy de Monmouth rattacha l'origine des Bretons à un Brito ou Brute le Troyen, présumé fils d'Ascagne, et, pour ne pas laisser de lacunes dans sa dynastie, le fit suivre d'une kyrielle de rois aussi fantastiques que lui (6). Les Écossais, moins avisés, ne surent remonter que jusqu'à un Fergus, contemporain d'Alexandre. Mais ce défaut d'imagination leur coûta cher, car, en 1301, Edouard Ier s'étant prévalu contre

(1) *Id.*, I, 1, et XXV, 12.

(2) « Arvernique ausi Latio se fingere fratres
« Sanguine ab iliaco populi... »
(*Pharsale*, I, 427-428.)

(3) *Chronique*, ch. II.

(4) *Recueil des historiens de la France et des Gaules*, t. III, p. 155.

(5) « Sicut plerique gentes Europæ, ita Franci a Trojanis originem duxerunt » (*Hist. majorum*, p. 59).

(6) *Historia Britannorum* (1147), traduite en vers français par Robert Wace (*Roman de Brut*, 1155).

les rois d'Écosse des droits antérieurs qu'il disait tenir de Brute le Troyen, l'argument, soutenu par de bonnes troupes, parut sans réplique (1).

Il n'est pas jusqu'aux Turcs que la fantaisie des annalistes n'ait affublés d'une origine troyenne. Les *Chroniques de Saint-Denis* font partir ensemble de Troie Francion, fils d'Hector, et Turcus, fils de Troïlus, tous deux petits-fils de Priam. Turcus, s'étant séparé de Francion, alla en une contrée dite la petite Scythie où il devint la souche des Turcs (2). Cette généalogie fut cependant malaisée à mettre en crédit, non qu'elle parût plus invraisemblable que les autres, mais parce qu'elle révoltait l'orgueil des membres de la famille, peu disposés à reconnaître les Turcs pour cousins. Au milieu du xv[e] siècle, le pape Pie II disait estimer surtout les Italiens « parce qu'ils descendent en ligne « droite des Troyens par Anténor et Énée». Il voulait organiser une croisade contre Mahomet II afin de chasser les Turcs, « ces faux descendants des Troyens, au profit des « Italiens, vrais descendants de Teucer, et, sur les ruines « de leur empire, relever l'empire de Troie (3) ».

Quoique de date plus récente, Guillaume Tell, le héros national de la Suisse, est, malgré la précision de sa légende, entièrement apocryphe. Aucun des chroniqueurs du xiv[e] siècle (Jean de Victring, Mathias de Neuenbourg et Jean de Wintherther), qui racontent la bataille de Morgarten (1315) et l'affranchissement des cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden, ne mentionne Guillaume Tell, dont le rôle se rapporterait à 1308. La fable qui l'a rendu célèbre paraît être une légende scandinave dont on ne connaît pas moins de huit versions, en Islande, en Norvège, dans l'île d'Heligoland et dans le Palatinat. Sa naturalisation en Suisse, un siècle et demi après les événements, est

(1) Grote, *History of Greece*, t. II, p. 216.
(2) *Recueil des histor. de la France et des Gaules*, t. III, p. 155.
(3) Zeller, *Italie et renaissance*, p. 28, 29.

due à l'auteur de la chronique manuscrite appelée *le Livre blanc (Chronik des Weissen bucher)*, qui fut rédigée de 1467 à 1476. Au XVIe siècle. Tschudi, l'Hérodote de la Suisse, adopta la légende et la compléta. Jean de Muller l'embellit encore (1). Depuis, la poésie et l'art l'ont à l'envi consacrée. Après le drame de Schiller et la musique de Rossini, il n'est plus permis d'élever un doute.

Les traditions religieuses exagèrent encore cette tendance à l'idéalisation parce que, prenant possession du ciel, elles oublient aisément la terre et les conditions de la vraisemblance historique. Rien n'est, en général, moins avéré que les pieuses légendes des hagiographes, car on ne transforme point des hommes en saints et des accidents en miracles sans donner de terribles entorses à la vérité. Comme l'a montré Guizot (2), les *Vies des saints* constituent l'œuvre poétique du moyen âge, antérieurement aux littératures écrites. Alors s'opéra une création mythologique analogue à celle qui, avant Homère, avait enfanté les dieux des Hellènes. L'imagination populaire, croyant que rien n'est impossible aux héros de la foi, se plut à broder sur ces thèmes biographiques toutes sortes d'aventures merveilleuses. La *Légende dorée*, compilée au XIIIe siècle par Jacques de Voragine, et les *Vies des pères du désert*, recueil de traditions monastiques, représentent moins l'histoire que l'épopée du christianisme. Les *Vies des pères du désert* sont les plus fabuleuses parce que la tradition remontait plus haut et venait de plus loin.

L'Église elle-même a parfois dû reconnaître ce qu'ont de peu fondé ces récits plus édifiants qu'authentiques. Le pape Gélase (Ve siècle) interdit la lecture publique des *Actes des martyrs*, « *quia sunt multa falsa et apocrypha* ». On estime que la collection des Bollandistes contient plus de vingt-

(1) A. Rilliet de Candolle, *les Origines de la Confédération suisse*, 1869.
(2) *Histoire de la civilisation en France*, t. II, p. 45.

13

cinq mille vies de saints (1). Au XVIIe siècle, Dom Ruinard ayant entrepris de trier, parmi ces innombrables légendes, celles qui offraient quelques garanties de véracité, n'en put trouver qu'environ cent vingt dont le caractère fût vraiment historique (2). Un autre écrivain du même temps, le savant Launoy, prêtre et docteur de l'université de Paris, avait déclaré une guerre meurtrière à nombre de saints suspects. On l'appelait « le dénicheur de saints (3) ». « M. de Launoy, « dit Vigneul de Marville, était un terrible critique, redou- « table au ciel et à la terre. Il a plus détrôné de saints du « paradis que dix papes n'en ont canonisé. Tout lui faisait « ombrage dans le martyrologe et il recherchait les saints « les uns après les autres comme en France on recherche « la noblesse. Le curé de Saint-Eustache disait: — Quand « je rencontre le docteur de Launoy, je le salue jusqu'à « terre et je ne lui parle que le chapeau à la main et avec « bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon « saint Eustache, qui ne tient à rien (4). »

On peuplerait un ciel de fantaisie avec des saints qui n'ont pas existé. Aucun document ne mentionne sainte Véronique. Sa légende a une origine bizarre : durant les premiers siècles du christianisme, on figurait souvent, dans les églises, une tête de Christ peinte sur une draperie que tenait déployée une femme, symbole de la Foi. Comme affirmation d'authenticité, on inscrivait au-dessous : *Vera iconica* (de εἰκών, *image*). Avec cette donnée, on a imaginé une personne réelle et toute une biographie (5). Sainte Véronique a sa statue, à une place d'honneur, sous le dôme de Saint-Pierre à Rome. — La légende de saint Christophe a

(1) *Id.*, t. II, p. 32.
(2) *Acta primorum martyrum sincera*, 1689.
(3) Gui-Patin, *Lettres*, 18 novembre 1650.
(4) Vigneul de Marville (d'Argonne), *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1699, p. 266.
(5) Thiers, *Traité des superstitions*, et Baillet, *Histoire des fêtes mobiles*.

été construite de même, à l'aide de matériaux imaginaires, d'après l'interprétation de son nom (1). On pourrait y joindre saint Georges, saint Hippolyte, sainte Catherine, etc. (2). Le chiffre invraisemblable des onze mille vierges de Cologne s'explique par une inadvertance de copiste ou de commentateur. On suppose qu'il s'agissait soit d'une vierge nommée *Undecimilla* (3), soit de onze soldats, *undecim milites*, immolés avec quelque personnage principal. Enfin, une des plus singulières méprises de l'hagiographie chrétienne a fait canoniser, sous le nom de saint Josaphat (dont la fête tombe le 27 novembre dans le *Martyrologe* romain), le chef d'une religion rivale, Çakyamouni ou le Bouddha. Tous les traits de la vie du saint, dans la légende rapportée par Jean de Damas, sont en effet empruntés au *Lalita Vistara*, un des livres sacrés des Bouddhistes (4).

Ainsi la tradition, orale ou écrite, travaille sans cesse à dénaturer les faits. Plus elle voyage, plus elle court d'aventures. L'historien qui, en fin de compte, se résout à l'épouser, doit, comme le roi de Garbe dans le conte de Boccace, fermer bénévolement les yeux sur l'intégrité de sa fiancée. Une vaste circulation, un long crédit, loin de rien ajouter à la certitude, sont plutôt propres à l'ébranler.

Les historiens, il est vrai, n'ignorent point la faillibilité de la tradition et s'accordent à reconnaître qu'elle mérite peu de foi (5). Néanmoins, ils s'en font complaisamment les échos et rapportent des fables alors même qu'ils n'y

(1) Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. II, p. 311, 314. Les légendes ainsi fabriquées rentrent dans ce qu'on appelle la « Mythologie iconographique ».

(2) Id., *Essais de mythologie comparée*, p. 465.

(3) Id., *Nouv. leç. sur la sci. du lang.* t. II, p. 314, 315.

(4) Max Müller, *Essais de mythologie comparée*, p. 462, 467.

(5) Thucydide, I, 20; Tite-Live, XXVIII, 24; Tacite, *Histoires*, I, 22; Quinte-Curce, IV, 2; etc.

croient point. Seulement, ils expriment en ce cas leurs réserves. Quand Hérodote raconte des choses contraires à la vraisemblance, il a soin d'avertir qu'il ne s'en porte pas garant. Beaucoup d'autres historiens manifestent comme lui des doutes (1) sans avoir le courage de renoncer à de flagrantes erreurs. Il semble qu'après avoir mis, par un aveu de ce genre, leur conscience en repos, ils acquièrent le droit de faire des contes à dormir debout. Ils ont un goût d'artistes pour le merveilleux et ne peuvent se résoudre à y renoncer ; mais ils sont aussi philosophes et seraient fâchés de paraître dupes. Une fois le lecteur prévenu, ils se donnent libre carrière et admettent les légendes, les prodiges même, comme un élément d'intérêt pour leurs récits.

Instruite enfin des dangers que font courir à la vérité des transmissions et des gloses répétées, la critique historique s'efforce d'éliminer les intermédiaires et de remonter, autant que possible, aux témoignages directs, aux documents de première main. Sans pouvoir se piquer d'être infaillible, — car on serait parfois tenté de demander où se fait la critique des critiques ? *(Ubi lavantur qui hic lavantur ?)* — elle applique sa vigilance à fixer la valeur des témoignages, l'authenticité des textes, le degré de crédibilité des rapporteurs. Pour elle, les compilations, où des matériaux de toute provenance ont été mis en œuvre avec plus d'art que de jugement, sont loin, malgré leur mérite littéraire, de valoir les récits originaux dont les auteurs, moins habiles mais plus exacts, gardent sur les historiens de profession l'avantage qu'ont les sources, limpides et pures, sur les fleuves toujours chargés de troubles et de limon.

(1) « Ea nec affirmare, nec refellere in animo est » (Tite-Live, préface).

« Equidem, plura transcribo quam credo ; nam nec affirmare sustineo, « de quibus dubito, nec subducere quæ accepi » (Quinte-Curce, IX, 1.)

Diogène de Laerte, qui mêle tant de fables à ses *Vies des philosophes illustres,* dit qu'il les répète sans rien garantir (IX, 103).

Par malheur, en histoire, les sources mêmes doivent aussi être suspectées. M. Nisard reproche avec raison aux historiens leur « trop de penchant à croire que tout con- « temporain est nécessairement un témoin fidèle, que tout « ce qui est en vieux langage est naïf, que tout ce qui est « authentique est vrai (1) ».

§ II

INFLUENCES ESTHÉTIQUES

Aux erreurs qu'entraînent une information incomplète et des transmissions hasardeuses se joignent celles qui résultent de la prédominance du goût dans la narration.

L'art et la science tendent à des buts différents par des voies distinctes. L'un cherche le beau, l'autre le vrai. Dans l'œuvre inégale où la nature, livrée à la cécité de ses agents, semble avoir pour unique fin de réaliser tous les possibles, la raison, plus clairvoyante, conçoit le mieux et tâche d'en exprimer l'idéal. La science, au contraire, aspire à connaître, non ce que devraient être les choses, mais ce qu'elles sont. Elle admet donc tout le réel, car elle vise à le bien comprendre, et rejette l'idéal parce qu'elle ne veut pas être trompée.

Quel est celui de ces buts que poursuivent les historiens et qu'ils atteignent le plus sûrement ? L'histoire, telle qu'ils l'ont faite, est un art et non une science. Soit dans leur préférence pour certains sujets, soit dans le triage et la mise en ordre des matériaux, soit enfin dans l'emploi d'ornements de convention et les artifices d'une exécution toute littéraire, les historiens cèdent à des préoccupations esthétiques dont l'effet inévitable est de fausser la réalité.

(1) *Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 535.

Dès le début, par le choix même de leurs sujets, ils font acte de goût et preuve de tendances idéales. Ce n'est point, en effet, la valeur scientifique des choses qui les attire, c'est leur intérêt dramatique ou pittoresque. Ils vont à ce qui brille, ils cherchent l'éclat et le bruit. Leur prédilection générale pour les personnages et les événements célèbres tient à ce qu'ils trouvent en eux des conditions spéciales de beauté. Il leur faut des êtres et des accidents choisis parmi ceux qui ont le plus vivement frappé l'imagination populaire. Cette manière de procéder, peu justifiable au point de vue de la science, est conforme aux exigences de l'art : qui aspire à réaliser le beau doit commencer par éliminer le trivial.

Le penchant des auteurs à rechercher de tels sujets trahit moins le désir d'instruire que celui d'intéresser. Pour qu'une histoire les tente, elle doit avoir une sorte de grandeur théâtrale, mettre en scène des héros, dérouler de surprenantes aventures, des péripéties singulières, de glorieux triomphes suivis d'accablants revers. Comme ces incidents abondent dans les vies des grands hommes, les guerres, les révolutions, les historiens ne consentent guère à traiter d'autres sujets. Ils savent que, pareille aux ombres d'Horace, la foule des lecteurs se plaît à de tragiques récits (1). « Les bons historiens, dit Montaigne, fuyent comme un eau dormante et « mer morte les narrations calmes pour regaigner les séditions, les guerres où ils sçavent que nous les appelons (2). » Ils étudient plus curieusement les époques orageuses et troublées que les temps tranquilles et réguliers. Leurs histoires finissent, comme les romans et les contes, quand ils n'ont plus à décrire qu'un bonheur monotone au sein de la

(1) « Magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus. »
(*Odes* II, 13.)

(2) *Essais*, III, 12.

paix (1). Les Césars, exécrable assemblage de tyrans, de fous et de monstres, ont eu Suétone et Tacite pour historiens ; mais le siècle des Antonins, le plus bel âge de l'antiquité, n'est connu que par les plats annalistes de l'*Histoire Auguste*. Ceux-ci même sont, sur les meilleurs princes, d'une désolante brièveté. A peine a-t-on, sur Antonin le Pieux, cinq ou six pages de Capitolin. Tant de vertu n'inspirait plus les auteurs. Qu'auraient-ils pu dire ? Le monde était heureux (2) !

Bayle se moque agréablement de cette disposition d'esprit : « Un écrivain qui n'a point de grands événements « à décrire s'endort sur son ouvrage et fait bâiller son lec- « teur ; mais une guerre civile, deux ou trois conspira- « tions, autant de batailles, les mêmes chefs tantôt abattus « et tantôt relevés, aiguisent sa plume, échauffent son ima- « gination et tiennent toujours en haleine ceux qui le lisent. « Je crois franchement que, si on lui commandait de faire « l'histoire d'un règne pacifique,... il se plaindrait de son « sort à peu près comme Caligula se plaignait de ce que, « sous son empire, il n'arrivait pas de grands malheurs. « Les désolations, les calamités publiques sont un avantage « pour l'historien et donnent du lustre à ses écrits... Quand « un historien peut débuter comme Tacite, par : — J'en- « treprends l'histoire d'une époque féconde en événements, « signalée par des combats, troublée par des séditions, « cruelle même pendant la paix ; quatre princes égorgés, « trois guerres civiles, des guerres étrangères et souvent « les unes et les autres à la fois (3),... — il provoque à son

(1) Froissart convient ingénument qu'il n'aime pas la paix. Elle ne lui donne rien à raconter. Il n'est curieux que de beaux faits d'armes et, quand les Flandres, pacifiées, ne lui en fournissent plus, il traverse la France et va chercher en Béarn des sujets plus intéressants de récits (*Chroniques*, III, 1).

(2) « *Felices nos !* » C'est le cri, si rarement entendu, par lequel les foules saluaient Trajan (Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, § 3).

(3) *Histoires*, I, 2.

« avantage son lecteur et il sait bien qu'il a trouvé une ma-
« tière favorable (1). »

Ailleurs, Tacite, abordant un sujet moins riche, se plaint avec une tristesse d'artiste du peu d'intérêt des choses du temps : « On ne doit pas comparer cet ouvrage avec ceux « qui exposent les anciens exploits du peuple romain. Là, « des guerres mémorables, des sièges fameux, des rois « chassés ou prisonniers ; et, au dedans, les querelles des « consuls et des tribuns, les lois agraires ou pour les blés, « les combats du peuple et des grands, offraient un libre et « vaste champ au génie de l'historien. Pour moi, je suis « resserré dans un sujet ingrat et stérile où l'on ne trouve, « pour tout incident, qu'une paix constante ou faiblement « altérée et les malheurs de simples citoyens sous un « prince peu jaloux d'étendre l'empire (2). »

On loue César et M. Thiers de leur sobriété, qui refuse de faire usage des artifices de l'art ; mais je trouve beaucoup d'art dans le choix de leurs héros (3), et leur sévérité de forme n'est qu'un raffinement de goût, une habile coquetterie. On peut être simple sans péril ou plutôt on l'est avec avantage quand on raconte César ou Napoléon. La vraie grandeur gagne à se passer d'ornements. Elle ressemble à ces femmes qui, confiantes en leur beauté, s'abstiennent de recherches d'ajustement, sachant qu'elles n'ont qu'à se montrer pour plaire et sûres d'éclipser des rivales en vain mieux parées. En ce qui concerne l'histoire, la simplicité réelle consisterait à traiter d'hommes et de faits communs.

La fantaisie des auteurs a sans doute des droits et nous ne prétendons pas la contraindre ; mais, quand ils se montrent aussi exclusifs dans leurs préférences, il importe

(1) *Dictionnaire philosophique*, au mot *Hercule*.

(2) *Annales*, IV, 22 et 33.

(3) Napoléon avait dit par avance que « les historiens qui voudraient « être beaux le loueraient » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, 21 octobre 1816).

de signaler les dangers auxquels cette méthode les expose. Par cela seul, en effet, qu'ils cherchent l'intérêt idéal, toute l'histoire est faussée. Les beaux sujets, qui sont l'exception, prennent une importance exagérée au détriment des autres, qui sont la règle, et l'on n'étudie plus les choses humaines que sous leur aspect pittoresque. Ainsi détournée, dès le point de départ, des voies de la science, l'histoire est engagée dans celles de l'art. Voyons où cette première méprise la conduit.

Un sujet choisi avec goût veut être traité avec art. Les mêmes considérations qui ont guidé l'historien dans la détermination d'une donnée le dirigent dans l'exécution et, comme il a voulu la matière belle, il l'embellira de son mieux. « Ainsi, dit Homère, l'artiste ajoute à un ouvrage « d'argent l'éclat d'une bordure d'or (1). »

L'élaboration porte d'abord sur les éléments du récit. Un ensemble de faits comprend toujours une multitude de causes, d'incidents, de circonstances et de résultats. Pourtant, on ne peut tout dire ; cela ne finirait pas. Il faut se réduire à de justes proportions, élaguer l'insignifiant et retenir l'essentiel. Comment les historiens opèrent-ils ce triage si important et si délicat ? Ils gardent ce qu'ils jugent le plus intéressant et rejettent ce qui ne leur semble pas pouvoir contribuer à l'agrément du récit (2).

Voyez-les à l'œuvre : ils disposent de documents recueillis de toutes parts qu'ils admettent, résument ou écartent suivant les convenances d'un art astreint à des lois de mesure. Thucydide, après avoir longuement réuni les matériaux de son histoire, dépouille cet amas de renseignements, en supprime un grand nombre et ne conserve

(1) *Odyssée*, VI, 132.

(2) « Et quæ
« Desperat tractata nitescere posse relinquit.
« Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet. »
(Horace, *Ad Pisones*, 150, 151.)

que les principaux. Salluste, opulent dilettante, travaille sur des mémoires rédigés par des scribes à son service ; il y choisit ou, selon son expression, *cueille* (1) les détails dignes de figurer dans un récit apprêté. Un joaillier n'assortit pas autrement des gemmes, ou une bouquetière des fleurs (2).

Mais cette préférence donnée aux traits saillants de l'histoire entraîne la mutilation et, par conséquent, l'altération de la vérité. Nous ne l'avons plus que par fragments. Les parties prosaïques, les petits faits, qui partout dominent, sont sacrifiés aux aspects brillants. Les historiens ne montrent qu'un côté des choses, le plus intéressant et le plus beau, je le veux bien, mais par suite le moins exact. « Même les histoires les plus fidèles, dit très bien Descartes, « si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des « choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins « en omettent-elles les plus basses et les moins illustres « circonstances, d'où vient que le reste ne paraît plus tel « qu'il est et que ceux qui règlent leurs mœurs par les « exemples qu'ils en tirent sont sujets à tomber dans les « extravagances des paladins de nos romans (3). » Montesquieu fait une remarque analogue : « On trouve, dans « les histoires, les hommes peints en beau, et on ne les « trouve pas tels qu'on les voit (4). » C'est qu'on a choisi ce qu'on nous raconte d'eux. On met leurs mérites en lumière, on laisse leurs vulgarités dans l'ombre, et en place d'hommes, on a représenté des héros. La sélection qu'opère le goût sur les données de l'histoire fait qu'une part prépon-

(1) « Carptim » (*Catilina*, 4).

(2) Justin, déclarant qu'il a choisi dans l'Histoire de Trogue-Pompée ce qu'elle avait de plus intéressant et de plus agréable, ajoute qu'il a fait, pour ainsi dire, un bouquet de fleurs (« breve veluti florum corpusculum feci », *Abrégé*, préface).

(3) *Discours de la méthode*, première partie.

(4) *Pensées diverses*.

dérante d'idéal se mêle aux réalités de la vie pour les embellir et les fausser.

Bien choisir, discerner les traits principaux d'un caractère, les incidents qui éclairent une situation, est une tâche difficile qui exige un tact sûr, un art plein de délicatesse. Tous ne le possèdent pas. « I'aime les historiens, dit Mon-
« taigne, ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui
« n'ont pas de quoy y mesler quelque chose du leur et qui
« n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser
« tout ce qui vient à leur notice et d'enregistrer, à la bonne
« foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent
« le iugement entier pour la cognoissance de la vérité...
« Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est
« digne d'être sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celuy
« qui est le plus vraisemblable... Ils ont raison de prendre
« l'auctorité de régler notre créance à la leur ; mais certes.
« cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux
« (ce qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils
« veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loi
« de iuger et par conséquent d'incliner l'histoire à leur
« fantasie... Ils entreprennent de choisir des choses dignes
« d'estre sceues et nous cachent souvent telle parole, telle
« action privée qui nous instruiroit mieux ; obmettent.
« pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas et
« peut-être encore telle chose pour ne la pas savoir dire en
« bon latin ou françois... Qu'ils iugent à leur poste, mais
« qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprèz eulx et
« qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments
« et par leur chois, sur le corps de la matière, ains qu'ils
« nous la r'envoyent pure et entière en toutes ses dimen-
« sions (1). »

Je suis de l'avis de Montaigne à l'égard des mauvais historiens qui défigurent l'histoire par un triage arbitraire :

(1) *Essais*, II, 10.

mais je me fierais moins que lui à la simplicité des simples et à l'excellence des excellents. Les naïfs, en effet, usent encore de beaucoup d'artifice, et, quant aux habiles, ce sont les plus dangereux interprètes de la vérité.

La science réprouve cette manière de procéder par élimination et par choix dans le triage des faits. Pour qui cherche à s'instruire, les moindres notions ont du prix et nulle parcelle de vérité n'est à dédaigner. Peut-être gagnerait-on à échanger ce que les historiens nous ont transmis pour ce qu'ils ont cru devoir omettre. « S'il m'était « donné, dit M. Renan, de choisir entre les notes d'un his- « torien original et son texte complètement rédigé, je pré- « fèrerais les notes. Je donnerais toute la belle prose de Tite- « Live pour quelques-uns des documents qu'il avait sous « les yeux et qu'il a parfois altérés d'une si étrange manière. « Un recueil de lettres, de dépêches, de comptes de « dépense, de chartes, d'inscriptions, me parle beaucoup « mieux que le récit le mieux dégagé (1). » C'est fort bien : mais comment M. Renan critique s'arrange-t-il avec M. Renan historien ?

Ces matériaux que le goût a choisis, le goût va les mettre en œuvre. Un travail de coordination est nécessaire pour composer un tout avec des fragments épars. Le récit doit, pour plaire, présenter de l'ordre, de la suite, de la proportion et de l'unité. On y veut une exposition, un nœud, des péripéties, un dénouement (2). Or, il est rare que, dans leur diffuse incohérence, les faits se présentent sous un aspect propre à contenter l'imagination. L'historien leur fera donc un peu violence afin de leur procurer, par une intelligente distribution, les qualités esthétiques dont ils sont dépour-

(1) *Essais de morale et de critique*, 1859, p. 36.

(2) « Il faut dans une histoire, comme dans une pièce de théâtre, « exposition, nœud et dénouement » (Voltaire, *Lettre* à d'Argenson, 26 janvier 1740).

vus. Il groupe les éléments du sujet, les dispose suivant des lois de contraste ou d'harmonie qui les font valoir les uns par les autres, tire d'indications sans lien un récit logique et anime l'ensemble d'un souffle de vie. Racine, s'essayant aux fonctions d'historiographe, dit d'après Lucien : « Quand on a fait provision de bons mémoires, « alors il faut les coudre et faire comme un corps d'his- « toire sec et décharné d'abord, pour y mettre ensuite la « chair et la couleur (1). » Au jugement de Fénélon, « la « principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre « et l'arrangement (2) ». Enfin, Villemain exige de l'historien, pour premier talent, « l'art de la composition, c'est-à- « dire l'art de disposer de la réalité comme l'imagination « elle-même dispose de ce qu'elle invente (3) ».

Mais c'est là un art tout littéraire. L'unique moyen de donner une belle forme au récit impose l'obligation d'adopter un plan et de le suivre, d'avoir un parti pris d'exécution. La tâche de l'historien ne diffère pas en cela de celle du dramaturge (4) ou du romancier. Comme eux, il doit assigner des rôles, combiner des scènes, préparer des effets, graduer l'intérêt et faire que le lecteur ne s'ennuie pas un instant (5). Il façonne ainsi une histoire plus idéale que réelle. Citons encore M. Renan : « Les textes ont besoin de l'interpréta- « tion du goût; il faut les *solliciter doucement* jusqu'à ce « qu'ils arrivent à se rapprocher et à former un ensemble « où toutes les parties soient heureusement fondues. » On

(1) *Œuvres complètes*, 1810, t. III, p. 378, et Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 48.

(2) *Lettre sur les occupations de l'Académie*, 7.

(3) *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, 28e leçon.

(4) Voltaire, auteur d'histoires et de tragédies, confond volontiers les deux genres : « Il n'y a, écrit-il, que des gens qui ont fait des tra- « gédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche « et barbare » (*Lettre* à d'Argenson, 26 janvier 1740).

(5) Voltaire met au nombre des devoirs de l'historien « celui de ne « point ennuyer » (*Lettre* à Nordberg, 1742). — « Le grand art « est d'arranger et de présenter les événements d'une manière inté- « ressante » (*Lettre* à Schowalof, 14 novembre 1761).

doit même alors sacrifier « la petite certitude des minuties » à la recherche de la vérité générale. « Dans les histoires de « ce genre, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir « réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un « récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne (1). » Mais se fier à l'ordre logique, quand l'illogique domine si souvent en histoire comme dans la vie, n'est-ce pas s'exposer à prendre l'idéal pour la réalité ?

Un célèbre historien, comprenant quels dangers ferait courir au crédit des œuvres d'histoire leur assimilation à des œuvres d'art, s'est ingénié à tracer entre les deux une ligne de séparation. Dans la préface où il a fait la poétique de l'histoire, — ou plutôt, comme on a pu dire, la poétique de son talent, — Thiers, comparant le portrait de Léon X par Raphaël et une de ses Vierges idéales, conclut que « l'histoire, c'est le portrait, comme les Vierges sont la « poésie (2) ». On pourrait s'armer contre l'auteur de cette concession périlleuse, car il entre beaucoup d'idéal dans les portraits les plus admirés. Le peintre, il est vrai, traduit une donnée réelle ; mais combien il y met du sien (3) ! Il pose son modèle, choisit l'expression de sa physionomie, la crée même quelquefois par son interprétation personnelle du caractère, drape le costume, arrange les accessoires, ordonne les fonds, dispose les jours, jette sur le tout la magie de la couleur, et, grâce à tant d'artifices, parvient à réaliser la beauté. L'œuvre achevée, le sujet, souvent vulgaire, est comme transfiguré. On a même alors deux portraits en un seul et l'idéal du peintre y est plus sûrement reproduit que la figure de l'original. De là vient que les divers portraits

(1) *Vie de Jésus*, Introduction, p. 55 et 56.

(2) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XII, Avertissement au lecteur.

(3) Thomas Lawrence disait : « Choisissez un trait dans la figure « de votre modèle, copiez-le servilement ; vous pourrez ensuite « embellir tous les autres ; le portrait sera ressemblant » (Mérimée, *Portraits historiques et littéraires*, p. 341).

peints par un grand maître ont un air de famille, tandis que les portraits du même sujet, exécutés par diverses mains, se ressemblent souvent très peu. Une disparité de goût, une modification d'attitude, un jeu de physionomie, une nuance d'expression, un ajustement, un rien ont suffi pour tout changer.

Le narrateur ne procède point autrement que l'artiste, et Lucien en fait l'aveu : « Un historien ressemble à Phidias, « à Praxitèle, à Alcamène ou à quelque autre de ces grands « artistes. Aucun d'eux n'a fabriqué... les matières dont ils « se sont servis... Ils ne leur ont donné que la forme. Ce fut « un effet de leur art de disposer la matière comme il con- « venait ; c'est aussi le travail de l'historien de donner aux « faits une belle ordonnance et de les produire sous le jour « le plus brillant (1). » Par cela même, il transforme le sujet et le marque à l'empreinte de son idéal. Selon le tour de son imagination, les choses prennent une valeur et une apparence variables. Il a une manière propre de les concevoir et de les exprimer, un style, c'est-à-dire une façon d'ennoblir et d'accentuer la réalité. Nous ne voyons ce qu'il nous montre que réfléchi par son goût. C'est un miroir qui nous renvoie des images (2), mais dont la moindre inégalité les fausse. Peut-il en être autrement et demandera-t-on que l'auteur s'efface ? Exiger que, dans son œuvre, rien ne trahisse sa présence, serait vouloir que l'histoire se fasse toute seule.

Thiers convient bien qu'il faut de l'art en histoire, et il se résout à le subir puisqu'on ne peut l'éviter ; seulement, il ne veut pas qu'on le voie, « car, dit-il, s'il se montre, je « me méfie et j'appréhende d'être trompé (3) ». C'est souhaiter simplement un trompeur habile. Loin d'écarter les prestiges qu'on redoute, cette réserve les admet dans leur

(1) *Comment il faut écrire l'histoire*, 51.
(2) *Id.*, *id.* et Thiers, Avertissement.
(3) *Id.*, *id.*

plénitude. Le comble de l'art, en effet, sa suprême perfection consistent à faire paraître naturelles des créations idéales (2). Admirons donc à ce titre les beaux récits, mais sachons bien que les plus parfaits sont les plus trompeurs.

Les historiens éprouvent un si vif désir de réaliser la beauté que, lorsque le sujet ne leur semble pas en être suffisamment pourvu par lui-même, ils n'hésitent pas à lui en prêter. Ils usent alors d'artifices décoratifs consacrés par la tradition. Cicéron a beau reprocher aux malavisés *(ineptis)* de mettre à l'histoire « des boucles et des frisures » ; peu d'auteurs ont assez de sévérité de goût ou de confiance en la vérité pour oser la montrer sans voiles. Ils savent que le nu est difficile à traiter, et, jugeant moins malaisé de faire leur Vénus riche que belle, ils l'habillent et l'attiffent à l'envi. Mais une vérité à qui tant d'ajustement est nécessaire devient à bon droit suspecte. La toilette a surtout pour fin de cacher des imperfections, car les coquettes sur le retour sont le plus artificieusement parées. L'histoire n'est pas jeune et son goût pour les atours laisse soupçonner bien des ravages.

A peine peut-on citer quelques historiens qui, nets, dédaigneux d'ornements empruntés, rejettent les conventions littéraires, les procédés d'école, les recettes académiques. Mais, pour un César, que d'écrivains dont le goût équivoque, plus occupé de l'agrément de la forme que de la solidité du fond, met à profit tous les expédients des rhéteurs ! Les historiens de ce genre disposent leur récit comme les directeurs de théâtre montent une pièce à grand spectacle, enlevant le succès au feu de la rampe, à force de décors, de trucs, de costumes et de jeux de scène. Ils pensent avoir remporté le prix de leur art quand ils ont réussi à faire de l'histoire une féerie et un éblouissement.

(2) « Summa ars est artem non apparere. »

Parmi les artifices le plus généralement employés pour produire de beaux effets, même aux dépens de la vérité, contentons-nous de citer les portraits, les tableaux et les harangues, brillants morceaux toujours mis aux meilleures places, et dans la composition desquels il entre manifestement moins d'exactitude que de fantaisie.

Mably tient que « les portraits répandent une grande « lumière sur l'histoire et en sont un des plus beaux orne- « ments (1) ». Cela pourrait être s'ils étaient fidèles ; mais la plupart sont peints d'imagination. Rarement les auteurs ont pu étudier sur nature les personnages dont ils prétendent retracer les traits, les mœurs et le caractère. Comme aux portraitistes de profession, il leur suffit d'un léger croquis pour ébaucher une ressemblance. Le reste est fait *de chic*. Les plus scrupuleux consultent les images peintes, sculptées ou gravées des hommes célèbres et composent leur idéal d'après un autre idéal. Quelques-uns se contentent d'imiter des modèles consacrés. Les historiens de nos jours, prompts à tirer parti des leçons des romanciers, ont, à leur exemple, renouvelé le genre des portraits. Curieux des moindres détails, ils analysent les physionomies, fouillent les caractères, dissèquent les cœurs, font tour à tour de la plastique, de la physiologie, de la médecine, de la psychologie, de tout hormis de l'histoire, et peignent ainsi des portraits qui sont assurément des merveilles de facture et de coloris, mais dont l'unique défaut est de ne ressembler à personne.

Les tableaux dont les historiens aiment à orner leurs récits sont moins véridiques encore, car plus l'action est complexe, plus sa restitution admet d'arbitraire. On ne saurait mieux comparer ces descriptions fictives de scènes dont le détail est presque tout imaginé, qu'aux illustrations dont une vogue récente fait le complément des ouvrages d'histoire et qui traduisent aux yeux les incidents pitto-

(1) *De la manière d'écrire l'histoire,* Œuv. compl., t. XII, p. 505.

resques du récit. Deux arts, rapprochés par de mutuelles sympathies, mettent ainsi en commun leurs prestiges et leurs erreurs. Des critiques moroses blâment cette intrusion de l'imagerie dans la science (1) : mais le public est contre eux et peut-être a-t-il raison. L'historien diffère-t-il beaucoup d'un peintre d'histoire, et l'histoire elle-même est-elle autre chose qu' « une vignette continue (2) »? Ajoutons que, malgré la liberté du crayon, les inadvertances de milieu et les anachronismes de costume, ce n'est pas toujours la composition du dessinateur qui est le plus inexacte. Comme conception idéale de la réalité perdue, de bons tableaux d'histoire sont aussi acceptables que les récits des annalistes. Les légendes hébraïques et chrétiennes revivent avec éclat dans l'œuvre des grands artistes (3). Les batailles d'Alexandre, par Lebrun, valent les narrations de Quinte-Curce, et telle toile de David, d'Horace Vernet ou d'Eugène Delacroix, n'est pas inférieure aux plus brillantes pages de nos historiens contemporains. Il n'y a chez les uns ni moins d'idéal, ni plus de vérité que chez les autres.

Veut-on une preuve parlante des préoccupations esthétiques auxquelles ont cédé, en dépit de la vraisemblance, les historiens de tous les temps? Je la trouve dans les harangues supposées que, jusqu'à la fin du dernier siècle, il était d'usage de mêler au récit des faits pour rompre par des ornements oratoires l'uniformité du style narratif. Ces exercices d'éloquence apprêtée montrent à nu la convention et le mensonge s'étalant avec candeur à côté de la prétention à l'exactitude. Le prétexte, comme toujours, était honnête. On voulait rendre compte des motifs d'agir, repro-

(1) « Ce n'est pas, dit malignement Furetière, que je veuille blâmer « les images, car on dirait que je voudrais reprendre les plus beaux « endroits de nos ouvrages modernes » *(Le Roman bourgeois, I)*.

(2) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. III, p. 421.

(3) Au moyen âge, les cathédrales, avec leurs illustrations de statues, de bas-reliefs, de vitraux et de peintures, étaient, comme on a dit, « la *Bible* des illettrés ».

duire les délibérations importantes, conserver des allocutions mémorables et perpétuer les triomphes de l'éloquence, non moins dignes d'admiration que ceux de la guerre. Entreprise louable, mais d'exécution malaisée, car rarement, lorsqu'un orateur parlait, des sténographes se sont rencontrés là juste à point pour nous conserver ses paroles.

Même les mots à effet que la tradition prête à des personnages célèbres, dans des circonstances solennelles, manquent en général d'authenticité, à en juger par ceux que notre âge a mis en crédit (1). La plupart sont dus à des hommes d'esprit qui les ont trouvés après coup et de sang-froid. Les héros n'ont pas d'ordinaire autant d'à-propos dans le feu de l'action. Une fois ces mots heureux jetés dans la circulation, on les répète, on les cite, on finit par y croire, car ils sont si bien en situation qu'ils n'ont pu manquer d'être dits. On les admire, non comme vrais, mais comme beaux, sans trop s'informer d'où ils viennent...

« Et voilà justement comme on écrit l'histoire »,

dit Voltaire (2) dans un vers aussitôt devenu proverbe, pour la confusion des historiens.

S'il en est ainsi de quelques mots, que sera-ce de longs discours? Les textes faisaient généralement défaut. N'importe! Les historiens ne sont pas embarrassés pour si peu. Ils suppléent par un léger effort d'imagination aux documents qui leur manquent et, ne pouvant rapporter ce que les orateurs ont dit, ils parlent simplement à leur place. Il est difficile de conserver beaucoup d'illusion quand, par

(1) Ainsi le cri attribué au chevalier d'Assas aurait été poussé par un sergent nommé Dubois, tué sur le coup et auquel d'Assas s'efforça vainement d'en restituer l'honneur (Voy Grimm, *Mémoires inédits*, t. I, p. 188). Le « *Finis Poloniæ !* » prêté à Kosciusko par le comte de Ségur *(Histoire du règne de Frédéric Guillaume III)*, a été démenti par Kosciusko lui-même (*Lettre* rectificatrice à de Ségur). L'apostrophe de Mirabeau, le mot de l'abbé Edgeworth à Louis XVI, l'invective de Cambronne à Waterloo, etc., autant d'apocryphes.

(2) *Charlot*, A. I, sc. 7.

exemple, on compare les trois allocutions différentes que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque (1) font débiter à la mère de Coriolan qui n'avait probablement pas adressé à son fils de discours en règle, car cela n'est guère dans les habitudes maternelles et quelques larmes sont, en pareil cas, plus pathétiques que de savantes périodes.

Thucydide convient qu'il ne lui a pas été possible de reproduire des harangues véritables : « J'ai, dit-il, prêté à « chacun le langage qui m'a paru le plus en harmonie « avec les circonstances où il se trouvait placé (2). » Tous les discours insérés dans son histoire sont en effet supposés, même ceux de Périclès qui, au rapport de Plutarque, n'en avait pas écrit un seul (3). A l'exemple de Thucydide, la plupart des historiens classiques ont cultivé avec soin ce genre d'éloquence fictive et soufflé leurs personnages sans s'apercevoir qu'en cessant d'être rapporteurs ils devenaient faussaires et transformaient, par amour de la rhétorique, la science en roman. Quelque-uns même, et des plus graves, qui auraient pu transcrire des harangues authentiques, ont préféré nous donner des compositions de leur cru et dire autrement les choses quand ils pensaient pouvoir les mieux dire. L'exemple de Tacite est là pour prouver qu'ils n'hésitent pas alors à sacrifier le respect de la vérité à la recherche de l'idéal littéraire. On sait en effet que le discours de Claude au Sénat dont, par malheur pour l'historien, on a retrouvé à Lyon le texte gravé sur bronze, n'est pas celui que l'auteur des *Annales* lui fait tenir (4). Tacite en a composé un à son gré, dans une langue plus ferme, craignant sans doute de déparer son beau style par la naïveté un peu

(1) Cfr. *Annales*, II, 40 ; *Antiquités romaines*, VIII ; et *Vie de Coriolan*.

(2) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I.

(3) *Vie de Périclès*.

(4) Cfr. *Annales*, II, 24 et les *Tables claudiennes* du musée de Lyon.

gauche de la prose officielle. Pour comble de mésaventure, il se trouve justement que ce qu'il a supprimé comme trop peu littéraire présentait le plus d'intérêt historique.

Presque toujours ces allocutions imaginaires violent outrageusement les convenances de l'histoire, car un auteur à qui la langue démange ne regarde guère, pour épancher sa faconde, à la vraisemblance des situations. Plutarque critique à bon droit « les longs preschements et grandes « traînées d'harangues » que certains historiens font débiter par des capitaines au moment de livrer bataille (1), ce qui, remarque d'Aubigné, « n'est pas du métier (2) ». En outre, l'écrivain disert prête à toutes sortes de gens ses idées et son langage. Dans Thucydide, le corroyeur Cléon s'exprime avec non moins d'élégance que Périclès. Chaque héros devient bel esprit quand c'est un bel esprit qui le fait parler. Le Cyrus de Xénophon disserte et moralise comme un élève de Socrate ; Josèphe attribue aux patriarches de la *Genèse* des discours selon le goût des rhéteurs alexandrins (3) ; et, dans les *Décades*, Annibal se montre l'émule des lettrés du siècle d'Auguste. « J'ai regret, dit à ce propos « Montesquieu, de voir Tite-Live jeter ses fleurs sur ces « énormes colosses de l'antiquité (4). »

La querelle que nous suscitons aux historiens semblera peut-être futile. On traite volontiers de hors-d'œuvre, et l'on admire à part comme exercices d'école, ces dissertations de rhéteurs pérorant à plaisir sur de beaux sujets. Mais on s'oublie quelquefois quand on s'écoute parler, et les auteurs font preuve de plus de verbosité que de discrétion. Les personnages de Thucydide discourent presque autant qu'ils agissent. Les trente-neuf discours insérés dans son histoire remplissent le quart de l'ouvrage. Pour Salluste, c'est pis

(1) *Œuvres morales*, instructions pour ceux qui manient les affaires d'État.

(2) *Histoire universelle*. 1616, t. I, préface.

(3) *Antiquités judaïques*.

(4) *Consid. sur les causes de la gr. et de la décad. des Romains*, v.

encore. La narration semble n'être plus qu'un accessoire : les discours deviennent le principal. Aussi, tandis que son *Histoire romaine* a péri, quelques-unes des harangues qui en faisaient l'ornement nous sont parvenues. Le temps a traité ces parties selon leurs mérites : il a jeté à l'oubli l'œuvre de l'historien et conservé celle du rhéteur.

Sous l'empire de ces habitudes d'amplification oratoire, le mal ne se borna pas à l'introduction frauduleuse de quelques discours supposés dans la trame du récit ; le récit lui-même, inspiré par la rhétorique, étala de l'emphase et voulut être éloquent. Cicéron qualifie l'histoire « d'œuvre « essentiellement oratoire (1) », et M. Taine a fait voir que, dans Tite-Live, l'orateur prime l'historien (2). Bossuet, écrivant sous forme de *Discours* son *Histoire universelle*, n'y déploie pas moins d'éloquence que dans ses *Oraisons funèbres* et dans ses *Sermons*.

Les historiens de la Renaissance, imitateurs empressés des anciens, n'eurent garde de négliger un embellissement consacré par de grands modèles et entrecoupèrent leurs récits de harangues soignées avec une prédilection visible. Montaigne dit de celles où se complaît le prolixe Guichardin : « Quant à la partie de quoy il semble vouloir se pré-« valoir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en « a de bons et enrichis de beaux traicts ; mais il s'y est « trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant « un sujet si plein et si ample et à peu près infiny, il en « devient lasche et sentant un peu trop le cacquet scholas-« tique (3). »

Au XVIIe siècle, de Thou et Mézerai font encore disserter longuement leurs personnages. Le second, plus sensible au

(1) « Opus hoc oratorium maxime » *(De Legibus*, I, 2) ; « Quan-« tum munus sit oratoris historia » *(De Oratore*, II, 11).

(2) *Essai sur Tive-Live*. Il tient même les harangues de cet auteur pour la partie la plus utile de son histoire (p. 135).

(3) *Essais*, II, 10.

renom d'habile écrivain qu'à celui d'historien exact, revendique hautement les discours qu'il leur prête. Il serait fâché si quelque lecteur naïf allait se méprendre et croire que les belles choses qu'ils récitent ont été vraiment dites par eux. Son amour-propre d'auteur n'en veut pas courir le risque et nous crie : « *Me, me adsum qui feci !* » Il se vante même, avec une complaisance candide, de n'avoir pas été parfois trop mal inspiré. Plusieurs de ces discours mériteraient en effet d'être loués dans une classe de rhétorique, et Voltaire juge celui de Biron comparable à ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Je reconnais volontiers que, chez les maîtres, certaines harangues sont célèbres à juste titre, et je ne refuse point de les admirer. Le seul défaut que je leur reproche, c'est de n'être pas à leur place. Je les trouverais parfaites dans des ouvrages d'imagination.

Enfin, si l'on examine le détail de l'exécution, l'importance attachée par les historiens à l'excellence du style est pour eux une dernière cause et non la moins grave d'infidélité. En vain Pline le Jeune leur assure que « l'histoire « plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite (1) » ; ils ne se fient guère en des grâces négligées. Ils savent que les qualités littéraires ajoutent singulièrement à la valeur des ouvrages d'histoire quand elles n'en font pas tout le prix. De l'aveu même des auteurs, bien écrire est une condition essentielle pour écrire l'histoire (2), et le rang distingué que les compositions les plus renommées occupent dans les littératures classiques montre clairement où le succès a été cherché. On veut des artistes en beau langage, des

(1) « Historia quoque modo scripta delectat » (*Epist.* V. 8).

(2) « Pour être historien, il faut être un grand écrivain » (Taine, *Essai sur Tite-Live*, conclusion).

« Le style est une partie essentielle de l'histoire » (Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*, Œuv., t. XII, p. 109).

maîtres dans l'art de bien dire (1). Aussi voyons-nous sans étonnement nos meilleurs historiens entrer de plain-pied à l'Académie française et figurer avec honneur parmi des poètes, des orateurs, des dramaturges et des romanciers, tandis qu'ils seraient dépaysés et comme en peine de leur mérite à l'Académie des sciences, au milieu de géomètres, d'astronomes, de physiciens et de chimistes. On leur rend une exacte justice : ce sont des littérateurs et non des savants.

Les hommes de science, uniquement occupés du fond des idées, accordent peu d'attention à l'agrément de la forme qui n'ajoute rien à l'excellence de la vérité. Comme ils estiment surtout l'originalité des découvertes et la nouveauté des aperçus, ils ne font presque aucun cas des élégances de l'expression, qui plaisent, mais ne prouvent rien, et risquent de faire, par surprise, passer des erreurs. Nul ne songe à s'enquérir si Kepler, Galilée, Newton ou Lavoisier savaient bien écrire, car cela importe peu. On cherche ce qu'ils ont dit et non la manière dont ils l'ont dit. Le vrai style scientifique vise surtout à la précision et à la clarté. Il évite même de faire au goût idéal des concessions périlleuses et refuse de parer la vérité d'ornements qui ne lui conviennent pas (2). Lorsqu'il arrive à la beauté, c'est sans y prétendre et à force d'austérité. On peut donc tenir pour incompatibles les mérites contraires dont cherchent à faire preuve les littérateurs et les savants. Ceux qui, comme Buffon et Fontenelle, ont essayé de les unir, y ont assez mal réussi, car les parties de leurs ouvrages que les lettrés goûtent le plus sont justement celles que les savants prisent le moins.

(1) D'après Denys d'Halicarnasse, Thucydide « passa vingt-sept ans à « retoucher son livre, limant et repolissant chaque phrase, chaque « mot » *(Examen du style de Thucydide)*. Augustin Thierry a eu le même souci du style.

(2) « Ornari res ipsa negat, contenta doceri. »
(Manilius, *Astronomicon*, III, 39.)

Tant de sévérité ne conviendrait pas aux historiens dont la tâche consiste moins à dire des choses nouvelles qu'à redire des choses connues d'une façon neuve et brillante (« *non nova, sed noviter* »). Ils ont donc, avant tout, besoin des ressources du style, car ils doivent n'être pas vulgaires en traitant des sujets rebattus et raconter mieux que personne ce que tout le monde sait. Conséquemment, ils ne négligeront rien de ce qu'ils croient pouvoir procurer à la forme de la beauté. Quintilien leur en fait une recommandation expresse (1). N'est-il pas significatif que les histoires les plus admirées soient celles qui ont le plus de valeur littéraire ? La gloire ne va point aux investigateurs les plus sagaces, mais aux meilleurs écrivains. « Le style, dit Sainte-Beuve, « est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, le royaume « de ce monde (2). »

Mais à combien de sacrifices dans le détail ce soin de la forme et le culte de la phrase n'entraînent-ils pas des écrivains plus soucieux de perfection littéraire que de rigueur scientifique. Dès qu'un auteur s'applique à bien dire, il ne peut plus être exact que par négligence, car la vérité vient pour lui après l'agrément. Il dira volontiers avec La Fontaine :

« Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
« C'est tout. Après cela, censeurs, je vous conseille
« De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille (3). »

Les moindres concessions faites aux exigences du goût, un mot pittoresque mis en place du mot juste, l'adjonction d'une épithète non moins perfide qu'élégante, l'évocation d'une image qui frappe l'esprit mais égare l'idée, l'arrangement des termes, le balancement d'une période savamment équilibrée, la recherche du nombre et de l'harmonie,

(1) Ego vero narrationem... omni qua potest gratia et venere exornandam (*Instit. orat.*, IV, 2 et X, 1).
(2) *Port-Royal*, t. II, p. 443.
(3) *Contes*, III, 1, 28.

deviennent pour la vérité autant de pièges où elle se perd. Par suite de ces continuelles altérations, l'infidélité s'étend sur tout. « On ne peut nier que le soin du style n'entraîne « certains sacrifices de la pensée. Bien écrire... est une « opération singulièrement compliquée, un compromis « perpétuel où l'originalité et le goût, l'exactitude scienti- « fique et le purisme tirent l'esprit en sens inverse. Un bon « écrivain est obligé de ne dire à peu près que la moitié de « ce qu'il pense, et, s'il est avec cela un esprit conscien- « cieux, il est obligé d'être sans cesse sur ses gardes pour « n'être pas entraîné par les nécessités de la phrase à dire « bien des choses qu'il ne pense pas (1). »

Montaigne raille les historiens qui font de l'histoire un exercice de style : « Le plus souvent on trie pour cette « charge... des personnes entre le vulgaire pour cette seule « considération de sçavoir bien parler ; comme si nous ne « cherchions d'y apprendre que la grammaire ; et eulx ont « raison, n'ayant été gagez que pour cela et n'ayant mis « en vente que le babil, de ne se soulcier principalement « que de cette partie... (2). » Paul-Louis Courier traite Plutarque, ce rhéteur de génie, avec une sévérité brutale : « Son mérite est tout dans le style. Il se moque des faits et « n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de « paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la « bataille de Pharsale si cela pouvait arrondir tant soit peu « sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle « histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les « ornements du goût (3). » L'histoire n'est-elle pas jugée comme science quand on en peut parler de ce ton ?

En admettant une aussi large part d'idéal, l'histoire devait surtout plaire aux littérateurs, qui, de tout temps, ont été

(1) Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 71.
(2) *Essais*, III, 10.
(3) *Lettre*, août 1809.

attirés vers elle par une vocation manifeste. Leur empressement à traiter des sujets historiques m'inspire, je l'avoue, une involontaire méfiance. Pour que la matière les tente, il faut qu'elle prête singulièrement au travail de l'imagination et aux artifices du goût. Les grands écrivains ne mettent pas d'ordinaire avec tant de zèle leur talent d'exposition au service des connaissances positives. Confinés dans le culte de l'art pur, ils abandonnent la science pure aux savants. La Vérité, vierge austère, n'est pas habituée, comme les Muses, à recevoir des amants de l'idéal de flatteurs hommages, et lorsque, par exception, ces libertins la courtisent, c'est qu'ils veulent l'induire à mal. Quand on voit les Grecs s'introduire, sous ombre de bonne amitié, dans la cité des Troyens, la plus vulgaire prudence ne conseille-t-elle pas, avec Cassandre, de suspecter quelque trahison ?

Ce sont naturellement les poètes qui, d'instinct, manifestent pour l'histoire le goût le plus vif. Ceux qui se trouvent affligés d'une imagination paresseuse ou à court d'inspiration prennent volontiers les annales des peuples comme un recueil de fables toutes préparées où ils n'ont qu'à choisir. Cela les dispense de la fatigue d'inventer. De même que les musiciens, parmi lesquels on rencontre plus d'habiles exécutants que de maîtres compositeurs et qui se bornent communément à broder sur des thèmes connus de brillantes variations, les auteurs adoptent de banales légendes et s'appliquent à les faire valoir par la supériorité de la mise en œuvre.

Historiens et poètes traitent à l'envi les mêmes données et travaillent ensemble à poétiser la vie humaine. Racine emprunte Néron à Tacite, et, Shakspeare, César à Plutarque. Parfois aussi les poètes fournissent des sujets aux historiens. C'est un échange de bons offices et comme la mutualité du crédit entre deux arts en quête du même idéal. Une certaine dose de poésie paraît nécessaire en histoire. Lucien demande « qu'un petit vent poétique enfle les voiles du

« navire et le fasse glisser à la surface des flots (1) ». Villemain exige aussi que l'historien « soit poète pour être « vrai (2) ».

Dans l'exécution de leurs œuvres, les historiens usent des mêmes artifices et souvent des mêmes licences que les poètes (3). Ils mettent également en action les ressorts de l'admiration, de la crainte, de l'horreur et de la pitié. Suivant que le sujet le veut ou s'y prête, ils savent prendre des tons divers. Lyriques dans le dithyrambe, ils sont véhéments dans la satire et touchants dans l'élégie. Ils font d'une guerre héroïque un fragment d'épopée, mettent en tragédie les catastrophes lamentables et tournent vivement une intrigue en comédie. Le récit des guerres médiques dans Hérodote a l'allure d'un chant d'Homère; Tacite est le vrai tragique latin; Jean de Muller a fait de l'histoire de la Suisse une pastorale, et nombre d'historiens nous arrangent la révolution française en mélodrame. Quelquefois même, par suite de la confusion inévitable des genres, le merveilleux se glisse dans le récit et, malgré le précepte d'Horace, les dieux interviennent au dénouement pour tirer l'auteur d'embarras.

Ainsi réglées par les lois d'une poétique ingénieuse, les compositions historiques peuvent entrer, sans désavantage, en parallèle avec celles des poètes et leur disputer la palme de l'idéal. La principale différence qui les distingue consiste en cela que les unes sont en prose tandis que les autres sont en vers (4). N'est-ce pas l'emploi du mètre qui sépare, plus que tout le reste, Homère d'Hérodote, Juvénal de Tacite, la *Henriade* du *Siècle de Louis XIV* et *Jocelyn* des *Girondins*? Supposez ces poèmes écrits en prose et ces his-

(1) *Comment il faut écrire l'histoire*, 45.

(2) *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, 29e leçon.

(3) « Græcis historiis plerumque poetico similis est licentia » (Quintilien, II, 4).

(4) Est enim proxima poetis historia et quodammodo carmen solutum (*Id.*, X, 1).

toires mises en vers, qui s'apercevrait d'une métamorphose et s'aviserait de protester ? De si poétiques récits devraient être partagés non en chapitres, mais en chants, et placés, comme les neuf livres d'Hérodote, sous le patronage des Muses. La mythologie grecque faisait avec raison figurer Clio parmi les inspiratrices de l'art, et les Spartiates les invoquaient toutes ensemble « afin que leurs exploits « fussent dignement célébrés (1) ».

L'idéal envahit donc de toutes parts l'histoire pour l'embellir et la fausser. Le procédé de la narration, qui n'expose que des faits choisis, trie les éléments du récit, les combine avec goût, les relève d'ornements empruntés, les exprime en style littéraire et transfigure le tout en chefs-d'œuvre, n'a rien de scientifique et relève des artifices établis pour réaliser la beauté. L'historien, simple romancier qui se croit naturaliste, imite, interprète la nature, il ne la reproduit pas avec une rigoureuse exactitude. Il applique les mêmes règles et emploie les mêmes moyens que le poète ou le conteur. Alors donc qu'il se déclare uniquement épris de la vérité, il s'abuse, car, sans qu'il en ait conscience, ses affections sont partagées. Il aime le beau à l'égal du vrai, quelquefois même davantage, et sa prédilection éclate malgré lui. Sans doute, il se propose d'instruire, son intention est formelle ; mais il veut aussi plaire, cela est trop évident. Le résultat de cette double étude est un récit orné où le faux et le vrai se mêlent en diverses proportions. Il n'est même pas sans exemple que, libres de choisir, des historiens aient préféré d'agréables mensonges à des relations véridiques, mais sans attrait (2). Plusieurs qui ont, comme Vertot, fait leur siège par avance, se refusent ensuite à

(1) Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens*.
(2) « Il est permis aux rhéteurs d'altérer l'histoire afin de pouvoir « faire des récits plus agréables » (Cicéron, *Dialogue sur les orateurs illustres*, 11).

changer, par scrupule importun d'exactitude, une version réussie. Qu'importe d'être fidèle ? L'essentiel n'est-il pas de plaire, et de quoi pourrait se plaindre un lecteur charmé ?

Le mot effrontément naïf de Vertot a discrédité son *Histoire de l'ordre de Malte* et compromis son renom d'historien. D'autres pourtant l'ont osé redire, car beaucoup l'avaient pensé. Lorsque l'abbé de Choisy eut publié son *Histoire de l'Église*, en onze volumes in-quarto, il disait se raillant lui-même : « Grâce à Dieu, mon histoire est « faite, je vais maintenant me mettre à l'apprendre ». Peut-être eût-il mieux valu commencer par là. — Dans ses *Essais sur l'Histoire de France*, Chateaubriand avait raconté, d'après Froissart, comment, la nuit du désastre de Crécy, Philippe de Valois vint, réduit à une escorte de quatre chevaliers, demander asile au château de Broye. — « Ouvrez, dit-il au châtelain, c'est la *fortune* de la « France ! » — « Parole plus belle, ajoutait l'auteur, que « celle de César dans la tempête, confiance magnanime, « honorable au sujet comme au monarque et qui peint la « grandeur de l'un et de l'autre dans cette monarchie de « saint Louis (1). » Or, ce beau mot, si complaisamment loué, était de l'invention de Chateaubriand. Buchon, éditeur des *Chroniques*, lui fit observer que le texte de Froissart portait simplement : « Ouvrez, c'est *l'infortuné* roi de « France ! (2) » Chateaubriand sourit et se contenta de répondre : « Oui, mais c'est mieux comme je l'ai mis. » — La citation, reconnue fausse, fut maintenue, cela va sans dire, et a prévalu, comme de raison. Une réponse pareille est attribuée par La Beaumelle à Voltaire (3). Elle a pu être faite plusieurs fois, car les occasions n'ont pas manqué. Voltaire s'est d'ailleurs absous d'avance par ce vers propre à consoler de quelques méchantes critiques les

(1) *Œuvres complètes*, 1832, t. VI, p. 303.
(2) *Chroniques*, édit. Buchon, I, 292.
(3) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XIV, p. 100.

historiens surpris en flagrant délit d'infidélité volontaire :

« Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite ! »

Parvenue à ce point où l'intérêt de l'art prime celui de la science, l'histoire confine de si près au roman historique que je ne voudrais pas être chargé de tracer entre les deux genres une ligne de démarcation. Ce sont l'un et l'autre, suivant la définition qu'Auger donne du second, « des « monstres nés des amours adultères du mensonge et de la « vérité ».

Écrites sous de pareilles inspirations, les compositions des historiens ne peuvent être acceptées que comme des peintures idéales de la vie humaine, dont la valeur égale à peine celle des ouvrages de pure imagination. Quelques-uns même la déclarent inférieure, et tel est le sentiment d'Aristote quand il juge l'histoire moins instructive que la poésie. Citons ses paroles remarquables et d'un sens profond : « La vraie différence entre l'historien et le poète, « c'est que l'un raconte ce qui a été, et l'autre ce qui aurait « pu être. C'est là ce qui fait que la poésie est quelque « chose à la fois de plus philosophique et de plus sérieux « que l'histoire, puisque la poésie s'occupe davantage de « l'universel et que l'histoire s'occupe davantage du parti- « culier (1). » Quoique dépourvue de réalité objective, la poésie est en effet plus vraie que l'histoire parce qu'elle cherche, par intuition, la vérité dans l'ensemble, sans s'égarer dans le détail. L'histoire, plus exacte en apparence, a moins de vérité générale, parce qu'elle ne fait connaître que des particularités. L'une crée des types et résume en eux des multitudes ; l'autre se borne à signaler des individus et des accidents. Les conceptions des poètes, conformes aux mœurs d'une époque, à un état de l'esprit humain, en sont

(1) *Poétique*, ch. IX.

l'expression plus fidèle que les récits des historiens où revivent seulement des faits d'exception. « Les anciens, dit « Strabon, définissaient la poésie une sorte de philosophie « première qui nous introduit dans la science de la vie et « nous instruit agréablement de tout ce qui est relatif aux « mœurs, aux passions et aux actions de l'homme (1). »

Il est donc juste de reconnaître avec Bacon que « la « poésie corrige l'histoire ». Elle en est du moins le complément nécessaire. De l'avis de Buckle, « les poètes sont, « à leur manière, des observateurs consommés ; leurs « observations réunies forment un trésor de vérités qui ne « le cèdent en rien aux vérités de la science, et dont la « science elle-même doit tirer parti, sans quoi elle souf- « frira de cette négligence (2). » Si donc il nous fallait choisir entre les œuvres des poètes et celles des historiens, nous opterions pour les premières. Sans aller jusqu'à prétendre, avec Paul-Louis Courier, qu' « il y a plus de vérité « dans Rabelais que dans Mézerai », on peut dire que les poètes valent au moins les historiens et souvent les dépassent en largeur d'informations. L'Inde ancienne, dépourvue de littérature historique, nous est mieux connue par ses hymmes et ses épopées, que ne l'est, par ses annalistes, la Chine à qui les grands poètes ont manqué. Mieux qu'aucun logographe, Homère a dépeint le cycle héroïque de la Grèce. Au jugement de Platon, les comédies d'Aristophane donnaient la plus juste idée du gouvernement d'Athènes. Pour l'étude du moyen âge, les recueils de barbares chroniqueurs sont moins instructifs que les *Chansons de geste*, les *Romans* de chevalerie, les *Fabliaux* et les *Mystères*. Par une vue de génie, Vico avait pressenti en Dante l'historien idéal de son temps. Enfin, je le dis tout bas, si jamais la postérité s'enquiert de nous, il se pourrait que les contes de nos romanciers lui parussent une mine de ren-

(1) *Géographie*, I, 2, § 3.
(2) *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. XX.

seignements plus riche que la collection entière de nos historiens.

§ III

INFLUENCE DE L'INTÉRÊT ET DES PASSIONS

Ce qui reste de la vérité en histoire, après qu'elle a subi les artifices et les prestiges du goût, se trouve compromis par les calculs de l'intérêt ou des passions.

La vérité n'a pas de plus grande ennemie que la passion, parce que celle-ci, uniquement occupée du soin de se satisfaire, tourne tout à son avantage. Le désir, « père de la pensée », incline la croyance dans les directions qu'il suit et montre les choses sous le jour qui lui convient. Partout donc où la passion se laisse voir, partout même où l'on est en droit de la soupçonner, il y a lieu de se méfier, car elle ne sera sincère que si elle a intérêt à l'être, cachera ce qui risquerait de lui nuire, et ne reculera pas même devant l'imposture, si une imposture peut la servir.

L'étude de la science impose un désintéressement absolu. La seule passion qui doive l'animer dans ses recherches est le désir de trouver la vérité et de la dire, quelle qu'elle soit. L'histoire aussi réclame des esprits libres d'attachements étrangers, car on ne peut pas servir deux maîtres à la fois, et il faut choisir entre l'intérêt et la vérité. Les historiens sont, en théorie, unanimes sur ce point. Lucien exige de qui écrit l'histoire qu'il n'ait rien à espérer ni à craindre de personne, qu'il soit incorruptible, ami de la franchise, ne donnant rien à la haine ni à l'amitié, n'ayant rien de flatteur ni de servile, accordant à chacun ce qui lui est dû, sans maître, sans patrie, ne sacrifiant qu'à la vérité et indifférent à tout ce qui n'est pas elle (1). — « Tous ceux, dit

(1) *Comment il faut écrire l'histoire*, 39, 40 et 41.

« Bayle, qui savent les lois de l'histoire, tomberont d'ac-
« cord qu'un historien qui veut remplir fidèlement ses
« fonctions doit... se mettre le plus qu'il lui est possible
« dans l'état d'un stoïcien qui n'est agité d'aucune passion.
« Insensible à tout le reste, il ne doit être attentif qu'aux
« intérêts de la vérité et il doit sacrifier à cela le ressenti-
« ment d'une injure, le souvenir d'un bienfait et l'amour
« même de la patrie. Il doit oublier qu'il est d'un certain
« pays, qu'il a été élevé dans une certaine communion,
« qu'il est redevable de sa fortune à tels et tels, et que tels
« et tels sont ses parents ou ses amis... Si on lui demande :
« D'où êtes-vous ? Il faut qu'il réponde : Je ne suis ni
« Français, ni Allemand, ni Anglais, ni Espagnol, etc.,
« je suis habitant du monde ; je ne suis ni au service
« de l'empereur, ni au service du roi de France, mais
« seulement au service de la vérité (1). » Enfin, Saint-Simon veut que l'historien « préfère la vérité à tout et la « chérisse même contre lui-même (2) ».

Voilà l'idéal ; la réalité est autre. Les historiens se prétendent tous animés du seul désir d'être véridiques. Ils nous prodiguent à l'envi, dans les préambules de leurs histoires, les assurances d'un parfait détachement (3) ; nul engagement ne les lie, nulle affection ne les trouble ; mais leurs œuvres parlent plus haut qu'eux et disent tout le contraire. « Tel, dit d'Aubigné, se vante de « liberté, de fouler aux pieds sa passion, qui montre sa tête « tondue et sa conscience vendue dès son commence-« ment (4). » Saint-Simon, parvenu au terme de ses *Mémoires*, confesse les passions qui l'ont agité et que d'ailleurs il lui serait difficile de cacher : « On est charmé

(1) *Dictionnaire historique*, au mot *Usson*, note F.
(2) *Mémoires*, Introduction.
(3) Salluste, *Catilina*, préface ; Tacite, *Histoires*, I, 1, et *Annales*, I, etc.
(4) *Histoire universelle*, 1616, t. I, préface.

« des gens droits et vrais, on est irrité contre les fripons... « on l'est plus encore contre ceux dont on a reçu du mal. « Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique « donc point d'impartialité, je le ferais vainement (1). » Il suffit de rapprocher cet aveu final des déclarations de principes du début pour voir comment les historiens tiennent leurs promesses.

Un complet désintéressement, facile à ceux qui étudient les sciences abstraites, est impraticable en histoire, science concrète où les actions des hommes, œuvre de passion, sont observées et traduites avec passion. L'historien n'est pas un pur esprit interrogeant l'ordre stable des choses et scrutant un personnage comme le naturaliste une espèce d'animaux, ou un événement, comme le chimiste une combinaison de substances ; c'est un homme qui regarde vivre d'autres hommes et qui apporte à ce spectacle, plus encore qu'au théâtre, un cœur prompt à s'émouvoir, des préventions pour ou contre, des sympathies ou des antipathies déclarées. Tous les sentiments qui dominent les hommes et les amènent à composer avec le devoir se retrouvent, non moins impérieux, dans l'âme de l'historien et l'induisent à composer avec la vérité. L'intérêt, l'amour-propre, l'amitié, la haine, la cupidité, la peur, le ressentiment, la reconnaissance, l'admiration, le mépris, l'indignation, la pitié.... le sollicitent de toutes parts et conspirent contre sa véracité. Voyons jusqu'où ces influences peuvent s'étendre.

En tête des historiens les mieux informés viennent les auteurs mêmes des faits qu'ils rapportent. Mais la passion qui les dominait quand ils agissaient les inspire encore quand ils écrivent. L'amour-propre, d'ailleurs, a pour lui-même de tels égards et tant de condescendance que, lorsqu'il dépose sur ce qui le touche, son témoignage doit être

(1) *Mémoires*, conclusion.

tenu pour le plus suspect de tous. Les *Mémoires*, cette branche si féconde de l'historiographie française, attestent à chaque page combien les hommes qui se racontent au public sont prodigues, pour leur personne, d'estime, de ménagements et d'indulgence. Sans cesse attentifs à se louer ou à se disculper, ils étalent leurs avantages, se découvrent des mérites qu'on n'aurait point soupçonnés, dissimulent de leur mieux des imperfections trop visibles et ne manquent pas de rejeter sur autrui la responsabilité de leurs fautes. L'homme, a-t-on pu dire, est un animal apologétique quand il parle de lui-même et critique quand il parle des autres. La certitude qu'il a d'être déprécié par eux fait que, pour rétablir la balance, il regarde comme licite d'exagérer un peu sa valeur. Bernal Diaz del Castillo, répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir, dans sa *Chronique*, parlé trop favorablement de lui et de ses compagnons, dit avec non moins de naïveté que de raison : « Et si nous ne disions pas du « bien de nous, qui donc le ferait ? » Jamais on n'a vu autobiographe se maltraiter. Cela serait contre nature. Ceux mêmes qui, résolus à faire une confession publique, feignent de s'administrer la discipline, ne s'appliquent point de trop rudes coups et frappent souvent à côté. Rousseau met un orgueil démesuré dans l'aveu de ses défaillances morales, et l'humilité avec laquelle saint Augustin déplore ses égarements passés est une continuelle apologie de sa sagesse présente. « La fausse gloire et la fausse modestie « sont, dit le cardinal de Retz, les deux écueils que la plupart « de ceux qui ont écrit leur propre vie n'ont pu éviter (1). »

L'auteur a-t-il eu part aux affaires publiques ? il s'attribue aussitôt le premier rôle. Cet esprit de personnalité absorbante et prolixe rebute dans les *Mémoires* de Sully. Tout ce qui s'est fait de bien sous le règne de Henri IV est son ouvrage. Nulle mesure habile n'a été prise qu'il ne l'ait

(1) *Mémoires*, I.

conseillée, nulle faute commise qu'il ne s'y soit opposé. Il est l'unique auteur de la fortune de son maître... Les *Mémoires* de Metternich sont un autre exemple de cette suffisance imperturbable (1). « Si l'on en croyait certaines « gens, dit un spirituel moraliste, l'histoire universelle serait « leur portrait en pied, de profil, de face, par devant et par « derrière (2). »

Cette manière de tout ramener à soi et de se hausser sur un piédestal n'est pas un travers spécial à la médiocrité prétentieuse ; les plus grands hommes n'en sont pas exempts. César et Napoléon le prouvent. Il semble que des narrateurs assurés de tant de gloire auraient pu être véridiques sans péril, donner plutôt l'occasion de louer leur franchise, et ne pas demander à la dissimulation et au mensonge de honteux suppléments de célébrité. Pourtant, leurs écrits trahissent les manèges et les petitesses de la vanité commune. Du vivant même de César, on signalait son peu de véracité. Asinius Pollion, personnage consulaire, avait, nous dit Suétone, relevé force inexactitudes dans les *Commentaires*, et accusait l'auteur d'avoir sciemment altéré les faits pour sauver sa renommée (3). Il est maintenant difficile de savoir sur quels points portaient ces imputations; néanmoins, on constate, dans le récit des campagnes de César, nombre d'assertions mensongères et d'insidieuses réticences qui peuvent en faire supposer beaucoup d'autres. Il ne rend justice ni à ses lieutenants, ni surtout à son adversaire, « ce Vercingétorix si « éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur, à qui « il n'a manqué, pour prendre rang parmi les grands

(1) Metternich se glorifie, dans ses *Mémoires*, d'être resté « étran- « ger aux aberrations de son temps ». En 1848, il disait à Guizot, retiré à Londres : « L'erreur n'a jamais approché de mon esprit. » —« J'ai « été plus heureux, lui répondit Guizot ; je me suis aperçu plus « d'une fois que je m'étais trompé. »

(2) Doudan, *Lettres*, 6 mars 1858.

(3) Suétone, *Cæsar*, 56.

« hommes, que d'avoir un autre ennemi et surtout un « autre historien que César » (1). Le proconsul a-t-il éprouvé devant Gergovie un échec pénible à son amour-propre ? Sa relation, si nette d'ordinaire, va devenir à dessein obscure, embarrassée : il veut faire illusion sur un insuccès (2). Il passe sous silence ses déprédations scandaleuses, le pillage des temples, la destruction des villes, laissant à d'autres le soin de rapporter les choses qui ne sont pas à sa gloire (3). Alors que, en massacrant les Usipètes et les Tenctères qui comptaient sur une trêve, il a outrageusement violé le droit des gens et la foi jurée (4), il colore cet attentat de spécieux prétextes, de manière à se disculper (5). Dans ses *Commentaires sur la guerre civile*, tous les torts sont naturellement rejetés sur les Pompéiens. Metellus Scipion, beau-père de Pompée, y est accusé d'avoir voulu piller le temple d'Ephèse (6) ; mais que lui, César, ait pillé dans Rome le *Trésor sacré*, il n'a garde de mentionner cet exploit, digne de Cartouche, qui avait révolté les honnêtes gens, et se borne à dire hypocritement qu' « on perdit trois jours à entendre des récriminations et « des excuses (7) ». En somme, les *Commentaires* de César sont des mémoires apologétiques où tout est arrangé en vue de la glorification de César.

Napoléon ne traite pas mieux la vérité ; mais ses faussetés sont plus faciles à tirer au clair. « Ses mémoires, dit Lan- « frey, fourmillent d'omissions et d'erreurs, quelquefois « involontaires, le plus souvent calculées (8). » Rend-il compte d'une bataille, il a toujours soin, pour ajouter à

(1) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, Introduction.
(2) *Guerre des Gaules*, VII, 44 à 53.
(3) Suétone, *Cæsar*, 54.
(4) Plutarque, *Vie de César*.
(5) *Guerre des Gaules*, IV, 7 à 15.
(6) *Guerre civile*, III, 33.
(7) *Id.*, I, 4. Voy. Dœring, *De Cæsaris fide historica*, 1837.
(8) Lanfrey, *Histoire de Napoléon*, t. I, p. 38 ; — Charras, *Histoire de la campagne de 1815*. Avant-propos, p. 6.

l'éclat de sa victoire, d'atténuer le chiffre de ses forces ainsi que le montant de ses pertes et d'exagérer celles de l'ennemi. Jamais il ne convient d'une faute. Ce qui manque de réussir dans ses entreprises est toujours imputé à la négligence d'autrui. S'il avoue une défaite, c'est seulement lorsqu'il ne peut plus la cacher. Jusqu'à la fin de son règne il ne souffrit point qu'on publiât la vérité sur Trafalgar. Après le désastre de la campagne de Russie, il fut réduit à remplacer les bulletins du *Moniteur* par des correspondances supposées d'officiers. Les bulletins avaient été si souvent trouvés mensongers que personne n'y croyait plus (1).

En général, les communications que font à leurs peuples les gouvernements absolus sont de pompeuses impostures. On sait avec quelle royale impudence mentent les rédacteurs de papiers d'État, quand ils n'ont pas à craindre d'être publiquement démentis. Là où nul contrôle n'est possible et nulle contradition tolérée, il n'y a rien de plus faux qu'un document officiel. Le despotisme se fonde sur l'esprit de tromperie et de mensonge, car la moindre lueur de vérité ferait évanouir tout son prestige. Il exagère sa fortune, dissimule ses revers, étale de brillants dehors, cache les plaies qui le rongent et s'applique à égarer l'opinion afin de la mieux duper... Et c'est à ces sources empoisonnées que l'histoire puise avec le plus de confiance!

Lorsque l'historien a été, non plus acteur, mais simple spectateur des faits qu'il raconte, on se croirait en droit d'espérer que, ne prenant plus aux choses une part directe,

(1) « Il avait vu naître dans le public une telle incrédulité qu'il ne « lui était plus permis de démentir un fait faux ni d'attester un fait « vrai, à ce point... qu'on ajoutait plus de foi aux bulletins de l'en- « nemi qui mentait qu'à ceux du gouvernement qui disait vrai. Aussi « Napoléon avait-il renoncé, en 1813 et en 1814, à publier des bulletins « et se contentait-il d'insérer au *Moniteur* des lettres qu'il donnait « comme écrites par des officiers à divers personnages de l'État » (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire,* t. XIX, p. 410).

il va mettre moins de partialité dans son récit ; mais bien des passions risquent encore d'altérer sa véracité. Il a pu, en effet, ressentir dans une mesure quelconque le contre-coup des événements, et voilà son intérêt propre engagé. Est-il animé, pour ses personnages, de sentiments d'affection ou de haine? il en subira l'influence, car il est difficile de n'être pas favorable à ceux que l'on aime et plus encore d'être juste pour ceux que l'on n'aime pas. L'auteur épousera donc chaudement le parti de ses amis et, comme les seconds dans les anciens duels, sera prêt à combattre, pour soutenir leur cause, sans regarder s'ils ont tort ou s'ils ont raison. Plutarque qui, dans ce moment sans doute, ne songeait plus à l'histoire, fait de cette assistance une obligation expresse de l'amitié : « Ce n'est point, dit-il, tour « d'amy de ne ressentir pas une injure faicte à un amy ou « une honte à lui procurée et de n'espouser point ses « querelles (1). » Il faut le dire à la louange des historiens, ils s'acquittent communément à merveille de ce devoir, disposent pour leurs amis de trésors de bienveillance, et traitent par contre leurs ennemis avec une franche animosité. A l'inverse d'Aristote qui disait aimer Platon, mais plus encore la vérité, ils aiment moins la vérité que leurs amis et souvent détestent leurs adversaires plus encore que le mensonge. Joubert, érigeant en précepte un artifice d'Apelle (2), dit : « Si votre ami est borgne, regardez-le de « profil (3). » Les historiens savaient mettre ce conseil en pratique avant qu'il fût formulé. Ils montrent leurs amis borgnes du bon côté, leurs ennemis du mauvais, et font ainsi paraître les premiers clairvoyants, les seconds aveugles.

Pour être édifié sur ce que l'affection autorise de contre-vérités flatteuses, il suffit de rappeler le style des épitaphes, des éloges académiques, des apologies, des panégyriques

(1) *Œuvres morales*, De la pluralité d'amys.
(2) Quintilien, *Inst. orat.*, II, 3.
(3) *Pensées*.

et des oraisons funèbres. Quiconque a lu une diatribe, une satire ou un pamphlet, sait aussi à quels excès conduit l'esprit de dénigrement. L'écrivain qui cède à ces préventions oublie aisément le respect dont il fait profession pour la vérité. Salluste, adhérent de César, en dissimule la complicité dans la conjuration de Catilina, tandis que, ennemi personnel de P. Sylla, il le fait faussement figurer parmi les fauteurs du complot (1). Des saints mêmes se sont laissé prendre en flagrant délit de partialité : « Saint « Jérôme, écrit Racine, a loué Rufin comme le plus savant « homme de son siècle tant qu'il a été son ami ; et il traita « le même Rufin comme le plus ignorant de son siècle « depuis qu'il se fut jeté dans le parti d'Origène (2). »

Ces inégalités de traitement ne s'appliquent pas seulement aux contemporains : elles s'étendent aussi loin dans le passé que les rapports de nos affections, et l'on a vu des historiens fausser le sens d'événements anciens pour venger des injures récentes ou complaire à de nouvelles amitiés. Voltaire offre de piquants exemples de cette manière d'arranger l'histoire et des inconséquences auxquelles un auteur peut être entraîné par la mobilité de ses sentiments. Dans le plan primitif de la *Henriade*, il avait, conformément à l'histoire, assigné un des premiers rôles à Sully ; mais, ayant eu à se plaindre d'un descendant du ministre, qui l'avait laissé outrager chez lui sans le couvrir de sa protection, il raya du poème le nom du glorieux ancêtre et lui substitua celui de Duplessis-Mornay, personnage subalterne, assez peu désigné pour un tel emploi. Passe encore dans l'épopée où, de tout temps, les poètes ont pris de grandes licences avec la vérité ; mais Voltaire historien n'est pas plus scrupuleux. Lorsque, vingt ans après la publication de l'*Histoire de Charles XII* (1731), il en donna une nouvelle

(1) *Catilina*, 17. P. Sylla, poursuivi pour ce fait, avait été défendu par Cicéron et acquitté.
(2) *Lettre à Nicole*.

édition (1750), on y remarqua d'importantes retouches. Le roi Stanislas, un peu effacé dans le premier récit, fut peint mieux à son avantage dans le second, et le roi Auguste, d'abord sévèrement traité, parut ensuite presque innocent. Qu'était-il survenu dans l'intervalle pour motiver ces jugements opposés? On voudrait croire que l'auteur, mieux informé, avait été mis à même de rectifier d'involontaires erreurs. Point : d'une part Voltaire, pendant son séjour à Cirey, s'était trouvé en relations avec Stanislas, et, de l'autre, il faisait sa cour au maréchal de Saxe dans la personne du roi Auguste, son père (1).

La cupidité, l'envie de parvenir, la reconnaissance ou la peur sont des causes communes et non moins graves de partialité. Un historien, pour être sincère, ne doit rien attendre ni redouter des suites de son ouvrage. Il faut qu'il soit dans la condition où prétend être Salluste, « libre « d'espérance, de crainte et de tout lien avec les partis (2) ». S'il a reçu des bienfaits de ceux dont il parle ou s'il recherche leur faveur, s'il appréhende et surtout s'il a déjà subi les effets de leur colère, sa véracité devient suspecte ; c'est un témoin prévenu, obséquieux, intimidé ou vindicatif.

Tout auteur rétribué pour écrire l'histoire mérite peu de confiance, car, mettant un prix à la vérité, il débitera des mensonges s'il y trouve plus de profit. Il ne faut donc croire qu'avec réserve les chroniqueurs à gages, les historiographes à brevet, les courtisans déclarés et généralement ceux qui, visant à capter les grâces des princes, les louent en proportion de leur libéralité. Peu d'écrivains ont, sans doute, osé afficher la cynique vénalité d'un Paul Jove, évêque de Nocère, qui disait avoir deux plumes, l'une d'or pour la récompense, l'autre de fer pour le châtiment, et

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française*, IV, 3.
(2) *Catilina*, préface. — « Sine ira et studio » (Tacite, *Annales*, I, 1).

s'en servir suivant l'occasion et le besoin (1). Il avait organisé comme une banque l'offre de ses éloges et la menace de ses diffamations. La fortune que fit cet effronté à trafiquer de l'histoire montre de quelles tentations la probité des historiens doit se défendre.

S'il est rare que des écrivains de quelque mérite tombent à ce degré d'avilissement, beaucoup peuvent être soupçonnés de complaisances intéressées. Le pape saint Grégoire le Grand a couvert d'éloges hyperboliques la reine Brunehaut et le détestable empereur Phocas, incliné à l'indulgence par leur libéralité pour les gens d'église (2). Malgré sa naïveté qui nous enchante, Froissart est suspect de partialité. Il vivait de sa plume et, pour plaire à de puissants patrons, il a remanié plusieurs fois ses *Chroniques* dans un esprit différent. La première version, faite à la requête d'Edouard III, « son cher seigneur et maître », est toute à la gloire des Anglais. Dans la seconde, Froissart, ayant changé de protecteur et devenu chapelain du comte de Blois, est favorable aux Français. Les sympathies de l'auteur étaient en train de tourner dans une troisième rédaction, restée inachevée. Il est malaisé de mettre le versatile écrivain d'accord avec lui-même et périlleux de choisir entre ses opinions. Les commentateurs n'ont pas réussi à résoudre le problème, et cela rend presque impossible une bonne édition des *Chroniques*. La courtoisie de Froissart altère parfois les faits en faveur de ses hôtes du moment; il attribue volontiers les plus beaux coups d'épée à ceux qui l'ont le mieux traité, faisant, dit M. Nisard, « payer innocemment à la vérité les frais de l'hospitalité des princes « qui l'hébergeaient (3) ».

Après la publication de son *Histoire de France* (1643-

(1) Bayle, *Diction. histor.*, art. *Jove*, et Tiraboschi, *Histoire de la littérature italienne*.
(2) Bayle, *id.*, art. *Grégoire I*.
(3) *Histoire de la littér. franç.*, I, 2.

1651), une pension de 4,000 fr. avait été allouée à Mézerai; mais lorsqu'il eut, dans son *Abrégé chronologique* (1668), parlé trop librement de l'origine des impôts et refusé de se rétracter, Colbert le punit en lui retranchant cette pension. Racine raconte qu'à la mort de l'historien (1683), on trouva dans son inventaire un sac de mille francs portant ces mots : « C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi; « aussi, depuis ce temps-là, n'ai-je jamais dit du bien de « lui (1). » Malgré tout son esprit, Racine, historiographe en titre, ne paraît pas s'être douté que cette maligne anecdote compromettait le corps entier des historiens à brevet. Le soupçon de basse vénalité ne pouvait assurément l'atteindre; si pourtant son *Histoire de Louis XIV* nous était parvenue, nous aurait-elle appris la vérité vraie sur ce règne si contesté? A part son traitement d'historiographe, Racine avait au moins deux raisons pour ne pas la dire : il était poète et courtisan.

L'historien soumis à une sujétion étroite est contraint de flatter ceux dont il relève et son adulation se mesure sur sa dépendance. La louange est la fausse monnaie des rapports humains. Chacun s'y laisse prendre parce que, bien qu'il sache en donner de la mauvaise, il pense en recevoir de la bonne. Les plus grossières flatteries ne répugnent ni à la bassesse de ceux qui les disent, ni à la sottise de ceux qui les croient. Un apologiste transforme en génies les nullités les mieux avérées, vante les défauts comme autant de qualités rares et trouve à louer jusque dans des crimes. L'empereur Julien, écrivant un panégyrique, dit que le privilège du genre, c'est qu'il est permis de mentir : « Ce « n'est pas une honte pour l'orateur de donner de fausses « louanges à des gens qui n'en méritent aucune. On dit au « contraire qu'il a tiré un bon parti de son art quand sa « parole a su grandir ce qui est petit, rapetisser ce qui est

(1) *Œuvres complètes*, Fragments historiques, 1810, t. III, p. 405.

« grand, et. pour tout dire, en un mot. opposer à la nature « des choses la force de son éloquence (1). » Saint Augustin s'accuse d'avoir, étant professeur à Milan, composé des panégyriques sans beaucoup de conviction : « Je me dis« posais, dit-il, à faire le panégyrique de l'empereur, c'est-à« dire à débiter force mensonges que n'auraient pas man« qué d'applaudir des gens bien instruits de vérité (2). »

Voltaire conseille avec raison de se méfier des panégyriques. « Presque tous, dit-il, sont composés par des « sujets qui flattent un maître ou, ce qui est pis encore, « par des petits qui prodiguent à un grand un encens offert « avec bassesse et reçu avec dédain (3). » Voltaire était compétent pour juger ce genre d'ouvrages. Il termine ainsi le *Panégyrique de Louis XV* : « Il faut enfin rendre gloire à « la vérité ! Louis XV apprend aux hommes que la plus « grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il « à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours « à lui-même et que les rois à venir lui ressemblent (4) ? »

L'adulation n'est pas toujours le fait d'un auteur servile et méprisable. Quand on voit Strabon vanter « le gouvernement paternel » de Tibère, sous lequel il a, dit-il, le bonheur de vivre (5) ; Amyot célébrer « la douceur du bon Charles IX », son élève (6) : Balzac affirmer que Louis XIII réalise de tous points l'idéal du prince parfait et répéter cet éloge comme un refrain à chaque chapitre (7) : enfin Montesquieu « rendre « grâce au ciel de ce qu'il l'a fait naître dans le gouver-

(1) *Panégyrique de l'empereur Constance.*

(2) *Confessions*, VI, 6.

(3) *Lettre sur les panégyriques*, Œuv. compl., 1771, t. XVII. p. 31.

(4) *Panégyrique de Louis XV*. Voy. aussi son *Discours de réception* à l'Académie, et son *Siècle de Louis XV* dont le titre seul est la plus énorme flatterie.

(5) *Géographie*. VI, 14.

(6) « Natura mitissimus erat. » écrit-il. l'année même de la Saint-Barthélémy, ce qui est un peu manquer d'à-propos. Voy. aussi la dédicace en tête des *Œuvres morales* de Plutarque.

(7) *Le Prince.*

« nement où il vit et de ce qu'il a voulu qu'il obéît à « ceux qu'il lui a fait aimer (1) », on est bien obligé de convenir que les plus honnêtes gens ne refusent pas, à l'occasion, de dire agréablement des contre-vérités pour plaire aux puissances.

L'esprit de flatterie est ingénieux à se déguiser, et parfois on le surprend là où l'on s'attendrait le moins à le rencontrer. Il y aurait une apparence de paradoxe à prétendre que Tacite, en écrivant ses sombres histoires, faisait acte de courtisan : néanmoins, un demi-aveu laisse entrevoir que ses tragiques récits, composés sous le principat de Trajan, avaient pour but de faire ressortir la félicité de cet âge par l'opposition des abominables règnes du siècle précédent (2). Il est présumable que, pour rendre le contraste plus saisissant, l'auteur a poussé au noir sa peinture et prêté des crimes à des monstres.

Les généalogistes, qui spéculent sur la vanité des sots, se sont distingués de tout temps par la hardiesse de leurs inventions et l'effronterie de leurs impostures. Il offrent à tout parvenu glorieux de lui procurer à juste prix d'illustres ancêtres. Quintus Vitellius, aïeul de l'empereur du même nom, était fils d'un savetier et d'une boulangère. Lorsqu'il fut nommé questeur sous Auguste, un généalogiste avisé, Eulogius, lui découvrit pour ascendants le roi Faunus, antérieur à Romulus, et la nymphe Vitellia (3). De même, quand Vespasien, fils d'un simple péager, parvint à l'empire, il se trouva des historiographes pour le faire descendre d'un compagnon d'Hercule. L'empereur, homme d'esprit, fut le premier à s'en moquer (4). Juvénal raille cette manie d'illlustration qui n'était pas rare de son temps (5). Elle est devenue si commune que les satiriques du nôtre ont cessé

(1) Préface de *l'Esprit des lois.*
(2) Tacite, *Histoires*, I, 1.
(3) Suétone, *Vitellius*, 1, 2.
(4) Id., *Vespasien*, 12.
(5) *Satires*, VIII, 131.

de s'en étonner. Colbert, fils d'un drapier de Reims, à l'enseigne du *Long-vêtu*, ayant senti le besoin de s'anoblir, se laissa persuader qu'il descendait des Colbert, noble famille d'Écosse. Lorsque, plus tard, il voulut faire entrer son fils dans l'ordre de Malte, les vérificateurs de ses titres de noblesse trouvèrent, dit l'abbé de Choisy, « ses parchemins « de trois cents ans plus moisis qu'il ne fallait ».

Lucien demande, pour écrire l'histoire, un homme « sans maître » (1). Le plus souvent, au contraire, elle est l'œuvre de familiers à gages. Les historiens des derniers siècles ont eu la candeur de nous avertir de leur dépendance par les dédicaces obséquieuses où ils se prosternent aux pieds de protecteurs puissants. « Je ne puis approuver, remarque Bacon, « cette coutume de dédier des livres à des patrons, surtout « des livres qui, étant dignes de ce nom, ne devraient avoir « d'autres protecteurs que la vérité (2). » Les historiens de nos jours paraissent garder une contenance plus fière et n'étalent plus, en tête de leurs écrits, ces déclarations publiques de vasselage ; toutefois, il ne faut pas oublier que, sans en convenir, ils courtisent un maître non moins exigeant et plus adulé qu'aucun de ceux d'autrefois, le public.

La flatterie peut même s'adresser à tout un peuple et falsifier ses annales pour complaire à l'orgueil national. L'histoire romaine fut la plus altérée de fables à partir du moment où les rhéteurs grecs vinrent chercher fortune à Rome. « Ces ingénieux mercenaires, tirant profit de la va-« nité du vainqueur, lui vendaient des histoires romaines « où les vieilles légendes étaient étendues à plaisir et sur-« chargées encore de détails imaginaires (3). »

Parfois, c'est la reconnaissance qui ôte à l'historien le droit d'être véridique et couvre ses complaisances d'honorables prétextes. Il n'est pas permis à un obligé de se montrer

(1) Ἀβασίλευτος. *Comment il faut écrire l'histoire*, § 41.
(2) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, I.
(3) Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité*, p. 91.

trop clairvoyant à l'égard de son bienfaiteur. Il passerait pour ingrat s'il en révélait les fautes ou les faiblesses. On tolère même qu'il témoigne sa gratitude par quelque exagération dans l'éloge. Velleius Paterculus, comblé de faveurs par Tibère et Séjan, leur paie sa dette en louanges (1). Saint-Simon, malveillant pour Louis XIV, coupable de ne pas respecter assez les privilèges des ducs, est plein de tendresse et d'admiration pour Louis XIII, auteur de la fortune de sa famille. — « Si j'avais obligation au diable, écrit Vol-« taire, je dirais du bien de ses cornes (2). »

Par un sentiment opposé, mais plus naturel encore, l'historien maltraité par un personnage puissant n'en peut plus parler avec équité. Plein du désir de se venger, il use de représailles et se fait exécuteur à son tour. Quand Timée, banni par Agathocle, écrivait l'histoire d'Agathocle, pouvait-on attendre de lui autre chose qu'un pamphlet, tenu chez les anciens pour un modèle de virulence et d'acrimonie ? De nos jours, tandis que tel thuriféraire officiel célébrait les splendeurs du règne de Napoléon III, Victor Hugo écrivait d'un autre style *Napoléon le Petit*. Les points de vue différaient ainsi que les situations : l'un était bien en cour, l'autre exilé.

Non moins corruptrice que la haine, la peur arrête la vérité sur les lèvres de l'historien et le fait se répandre en de tremblantes adulations. Le despotisme ne se contente pas d'encourager de ses faveurs le mensonge qui le flatte ; il traite en ennemie la vérité qui l'offense, et, s'il ne peut l'asservir, tâche du moins d'étouffer sa voix. Les temps sont rares où, suivant l'expression de Tacite, on peut « penser ce qu'on veut et dire ce qu'on pense (3) ». La crainte du maître qui, pour les historiens surtout, est le commencement de la sagesse, leur inspire d'ordinaire une

(1) *Histoire romaine*, II, ch. 127 à 131.
(2) *Lettre* à Richelieu, 3 juin 1771.
(3) *Histoires*, I, 1.

prudente réserve et les fait quelquefois parler autrement qu'ils n'ont pensé. « J'aime fort la vérité, écrit Voltaire, mais « je n'aime point du tout le martyre (1). » Les historiens partagent communément cette aversion. A peine peut-on citer quelques membres du *Tribunal de l'histoire*, en Chine, qui, poussant jusqu'à l'héroïsme la sincérité professionnelle, ont sacrifié leur vie au devoir de dire la vérité sur de mauvais princes. Mais aussi, des Chinois ! Un peuple si singulier !

A Rome, les plus détestables empereurs furent le plus adulés. Le mensonge, il est vrai, cesse avec le règne, et l'histoire qui, comme la justice, marche d'un pied boiteux, voit se produire d'impitoyables retours. Tacite nous dit que les histoires de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, publiées soit de leur vivant, soit après leur mort, n'étaient point fidèles, parce qu'elles avaient pour auteurs des gens que la crainte inclinait à la flatterie ou que des haines récentes portaient au dénigrement (2). Parfois, le même historien s'est chargé de donner la contre-partie de ses éloges et, libre de crainte, n'a pas eu honte de diffamer avec acharnement ceux que la crainte lui avait fait servilement aduler. A la mort de Claude, Sénèque composa un éloge de ce prince, lu à ses funérailles par Néron. Il y vantait son discernement et sa pénétration, ce qui, rapporte Tacite, provoqua des rires railleurs (3). Peu après, mieux rassuré sur les conséquences, Sénèque fit de Claude une cruelle satire où le nouveau dieu, à sa réception dans l'Olympe, était transformé en citrouille (4). Procope s'est infligé à lui-même d'humiliants démentis. Alors que, dans les huit livres de l'*Histoire de son temps* et dans ses *Discours sur les monuments*, il prodigue à Justinien et à l'impératrice Théodora les éloges les plus outrés, il les déchire

(1) *Lettre* à d'Alembert, 8 février 1776.
(2) *Annales*. I, 1.
(3) *Id.*, XIII, 3.
(4) *Apocolokintosis*.

avec frénésie dans un neuvième livre, prudemment tenu secret ('Ἀνέκδοτον), où il se venge, par des outrages sanglants, des basses flatteries que lui avait suggérées la peur. D'une part, il dit de Justinien : « Il est le modèle des souverains, « tout est divin en lui ; c'est un ange envoyé du ciel pour « le salut de l'humanité... ; » de l'autre, il l'appelle « âne.., « démon sous forme humaine... » etc. On ne sait auquel se fier, du panégyriste ou du pamphlétaire, et, par prudence, on doit les récuser tous les deux.

Il est donc malaisé de savoir la vérité sur les hommes investis du pouvoir de nuire et de dispenser des faveurs enviées, c'est-à-dire sur les personnages dont justement l'histoire s'occupe le plus. Vivants, ils sont encensés par des flatteurs sans vergogne ; morts, dénigrés par des détracteurs sans ménagement. La vérité ne semble faite que pour les petits (1). On voudrait croire que, sous les gouvernements libres, la véracité des auteurs est mieux garantie ; mais Montesquieu nous ôte encore cette illusion : « Dans les mo- « narchies extrêmement absolues, les historiens trahissent « la vérité parce qu'ils n'ont pas la liberté de la dire ; dans « les États extrêmement libres, ils trahissent la vérité à « cause de cette liberté même qui, produisant toujours des « divisions, fait que chacun devient aussi esclave des « préjugés de sa faction qu'il le serait d'un despote (2). »

Supposons enfin, ce qui est la condition la plus favorable, l'auteur si étranger aux faits qu'il raconte que rien ne semble devoir corrompre son désintéressement. Il n'a plus d'ambition à satisfaire, de rancunes à venger, d'amis à défendre, d'adversaires à combattre, de maîtres à flatter ou à craindre. Va-t-il enfin pouvoir dire la vérité sans alté-

(1) Figaro dit à Basile : « Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? « Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un « menteur » (*Le Mariage de Figaro*, IV, 10).

(2) *Esprit des lois*, XIX, 27.

ration ? Il ne faut pas trop y compter. A défaut d'intérêt personnel, il prend encore aux choses un intérêt général suffisant pour mettre en péril son équité. Il ne nous est pas, en effet, donné d'assister impassibles au spectacle de la vie, ni d'en parler froidement, car il s'agit d'hommes et nous sommes hommes. Chacune des actions rapportées dans les histoires, quelles que puissent être la distance et la durée qui nous en séparent, nous intéresse plus qu'il ne faudrait pour que la raison n'en fût pas troublée. Le fait suscite en nous des impressions de sympathie ou d'antipathie, de pitié, de colère, d'indignation ou d'admiration. L'historien cède à ces sentiments et s'en inspire. Mais, dès qu'il est ému, adieu l'impartialité ! De grands triomphes l'éblouissent; la gloire lui dissimule ou lui fait absoudre des crimes. De grandes infortunes l'attendrissent et le disposent à l'indulgence ; il lui répugne d'accabler des malheureux en leur reprochant des fautes durement expiées. Aime-t-il avec ardeur la liberté ? Il va déclarer la guerre à tous les rois. Déteste-t-il d'être inquiété dans son repos ? Il ne peut souffrir les moindres agitations et le partisan des plus sages réformes est traité par lui de Catilina. Rencontre-t-il des personnages qui aient ses défauts ou ses qualités ? Il les approuve et les excuse sans soupçonner qu'il s'aime en eux. L'accord ou l'opposition des humeurs, des sentiments et des caractères établit entre les hommes des préventions pour ou contre qui s'étendent à l'infini. Dès lors, le monde se peuple d'amis et d'ennemis, car les indifférents ne comptent pas. L'historien est, en somme, un être passionné qui étudie des passions aux prises. L'injustice est donc inévitable puisque, pour exposer sans partialité les entraînements des hommes, il faudrait ne pas les partager, et peut-être alors cesserait-on de les comprendre.

Considérons le plus vif de ces sentiments idéaux, celui dont les historiens se défendent le moins pour les héros de

leur choix, l'admiration. Quiconque s'est engoué d'un personnage historique devient son apologiste de parti pris et se trouve plus ou moins infecté de ce que Macaulay appelle la *lues Boswilliana* (1). La plupart des biographes étalent un complaisant optimiste et jugent bien près de la perfection le grand homme qu'ils veulent mettre en beau jour. Les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, celles *des Philosophes illustres*, de Diogène de Laerte, les *Vies des saints* de la *Légende dorée*, etc., montrent que, pour rester véridique, un historien ne doit pas être trop prompt à l'enthousiasme.

Sous l'empire de sentiments opposés, d'autres écrivains apportent dans l'étude de l'histoire un fond de misanthropie, d'amertume et d'humeur chagrine. Ils regardent de préférence les hommes par leurs méchants côtés, se complaisent dans l'analyse des laideurs morales, découvrent avec plaisir les vices secrets, adoptent les pires versions et rattachent les actions humaines aux plus honteux mobiles. Le monde qui, comme dit Leibniz, est « incliné à donner dans le satirique (2) », les suit volontiers dans cette voie et s'y égare avec eux. Tacite et Saint-Simon, pessimistes par tempérament, excellent à dénigrer et teignent l'histoire attristée des plus noires couleurs. « Tacite, « dit Fénelon, creuse dans le mal (3). » Napoléon pense qu'« il a chargé le sombre tableau de son temps et n'est pas « un peintre assez simple pour être tout à fait vrai (4) ». Chamfort insinue que Tibère et Néron sont peut-être plus à plaindre qu'à blâmer. Ils ont eu la malechance d'être racontés par un diffamateur de génie. Toute autre renommée, passant par de pareilles mains, aurait encouru de non

(1) Boswell, auteur de la *Vie de Johnson*, offre un cas typique de cette idolâtrie béate.

(2) *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, IV, 16, § 17.

(3) *Lettre au chevalier Destouches*, 1711.

(4) Thiers, *Hist. du Consul. et de l'Emp.*, t. IX, ch. II.

moins cruelles disgrâces : « Si un historien tel que Tacite « eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant une « recherche exacte de tous les actes tyranniques, de tous les « abus d'autorité dont la plupart sont ensevelis dans l'obs-« curité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous « inspirassent la même horreur que celui de Tibère (1). »

Ainsi l'histoire qui, pour n'être pas infidèle, voudrait des auteurs libres d'intérêt, est au contraire l'œuvre d'écrivains que dominent les suggestions de l'amour-propre, les complaisances de l'amitié, les instigations de la haine, les calculs de l'ambition ou de la cupidité, les appréhensions de la peur, le ressentiment des injures, les entraînements de l'admiration, l'esprit de malignité... Si donc un historien doit être exempt de partialité pour être digne de foi, il les faut tous récuser, car ils sont tous passionnés. Leurs ouvrages expriment moins la vérité que les passions de leur temps. La postérité devient sans doute plus calme, à mesure qu'elle se désintéresse davantage, mais sans pouvoir jamais atteindre une intégrité parfaite, parce que chaque âge a ses causes de prévention. En vain la science lésée en appelle de Philippe ivre à Philippe à jeun : l'ivresse de la passion est éternelle, Philippe n'est jamais à jeun.

L'influence des affections personnelles est donc inévitable en histoire et nous devons nous résigner à la subir avec toutes ses conséquences. Impassible ou indifférent, un auteur ne prendrait pas la peine d'écrire ou cesserait d'intéresser. Pour nous émouvoir, il faut qu'il soit ému. Les histoires les plus admirées sont celles qu'anime une passion forte et communicative. Ce sera, pour Hérodote, l'orgueil du triomphe remporté par la Grèce sur l'Asie barbare ; pour

(1) *Caractères et Portraits.*
L'Estoile avait déjà fait cette remarque : « Il n'est si homme de « bien, comme dit Montaigne, qu'on mette à l'examen des lois toutes « ses actions et pensées, qui ne se trouve pendable dix fois en sa vie » (*Journal*, t. IX, p. 223).

Tite-Live, le fier sentiment de la grandeur romaine ; pour Tacite, l'indignation d'une âme honnête au spectacle d'un siècle avili ; pour Augustin Thierry, la sympathie généreuse qu'excite un peuple vaincu... L'histoire, a-t-on dit, est comme le bronze et doit traverser la flamme pour se modeler en chefs-d'œuvre (1). Mais, chefs-d'œuvre à part, on est fondé à se demander, non sans inquiétude, ce que devient, à travers ces flammes, la vérité, chose si tendre et si délicate. Au terme d'une aussi périlleuse opération, il ne reste d'elle, souvent, qu'une pincée de cendres. N'est-ce pas trop exiger d'un historien que de vouloir qu'il soit à la fois véridique et passionné ? Il faut choisir. C'est ce que fait le public, et sa préférence marquée pour les histoires partiales montre assez que les préventions des auteurs sont partagées par ceux qui les lisent. Le propre d'une histoire pleinement désintéressée serait de n'agréer à personne et de choquer toutes les passions par cela seul qu'elle n'en flatterait aucune.

§ IV

INFLUENCE DES PRÉJUGÉS D'OPINION

La passion n'est pas la seule ennemie que la vérité ait à redouter ; les préjugés de l'esprit lui créent de non moins graves périls. L'intelligence suit en effet la pente de ses idées comme le cœur celles de ses affections, et cette influence entache d'erreurs sans nombre le compte rendu des faits, car, dit Montaigne, « depuis que le iugement « pend d'un côté, on ne se peut garder de contourner et « tordre la narration à ce biais (2) ».

(1) Prévost-Paradol, *Discours* de réception à l'Académie française.
(2) *Essais*, II, 10.

Nos esprits ne s'accordent que sur les vérités évidentes par elles-mêmes ou scientifiquement démontrées. Ils diffèrent sur tout le reste. Des opinions remplacent alors la certitude. Entre tant de manières de voir qui se démentent l'une l'autre, la contestation ne tarde pas à se mettre et la dispute à s'échauffer. Chacun abonde naturellement dans son sens et prétend avoir seul raison. S'il s'est fait des principes arrêtés, une théorie ou un système sur un des nombreux sujets qui divisent les hommes, il ne se trouve plus dans les conditions de neutralité nécessaires pour écrire l'histoire. Se croyant en possession de la vérité, il traite d'erreur l'opinion contraire et s'applique à la réfuter. C'est une cause qu'il plaide ; tous les arguments qui pourront en augmenter la vraisemblance lui semblent bons.

Dans son *Dialogue de l'orateur*, Cicéron expose, en maître du genre, la théorie de cet art captieux qui consiste à se donner raison, quelque thèse que l'on soutienne, et montre ainsi, sans le vouloir, quels dangers ces expédients de rhéteur font courir à la vérité. Il recommande de bien examiner le côté favorable et le côté faible de la cause qui, presque toujours, a l'un et l'autre ; puis de s'attacher au premier, de l'embellir, de l'exagérer ; de passer au contraire légèrement sur le second, de l'atténuer, de le faire disparaître sous un amas de raisons bonnes ou mauvaises. Est-il besoin de fournir des preuves ? L'orateur doit insister sur les meilleures, ne pas répondre aux arguments de l'adversaire, s'ils sont irréfutables, et conserver malgré tout un air d'assurance et de grandeur ; enfin, il doit prendre un soin extrême de ne rien dire qui soit préjudiciable à sa cause (1). On peut ainsi faire illusion à un auditoire et le tromper ; mais c'est là de l'avocasserie et non de la science.

Ces procédés de discussion ne sont pas particuliers au barreau : les historiens en usent avec non moins d'habileté

(1) *De Oratore*, II, 71.

que les avocats, et n'ont pas besoin qu'on les leur formule en préceptes. De l'avis de Macaulay, « Hume est un avocat « accompli. Sans affirmer positivement plus qu'il ne peut « prouver, il met en relief toutes les circonstances qui « militent pour sa thèse ; il glisse légèrement sur celles qui « ne lui sont pas favorables ; il applaudit et encourage les « témoins qui déposent pour ses propres clients ; les allé- « gations qui semblent porter atteinte à leur crédit sont « controversées par lui, les contradictions où ils tombent « expliquées de manière à s'effacer : leurs témoignages sont « condensés en un résumé clair et suivi. Tout ce qui se « présente de l'autre côté de la question est examiné avec une « extrême rigueur ; toutes les circonstances suspectes sont « matière à commentaires et à invectives ; il affaiblit ou il « passe sous silence ce qu'il ne peut nier ; il va même par- « fois jusqu'à faire des concessions. Mais ce dernier trait « d'insidieuse candeur ne sert qu'à augmenter l'effet de « l'énorme masse de sophismes que Hume a mis en œuvre « pour plaider (1) ».

Beaucoup d'historiens encourraient les mêmes reproches. Tous ceux qui ont un parti pris de doctrine interprètent dans le sens de leur opinion ce que les événements ont d'incertain ou de divers. Ils trient avec adresse les faits à peu près, dit Bayle, comme un joueur de piquet garde les bonnes cartes et met les mauvaises dans son écart (2). Ils choisissent leurs héros parmi les personnages qui ont pensé comme eux, et ceux qui leur donneraient tort ont toute chance de devenir leurs victimes. On compose ainsi des his-

(1) *Essais de littérature et d'histoire*, De l'histoire, p. 375. — De son propre aveu, Hume qui, en qualité d'Écossais et de tory, détestait la révolution de 1688, s'était proposé de « mystifier les Anglais » (quel projet pour un historien !), en écrivant une histoire, impartiale en apparence, où les rois d'origine écossaise et les torys étaient glorifiés, Guillaume d'Orange et les whigs habilement dénigrés. — Macaulay a écrit en whig la même histoire, que Hume aurait sans doute jugée non moins sévèrement.

(2) *Dictionnaire historique*, au mot *Remond*.

toires dont tout le détail peut être exact, mais qui sont fausses dans l'ensemble parce que la vérité n'est mise en lumière que d'un côté et pliée à des idées préconçues.

Les préjugés qui portent les historiens à user de telles manœuvres sont de bien des sortes. Chaque homme a les siens qui résultent de ses habitudes d'esprit. Bornons-nous à indiquer les plus généraux, tels que les préjugés de caste, de patriotisme, d'opinion politique et de croyance religieuse.

Tout homme qui, par sa naissance, son éducation ou sa profession, fait partie d'un groupe fermé, en adopte communément les idées particulières et perd, pour ce qu'il apprécie de ce point de vue, sa clairvoyance et son équité naturelles. Il n'y a rien d'exclusif et d'aveugle comme l'esprit de corps, de classe et de coterie. L'Inde, divisée en castes, n'a jamais pu former un corps de nation et réaliser son unité politique. Chez nous-mêmes, des préjugés antagonistes séparent les nobles et les roturiers, les laïques et les clercs, les militaires et les civils... Partout où des prétentions rivales sont en présence et conséquemment en conflit, ceux qui, par situation, les partagent, s'en font les défenseurs opiniâtres et se soutiennent entre eux comme les soldats d'une armée en face de l'ennemi.

Ces préjugés se traduisent, dans les histoires, par de choquantes injustices. L'auteur est-il de souche aristocratique ? La noblesse seule compte pour lui (1); il ne voit que ses privilèges qu'il tient pour les plus respectables des droits, et se montre hostile aux revendications des classes populaires, indifférent même à leurs souffrances. Que Tibère envoie quatre mille affranchis, coupables de superstition étrangère, périr sous le ciel meurtrier de la Sardaigne, le patricien Tacite juge la perte légère et s'en con-

(1) Saint-Simon dira couramment : « Toute la France en hommes remplissait la grand'chambre » (*Mémoires*, t. I, p. 301).

sole aisément (1). Madame de Sévigné, parlant d'un massacre de paysans bretons et d'une pendaison de bourgeois, en fait un thème de badinage cruel : c'est pour apprendre au populaire à respecter les gouverneurs et les gouvernantes (2). L'aimable femme aurait témoigné de tout autres sentiments s'il s'était agi de seigneurs égorgés par des vilains. Bossuet accable Molière mort d'odieux anathèmes (3) ; quelle justice attendre d'un pontife pour un comédien ? Saint-Simon traite Voltaire avec un dédain suprême (4) ; un duc et pair pouvait-il croire son égal un fils de robin, simple homme de lettres ?

Les préjugés du patriotisme frappent tous les yeux. Chaque peuple a l'intime conviction de l'emporter sur tous les autres. Les historiens étalent généralement ces préventions et penseraient faire acte de mauvais citoyens s'ils ne mettaient pas leur nation au-dessus de toutes les nations de la terre. Les Juifs se sont proclamés « le peuple de Dieu ». Les Grecs flétrissaient du nom de *barbares* les populations étrangères à l'hellénisme. Tive-Live exalte avec une patriotique fierté la grandeur de Rome « qui ne cède, dit-il, qu'à celle des Dieux (5) ». Machiavel donne naturellement la palme à Florence (6). Michelet affirme, comme une chose prouvée « par la logique et par l'histoire », que « sa glo-« rieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'hu-« manité », conclusion où il affirme que « le patriotisme « n'est pour rien... (7) ».

Polybe compare la partialité des historiens pour leur

(1) « Et si, ob gravitatem cœli interissent, vile damnum » (*Annales*, II, 85).
(2) *Lettres*, 3 octobre 1674 et 30 octobre 1675.
(3) *Réflexions sur la comédie*.
(4) *Mémoires*, t. VIII, p. 397.
(5) *Annales*, préface.
(6) « E se de niuna republica furono mai le divisioni notabili, di quella di Firenze sono notabilissime » (*Istorie fiorentine*, prœmio).
(7) *Introduction à l'histoire universelle*, préambule et fin.

nation à celle d'un amant pour sa maîtresse (1). Ils la glorifient sans cesse, vantent ses mérites, pallient ses défauts et, par contre, abaissent devant elle les nations rivales, aggravent leurs torts ou même leur en cherchent d'imaginaires. Aussi a-t-on souvent souhaité, pour écrire l'histoire, des écrivains que n'influence pas ce parti pris systématique. Lucien voudrait que l'historien fût « sans patrie (2) », et Bayle « citoyen du monde (3) » ; Fénelon demande qu'il ne soit « d'aucun temps et d'aucun pays (4) ». Si justes que paraissent ces exigences, y satisfaire n'est pas chose aisée. Un historien partage toujours, le plus souvent avec une inconscience qui l'excuse, les préjugés de ses compatriotes et de ses contemporains. Il ne peut guère y avoir d'historien national sans patriotisme. Cette affection prévaut en lui sur les meilleures raisons (5).

Observez les historiens durant ces époques de guerre où le sentiment national, que surexcite le danger, s'exaspère comme un mal qui passe, par recrudescence, de l'état chronique à l'état aigu. Ils ne gardent plus alors aucune mesure. Le mensonge est dans les deux camps. D'un côté à l'autre de la frontière, les mêmes événements sont présentés, les mêmes hommes jugés tout différemment. L'*Exode* raconte que les Hébreux quittèrent l'Égypte en révoltés victorieux, malgré les efforts des Égyptiens pour les retenir dans la servitude (6) ; mais les documents égyptiens affirment que les Hébreux, race infectée de lèpre, haïe du ciel et méprisée, furent chassés comme impurs de la vallée du Nil par le pharaon Aménophis (7). Les tradi-

(1) *Histoire générale*, I, 4.
(2) Ἄπολις, *Comment il faut écrire l'histoire*, 41.
(3) *Dictionnaire historique*, art. *Usson*.
(4) *Lettre sur les occupations de l'Académie*.
(5) ... « Amor patriæ ratione valentior omni. »
(Ovide, *Ex Ponto*, Epist., I, 3.)
(6) *Exode*, XIV.
(7) Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 260, 261. — Tacite s'est fait l'écho de cette version (*Histoires*, V, 1).

tions des Grecs et celles des Perses ne célèbrent point les mêmes héros à l'époque des guerres médiques. La place que Xerxès et Thémistocle occupent dans les récits des premiers appartient à Rustem et Afrasiab dans les légendes des seconds (1). Napoléon pense que, dans cette lutte mémorable, il faudrait peut-être beaucoup rabattre des triomphes et de la gloire que les Grecs se sont attribués, par ce motif que nulle chronique ne nous est parvenue du côté des Perses et que nous sommes réduits aux relations de leurs ennemis vains et hyperboliques (2).

« Un Carthaginois, dit Voltaire, n'eût point écrit les « guerres puniques dans l'esprit d'un Romain et il eût « reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait « Carthage (3). » Polybe parle de deux historiens du temps, Philinus d'Agrigente, qui exaltait les Carthaginois, et Fabius, tout favorable aux Romains (4). C'est celui-ci dont Polybe, engagé dans le parti de Rome, a suivi la version ; mais combien il aurait été intéressant de connaître l'autre et de comparer les deux ! Si quelque barde gaulois nous avait transmis un récit de la guerre des Gaules, Vercingétorix aurait le beau rôle et César serait moins bien traité que dans ses *Commentaires*. « Il est curieux d'étudier « la contre-partie des histoires officielles, de lire l'histoire « des *lions* quand ils l'ont écrite. Il est piquant de voir, « dans les historiens arabes, le Cid devenu un brigand « féroce qui brûle les femmes et les petits enfants, saint « Louis et ses pieux compagnons transformés en soldats de « Satan et, dans les historiens grecs (5), les conquérants « de Constantinople, la fleur de la chevalerie européenne, « représentés comme des barbares assez grossiers (6). »

(1) Ampère, *la Science et les Lettres en Orient*, 1865, p. 310.
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*.
(3) *Mélanges*, Œuvres complètes, 1771, t. XVI, p. 61.
(4) *Histoire générale*, I, 14.
(5) Nicétas, *Annales*.
(6) Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, p. 227.

Pour les chroniqueurs écossais, Wallace, héros de la guerre d'indépendance, est un modèle de bravoure et de magnanimité ; aux yeux des chroniqueurs anglais, ce n'est qu'un bandit sans foi ni loi, chef d'une troupe de brigands (1). Rappelons enfin que Jeanne d'Arc, tenue pour inspirée et presque pour sainte par les Français, a été brûlée comme sorcière par les Anglais.

Un historien ardent patriote ne se borne pas à interpréter les faits douteux dans le sens le plus favorable à la gloire de sa nation ; son zèle l'emporte parfois jusqu'à taire des faits avérés et même en alléguer de mensongers. Par égard pour l'orgueil romain, Tive-Live a passé sous silence la prise de Rome par Porsenna, que Tacite, Pline et Denys d'Halycarnasse mentionnent expressément (2). Il transforme en triomphe de Camille la retraite des Gaulois, alors que Polybe, Suétone et Pline disent que leur butin ne leur fut pas disputé (3). La légende de Régulus, rapportée par Tite-Live, mais dont Polybe, contemporain des événements, ne dit pas un mot, paraît avoir été imaginée pour pallier une atrocité commise par la femme de Régulus sur des prisonniers carthaginois (4).

Voltaire se vante d'avoir opéré dans l'histoire du règne de Louis XIV des suppressions intelligentes. A propos de certaines dépêches de Chamillard qu'il avait eues entre les mains et qui montraient son ministère sous un jour peu honorable, il écrit : « J'ai eu la discrétion de n'en faire « aucun usage, plus occupé de ce qui peut être glorieux à « ma nation que de dire des vérités désagréables (5). »

Un de ces historiens trouve-t-il dans les traditions popu-

(1) Burton, *History of Scotland,* II, p. 281, 282.
(2) Tacite, *Histoires,* III, 72 ; — Pline, XXXV, 39 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines,* V, 35.
(3) Cfr. Tite-Live, V, 49 ; Polybe, II, 22 ; Suétone, *Tibère,* 3 ; Pline, XXXIII, 5.
(4) Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* XXIV, 1.
(5) *Lettre* au maréchal de Noailles, 1752.

laires des légendes fabuleuses ? Il n'a garde de les rejeter s'il suppose leur prestige propre à fortifier ou même à flatter le patriotisme. Tite-Live rapporte avec complaisance, mais sans y croire, les légendes relatives aux origines de Rome ; il lui suffit que ces contes ajoutent du lustre au nom romain (1). Etienne Pasquier, parlant de la Sainte-Ampoule et de l'Oriflamme, dit : « Il est bienséant à tout bon citoyen « d'admettre telles choses pour la majesté de l'empire (2). » De même, Daru, racontant, dans son *Histoire de Bretagne*. le combat contesté des Trente, déclare inopportunes et fâcheuses les critiques en cette matière : « Ce serait faire un « triste emploi de l'érudition de ne la faire servir qu'à « répandre des doutes sur l'histoire et à détruire ces tradi- « tions nationales qui entretiennent chez les peuples l'a- « mour de la gloire et de la patrie... Et que peut-il y avoir « d'utile, par exemple, dans les efforts de je ne sais quel « érudit qui a entrepris de prouver aux Suisses que Guil- « laume Tell n'a jamais existé ? » — N'est-il pas tout à fait plaisant de voir un historien soutenir avec cette chaleur la cause du mensonge ? Que cherchez-vous donc en histoire ? De la poésie ou de la science ? Des fables édifiantes ou la vérité ? Faites entre elles votre choix, mais soyez conséquents et ne prétendez pas les unir.

Convenons-en de bonne grâce : il n'est pas facile de concilier les devoirs contraires qu'imposent aux historiens le patriotisme qui les anime et la véracité dont ils font profession. Plus ils aiment leur pays, moins on peut se fier à leur impartialité. « Bon patriote, mauvais historien », dit l'épigramme de Sannazar sur le Pogge (3). N'y a-t-il pas lieu

(1) *Annales*, préface.

(2) *Recherches sur la France*, VIII, 21. — Ailleurs, Pasquier, venant de raconter un beau trait du parlement de Paris sous Louis XI, ajoute : « Je crois que cette histoire est très vraie parce que je la « souhaite telle. » Il n'y a rien à objecter. Cela vaut preuve.

(3) « Dum patriam laudat, damnat dum Poggius hostem,
« Nec malus est civis, nec bonus historicus. »
(Sannazar, Apud Jovium, *Elog*. cap. x.)

d'être sérieusement alarmé quand on réfléchit que la plupart des histoires sont l'œuvre de patriotes zélés ?

L'esprit de parti, de secte ou de système, a des conséquences plus funestes encore parce que la prévention qui résulte d'idées générales n'est plus contenue entre des frontières mais s'étend sur tout. Nos opinions, déjà si malaisées à concilier sur les questions les plus simples, sont séparées, sur les plus complexes, par des divergences infinies. La politique, la philosophie et la religion sont ce qui nous divise le plus.

Lorsqu'un homme s'est fait, dans son infaillible sagesse, un idéal de gouvernement, il y ramène toutes ses appréciations de personnes ou de faits, et sa propension le porte à traiter en ennemi du bien public quiconque pense autrement que lui. Les partis politiques font entre eux assaut d'injustice, car, dans l'ardente mêlée où ils se disputent le pouvoir, ils se soucient beaucoup moins de la vérité que du succès. C'est assez, pour être édifié à cet égard, d'avoir lu des journaux d'opinion contraire. Chaque faction a son histoire qui dément celles des autres. Tel événement devient heureux ou malheureux, faux ou vrai, selon qu'il est présenté par l'un ou l'autre parti, ou même selon les évolutions de chaque parti, comme il arriva pour cette bataille de Toulouse qui, restée indécise entre Soult et Wellington, se trouvait alternativement perdue et gagnée par le premier suivant qu'il était au ministère ou dans l'opposition. Cette comédie, donnée aux dépens de l'histoire, a duré quinze ans.

Nous n'avons pas et sans doute on attendra longtemps encore une bonne histoire de la Révolution française, parce que les partis qui l'ont faite ou combattue sont toujours aux prises. Vainement Thiers, dans un louable désir d'impartialité, dit qu'il s'est efforcé de se croire, tantôt né sous le chaume, impatient de liberté, tantôt en possession d'antiques privilèges consacrés par la tradition (1). On ne peut

(1) *Hist. de la Révolution française,* préface.

guère avoir les deux illusions à la fois, et les préférences de l'auteur percent malgré lui. D'autres ont plus délibérément fait leur choix. Tandis que les partisans déclarés de la Révolution approuvent tout d'elle, même le mal, ses adversaires nient qu'elle ait rien fait de bien et ne voient en elle qu'une série d'attentats, d'excès et de crimes.

Le préjugé politique n'altère pas seulement la signification des faits qui intéressent directement les partis; il tend à colorer et à fausser l'ensemble même de l'histoire. L'historien a-t-il des opinions révolutionnaires? Chaque bouleversement lui semble un progrès. Est-il obstiné conservateur? Toute nouveauté lui paraît suspecte. Incline-t-il à la république? Les meilleurs rois sont à ses yeux des tyrans. A-t-il le culte de la royauté? Il ne voit qu'anarchie chez les peuples libres. « Un historien, dit Bayle, ne saurait être trop sur « ses gardes et ne peut presque pas échapper des pièges de « la prévention. Il y a des formes de gouvernement, il y a « des maximes de morale et de politique qui lui plaisent ou « lui déplaisent. Ce préjugé le porte à favoriser un parti « plutôt qu'un autre, alors même qu'il fait l'histoire d'un « ancien peuple ou d'un parti éloigné. Supposez qu'un « homme de notre siècle fasse l'histoire d'un roi des Indes « mort détrôné depuis deux ou trois cents ans ; vous « croirez qu'aucun intérêt ne le pousse à user de mauvaise « foi ; cependant, si c'est un homme ennemi de la monar- « chie et approbateur des rébellions des sujets, il cherchera « mille détours et mille déguisements pour rendre odieuse « la mémoire de ce monarque et pour justifier les guerres « civiles qui le renversèrent. Un historien ennemi des rébel- « lions prendrait tout le contre-pied de celui-là (1). » Des Anglais, écrivant à vingt-trois siècles de distance l'histoire de la démocratie athénienne, devraient, semble-t-il, pouvoir en parler avec impartialité; cependant, si l'un est tory

(1) *Dictionnaire historique*, art. *Remond*.

comme Mitford, l'autre radical, comme Grote, leurs appréciations se ressembleront comme le blanc et le noir (1).

L'ardeur des croyances religieuses ôte plus complètement encore aux fanatiques ce qu'un historien devrait avoir d'équité. Qui se croit, par révélation spéciale, en possession de la vérité absolue, ne garde aucun ménagement pour des adversaires dont la contradiction offense son Dieu. Il les injurie pieusement en ce monde et les damne dans l'autre, par charité (2). Son intolérance, qui ne recule pas devant la persécution, se répand aussi dans l'histoire et n'est pas moins contraire à la science qu'à l'humanité. Une foi vive se croit tout permis, même le mensonge, pour arriver à ses fins (3). L'*Histoire de France*, si singulièrement travestie, du P. Loriquet, a pour épigraphe la devise des jésuites qui excuse tout : « *Ad majorem dei gloriam !* » N'est-il pas significatif que les plus intrépides falsificateurs de l'histoire, les Paul Jove, les Guevara, les Loriquet, etc., se soient rencontrés parmi les ministres d'un « Dieu de vérité » ?

Les époques troublées par des discordes religieuses donnent un spectacle peu édifiant, car les sectaires aux prises échangent communément plus d'outrages et de calomnies que de bonnes raisons. Suétone et Tacite ne parlent qu'avec mépris des chrétiens du premier siècle (4). Mais bientôt les apologistes du nouveau culte rendent injure pour injure aux sectateurs attardés de l'ancien. Saint Grégoire de Nazianze couvre d'invectives furibondes l'empereur Julien, coupable d'être resté philosophe quand le monde devenait chrétien (5). En revanche, il fait le plus pompeux éloge de Constantin, prince dévot mais sanguinaire (6). « Si des

(1) Cfr. Mitford, *History of Greece*, et Grote, *History of Greece*.
(2) Molière, préface du *Tartufe*.
(3) « Pro pietate mentiri. »
(4) Suétone, *Néron*, 16, et Tacite, *Annales*, XV, 46.
(5) *Oratio II in Julianum*.
(6) Id. *Oratio III in Julianum*.

« saints, remarque Voltaire, traitent ainsi la vérité, que ne « doit-on pas attendre des profanes, surtout quand ils sont « ignorants, superstitieux et passionnés (1) ? »

Aux IVe et Ve siècles, lorsque l'empire croulait sous les coups des barbares, les malheurs du temps sont attribués par les écrivains chrétiens à la corruption et aux vices du paganisme (2) ; mais le païen Zozime dénonce comme la cause des calamités publiques l'abandon du vieux culte et le mépris où sont tombés les dieux de l'Olympe : « Prospère « aussi longtemps qu'elle adora Jupiter capitolin, Rome « périt pour avoir abandonné son dieu et adopté celui des « chrétiens (3). »

Quand éclate la Réforme, le conflit de récriminations et d'anathèmes obscurcit toute vérité. Dans une mêlée de fanatiques, le rôle des historiens amis de la modération et de la justice est aussi difficile qu'ingrat. De Thou en fit l'épreuve à ses dépens : Ayant, dit-il, voulu rester neutre entre les protestants et les catholiques, il vit se tourner contre lui les catholiques et les protestants (4). Les anciens étaient déjà fixés à cet égard : « La neutralité, remarque Polybe, n'est « propre ni à nous acquérir des amis, ni à désarmer des « ennemis. » Le mieux est de prendre parti. La plupart des historiens le savent bien et se décident en conséquence.

Bayle examine, non sans embarras, dans quel état d'esprit devrait se trouver un auteur pour écrire l'histoire de la Réforme. Il voudrait qu'il ne fût ni catholique, ni protestant, et le souhaiterait plutôt païen, comme Thucydide ou Tite-Live ; encore craindrait-il de leur part un peu de prévention en faveur du papisme, qui se rapproche davantage de leur croyance (5). La difficulté semble inextricable. Accepter

(1) *De l'histoire*. Mélanges. Œuv., t. XV, p. 386.

(2) Saint Augustin, *De civitate dei* ; — Salvien. *De gubernatione dei* ; — Paul Orose, *Adversus paganos historiarum libri VII*, etc.

(3) Zozime, *Histoire romaine*.

(4) *Histoire universelle*, préface.

(5) *Dictionnaire historique*, art. *Remond*.

l'apologie que chaque religion fait d'elle-même, c'est admettre toutes leurs contradictions ; les faire juger les unes par les autres équivaut à les toutes rejeter : les soumettre à l'arbitrage de libres penseurs serait un expédient pire encore. M. Renan est d'avis que, « pour faire l'histoire d'une religion, « il est nécessaire premièrement d'y avoir cru, car sans cela « on ne saurait comprendre par quoi elle a satisfait l'âme « humaine, en second lieu de n'y plus croire d'une manière « absolue, car la foi absolue est incompatible avec l'histoire « sincère (1) ». Mais cette condition d'esprit n'est pas commune : en outre, le point où l'incrédulité récente se concilie avec un reste de foi ou du moins de respect marque un moment fugitif dans l'évolution de la pensée critique, et il ne faudrait pas se tromper d'heure.

Restent les philosophes, qui prétendent être dans la situation la plus favorable pour traiter sans préjugés des choses humaines. « Il n'appartient, affirme Voltaire, qu'aux phi« losophes d'écrire l'histoire (2). » Mais rien ne justifie ce privilège, car ils ne sont pas moins entêtés de leurs systèmes que les théologiens de leurs dogmes, ni plus scrupuleux à user des faits à leur convenance. On en peut juger par les histoires prétendues philosophiques du dernier siècle. Montesquieu dit de Voltaire, dans une épigramme acérée : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme « les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, « mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son « couvent (3). »

Quand des philosophes ou des pontifes, après avoir refait l'univers à leur fantaisie, daignent s'occuper d'histoire, il est rare qu'ils n'en disposent pas le plan par avance, d'après quelque conception *a priori*, sur laquelle s'échafaude leur con-

(1) *Vie de Jésus*, Introduction.
(2) *Lettre* à Ducos, 1745.
(3) *Pensées diverses*.

struction idéale. Ils commencent par décréter une loi générale des destinées de l'humanité, puis cherchent, faute de preuves meilleures, à lui donner la consécration apparente de faits choisis et interprétés à leur gré. Ainsi présentés, les accidents de l'histoire disent ce qu'on veut entendre et montrent ce qu'on désire voir (1). Larochefoucauld les compare à des bouts rimés que chacun fait rapporter à ce qui lui convient (2). Grâce à cet artifice commode, il n'y a pas de doctrines qui ne puissent s'étayer d'un semblant de preuve. Tandis que Bossuet, dans sa pompeuse ordonnance, assigne pour fin à l'histoire universelle la préparation et le triomphe du christianisme, Voltaire n'y découvre que les aberrations du fanatisme retardant l'essor de la libre pensée. « L'his-« toire, dit-il ailleurs avec plus de justesse, n'est souvent « que le récit des opinions des hommes. »

Pour les esprits que des préjugés aveuglent et qui veulent avoir à tout prix raison, l'histoire est un arsenal d'arguments où chacun puise à pleines mains. Animés d'une ardeur égale, ces partisans se jettent réciproquement des faits à la tête sans réussir à s'éclairer les uns les autres, car ils ne cherchent pas à se convaincre, mais à se vaincre, et, comme de vaillants soldats toujours prêts à donner des coups, ils se battent d'ordinaire sans savoir pourquoi.

L'histoire, ainsi engagée et compromise dans des polémiques ardentes, tourne vite à l'apologie ou au pamphlet, au réquisitoire ou au plaidoyer. Le lecteur, fatigué de longs et stériles débats, voudrait enfin entendre conclure. Mais ceux qui s'arrogent alors mission de juger, ne pouvant le faire au nom de lois reconnues et fixes, se règlent sur les

(1) Benjamin Constant ayant, par suite de sa versatilité d'esprit, changé la thèse et renversé le plan de son ouvrage sur les religions, disait en riant : « J'avais réuni trois ou quatre mille faits à l'appui « de ma première thèse ; ils ont fait volte-face à commandement et « chargent maintenant en sens opposé. Quel exemple d'obéissance « passive ! » (*Souvenirs* du duc de Broglie, III, 1).

(2) *Maximes*, 382.

inspirations de leur conscience, étalon variable et capricieux, d'où résulte pour la science une dernière cause d'erreurs.

§ V

INFLUENCE DES JUGEMENTS MORAUX

L'intervention des moralistes dans l'histoire achève de la fausser. On s'accorde à revendiquer pour les historiens le droit de juger les faits qu'ils racontent. Eux-mêmes se complaisent dans ce rôle de justiciers. « L'impartialité de « l'histoire, dit Lamartine, n'est pas celle du miroir qui « reflète seulement les objets ; c'est celle du juge qui voit, « qui écoute et qui prononce. Des annales ne sont pas de « l'histoire : pour qu'elle mérite ce nom, il lui faut une « conscience (1). » — « Il n'y a pas de place pour la cri- « tique, dit de même M. Nisard, là où il n'y a pas un his- « torien qui... non seulement raconte les événements.... « mais qui discerne le bien du mal, approuve l'un et « blâme l'autre ; qui, pour tout dire, sent en homme de « cœur, examine en philosophe et décide en juge (2). »

Voilà qui est bien ; seulement cet homme de cœur est passionné, ce philosophe, prévenu, et ce juge, aveugle. Il manque à la fois de lumières et d'équité. Juger, ce n'est plus seulement chercher la réalité des faits, déjà bien difficile à découvrir ; c'est en outre déterminer leur qualité morale, apprécier des mérites et des responsabilités, toutes choses qui échappent à la certitude. Quand nos amis les plus intimes se méprennent souvent sur nos intentions, quelles garanties peuvent offrir des historiens réduits à interpréter

(1) *Histoire des Girondins*, I, 1.
(2) *Tableau de la littérature française*, I, 2.

d'après de vagues indices celles de gens peu ou mal connus ? Comment entrer dans le rôle de personnages qui ont vécu loin de nous, comprendre leurs sentiments, pénétrer leurs secrets mobiles, tenir compte des influences qui les dominaient ? Est-il possible d'être équitable, quand on raisonne sur des temps troublés dans un temps calme et qu'on applique à la passion ou au fanatisme la mesure de l'indifférence et du sang-froid ? Dans l'œuvre complexe où la volonté humaine collabore avec la fortune, on exagère presque toujours la part de l'une ou de l'autre. On rend les acteurs d'un événement responsables de suites qu'ils n'ont pas su prévoir ou pu éviter, et on leur attribue à gloire des succès qu'a remportés pour eux le hasard. On célèbre des maladresses transformées en habileté par l'effet d'une chance heureuse, et l'on condamne de généreux desseins déjoués par un sort contraire. Nous méconnaissons à tout moment les intentions, les causes réelles, et nos jugements sont iniques, parce que nous prononçons sans être éclairés.

Quelles lois, d'ailleurs, applique ce juge non moins présomptueux qu'ignorant ? Quelle règle sûre lui fait discerner le bien et le mal ? Il se met simplement à la place de ses justiciables et les absout ou les condamne d'après les arrêts de sa propre sagesse. Ont-ils agi comme lui-même aurait fait ? il les approuve et les loue ; autrement ? il les critique ; mieux ? il les admire ; plus mal ? il les flétrit. Il décide ainsi avec assurance qui a tort et qui a raison, distribue le blâme et l'éloge, et ramène sans cesse les gens dans le droit chemin que lui-même aurait infailliblement su garder. Sa personnalité devient un type de perfection auquel il compare tout. Mais, comme ce type varie d'homme à homme, parfois dans le même homme en divers temps, toutes les contradictions qui éclatent dans leur conduite se retrouvent dans leurs jugements.

Mettez par exemple en regard les appréciations des histo-

riens sur un de ces personnages ou de ces événements si mêlés de bien et de mal qu'ils troublent et font hésiter la conscience. Suivant ce que le sens moral de l'auteur a de force ou de délicatesse, suivant qu'il accorde à la liberté ou à la nécessité, ce qu'il témoigne de sévérité ou d'indulgence, les arrêts diffèrent. Où l'un s'extasie, l'autre s'indigne. Le même fait est ici glorifié, là réprouvé, le même personnage porté en triomphe et traîné aux gémonies.

Quel homme a été plus diversement jugé que César? Les ambitieux le célèbrent à l'envi ; mais les honnêtes gens, partisans fidèles du droit, même vaincu, refusent de voir en lui autre chose qu'un Catilina de génie. Cicéron l'appelle « *perditus latro* (1) », et Tite-Live, quoique ami d'Auguste qui le qualifiait de *pompéien*, osait mettre en doute « si la « chose publique avait plus gagné à ce que César naquît, « qu'elle n'aurait gagné à ce qu'il ne fût pas né (2) ». Les siècles suivants n'ont pas mieux que lui tranché la question. Montaigne traite César de « brigand (3) ». Il a, dit-il, « rendu sa mémoire abominable à touts les gents de « bien pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de « son païs (4) ». Pour Fénelon, ce n'est qu'un « habile « scélérat (5) ». On en pourrait citer de plus échauffés encore. A un dîner chez le président de Lamoignon, comme on causait de la mort de César, Gui-Patin, fort animé, s'écria que, s'il avait été présent, il aurait donné le vingt-quatrième coup de poignard ; et Lamoignon « grand pompéien », courut l'embrasser pour ce mot (6).

Les jugements ne sont naturellement pas moins opposés sur le compte de Brutus. Dante, gibelin, c'est-à-dire partisan des empereurs, lui inflige dans le dernier cercle de son

(1) *Ad Atticum*, VII, 18.
(2) Sénèque. *Quest. natur.*, V. 18.
(3) *Essais*, II, 11.
(4) *Id.*, II, 33.
(5) *Dialogue de César et de Caton*.
(6) Gui-Patin. *Lettres*, 1645 et 14 novembre 1664.

enfer un supplice d'une férocité raffinée (1) ; mais le républicain Alfieri fait de Brutus le héros de la liberté mourante (2). Amyot dit prudemment : « Dangereux et remuant « esprit doibt estre laissé en repos, et ne faut pas mesme « toucher aux os de ceulx qui ont troublé le monde pen- « dant leur vie. » On risque en effet d'agiter encore les vivants.

L'équité devrait, semble-t-il, devenir moins difficile à mesure que les faits, reculant dans le lointain des âges, laissent la raison plus détachée et plus calme ; mais les divergences morales sont de tous les temps. Les cas litigieux de l'histoire ne cesseront pas d'être repris, pour être plaidés de nouveau, à chaque génération, et, tant qu'on en parlera, on discutera. N'avons-nous pas vu récemment des auteurs remuer d'une main fiévreuse les cendres de l'histoire romaine, y découvrir un reste de braise et rallumer des flammes dans un foyer qu'on pouvait croire refroidi ? De pauvres Latins qui passaient pour morts depuis dix-huit siècles, réveillés en sursaut par le bruit de nos querelles, ont été pris au collet par des recruteurs impitoyables, enrôlés dans nos factions et forcés de combattre au service de nos rancunes ou de nos regrets (3). Ainsi le débat qui, depuis l'origine des choses, s'agite entre le bien et le mal, le droit et la force, l'oppression et la liberté, n'est pas près d'être vidé. Quand donc se lèvera-t-il, le jour de l'éternelle justice ? Quand sera-t-il enfin prononcé le jugement dernier de l'histoire ? En ce qui concerne les hommes et les événements, on peut hardiment répondre : Jamais !

Jésus avait donné, dans le *Sermon sur la montagne*, un sage conseil, généralement peu suivi, surtout par les histo-

(1) Il le met dans la bouche de Lucifer occupé à le mâcher éternellement (*Inferno*, XXXIV, terz. 22).

(2) *Brutus*, II.

(3) Mommsen, *Histoire romaine* ; Ampère, *l'Histoire romaine à Rome* ; Beulé, *les Césars* ; etc.

riens : « Ne jugez pas votre prochain (1). » Tout jugement porté par un homme sur un autre est, en effet, téméraire, car sur quoi pourrait se fonder son équité ? Les intentions échappent, les paroles trompent, les actes prêtent à de fausses interprétations. Pour sonder les reins et les cœurs, scruter les consciences, peser les mérites et les fautes, il faudrait les regards et la main d'un dieu. Les religions ne s'y sont pas méprises, qui ont chargé des divinités souverainement impartiales et clairvoyantes, de présider les assises posthumes du genre humain, en vue de réparer, dans une autre vie, les injustices de celle-ci. Pour nous, créatures bornées, résignons-nous à ne pas trancher ce que nous ne pouvons connaître, et abstenons-nous de juger puisque nous ne saurions le faire sans faillir.

§ VI

CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA VÉRACITÉ ET DE LA CERTITUDE EN HISTOIRE

Quelle confiance mérite, en somme, chez les historiens, une véracité si sujette à s'égarer ? Pour en prendre exactement la mesure, examinons comment elle se comporte à l'égard des deux lois que Cicéron assigne à l'histoire et qui sont : 1° de ne rien dire qui ne soit vrai ; 2° d'oser dire tout ce qui est vrai (2). Ces deux obligations s'imposent aux savants comme aux historiens ; mais, en général, les premiers n'y manquent guère. Ils ont tout intérêt à ne rien avancer que de vrai, parce qu'une fausse allégation serai

(1) « Nolite judicare » (*Saint Matthieu*, VII, 21). Saint Paul renouvelle, non moins inutilement, cette recommandation : « Non autem amplius invicem judicemus » (*Epître aux Romains*, XIV, 13).

(2) « Qui nescit primam esse historiæ legem ne quid falsi audeat, « ne quid veri non audeat, ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne « qua simultatio ? » (*De oratore*, II, 15).

bien vite reconnue et les discréditerait ; et, quant à retenir des vérités cachées, ils y sont d'autant moins portés que leur gloire consiste à les découvrir. Les historiens, au contraire, sont enclins à violer l'une et l'autre de ces lois. Rarement leur sincérité est pure d'altération ou de réticence, et l'on ne doit attendre d'eux que des demi-vérités mêlées à des demi-mensonges.

Nous avons montré combien de causes concourent à fausser le compte rendu des faits. Pour peu que le narrateur ait l'imagination vive, des passions ardentes, des idées systématiques et de la hardiesse à juger, il ne livre qu'une vérité travestie par son idéal, ses préventions, ses préjugés ou sa conscience. Que sera-ce s'il n'est pas de bonne foi ? Dans la plupart des affaires criminelles, ne voit-on pas l'accusé, disputant à la loi sa vie ou sa liberté, appeler le mensonge à son secours et nier même l'évidence, quand l'évidence l'accable ? On demande alors la vérité à des témoins ; mais ils ne la disent pas toujours et cherchent parfois à tromper la justice qui, prévenue du péril, récuse les personnes trop intéressées pour être sincères, sans pouvoir se préserver des pièges que lui tendent les calculs qu'elle ne soupçonne pas. L'histoire a aussi ses faux témoins. Tous ne sont pas dévoilés, et les moins suspects sont les plus perfides.

De combien de documents controuvés, de chartes apocryphes, de fausses décrétales, de lettres fictives, de diplômes supposés, de généalogies imaginaires, d'interpolations dolosives, de textes falsifiés ou forgés, la critique moderne n'a-t-elle pas eu à purger l'histoire ! Et peut-elle se flatter d'avoir démasqué toutes les impostures ? Les anciens signalaient déjà les supercheries et les fraudes des historiens (1), et, selon Pline, « les plus impudents mensonges n'ont

(1) « Historicum mos, quum multa mentiti sunt... » (Sénèque, *Quest. natur.*, IV, 3, 1).

« jamais manqué de témoins (1) ». Suidas mentionne un ouvrage malheureusement perdu *Sur les mensonges de l'histoire*. Qui ne donnerait pour le posséder quelques-unes des meilleures histoires que l'antiquité nous ait léguées? En Grèce, les écoles de sophistes devinrent des ateliers de fables et Juvénal admire la hardiesse de leurs inventions (2). Les rhéteurs, prenant les sujets historiques pour thèmes d'amplification oratoire, multiplièrent à plaisir les récits, les discours et les lettres de fantaisie. Ces œuvres d'imagination, publiées sous le nom de personnages célèbres, ont déçu des historiens qui n'ont pas su douter à propos. Les mésaventures récentes de quelques amateurs d'autographes montrent que les mêmes fraudes, devenues plus lucratives, ne sont pas moins à redouter de nos jours. Naguère, la docte Allemagne n'a-t-elle pas failli être dupe d'audacieux faussaires qui avaient fabriqué, l'un (Wagenfield, 1836), un texte de Sanchoniaton, l'autre (Simonides, 1855), une histoire d'Égypte par un Alexandrin baptisé du nom d'Uranios? Que serait-il advenu s'il s'était rencontré plus d'habileté d'une part ou moins de méfiance de l'autre?

Ces tromperies ne sont pas toujours le fait d'escrocs de bas étage. On en relève de pareilles chez de graves auteurs qui passent pour de très honnêtes gens. Les *Mémoires* de Sully citent de nombreuses lettres de Henri IV dont les originaux, plus tard retrouvés, avaient été altérés par le transcripteur dans l'intérêt de sa gloire. Berger de Xivrey, éditeur des *Lettres missives* de Henri IV, a signalé les inexactitudes dont fourmillent les copies données par Sully, et Marbaut l'accuse d'en avoir fabriqué plusieurs.

Trop souvent on a vu des historiens de profession, des hommes même qui, investis d'un caractère religieux, avaient

(1) *Hist. nat.*, VIII, 34.
(2) « Quidquid Græcia mendax
Audet in historia. »
(*Satires*. X, v. 74).

deux raisons pour une de respecter la vérité, se jouer d'elle effrontément et tantôt certifier des faits impossibles, tantôt en nier d'indubitables. Bayle parle d'un historien de Charles-Quint, Guevara, évêque de Cadix, comme ayant pris dans ses ouvrages des libertés extravagantes. Censuré, il allégua pour excuse que, « hormis la Sainte Écriture, toutes « les autres histoires sont trop incertaines pour qu'on « y ajoute foi (1) ». Un autre auteur, le P. Morin, « trois « ans après la prise de la Rochelle, soutenait encore « qu'elle n'avait pas été prise et que tous les bruits qui en « avaient été publiés n'étaient que des fables (2). » Le P. Loriquet s'est fait une réputation peu enviable par l'étrange manière dont il a travesti le règne à peine terminé de Napoléon (3). Gardons-nous de croire que ce soient là des exceptions ridicules et méprisables. Les Loriquets abondent. Chaque parti a les siens. Ils sont en pleine possession de l'histoire. Quand on traite de la sorte des choses universellement connues, que n'a-t-on pas pu se permettre là où nulle contradiction n'était à craindre ? « Lorsque nous avons plus d'un exemple présent de faits « équivoques ou faux envoyés à la postérité avec tous les « passeports de la vérité, pouvons-nous espérer que les « hommes des siècles antérieurs aient eu moins d'audace « ou plus de conscience (4) ? »

Il faut sans doute une dose d'effronterie, par bonheur assez peu commune, pour oser affirmer des faits manifestement faux ou en démentir d'avérés ; mais si les gros mensonges sont rares, les petits foisonnent. On peut même douter qu'il y en ait de tels depuis qu'on a vu, ainsi que dit Figaro, « de petits mensonges assez mal plantés pro« duire, avec le temps, de grosses, grosses vérités (5) ».

(1) *Dictionnaire historique,* art. *Guevara.*
(2) *Id., id.*
(3) *Histoire de France,* 1814.
(4) Volney, *Leçons d'histoire,* avertissement.
(5) *Le mariage de Figaro,* A. IV, sc. 1.

Combien d'hommes qui, tout en se faisant un point d'honneur d'être fidèles à la vérité, composent chaque jour avec elle, la trahissent en détail et l'atténuent ou l'exagèrent pour l'accommoder aux exigences de leur intérêt ! On pourrait, avec un auteur comique, soutenir qu'une dose de mensonge se mêle forcément au train de la vie humaine qui, sans un peu d'imposture, ne saurait aller (1). C'est un ingrédient nécessaire aux relations entre les hommes, la part d'illusion indispensable à l'optique de la scène.

La sincérité n'est pas une vertu politique. Dans sa *République*, Platon fait dire à Socrate qu'il est souvent besoin de tromper les hommes, pour leur bien (2). Cet axiome est universellement reçu. L'habileté des hommes d'État se compose pour moitié de dissimulation et pour moitié de fourberie. On a défini la politique elle-même : « *Ars non tam regendi quam fallendi homines.* » Guichardin affirme qu'on crée le succès en répétant qu'il existe, et Catherine de Médicis tenait qu'« une nouvelle fausse, crue trois jours, « pouvait sauver un État (3) ». Suivant ce que rapporte Mme de Rémusat, Napoléon disait : « M. de Metternich est « tout près d'être un homme d'État : il ment très bien (4). » L'esprit de mensonge est tellement dans les traditions de la

(1) « Oui Monsieur, dit un personnage de Dufresny, c'est la dissi-
« mulation qui maintient parmi les hommes la société civile et matri-
« moniale... A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent,
« les femmes se complimentent et les auteurs se saluent de loin ; la
« dissimulation farde les amitiés nouvelles et récrépit les vieilles
« haines... La dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes et de
« bonté aux maris », etc.

(*Le Double veuvage*, A. III, sc. II.)

(2) *République*, II, p. 389, et V, p. 459. — Voltaire insiste et développe crûment la théorie : « Le mensonge, écrit-il, n'est un vice que « quand il fait du mal ; c'est une très grande vertu quand il fait du « bien. Soyons donc vertueux plus que jamais. Il faut mentir comme « un diable, non pas timidement, mais hardiment et toujours... Les « grands politiques doivent toujours tromper le public... » (*Correspondance générale*, *Lettre* à Thioret.)

(3) Agrippa d'Aubigné, *Confession catholique de Sancy*, II, 6.

(4) *Mémoires*, t. I, p. 105.

politique et de la diplomatie que, de nos jours, M. de Bismarck, plus avisé, a pu tromper tout le monde en disant parfois, avec une insidieuse franchise, la vérité sur ses desseins. En cela même, il suivait le conseil ironique de Swift qui recommande à l'homme d'État de ne dire la vérité que lorsqu'elle a chance d'être prise pour un mensonge (1). Enfin, la casuistique dévote admet aussi des fraudes pieuses et regarde comme licite de mentir pour le bien de la religion ou la plus grande gloire de Dieu.

On ne saurait évidemment imposer aux seuls historiens l'obligation d'être toujours véridiques. Ils ont droit à bénéficier des privilèges que s'arrogent les politiques et, comme ceux-ci trompent en faisant l'histoire, ceux-là trompent en l'écrivant. Cicéron lui-même, oubliant les lois austères qu'il vient de poser, recommande à l'orateur, comme une des grâces de son art, quand il a un récit à faire, d'en relever l'agrément par quelques jolis petits mensonges (2).

Tant de fausses allégations constatées dans les histoires autorisent à faire une part très large au mensonge, car pour un que l'on découvre, on peut en supposer des multitudes qu'on ignore (3). Sans tomber dans l'exagération des sceptiques qui déclarent tout incertain de ce qu'on raconte du passé, il faut reconnaître que peu de choses sont scrupuleusement exactes. Peut-être n'y a-t-il pas, dans le vaste recueil de nos annales, un seul événement dont l'entier détail soit conforme à la réalité. « Je défie historiens, « héros, légistes, prêtres, d'articuler un fait pur de tout « mensonge ; l'ombre seule de la vraie vérité anéantirait « annales, révélations, poésies et prophéties (4). »

(1) *Portrait de l'homme d'État.*

(2) « Perpicitis, hoc genus... quam sit oratorium, sive habeas vere « quod narrare possis, quod tamen mendaciunculis aspergendum, sive « fingas » (*De Oratore*, II, 59). *Mendaciunculis*, le diminutif est charmant. On dirait une aspersion d'essence de rose.

(3) Schopenhauer dit cyniquement Clio aussi infectée de mensonge qu'une fille des rues de la syphilis.

(4) Byron, *Don Juan*, XI, 37.

Les allégations mensongères ne constituent pas l'unique péril de l'histoire ; des réticences perfides ne lui sont pas moins préjudiciables et peuvent même lui cacher plus de vérités que la mauvaise foi n'en altère.

Supposons qu'à force de vigilance la critique ait réussi à se garder de toute fraude ; les menteurs et les fourbes sont écartés ; on n'a devant soi que des témoins incapables de rien dire qui ne soit vrai : vont-ils dire la vérité tout entière, sans restriction d'aucune sorte ? Il ne faut pas trop y compter. Ils révéleront ce qui leur convient et tairont le reste. Or, la vérité ne souffre pas de partage : elle est complète ou elle n'est pas. Le silence qui retient des faits essentiels peut être plus trompeur que le mensonge qui dénature des faits accessoires.

Sur ce point, cependant, les historiens sont unanimes et, tandis que tous admettent sans discussion la première des deux lois formulées par Cicéron, celle qui leur interdit le mensonge, ils refusent, d'un commun accord, de se soumettre à la seconde, qui leur imposerait l'obligation de tout dire, et déclarent ne pouvoir l'observer sans tempérament. Tacite s'élève avec force contre les inconvénients d'une indiscrète sincérité (1). Bayle regarde comme excessif d'exiger de l'historien une franchise absolue : « Des deux « lois inviolables de l'histoire, j'ai observé rigoureusement « celle qui ordonne de ne rien dire de faux ; mais pour « l'autre, qui ordonne de dire tout ce qui est vrai, je ne « saurais me vanter de l'avoir toujours suivie ; je la crois « quelquefois contraire, non seulement à la prudence, « mais aussi à la raison (2). » Voltaire juge également que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire : « Cette règle « est au nombre des lois qui ont besoin d'être commentées.

(1) *Annales*, IV, 33.
(2) Bayle, *Dictionnaire historique*, préface.

« Je suppose un prince qui confie à son historiographe un « secret important auquel l'honneur de ce prince est attaché, « ou que même le bien de l'État exige que ce secret ne soit « jamais révélé... L'historien doit-il manquer de foi à son « prince ? Doit-il trahir sa patrie pour obéir à Cicéron ? « La curiosité du public semble l'exiger ; l'honneur, le « devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à « écrire l'histoire (1). » Mais, si cet expédient tire l'auteur d'embarras, il ne fait qu'augmenter le nôtre, et que n'ignorera-t-on pas si tous les détenteurs de secrets se taisent par délicatesse ?

Nous voilà dûment prévenus. Les historiens ne nous promettent qu'une vérité circonspecte, partielle, pleine de sous-entendus et de réserves. Eh bien, j'en suis fâché pour Cicéron et pour l'histoire, mais la raison est ici du côté des historiens. Alceste, ce Don Quichotte de la sincérité, sera seul à les blâmer. Philinte est mieux dans le vrai :

« Il est bien des endroits où la pleine franchise
« Deviendrait ridicule et serait peu permise. »

Imaginez Alceste à la tête d'une armée. Il vient de subir un échec. S'il déclare « la chose comme elle est » (2), le résultat de cet aveu sera de démoraliser ses troupes, d'accroître la confiance de l'ennemi et de susciter la méfiance de son gouvernement qui s'empressera de le révoquer. Engagez-le comme diplomate dans une négociation difficile ; il dit ce qu'il sait et ce qu'il désire : on abusera contre lui de sa candeur et de ses épanchements. Représentez-vous enfin Alceste chef d'État, obligé d'exposer la mauvaise situation

(1) Voltaire, article historiographe, *Mélanges*, Œuv. compl., 1771, t. XVII, p. 522, et *Histoire de Pierre le Grand*, préface. — De même Guizot : « Je ne dis que ce que je pense, mais je ne me tiens point « pour obligé de dire... tout ce que je pense » (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, ch. II).
(2) *Le Misanthrope*, A. I, sc. I.

des affaires et l'étendue des malheurs publics. S'il le fait sans ménagement, il alarmera le pays, perdra tout prestige dans l'opinion, encouragera les factions à la révolte et donnera peut-être à des voisins malveillants l'envie de profiter de ses embarras. Tite-Live blâme justement l'impolitique sincérité du consul qui, après le désastre de Cannes, eut l'imprudence d'avouer aux députés des alliés la gravité de cette défaite. Les alliés, estimant Rome perdue, prirent le parti d'Annibal (1). Voilà ce qu'on gagne à être trop vrai. Il faut convenir que, de toutes les vertus préconisées par les moralistes, la franchise est, d'ordinaire, une des plus mal récompensées.

Il y a donc des cas où la réticence est permise, d'autres où elle est même commandée, lorsqu'on ne pourrait tout dire sans violer des devoirs plus respectables encore que celui de sincérité ! Les historiens seraient alors excusables de taire ce qu'ils ne pourraient révéler sans déshonneur pour eux ou sans dommage pour la chose publique ; mais ils étendent leurs réserves beaucoup plus loin. Le droit qu'ils revendiquent est interprété par eux avec une latitude telle que leur convenance devient l'unique règle de leur discrétion. De là résultent pour la science des lacunes dont il n'est pas possible de mesurer l'étendue.

Trop souvent des historiens qui auraient la main pleine de vérités se gardent prudemment de l'ouvrir. Ils savent qu'ils gagneront à se taire ce qu'ils risqueraient de perdre à trop parler. Les auteurs de *Mémoires* s'abstiennent généralement de mettre le public dans la confidence de leurs fautes et, si c'est une femme qui fait son portrait, elle a soin, comme M[me] de Staal, de ne « se peindre qu'en buste ». La reine Marguerite, femme dissolue de Henri IV, a laissé d'agréables *Mémoires* qui n'ont rien d'une confession. « On « y trouve, dit Bayle, beaucoup de péchés d'omission ; mais

(1) *Annales*, XXIII, 5.

« pouvait-on espérer que la reine Marguerite y avouerait « des choses qui eussent pu la flétrir ? On réserve ces aveux « pour le tribunal de la pénitence, on ne les destine pas à « l'histoire (1). » Les amis de cette princesse n'ont pas été plus explicites dans ce qu'ils racontent d'elle. Ils louent fort ses divers mérites, sa libéralité surtout, mais ne soufflent pas mot de ses débordements publics, et, si des indiscrets n'avaient parlé, la reine de Navarre aurait eu chance de passer pour une Lucrèce. Trompée par une infinité de réticences pareilles, l'histoire ne nous montre guère que des figures incomplètes et fausses.

Voulez-vous convaincre d'un manque de franchise les rapporteurs réputés les plus sincères ? Faites-leur, à l'exemple des juges d'instruction, subir plusieurs interrogatoires. Vous constaterez vite dans leurs réponses de notables divergences. Il suffit même que l'auditoire change pour que la version varie. Suivant qu'on les interroge à huis clos ou en audience solennelle, beaucoup de témoins déposent autrement. La conversation privée des hommes ne confirme pas toujours leurs déclarations publiques et ce qu'on pense est souvent le contraire de ce qu'on dit. Le théâtre tire de ces contradictions un élément de comique et fait démentir par les personnages, dans de piquants apartés, les fictions du dialogue. Les historiens ont aussi des opinions de rechange. S'adressent-ils à la foule ou à des confidents discrets, leurs récits présentent les mêmes faits sous des aspects qui ne se ressemblent guère. Pline le Jeune en convient de bonne grâce : « Autre chose, dit-il, est d'écrire une lettre ou une histoire, « autre chose d'écrire pour le public ou pour un ami (2). » On relève entre les harangues et les livres de Cicéron un complet désaccord sur les choses religieuses : Au Forum ou au Sénat, il parle avec respect, avec émotion même, des

(1) *Dictionnaire historique*, art. *Usson*.
(2) *Lettres*, VI, 16.

Dieux, des auspices et des prodiges ; il est dévot. Dans ses *Dialogues*, au contraire, il ne croit guère aux Dieux et se moque de la divination (1). Comparez ses *Discours* et ses *Lettres*, vous verrez les événements et les hommes appréciés de diverses façons. Ainsi encore la correspondance de Voltaire fait pièce à ses histoires sur une foule de points. Les descendants de Guichardin qui, pour honorer sa mémoire, ont publié de nos jours ses lettres, notes et souvenirs (2), lui ont rendu un assez mauvais service ; on y voit combien sa pensée intime différait de son langage public. Alexandre de Médicis, dont il faisait, dans son *Histoire d'Italie*, un brillant panégyrique, est tenu par lui pour un monstre, et les papes qu'il avait servis et glorifiés sont jugés avec horreur en secret. Sainte-Beuve croit le mal très général. « Quel est « donc, demande-t-il, l'auteur de Mémoires qui pourrait « supporter d'un bout à l'autre l'exacte confrontation avec « ses propres Correspondances contemporaines des impres- « sions racontées (3) ? »

Napoléon offre de nombreux exemples de ce genre de variantes. Ses rapports, ses bulletins, ses histoires, ses lettres, ses dictées de Sainte-Hélène sont fréquemment démentis les uns par les autres, et la communication privée démasque le mensonge officiel. On a de lui trois récits dissemblables des événements de Brumaire ; aucun n'est exact (4). D'après Las Cases, il avait trois manières de présenter la fâcheuse affaire du duc d'Enghien : dans le tête-à-tête, il la regrettait ; dans un cercle de familiers, il se contentait d'y chercher des atténuations ; mais, en présence d'étrangers, il justifiait tout (5). A y regarder de près, chaque narrateur, pour peu qu'il soit intéressé aux faits qu'il raconte, a de même

(1) E. Havet. *le Judaïsme*, p. 461.
(2) *Opere inedite*, Firenze, 1867.
(3) *Portraits de femmes*, p. 183.
(4) Lanfrey, *Histoire de Napoléon*, t. I, p. 71.
(5) *Mémorial de Sainte-Hélène*, 20 novembre 1820, et *Testament* de Napoléon, art. VIII.

trois vérités, pour le moins, l'une qu'il professe en public, l'autre qu'il réserve pour ses amis et une dernière secrète qu'il garde pour lui. Il serait poli de croire que la version la plus sincère est celle que l'auteur livre à la foule et qui l'engage le plus ; mais beaucoup se fieraient plutôt à celle qu'il transmet tout bas à l'oreille d'un affidé. Pour moi, je préférerais, je l'avoue, celle qu'il n'a dite à personne.

Mais alors, que penser de nos histoires, généralement composées en vue du public ? N'aurions-nous en elles qu'une vérité de montre et de parade, pleine de dissimulations, de réserves et de concessions cachées, vérité à bon droit suspecte, dont le vrai nom serait mensonge ? Il y a fort à réfléchir. Sismondi pense que l'histoire a perdu en véracité à mesure que la publicité s'étendait ; la découverte de l'imprimerie a, croit-il, porté un coup fatal à la sincérité des historiens. Le manuscrit, exemplaire unique, destiné à un petit nombre de lecteurs, disait plus franchement les choses, comme on fait entre amis ; le livre, qui s'offre à tous, impose plus de réserve à l'écrivain, car il est bien des vérités qu'on n'ose pas publier à son de trompe. En somme, la critique historique arrive à formuler cette règle que, « en histoire, « les documents ont d'autant plus de poids qu'ils ont moins « la forme historique (1) ». Conséquemment, les mémoires sont jugés préférables aux chroniques et les lettres aux mémoires. Cela est moins arrangé. On a le témoignage intime, moins suspect que le témoignage public (2).

Notre âge cherche avec une curiosité passionnée, souvent indiscrète, à savoir ce qu'on n'a pas voulu lui dire. Pour surprendre les secrets des gens, des fureteurs, avides de scandale et sûrs de la complicité du public, s'abaissent à

(1) Renan, *les Apôtres*, Introduction.

(2) Néanmoins, Bayle conseille de ne pas trop accepter les lettres d'un écrivain comme l'expression fidèle de sa pensée (*Nouvelles de la République des lettres*, avril 1684). En effet, suivant la remarque de Sainte-Beuve, « on se modèle toujours à quelques égards sur la per- « sonne à laquelle on écrit » (*Portraits contemporains*, t. V, p. 288).

des moyens d'espionnage et de police. Ils écoutent aux portes, regardent par les trous des serrures, décachètent les lettres, interrogent les domestiques, recueillent les commérages, ouvrent l'oreille à la médisance et ne la ferment pas même à la calomnie. Qu'a-t-on découvert de la sorte ? Peu de chose, sinon que l'histoire a une contrepartie et un envers. A vrai dire, on le soupçonnait déjà. Que décider et que croire entre des affirmations solennelles et ces démentis dérobés ? Une considération pourtant diminue notre embarras : c'est que l'insinuation secrète, moins fausse en apparence, n'est pas au fond plus exacte que l'allégation publique. On peut reprocher à la première autant de légèretés et de préventions qu'à la seconde de simulation et de réticence. L'une a trop de calcul et de réserve ; elle ne dit pas assez ; l'autre a trop de laisser-aller et de licence ; elle dit tout et même plus. Les écrivains qui publient l'histoire de leur temps évitent de divulguer des vérités compromettantes, car on veut bien être sincère, mais on aime son repos ; et ceux qui, pour renseigner la postérité, font en grand mystère la confession de leurs contemporains, y mettent encore plus de malignité que de franchise. Si Voltaire avait écrit sous forme de mémoires secrets le *Siècle de Louis XV*, aurait-il été aussi prodigue d'adulation ? Et si Saint-Simon, historien clandestin, au lieu de distiller, comme on le lui a reproché, son fiel dans l'ombre, avait couru le risque d'être lu par les gens dont il faisait de si terribles peintures, les aurait-il autant diffamés ? Sans faire injure à la bonne foi de l'un ni de l'autre, il est permis d'en douter.

Les historiens ne soulèvent donc qu'en partie les voiles qui nous cachent la vérité, et leur silence cause à l'histoire un détriment dont il n'est pas possible de déterminer l'importance. Il faut suppléer à leurs indications incomplètes par toutes sortes d'inductions et de conjectures hasardeuses. Niebuhr compare ce qu'il y a d'idéal dans cette restitution à l'épaule d'ivoire que les Dieux durent fabriquer pour res-

susciter Pélops (1). Mais, avec de pareils artifices, on n'a plus un tout vivant et véritable. Nos enquêtes sont pleines de lacunes, et l'on ne ferait pas un mauvais marché si l'on pouvait acheter ce qu'on ignore au prix de ce qu'on croit savoir. Ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire, c'est ce qui ne s'y trouve pas.

Les historiens méconnaissent donc l'une et l'autre des deux lois fondamentales de l'histoire. Entre leurs altérations et leurs réticences, il serait chimérique de prétendre établir la vérité. La meilleure part d'elle nous échappe : ceux qui la détenaient ont refusé de la dire ; et la part qu'ils nous montrent, faussée de toute façon, n'est qu'une apparence trompeuse. Nous ignorons au moins la moitié des choses, et celle que nous nous flattons de connaître n'est guère qu'un tissu d'erreurs.

L'impuissance des historiens à fixer la vérité ressort du nombre indéfini de leurs ouvrages sur des sujets déjà mille fois traités. On refait sans cesse les mêmes récits parce que la certitude n'est jamais atteinte. « L'histoire, dit Villemain, « est de tous les genres peut-être le plus varié, le plus mul- « tiple ; elle laisse toujours une place nouvelle au talent ; « suivant le point de vue où se place l'historien, suivant le « caractère de son génie, de son époque, ou le but spécial « qu'il se propose, l'histoire change, se transforme et se pré- « sente également vraie de divers côtés (2). » Il serait plus juste de dire également fausse, car là ou Villemain ne voit que les avantages d'un genre littéraire, nous trouvons la claire démonstration de sa nullité comme science. Une vérité si changeante n'est pas propre à inspirer beaucoup de confiance. Il n'y a rien de définitif en cette matière et l'histoire est toujours à recommencer parce qu'elle n'est jamais faite. Le même exposé ne saurait évidemment contenter l'infinie

(1) *Histoire romaine*. VI, p. 161.
(2) *Tableau de la littérature du XVIIIe siècle*, t. II, p. 374.

diversité des goûts, des passions et des préjugés. Chaque historien a donc le droit de reprendre à nouveau le sujet le plus rebattu et de le marquer à son empreinte personnelle. « Chacun fait son roman, dit Voltaire, parce que nous « n'avons point d'histoire véritable (1). » En réalité, il y a autant d'histoires que d'historiens.

Veut-on un exemple récent de cette multiplicité sans fin? En 1868, deux ans après la bataille de Sadowa, il avait déjà paru en Allemagne plus de deux mille relations de cette campagne de huit jours. Deux mille récits, en deux ans, pour un seul pays, n'est-ce pas inquiétant ? La vérité n'était sans doute entière dans aucun, puisqu'on a senti le besoin de les multiplier à ce point. Est-elle du moins dans tous ? Nous n'oserions l'affirmer, par égard pour ceux qui les ont suivis.

Mézerai, parlant des futurs historiens, dit avec une sagacité prophétique : « Qu'il en vienne tous les ans de nou-« veaux, ils ne mettront jamais ce sujet en sa perfection. « Ils pourront bien mériter quelque louange particulière, « ils pourront bien se surpasser l'un l'autre, aplanir le « chemin peu à peu, y apporter de plus en plus de nou-« velles clartés ; mais il y aura toujours, dans leurs ouvrages, « beaucoup plus à désirer qu'à admirer, plus de choses « obscures que d'éclaircies et moins de vérités que de con-« jectures (2). »

Que de doutes ne doivent pas motiver ces reprises, ces variantes et ces contradictions des historiens ? Et là même où ils sont d'accord, ne peuvent-ils pas s'être rencontrés dans de communes erreurs ? Ceux d'entre eux qui ne détestent pas le paradoxe sont toujours reçus à prendre le contre-pied des opinions généralement admises et il n'y a pas de thèses si désespérées qu'avec un peu d'esprit on ne puisse

(1) *Mélanges*, Œuv. compl., t. XIV, p. 437.
(2) *Histoire de France*, préface.

étayer de spécieux arguments. On s'est plu à soutenir, par exemple, que Néron fut un bon prince (1), Titus, un monstre avorté (2), Richard III. digne d'une bonne renommée (3), Louis XIII, un grand roi (4), l'impératrice Faustine, une honnête femme calomniée (5), Lucrèce Borgia, « une vic« time de l'histoire (6) » etc. Des critiques, trop ingénieux peut-être, ont récemment entrepris de démontrer que les pièces de Shakspeare sont de Bacon (7), et bientôt sans doute d'autres critiques, plus sagaces encore, se feront forts d'établir que les œuvres de Bacon sont de Shakspeare. Cela revient à dire qu'il n'y a pas en histoire de vérités indubitables. On peut, sur tous les points, plaider le pour et le contre, parce que rien n'est prouvé. On discute sans fin sur des questions toujours en litige, et la mesure de la vraisemblance est celle du talent de l'avocat.

Cette perpétuelle mobilité d'aspects est incompatible avec la science vraie qui, la preuve une fois faite, se fixe dans la certitude stable. Ses vérités ont pour caractère de s'imposer à la raison et de ne pouvoir pas être conçues différemment par les esprits les plus divers. L'histoire semble incapable d'arriver à ce résultat définitif. L'évidence lui échappe. Bacon croit pouvoir tirer de la disparité même des histoires un motif de se rassurer : « Comme chaque parti publie les « siennes, ces relations, dit-il, frayent à la vérité un chemin

(1) Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron.*

(2) Beulé, *Etudes et portraits du siècle d'Auguste*, Le véritable Titus.

(3) Horace Walpole, *Doutes historiques sur la vie et le règne de Richard III.*

(4) Marius Topin, *Louis XIII et Richelieu.*

(5) Renan, *Dissertation* lue à l'Institut, août 1867. — On sait la piquante réponse de Mme de Lassay à son mari qui se portait avec trop d'ardeur garant de la vertu de Mme de Maintenon : « Comment « faites-vous, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là ? »

(6) Gregorovius, *Lucrèce Borgia.*

(7) Smith, *Lord Bacon est-il l'auteur des pièces de Shakspeare?* et Donnelly, *Le grand cryptogramme ou le chiffre secret de Francis Bacon dans les prétendues pièces de Shakspeare.*

« entre les extrêmes (1). » Pour que cela fût exact, il faudrait d'abord que toutes les opinions se fussent produites, ce qui ne sera jamais ; puis que la vérité trouvât juste son expression dans leur moyenne ; mais si elle est toute d'un côté, ou à l'un des extrêmes, ou même en dehors, nous voilà du coup égarés. C'est un expédient bien précaire que de chercher la vérité parmi des mensonges contradictoires. Macaulay compare cette façon de procéder à la manière dont l'héroïne d'une pièce de Dryden se sauve en avalant deux poisons qui se servent d'antidote l'un à l'autre (2). Le moyen est périlleux et ne peut réussir que très exceptionnellement.

Ainsi la certitude, éternel postulat de la science, fait et fera toujours défaut à l'histoire narrative. Nul ne peut dire ce que, dans les œuvres les plus admirées, il entre de faux et de vrai, ni faire le partage sûrement. En elles, ce que Corneille appelle « la tissure des fictions avec la vérité (3) », compose une trame mi-partie, comme ces étoffes mélangées soie et coton. Tout au plus les historiens pourraient-ils, en s'aidant des lumières de la science, séparer l'impossible du possible ; mais ils ne prennent pas même ce soin et leur facilité à admettre des faits merveilleux (4) met en soupçon sur tout le reste, car une crédulité qui ne recule pas devant l'absurde donne sa mesure, et là où l'impossible a passé, tout le possible a dû circuler librement. Or, le possible comporte une infinité de cas, alors qu'un seul se réalise (5). La vérité se trouve donc comme perdue parmi des conjectures sans nombre dont le choix n'est jamais sûr.

Les historiens se flattent de trancher la difficulté par approximation, en s'efforçant d'établir la version la plus

(1) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, II, 7.
(2) *Essais*, l'Histoire de la Grèce de Mitford.
(3) Préface de *Polyeucte*.
(4) Voy. le recueil de Valère Maxime, *Faits et paroles mémorables*, I, ch. v à viii.
(5) « Le réel est étroit, le possible est immense. »

vraisemblable : mais ils courent deux fois le risque d'être déçus puisque, d'une part, le vrai n'est pas toujours vraisemblable et que, de l'autre, il arrive souvent au vraisemblable de n'être pas vrai. Les distinguer constitue un problème insoluble. Les historiens ne le soulèvent même pas et, à défaut de la vérité qui se dérobe, ils se contentent de son apparence, à peu près, a-t-on pu dire, comme les poursuivants de Pénélope qui, rebutés par la maîtresse, courtisaient ses servantes. Tite-Live déclare que, « dans les événements anciens, « il lui suffit que les faits soient vraisemblables et qu'on « puisse les accepter pour vrais (1) ». Selon M. Nisard, « la « vraisemblance est la lumière même de l'histoire, et il est « glorieux pour Froissart d'avoir su rendre si vraisem- « blables certains récits que la vérité, plus tard rétablie, n'a « pu prévaloir contre elle, ni la science contre les légendes « des *Chroniques* (2) ». Si ce triomphe de l'art sur la vérité est glorieux pour le conteur, l'est-il autant pour la science? Un tel éloge, décerné à l'historien, expose l'histoire à tomber en confusion.

On pourrait citer bien des cas où les auteurs, en cherchant la vraisemblance, ont tourné le dos à la vérité. L'historien Zonaras dit suivre la *Cyropédie* de Xénophon de préférence aux *Histoires* d'Hérodote, parce qu'elle lui paraît plus vraisemblable (3). Bossuet et Rollin s'y sont également trompés. Les grâces attiques de l'écrivain, faisant illusion, donnaient à une fiction romanesque plus de créance qu'à un véridique récit. Par contre, Manéthon, dont les listes de rois égyptiens paraissaient peu vraisemblables, obtenait, quoique scrupuleusement exact, moins de confiance qu'il n'en méritait. On se croyait mieux dans le vrai avec les contes d'Hérodote et de Diodore. Il n'a pas fallu moins que le déchiffrement des textes hiéroglyphiques pour réhabi-

(1) *Annales*, V, 21.
(2) *Histoire de la littérature française*, I, 2.
(3) Zonaras, *Annales*, III, 25.

liter, aux dépens des historiens grecs, le chronologiste de l'antique Égypte. Ainsi, par une double méprise, Hérodote, récusé quand il était vrai, faisait autorité quand il était faux. Voilà où conduit la recherche de la vraisemblance.

L'histoire, réduite à se contenter de l'ombre si souvent trompeuse de la vérité, est donc séparée par un abîme de la science qui aspire à saisir la vérité même, avec une entière certitude. Socrate et Aristote distinguaient déjà deux sortes de connaissances, l'une qui arrive à l'indubitable par voie de démonstration, l'autre qui conclut simplement au probable et comporte du désaccord. La première constitue la science ; la seconde la philosophie, l'histoire et la justice humaine. Celles-ci admettent toutes les conjectures imaginables sous la seule condition qu'elles soient plausibles. La science, plus exigeante, réclame le vrai sans le moindre soupçon d'erreur. L'à-peu-près le plus vraisemblable ne saurait la satisfaire ; il lui faut l'évidence même. Que deviendrait l'échafaudage de présomptions dont se compose l'histoire si l'on voulait en éliminer l'incertain ? Descartes conseille de « réputer presque pour faux tout ce qui n'est que « vraisemblable (1) ». Appliquez cette règle à l'histoire, que lui restera-t-il ? Voltaire fait la réponse : « Réduisez l'his- « toire à la vérité, vous la perdez ; c'est Alcine dépouillée « de ses prestiges (2). »

En présence de tant de motifs d'incertitude, l'assurance des historiens ne semble-t-elle pas digne d'admiration ? Rarement ils émettent un doute : ils craindraient de paraître mal informés. Toujours sûrs de leurs faits, ils tranchent avec une intrépide confiance les plus inextricables nœuds. Rien ne les arrête, rien ne leur échappe. Ils ont tout vu, tout entendu, tout su. Ils nous font assister au minutieux

(1) *Discours de la méthode*, 1re partie.
(2) *Mélanges philosophiques*, Lettres chinoises et indiennes.

détail des événements, entrer dans les conseils secrets, descendre au fond des consciences, pénétrer les sentiments intimes, démêler les intentions cachées. Ils montrent à découvert les ressorts invisibles qui meuvent les choses, lisent couramment dans le livre du Destin et sont les interprètes attitrés de la Providence. Racontent-ils un événement, ils en rétablissent les moindres circonstances, assignent à chaque acteur son rôle, mesurent avec précision sa part de responsabilité, notent l'air du visage, l'accent des paroles, révèlent les mobiles, les projets, les rêves des personnages. C'est une divination continuelle ou plutôt une verve d'invention intarissable. Comme il arrive au théâtre quand une pièce est bien faite et vivement jouée, l'illusion est complète ; on finit par croire que « c'est arrivé ». Mais, vienne la réflexion, cette fantasmagorie s'évanouit. A chaque assertion téméraire, on voudrait alors demander à l'auteur : — Qu'en savez-vous? — Piquée d'une méfiance qu'elle prend pour une injure, la loyauté de l'historien va sur-le-champ vous accabler de citations et de renvois (1) ; mais on l'embarrasserait peut-être encore si on lui demandait les garants de ses garants.

Que savons-nous, finalement, en histoire? Bien peu de chose, presque rien. A part un petit nombre d'événements que, réduits à leur expression la plus sommaire, on peut admettre sans trop de risques, sur la foi d'une quantité de témoignages concordants, tout le reste est l'incertain. En ce qui concerne les particularités, nous n'aurons jamais qu'une vérité partielle, conjecturale et toujours suspecte. La prudence conseille de rejeter une bonne part des faits qui remplissent nos annales et de douter des autres, car, en histoire non moins qu'en philosophie, « le doute est le commence-

(1) L'usage de citer les autorités sur lesquelles on s'appuie n'est pas ancien. Scipion Dupleix, dans son *Histoire de France* (1621), en a le premier donné l'exemple. Jusque-là, les historiens supposaient trop volontiers qu'on était tenu de les croire sur parole, d'après le mot ironique de Sénèque : « Ab historicis quis unquam juratores exegit? » (*Apocolokyntosis*, I, 2 et 3).

ment de la sagesse (1) ». Mais tant de réserve n'est pas permise à l'historien. Il faut qu'il affirme pour qu'on le croie. Sa fonction, comparable à celle du juge dans une affaire épineuse, consiste à démêler, parmi des rapports incomplets et contradictoires, la version la plus vraisemblable, qui n'a pas toujours chance d'être vraie, et l'histoire se trouve, comme la justice humaine, condamnée à l'hypothèse à perpétuité. Heureux encore lorsque le sentiment de leur faillibilité commune inspire à l'une et à l'autre un peu de modération et d'indulgence!

Comme nous ne voulons pas assumer toute la responsabilité d'une conclusion si fâcheuse, qu'il nous soit permis d'invoquer l'autorité d'historiens qui, éclairés par l'expérience, ont porté sur l'histoire de non moins sévères jugements.

« Les histoires, dit Montesquieu, sont des faits faux com-
« posés sur des faits vrais ou bien à l'occasion des vrais (2).»

Voltaire définit l'histoire « le récit des faits donnés pour
« vrais (3) ». « Presque toutes nos histoires, dit-il encore, ne
« sont guère que des contes (4). » Et ailleurs : « On cherche
« d'utiles vérités dans l'histoire et l'on n'y trouve que d'inu-
« tiles erreurs (5). »

De l'avis de Fontenelle, « l'histoire est le roman de l'es-
« prit humain et les romans sont l'histoire du cœur ».

Malebranche disait ne pas faire plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. D'Aguesseau raconte agréablement que plusieurs entretiens sur la métaphysique l'avaient mis assez avant dans les bonnes grâces du philo-

(1) Ἀρχὴ σοφίας ἀπιστία (Aristote). « Cette maxime, ajoute Voltaire, « est fort bonne pour qui lit l'histoire ancienne » (*Du Pyrrhonisme en histoire*) ; et même, ce que Voltaire n'a pas le courage d'ajouter, pour qui lit les histoires modernes.

(2) *Pensées diverses*.

(3) Article *Histoire* de la *Grande Encyclopédie*.

(4) *Essai sur les mœurs*.

(5) *Questions sur l'Encyclopédie*, art. Ana.

sophe; mais qu'un jour, surpris par lui, « non sans une sorte de scandale », un Thucydide à la main, il faillit être ruiné dans son esprit comme se livrant à de frivoles lectures (1).

D'après Johnson, « l'histoire était un vieil almanach et « les historiens ne pouvaient pas prétendre à une plus haute « dignité que celle de faiseurs d'almanachs (2) ».

« Qu'est-ce que l'histoire? demande Napoléon: — Une « fable sur laquelle tout le monde est d'accord. »

M. Renan appelle l'histoire « la plus ironique et la plus « incongrue des associations d'idées (3) ». Parlant de sa vocation d'historien, il écrit: « Je fus entraîné vers les sciences « historiques, petites sciences conjecturales qui se défont « sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans cent « ans (4). »

Chateaubriand disait, dans un moment de sincérité: « Il « me semble à moi-même que j'ai écrit sur l'histoire, mais « que je ne suis pas historien (5). » Ce mot si vrai, tous ceux qui ont écrit sur l'histoire pourraient à bon droit le redire. Il n'y a pas d'historiens dans le sens scientifique du mot; il n'y a que des littérateurs dissertant à plaisir sur de beaux sujets. Étudiée par eux, tantôt pour son intérêt romanesque, tantôt comme répertoire d'arguments en vue de thèses à soutenir, l'histoire est un genre mixte, une sorte de communal littéraire où viennent fourrager, par troupes mêlées, des poètes dépourvus d'inspiration, des politiques en disponibilité d'emploi et des sophistes à court de bonnes raisons. Seuls, les savants n'ont pas encore abordé l'histoire, dans le dessein de l'étudier, comme ils font les autres sciences, sans illusion, sans intérêt propre ni parti pris. Ce qui,

(1) *Instruction IIe sur les études propres à former un magistrat.*

(2) Macaulay, *Essai sur Johnson.*

(3) *Vingt jours en Sicile, Revue des Deux Mondes,* 15 novembre 1875.

(4) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

(5) De Marcellus, *Chateaubriand et son temps.*

jusqu'à présent, les a écartés de cet ordre de recherches, ce n'est pas le dédain ou l'incuriosité du sujet ; il n'y en a point qui sollicite davantage l'attention générale ; c'est uniquement le défaut de méthode et l'absence de certitude. « Quand le faux, dit Cicéron, approche si fort du vrai, le « sage ne doit pas s'engager dans un défilé si périlleux (1). »

Il serait injuste d'attribuer, après vingt-cinq siècles d'études historiques, le complet insuccès des historiens à leur négligence ou à leur impéritie, car beaucoup ont mis dans cette tâche infructueuse un zèle et des talents dignes d'une meilleure fortune. L'histoire est assurément, de tous les ordres de connaissances, celui qui a été l'objet des recherches les plus étendues, les plus suivies, mais, il faut en convenir aussi, les plus stériles. On reste vraiment confondu quand on compare l'immensité du travail accompli et l'inanité des résultats obtenus. L'avortement de tant d'efforts tient à la nature rebelle des choses. A une question mal posée il n'est pas possible de faire une réponse précise. Or, le problème si vainement agité ne comporte pas de solution rigoureuse. Jamais, sur les singularités et les accidents de la vie humaine, on ne saura la vérité complète, certaine, définitive. Les moyens d'enquête, de vérification et d'exposition sont également défectueux. On n'a que des indices et pas de preuves, quelques présomptions et beaucoup de doutes, un peu de vraisemblance et aucune certitude.

Prenons donc notre parti d'une incapacité sans remède et renonçons à chercher ce que nous ne pourrions pas découvrir. Une considération, d'ailleurs, doit rendre notre résignation plus facile et nos regrets moins amers : c'est que tous ces faits particuliers, dont la connaissance nous échappe, sont au fond de peu de valeur. Quand ils nous

(1) *Académiques*, II, 21.

seraient aussi bien connus qu'ils le sont mal, ils ne composeraient point une science et nous n'en pourrions rien faire. Le véritable objet de l'histoire, le seul qu'il importe de savoir, c'est l'ordre des fonctions de la raison. Examinons si leur étude, entreprise dans des conditions meilleures, ne pourrait pas conduire à des résultats plus sérieux.

CHAPITRE SECOND

MÉTHODE STATISTIQUE

Nous avons essayé de montrer comment il est possible d'entrer, par voïe d'analyse, dans le détail des fonctions de la vie humaine. Au terme de divisions et de subdivisions prolongées aussi loin qu'on l'a jugé nécessaire pour diminuer la complexité des problèmes, on se trouve en présence de faits généraux, simples et bien déterminés. On n'a plus à décrire leur nature, caractérisée par les conditions même de l'analyse, mais seulement à constater leur étendue et leur fréquence. La méthode mathématique doit alors se substituer à la méthode narrative et remplacer les récits par des dénombrements.

Ainsi procède la statistique qu'on peut définir, avec Moreau de Jonnès. « la science des faits sociaux exprimés « par des termes numériques (1) ». Tout l'avenir des études historiques dépend de cette science nouvelle que laisse encore dans l'ombre l'inévitable modestie de ses débuts. Les historiens la dédaignent ou l'ignorent ; les théoriciens même de l'histoire, comme Auguste Comte, la méconnaissent. Seule pourtant elle donne le moyen d'explorer la vie commune, d'en poursuivre l'étude à fond et d'en établir une représentation exacte.

(1) *Eléments de statistique*, I, 1.

§ I

RÔLE ET UTILITÉ DE LA MÉTHODE STATISTIQUE

C'est un principe acquis à la philosophie des sciences que la précision de leurs connaissances est en raison de ce qu'elles empruntent de secours à la mathématique. Comme la science des grandeurs ramène toutes ses données à l'évidence logique, elle apporte, où elle intervient, l'inappréciable bienfait de la certitude. Rien ne prête moins à l'illusion et à l'erreur que la mesure du nombre et de l'étendue. La marche rigoureuse du calcul maintient dans le droit chemin l'intelligence toujours prête à s'égarer, sur les traces de l'imagination, à la poursuite de chimères idéales. Aussi le concours de la mathématique, à la fois instrument et frein, est-il indispensable à l'étude de tous les ordres de faits, et c'est au frontispice de la science, plutôt que sur le portique de la philosophie, qu'il faut graver l'inscription célèbre : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre (1). »

Les sciences de la nature, d'abord livrées à l'esprit de spéculation et d'hypothèse, ont dû, pour se constituer à l'état positif, soumettre leurs notions à l'épreuve du calcul. En se faisant mathématique, l'astronomie a converti en théorèmes les rêveries des philosophes anciens sur le système du monde. Armée de l'analyse, elle a cadastré le ciel, mesuré les distances des astres, tracé la courbe de leurs orbites, apprécié leurs attractions mutuelles, supputé la durée de leurs révolutions et rendu compte des mouvements les plus compliqués de la mécanique céleste. De même, les progrès de la physique datent de l'époque récente où la

(1) Μηδεῖς ἀγεωμέτρετος εἰσιτω μοῦ τῆν στέγην (Platon, dans Tzetzès, *Chiliades*, VIII, 972).

méthode expérimentale, s'appliquant à graduer les effets des forces moléculaires, a pu les exprimer par des nombres. Lavoisier a fondé la chimie sur l'emploi systématique de la balance, et ses successeurs réduisent les faits de combinaison à des comptes d'atomes, à des formules de proportion et d'équivalence. Actuellement, la physiologie, la psychologie elle-même tâchent d'éclairer leur voie en procédant à de minutieuses analyses des phénomènes de la vie.

Pour que l'histoire prenne enfin rang parmi les sciences, il faut qu'à leur exemple elle contracte avec la mathématique une alliance intime et féconde. Elle y trouvera de même un principe de rénovation salutaire et la condition de certitude qui, jusqu'ici, lui a fait défaut. Il est à noter déjà que les plus précieux moyens dont les historiens disposent, pour mettre un peu d'ordre et de clarté dans leurs récits, sont des expédients mathématiques. La chronologie et la géographie, si justement appelées « les deux flambeaux de l'histoire », marquent avec précision le lieu et la date des événements. Il a suffi d'opérer un partage méthodique de l'étendue et de la durée pour voir disparaître le vague des mythes et des légendes fabuleuses qui, ne se rattachant à rien, flottaient comme des nuages dans l'air. Une plus large application de la mathématique à l'histoire dissipera l'obscurité de ses problèmes en l'amenant à serrer de plus près la réalité des choses. A des aperçus incertains, à des relations inexactes, elle substituera des chiffres précis, des relevés authentiques. La science des faits humains, si longtemps descriptive et littéraire, est destinée à devenir presque entièrement quantitative. Les phénomènes de fonction, objet essentiel de son étude, sont en effet mesurables par les deux modes, arithmétique et géométrique, de la détermination des grandeurs. On peut, d'une part, les traduire en nombres, de l'autre, les figurer aux yeux par des représentations graphiques (*diagrammes* et *cartogrammes*) où sont résumées, en de frappantes images qui tiennent lieu d'une langue uni-

verselle, de longues séries de faits dont les variations, les rapports et les lois apparaissent en pleine lumière (1). L'idéal de l'histoire, élevée à la dignité de science, serait d'exprimer ainsi toutes ses notions et de n'employer plus les mots que pour expliquer ou commenter ces formules. Il faut dire avec insistance aux historiens, comme Galilée aux physiciens de son temps: « Pas de raisonnements substitués « aux calculs, pas de frivoles discours sur les sciences de la « nature ! Appliquez, mesurez, pesez, analysez ! » On sait quels résultats ont, depuis trois siècles, suivi la mise en pratique d'un aussi sage conseil. La même méthode, non moins utile à l'histoire, pourra seule transformer en connaissances réelles ce qui n'est encore que le roman de la vie humaine.

L'importance des évaluations numériques pour la constatation des faits est évidente de soi. Un simple chiffre est souvent plus explicite qu'une verbeuse narration. Veut-on indiquer la puissance d'un État ? Au lieu de décerner à son chef un de ces titres pompeux où se complaisent les protocoles des peuples de l'Orient, et de décrire les splendeurs de sa cour, qu'on dise l'étendue des territoires, le nombre des habitants, l'état de la richesse publique, la force des armées, etc.

Le nombre des tués et des blessés que les historiens consciencieux mentionnent parfois à la fin de leurs relations de batailles révèle mieux l'ardeur de la lutte que le récit pittoresque de ses principaux incidents. Quand on voit, dans Hérodote, les trois cents Spartiates de Léonidas se faire tuer jusqu'au dernier à la défense des Thermopyles (2), cette immolation volontaire d'une poignée de héros atteste, dans chacun d'eux, la résolution d'assurer au prix de sa vie

(1) Ce mode d'exposition graphique est dû à William Playfair (*Eléments de statistique*, traduits par Dormant, 1802).

(2) *Histoires*, VII, 221 à 232.

l'indépendance de sa patrie, et l'on reconnaît à ce trait que la Grèce était invincible. Mais lorsque Xénophon nous apprend qu'à la bataille de Cunaxa, où les dix mille Grecs qui combattaient pour Cyrus le Jeune défirent l'armée des Perses, « pas un Grec ne fut blessé, si ce n'est un soldat « atteint, dit-on, d'une flèche perdue (1) », on cesse de s'étonner des triomphes d'Alexandre et l'on incline à penser, avec Tite-Live, que son mérite fut de mépriser un vain épouvantail (2). Ainsi encore, lorsque Machiavel, racontant une des plus terribles batailles que se soient livrées les Italiens du xve siècle, termine par ce détail imprévu que, après quatre heures de lutte acharnée, le seul mort qu'on releva fut un maladroit tombé de cheval et foulé aux pieds par les combattants (3), on est tenté de sourire du sérieux de l'historien, et l'on se demande s'il n'aurait pas pris, par mégarde, un carrousel pour une bataille.

On n'apprécie bien les dévastations d'une guerre que par des données précises sur les pertes d'hommes et de biens. Quand Tacite, pour peindre les ravages des Romains en Bretagne, fait dire à Galgacus : « *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* (4) », on admire ce bel effet de style. Mais l'art ne trahit-il pas ici la vérité ? Faut-il croire que, pour établir cette paix funèbre, les Romains ont exterminé tout un peuple ? L'expression est manifestement exagérée en vue du relief. Si Tacite avait pu donner l'état de la population bretonne avant et après la guerre, le renseignement, moins littéraire, aurait à coup sûr été plus exact.

(1) *Anabase*, I, 8.

(2) Au rapport d'Arrien, la bataille d'Arbelles, qui décida du sort de l'Asie, ne coûta que deux cents morts aux Macédoniens.

(3) Bataille d'Anghiari (1440) gagnée par les Florentins sur les Milanais et les Vénitiens : « E in tanta rotta e in si lunga zuffa che « duro d'alle ore xx alle xxiv ore, non vi mori altri che un uomo, il « quale, non di ferite o d'altro virtuoso colpo, ma caduto da cavallo « e calpesto, espiro » (*Istorie fiorentine*, V, 33). C'est cette inoffensive joute, dont, en 1503, Léonard de Vinci fit, dans son célèbre *Carton*, une si ardente mêlée. O mensonges de l'idéal !

(4) *Vie d'Agricola*, 30.

L'insouciant Froissart dit à peine quelques mots de la *peste noire* qui dépeupla l'Europe au milieu du XIV[e] siècle (1348), et se borne à cette mention incidente : « Car, en ce « temps, par tout le monde généralement une maladie que « l'on clame épidémie courait, dont bien la tierce partie « du monde mourût (1). » Supposé que ce chiffre soit conforme à la vérité, ne révèle-t-il pas mieux l'horreur du fléau que la longue description de Boccace (2), ou, dans une circonstance analogue, le tableau de la peste d'Athènes par Thucydide (3) ?

Les historiens de l'avenir auront surtout pour tâche de recueillir et d'interpréter des données statistiques sur les faits de la vie commune. L'activité de la raison se résout toujours en actes, et l'unique manière de s'en rendre compte est, après les avoir classés par fonctions définies, de les constater au moment où ils s'accomplissent, de les dénombrer dans des conditions déterminées de population, d'époque et de territoire, puis de comparer ces relevés, simultanés ou successifs, de noter les variations de la fonction et d'en tirer les inductions qu'elles comportent. Ainsi seulement on pourra savoir un jour ce que font les multitudes dont l'humanité se compose. L'histoire a pour mission d'ouvrir une vaste enquête sur les développements de la vie générale et de tenir en partie double la comptabilité des actes de la raison. Dans l'humanité, comme dans l'univers, « tout est « poids, nombre et mesure (4). » « Les chiffres, dit Gœthe, « gouvernent le monde et nous apprennent comment le « monde est gouverné (5). »

La statistique constate des séries de faits qu'elle seule peut atteindre et les exprime avec une précision dont

(1) *Chroniques*, t. III.
(2) *Decamerone*, Introduzione.
(3) *Hist. de la guerre du Péloponèse*, II, 47, 48.
(4) *Bible, Sagesse*, XI, 21.
(5) *Entretiens avec Eckermann*, 31 janvier 1830. — C'est le vieil adage : « Mundum regunt numeri. »

n'approchera jamais la méthode narrative. Quand on juge arides ces tableaux de chiffres, c'est qu'on ne voit pas tout ce qu'ils représentent d'intense vitalité. Dégageons le sens de ces formules, nous y lirons l'histoire vraie de la vie humaine. État et mouvement de la population, éléments de richesse, tendances du goût, degrés d'instruction, niveau de moralité, condition politique, tout vient se peindre et nous instruire dans ces documents qui éclairent du jour le plus vif les personnes, les choses et leurs rapports.

Supposons qu'un historien, animé de l'esprit scientifique et las de ne connaître un peuple que par des personnages et des faits d'exception, veuille étudier ce peuple même, dans son activité multiple, et voyons ce qu'il pourrait demander de lumière à des relevés méthodiquement établis.

Il devra d'abord déterminer avec soin le milieu naturel où ce peuple a vécu. La géographie en indique l'étendue, les limites, le climat, le régime météorologique, la configuration ; elle fait connaître la distribution du sol en plaines, vallées, montagnes, plateaux, les cours d'eau qui l'arrosent, la nature des terrains, les principales espèces de végétaux et d'animaux qui donnent à la flore et à la faune de la région leur aspect caractéristique...

La scène connue, il faut considérer l'acteur. L'ethnographie enseigne parmi quelles races ou sous-races se sont recrutés les éléments de la population, leur proportion, leur mélange, les langues parlées. La démographie établit l'état de la population totale à une date donnée, sa densité, sa répartition par sexes, âges et professions, puis sa tendance à varier d'après la natalité, la mortalité et les migrations.

Les recensements périodiques, en usage chez les peuples civilisés, constatent, par intervalles, combien une nation compte de têtes, donnée essentielle à laquelle se rattachent toutes les autres. La comparaison de ce nombre avec l'étendue des territoires occupés exprime la densité de la

population, indice d'une haute valeur, car les conditions d'existence diffèrent suivant que l'on compte 182 habitants par kilomètre carré, comme en Belgique, 106 en Angleterre, 70 en France, 33 en Espagne, 14 en Russie (1).... — Le rapport de la population urbaine à la population rurale est encore significatif, car, là où les villes sont clairsemées et peu populeuses, il n'y a ni production industrielle active, ni commerce étendu, ni capitaux accumulés, ni progrès rapides ; les mœurs sont patriarcales et la routine prévaut sur l'esprit d'amélioration. Alors que, en Russie, la proportion des citadins aux ruraux est à peine de 1/10, elle s'élève à 1/3 en France, à 1/2 en Angleterre et atteint 9/10 aux États-Unis. La distribution de la population par âges et par professions en signale les forces vives et les occupations dominantes.

Le chiffre des naissances annuelles donne la mesure de la fécondité d'un peuple. Celui des morts révèle sa constitution pathologique, les maladies régnantes, le degré de salubrité de la région. Suivant que le nombre des naissances et le nombre des décès se balancent ou sont en excès l'un sur l'autre, la population reste stationnaire, s'accroît ou diminue, fait capital où se résument une multitude d'influences. Du taux de l'accroissement annuel, on déduit la phase de doublement qui ouvre des perspectives sur l'avenir. En divisant le chiffre de la population par celui des décès ou, plus exactement, en divisant par le nombre des décédés la somme des années qu'ils ont vécu, on obtient la durée de la vie moyenne, qui fournit le plus sûr indice de la manière dont les besoins sont communément satisfaits. Dans plusieurs contrées de l'Europe, la longévité moyenne a doublé depuis le XVIe siècle. Ce fait que peu d'historiens songeraient à mentionner est plus important qu'aucun de ceux qu'ils racontent.

(1) Maurice Block, *Traité théorique et pratique de statistique*, 1886.

Enfin, les déplacements de la population montrent où se portent, de préférence, les courants de son activité. L'accroissement des villes depuis un siècle, surtout depuis l'établissement des chemins de fer, atteste un changement profond dans les occupations, les goûts et la manière de vivre des classes laborieuses. Les migrations de pays à pays ont pris de nos jours un grand développement. Depuis le commencement de ce siècle, la France n'a pas accueilli moins de 1,100,000 immigrants. En un demi-siècle, de 1815 à 1867, l'Angleterre a déversé sur le monde 6,302,000 émigrants, prodigieux essaimage qui est allé coloniser de fertiles régions. Les États-Unis, de 1800 à 1882, ont reçu 11,000,000 d'immigrants dont le décompte par nationalités fixera, pour les historiens futurs, les origines ethniques du peuple nouveau.

Il est facile, avec des données de ce genre, de se représenter un groupe humain. On a sous les yeux un des personnages de l'histoire. Il s'agit d'exposer la biographie de ce héros en nom collectif. La statistique, ce « budget des « choses », comme l'appelait Napoléon, va nous initier aux détails de sa grande vie.

Des relevés économiques, moins exacts que les tables de population, mais suffisamment approximatifs, font connaître les développements de la richesse publique.

On sait à peu près, chez un peuple, le nombre des travailleurs valides, ce qu'ils empruntent à diverses classes d'agents, ce que constituent de force disponible les animaux auxiliaires, les cours d'eau, les vents utilisés par l'industrie, les moteurs artificiels, explosifs, vapeur, électricité... ; enfin l'économie, équivalant à une nouvelle augmentation de puissance, que procure la mise en action des forces au moyen d'engins mécaniques. Ainsi armé pour la lutte, l'homme peut étendre ses conquêtes sur la nature et approprier à son usage les divers éléments de richesse.

Des comptes rendus spéciaux détaillent le produit de la chasse, de la pêche, de l'élevage, les récoltes de l'agriculture, le montant de l'extraction minérale...

D'autres permettent de suivre la série des transformations que l'industrie fait subir aux matières premières pour les accommoder aux exigences de notre bien-être, sous forme d'aliments, de vêtements, d'habitations, d'ameublements, d'articles sans nombre dont la variété se prête à tous les besoins...

La statistique des transports constate les moyens de locomotion par terre et par eau (routes, voies ferrées, fleuves et rivières navigables, canaux, matériel roulant ou flottant), et la somme des parcours effectués ramenée, pour les personnes, à l'unité kilométrique, et, pour les choses, à la tonne de marchandises...

Enfin, les relevés commerciaux renseignent sur l'importance des échanges, les prix moyens sur les marchés, le total des importations et exportations... Les bulletins financiers disent l'abondance et le loyer des capitaux, le taux des rentes, les conditions du crédit...

A étudier de la sorte les fonctions économiques, on apprend à connaître la physiologie d'un peuple. On sait de quelles ressources naturelles il dispose, ce qu'il en exploite, ce qu'il produit, ce qu'il échange, ce qu'il consomme, ce qu'il épargne, c'est-à-dire la mesure de bien-être dont il jouit. Le revenu total, divisé par le chiffre de la population, donne le revenu moyen dont ne s'écarte guère celui de la grande majorité ...

La détermination des faits de la vie psychique présente de plus grandes difficultés, parce que leur nature abstraite est moins saisissable. Cependant, comme ils finissent toujours par se résoudre en actes, il est possible de les noter au moment où leur cause, invisible dans son principe, devient visible par ses effets. Dès lors la statistique a prise

sur eux pour les dénombrer, les interpréter et suivre leurs conséquences.

Seuls, les phénomènes de la vie affective, d'un caractère intime et tout personnel, échappent encore aux investigations de la science. Démêler les passions qui agitent les hommes, surprendre leur éclosion, graduer leur intensité, tenir compte de leurs changements et noter leur fin est un problème actuellement insoluble. Peut-être la science pourra-t-elle un jour l'aborder par voie indirecte quand elle aura recueilli de plus nombreuses données en rapport avec les affections de la sensibilité. C'est là, pour le moment, une question réservée.

Des dénombrements relatifs aux manifestations du goût chez un peuple fourniraient de précieux indices pour l'histoire de l'art. Il importerait d'abord d'avoir un relevé des artistes qui s'adonnent à la tâche de réaliser l'idéal, écrivains, architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, et même des ouvriers qu'occupent les industries d'art. La renommée ne signale parmi eux qu'une élite glorieuse et laisse ignorer tous les autres. Or, dans le grand atelier où s'élaborent les éléments de la beauté, il y a place pour des travailleurs de tout ordre. Les plus humbles même ne sont pas inutiles; ils font la grosse besogne. On comprendrait mieux les évolutions de l'art si chaque génération avait soin de recenser cette troupe obscure, mais vaillante et dévouée, des artistes anonymes, que nul obstacle n'arrête, que nul insuccès ne décourage, héroïques volontaires que font à tort oublier les illustrations sorties de leurs rangs. — Après la statistique des ouvriers de l'art, il y aurait à dresser celle des œuvres. Le décompte des publications littéraires par genres, du nombre et de la destination des monuments élevés, des ouvrages de sculpture et de peinture admis aux expositions, des compositions musicales exécutées ou gravées..., montrerait dans quelles voies s'engage la production esthétique, les courants de l'inspiration et les préfé-

rences du goût général. — Enfin, l'analyse des jugements portés par la foule des appréciateurs donnerait, plus sûrement que les théories des esthéticiens et les décisions des critiques, le moyen de reconnaître la valeur réelle des œuvres et de répartir la gloire avec équité. Cette tâche, à laquelle la statistique semble le plus impropre, est au contraire une de celles dont elle s'acquitte le mieux. L'arbitre le moins faillible de la beauté, c'est la raison universelle. Comme le public juge en dernier ressort, il suffit de compter les suffrages pour être fixé. Le problème, difficile à résoudre autrement, se transforme ainsi en simple question de majorité. A ce titre, le nombre des éditions tirées et des exemplaires vendus, les prix atteints par les objets d'art dans les ventes, le chiffre des représentations théâtrales, des concerts, etc., procurent des renseignements d'une signification très claire et qui devient indiscutable quand on embrasse assez de temps pour que les engouements ou les dédains d'une génération aient été rectifiés par les arrêts de la postérité...

Les fonctions de la vie intellectuelle se laissent mieux encore traduire en formules mathématiques, parce que les degrés entre les esprits sont plus faciles à saisir que les nuances entre les goûts. La distinction des lettrés et des illettrés marque nettement le niveau d'une culture bornée pour ceux qui sont réduits à la tradition orale, et progressive pour ceux que la tradition écrite met en communication avec les meilleurs esprits de tous les pays et de tous les temps. La comparaison de ces deux nombres donne la plus juste mesure du développement mental d'un peuple, et, à ce point de vue, la statistique des écoles a plus de valeur que les comptes rendus d'une Académie des sciences. La nation la plus éclairée n'est pas celle qui peut se glorifier de quelques savants célèbres, mais celle qui a le plus librement répandu le bienfait de l'instruction primaire, car aucun bon esprit n'est alors arrêté dans sa vocation, tandis

qu'on ne peut dire et l'on s'effraie de penser combien de talents et de génies restent, faute d'un premier rayon de lumière, stériles et perdus dans la nuit de l'ignorance. Le relevé des élèves reçus dans les écoles secondaires indique la proportion des intelligences qui s'ouvrent aux clartés de l'enseignement supérieur, et celui des écoles spéciales, la faveur dont jouissent les hautes études. Il y aurait enfin à consulter le nombre des assistants aux cours, des adhérents aux sociétés scientifiques, des publications d'ouvrages et de mémoires pour chaque science... Des informations moins précises, mais instructives encore, ressortent de la consommation du papier, de l'activité des presses, des distributions faites par la poste, etc.

Les faits de la vie morale ne sont pas si bien cachés dans les profondeurs de la conscience qu'on ne les en puisse tirer pour les amener au grand jour. Au moment où la résolution se change en acte, et elle ne prend qu'alors toute sa valeur, elle devient saisissable et relève de la statistique. La science ne doit pas, selon l'usage trop sommaire des historiens, se contenter de mettre en récits les exploits de quelques héros et les crimes des scélérats. La mesure de la moralité d'un peuple n'est pas dans ces exceptions qui prêtent à des jugements outrés et contradictoires ; il convient de la chercher plutôt dans le train de l'existence des foules. « Il « fault, dit Montaigne, pour iuger bien à point d'un homme, « principalement contrerooler ses actions communes et le « surprendre en son à tous les iours. (1) » Quel moraliste, soucieux de connaître les hommes et leurs mobiles habituels, c'est-à-dire les plus puissants, ne donnerait les récits idéalisés de vertus ou de vices rares pour de minutieux relevés des actes de la vie vulgaire ? La morale même y trouverait d'utiles indications. Quételet pense que, conformément à la doctrine d'Aristote qui fait consister la vertu à

(1) *Essais*, II, 29.

suivre le milieu entre des vices contraires, il serait possible d'établir, par la constitution de « l'homme moyen », un type normal de moralité (1). On a déjà une échappée significative sur les qualités et les défauts d'un peuple quand on connaît ses occupations dominantes, ses besoins, ses ressources, son instruction, ses plaisirs... Les relevés économiques apprennent s'il est laborieux ou fainéant, sobre ou enclin aux excès, prudent ou dissipateur. Le montant des dépôts aux caisses d'épargne révèle les habitudes d'ordre et d'économie ; l'extension des sociétés d'assurance, de retraite, de secours mutuels, etc., le développement de l'esprit de prévoyance. La consommation des liqueurs fortes, la fréquence des cas d'ivresse signalent les progrès de l'intempérance. Le nombre des rixes, coups et blessures, judiciairement constatés, dit la violence ou la douceur relative des mœurs. Les comptes rendus de la justice criminelle font la confession publique d'un peuple et montrent au législateur, selon la nature des crimes ou délits commis, de quel côté doit se porter sa rigueur ou sa clémence. En opposition avec ces relevés affligeants, les statistiques de la bienfaisance constatent ce qu'il y a de sentiments généreux, les actes de sauvetage ou de probité accomplis, les misères soulagées, les malades secourus, les orphelins élevés, les vieillards et les infirmes assistés... fortifiant témoignage qu'une société se rend à elle-même de ses propres vertus et qui enseigne à ne pas désespérer de l'humanité.

Le procédé statistique excelle surtout à traduire en chiffres les rapports de la vie sociale.

Par le dépouillement des actes de l'état civil, on pénètre dans ce que les mœurs de la famille ont de plus intime. Le nombre annuel des unions légales contractées indique si le mariage est en honneur ou le célibat en crédit ; l'âge des

(1) *Physique sociale* et *Anthropométrie*.

conjoints, s'ils ont cédé à une affection réciproque ou à des calculs d'intérêt. La fréquence des unions libres, le relevé des naissances illégitimes, le développement de la prostitution, montrent jusqu'à quel point le caprice ou la brutalité prévaut sur les obligations de la famille. Par le nombre des divorces ou des séparations de corps, on voit avec quelle imprudence se forme l'union conjugale, et, par celui des condamnations pour adultère, avec quelle facilité on en méconnaît les devoirs. Le chiffre moyen des enfants par ménage révèle si les parents obéissent aux lois de la fécondité naturelle ou s'ils sont retenus par des considérations préventives. Là où la liberté de tester n'est pas limitée par des lois, la manière dont l'héritage est ordinairement réparti fait connaître si la constitution de la famille est aristocratique ou égalitaire...

Les fonctions d'ordre politique trouvent dans la méthode des dénombrements leur expression, leur mesure et leur règle. La statistique est par excellence « la science de l'État». Ceux qui ont mission de gouverner doivent avant tout s'enquérir exactement des besoins et des ressources du peuple confié à leurs soins, car ils feraient preuve d'une présomption singulière s'ils prétendaient régir ce qu'ils ne connaissent pas. « Il y a, dit Commynes, de bonnes gens qui ont « cette gloire qu'il leur semble qu'ils conduisent les choses « là où ils n'entendent rien (1). » C'est par ces bonnes gens là que le monde est communément gouverné. Quand on pense que, jusqu'à la fin du dernier siècle, les maîtres à qui la fortune livrait le sort des peuples manquaient des renseignements les plus nécessaires sur les éléments et les conditions de la vie nationale, on frémit des charges dont un aveugle arbitraire pouvait accabler les populations et des dangers que faisait courir à la prospérité publique l'ignorance plus encore que l'impéritie des gouvernants.

(1) *Mémoires*, I, 16.

L'opinion, qui fait la force ou la faiblesse des gouvernements selon qu'elle est avec eux ou contre eux, constitue l'influence maîtresse qu'ils doivent consulter sans cesse afin de la suivre dans ses mobiles variations. Les politiques avisés défèrent au vœu général. Ils assurent à l'opinion le moyen de s'exprimer avec sincérité et décident d'après ses indications. Par la voix de la presse, par le choix des représentants dans les comices, par leurs votes dans les assemblées, un peuple stimule, retient, gourmande, approuve et juge ceux qui sont censés le diriger.

On est fixé sur la nature despotique, oligarchique ou démocratique d'un gouvernement quand on considère, non son étiquette, souvent trompeuse, mais le nombre des citoyens admis à exercer sur la gestion des affaires un droit d'action et de contrôle. Le total des électeurs inscrits dit quelle part la nation est appelée à prendre dans le règlement de ses destinées. La répartition des suffrages à chaque vote détermine la puissance relative des partis qui se disputent le pouvoir. L'habileté des politiques consiste à utiliser ces renseignements. En fin de compte, l'art de gouverner se ramène, comme la mécanique rationnelle, à des calculs de forces qui concourent ou s'opposent, mais dont la résultante s'exprime toujours par un nombre. Les téméraires tranchent au hasard de l'inspiration ces redoutables problèmes. La science, qui les réduit à des questions de majorité, permet de les résoudre sans peine et sans risque.

Veut-on connaître à fond un gouvernement et juger ses œuvres? Il suffit d'analyser son budget. On y voit si c'est la sagesse ou la folie qui l'inspire, quelle part de la fortune publique est dilapidée en gaspillages, quelle autre, consacrée à l'utilité générale, le prix qu'on met à la justice, au maintien de l'ordre, à l'instruction de la jeunesse, au goût élevé des arts, au progrès des sciences; on y apprend ce que coûtent la guerre, ses revers et même ses triomphes. Pour qui sait comprendre et réfléchir, tout un traité de philosophie poli-

tique se lit dans ces colonnes de chiffres plus clairement que dans les spéculations théoriques d'un Aristote, d'un Machiavel ou d'un Montesquieu.

Les exemples que nous venons de citer peuvent donner une idée mais non la mesure des emplois de la statistique. Le même mode d'exploration s'appliquerait, avec un égal succès, à tous les ordres de faits communs. La science sera tenue d'ouvrir par degrés son enquête sur une multitude de détails encore inaperçus, négligés ou difficiles à saisir, afin de connaître l'activité des groupes humains dans la pleine variété de ses manifestations.

Ces recherches, que la comparaison rendrait plus instructives encore, seraient à poursuivre, non seulement dans l'ensemble des États civilisés, mais même, par approximation, chez les peuples barbares ou sauvages le plus accessibles à l'observation. Ici, l'on n'aurait plus à craindre le défaut d'intérêt idéal qui arrête les historiens de l'école narrative. Les notions de statistique ont un intérêt positif et universel. Le commerce, l'ethnographie, les sciences morales et politiques y puiseraient à l'envi, comme l'histoire, d'utiles enseignements.

La valeur des documents de ce genre gagnera sans cesse avec le temps, parce que, lorsqu'on en possèdera de longues suites, on pourra établir des chapitres de cette histoire qu'on a définie « une statistique en mouvement ». La date, encore toute récente, des relevés dont nous disposons, ne projette qu'une lumière insuffisante sur la filiation des faits ; mais, à mesure que les observations s'étendront sur un plus grand espace de durée, la clarté se fera, les causes et les effets apparaîtront avec évidence. Si, par exemple, la Gaule du temps de César nous était aussi bien connue que la France d'aujourd'hui, et si, pour aucun des siècles qui séparent les deux époques, la science n'avait à regretter de lacunes, quel prix n'auraient pas des tableaux où se liraient

d'âge en âge le chiffre de la population, l'état du bien-être, le développement des arts, l'accroissement des connaissances, l'amélioration des mœurs, l'extension des libertés publiques ? Dans cette histoire nouvelle, bien différente de celle que les historiens racontent, les influences qui agissent sur la vie humaine, les connexions des faits, les fautes commises et les progrès accomplis se révèleraient à chaque page en de frappantes leçons.

L'historien qui, prenant au nom de la science possession de ces riches matériaux, saurait les mettre en œuvre, en dégager le sens, en tirer les déductions logiques, les inférences légitimes, donnerait à l'étude des choses humaines sa forme définitive et créerait un fragment d'histoire supérieur à tout ce que le passé nous a légué d'admirables et vains récits.

§ II

VALEUR ET CRÉDIBILITÉ DES DOCUMENTS STATISTIQUES

Quel degré de confiance mérite la méthode statistique ? Ses résultats ont-ils autant de précision que ses applications d'étendue ? Est-elle à l'abri des causes d'erreur qui entachent le procédé de la narration ? C'est ce qu'il importe d'examiner.

Les faits communs s'offrent à l'étude dans des conditions moins défavorables que les faits singuliers. Ce ne sont plus des accidents circonscrits et fugitifs qui surviennent à l'improviste, qu'il faut en quelque sorte saisir au vol, sur l'heure et sur place, mais des fonctions normales qui s'accomplissent sur de vastes aires, avec persistance dans la durée. On a donc toute latitude pour organiser les moyens d'exploration, multiplier les enquêtes et conduire

méthodiquement les recherches jusqu'à parfaite certitude des résultats.

Au lieu d'être réduit aux informations, toujours incomplètes, souvent contradictoires, de quelques témoins de rencontre qui, déposant d'office, disent ou taisent ce qui leur plaît, on dispose de renseignements aussi nombreux qu'on le désire et qui se contrôlent les uns les autres. Alors, en effet, que les particularités n'ont entre elles que des rapports fortuits et de circonstance, les faits de fonction, communs et corrélatifs, se servent réciproquement de preuve. Erronées sur un point, les constatations seraient bientôt démenties sur d'autres et deviennent d'autant plus certaines qu'elles sont mieux d'accord. Ainsi une erreur de quelque importance, commise dans un recensement de population, serait corrigée par les relevés suivants ou signalée par les tables des mariages, des naissances, de décès, de recrutement, de consommation, etc. Parfois même le mode graphique d'exposition, qui suit une loi de continuité, parce qu'il est représenté par des courbes, suffit à rectifier les erreurs du mode numérique. Si, par exemple, les tableaux de la population par âges se trouvent fautifs par suite des déclarations fallacieuses des femmes, entre trente et quarante ans, l'inexactitude ressort de la comparaison de l'âge des hommes et mieux encore de l'irrégularité de la courbe qui signale le mensonge. Plus d'ailleurs le total s'élève, moins on est exposé à se tromper, car le calcul des probabilités démontre que sa justesse croît comme la racine carrée du nombre des observations. Pour fausser des séries, il faudrait que tous les écarts se fussent produits dans le même sens, ce qui n'a guère chance d'arriver. Les inexactitudes partielles de sens contraire se neutralisent réciproquement, en vertu du principe mathématique de la compensation nécessaire des erreurs, quand on spécule sur de grands nombres.

Les résultats d'ordre général peuvent même subir un con-

trôle universel et sont en quelque sorte placés sous la garantie du sens commun. Chacun est juge éclairé de ce qu'il fait ou de ce qu'il voit et a le droit d'opposer les données de son expérience ou de son observation aux méprises d'une enquête mal faite. Lorsqu'un historien me raconte un fait singulier, je suis forcé de m'en rapporter à lui et de le croire de confiance, sous la seule réserve, bien problématique, que le récit ne s'éloigne pas trop de la vraisemblance ; mais, quand on me parle de choses dont je suis chaque jour acteur ou témoin, je cesse d'être un auditeur bénévole, victime résignée des erreurs de la tradition : je deviens critique et arbitre. Les limites de la vraisemblance sont aussi resserrées dans ce cas que larges dans l'autre. Tout est croyable à titre d'anomalie, et n'en avoir pas rencontré de pareilles n'est pas une raison pour nier celles que d'autres affirment avoir vues. Sous le couvert de cette présomption, bien des fables se glissent dans les récits des historiens, et l'impossible seul pourrait être éliminé sûrement. Mais s'agit-il de détails vulgaires, que chacun peut vérifier en ce qui le concerne, les assertions doivent, pour trouver créance, serrer la vérité de très près, être conformes à la grande majorité des cas, c'est-à-dire extrêmement vraisemblables, presque vraies.

Enfin, à raison de la simplicité des faits qu'elle est appelée à constater, la statistique n'est pas exposée aux continuelles erreurs qui résultent, pour les historiens, de la complexité des événements. Le problème ne consiste plus à débrouiller un amas confus de causes, d'effets, d'incidents et de circonstances, nœud gordien dont il est difficile de défaire les replis multipliés ; il se réduit à noter combien de fois tel acte, bien spécifié, se produit chez un peuple, sur un territoire, durant un intervalle déterminé. L'observateur, mis en présence du fait, ne peut éprouver ni embarras, ni hésitation. La réponse à la question qui lui est posée doit se faire par oui ou par non. Tandis que la narration écha-

faude autour d'une donnée véritable une multitude de conjectures incertaines. la statistique résume dans un nombre une foule d'évidences particulières.

Quant aux influences presque inévitables qui, même lorsque les écrivains sont de bonne foi, font concourir les exigences du goût, les préventions de la passion, les préjugés de l'esprit et les décisions du sens moral à fausser le compte rendu des faits singuliers, l'étude des faits communs n'a pas à redouter ces causes d'altération.

Sa tâche, en effet, est trop prosaïque pour prêter au travail de l'imagination. Rien d'idéal ne s'y mêle. On n'a plus à choisir un sujet en considération de sa beauté, à trier ses éléments pittoresques, à les coordonner avec art et à rédiger en brillant style un récit propre à ravir des lettrés ; on doit simplement dénombrer, supputer, froide opération qui exclut l'ingérence de la fantaisie. Autant la faculté poétique aime à se jouer dans un clair-obscur indécis, parmi de vagues apparences qu'elle combine à son gré, autant il lui répugne de s'exercer sur des réalités concrètes dont le détail précis et les formes arrêtées, vus en pleine lumière, s'imposent par leur netteté. La solution d'un problème d'arithmétique ne comporte pas d'arbitraire. C'est pourquoi les chiffres constituent la plus parfaite des langues. Ils sont la mort des épithètes, des métaphores et des phrases. Ce qu'ils disent, ils l'expriment avec une rigueur et une clarté dont ne saurait approcher la rédaction la plus élégante. Néanmoins, dans leur sobriété sévère, ils ont aussi leur éloquence et donnent la plus juste idée de la grandeur. Leur détermination, peu faite pour tenter des rêveurs, est réservée aux hommes de science.

La passion n'a pas non plus de prétexte pour mêler ses intérêts et ses préventions au compte rendu des faits. Nos sympathies et nos antipathies entrent aisément en jeu quand nous regardons vivre nos semblables ; mais l'étude

des fonctions générales nous laisse calmes parce que nous nous sentons impuissants à modifier leur ordre et comme vaincus d'avance par cette force des choses qui domine tout. Alors que notre raison dispute à la fortune, dans une lutte sans trêve, la direction toujours éventuelle des événements, elle cède sans résistance aux règles qui, maîtresses inexorables et sourdes, gouvernent avec une majesté tranquille l'évolution de l'universelle vie. Libre d'affections étrangères et d'autant plus clairvoyante, elle ne cherche plus à incliner les choses dans le sens de ses désirs, mais à reconnaître leurs lois afin de s'y ranger elle-même.

Les préjugés de l'esprit cessent aussi d'être un péril. Si, en effet, le parti pris des opinions est à craindre dans l'interprétation de données douteuses où, sans sortir de la vraisemblance, chacun glisse sur la pente où l'entraînent ses idées, le bon sens commande et les divergences s'effacent quand il s'agit de résultats d'une certitude parfaite. Nul système ne tient contre un fait bien établi, ni aucune hypothèse contre une vérité manifeste. Les théories qui veulent vivre en bon accord avec les chiffres sont tenues d'être exactes comme eux, et même il est alors plus sage de suivre leurs indications que de prétendre les devancer.

Enfin, il n'y a pas lieu d'appréhender en cette matière la diversité des appréciations morales parce que la juridiction de la conscience ne s'exerce plus sur des responsabilités personnelles, sur des mérites ou des démérites auxquels on se croit en droit de répartir l'éloge ou le blâme. Pris dans leur généralité, le bien et le mal apparaissent comme de purs phénomènes qu'il faut simplement enregistrer. La nature n'est de soi ni morale, ni immorale ; elle est ce qu'elle est. Nous n'avons pas à la juger, mais à la comprendre. Ses lois ne relèvent pas des nôtres et sont d'ordre supérieur.

Entourée de ces garanties d'étendue et de multiplicité

dans les enquêtes, de contrôle dans les confrontations de documents, de désintéressement dans les recherches, de rigueur dans les comptes rendus, l'histoire positive offre toutes les conditions de certitude qu'on doit exiger d'une science et qu'on demande vainement à l'histoire littéraire. Sans doute, la prudence, soupçonneuse de sa nature, conseille de ne pas croire légèrement à l'infaillibilité que les faiseurs de statistiques, à l'exemple des historiens, s'arrogeraient volontiers. Nombre de relevés, prétendus officiels, ne méritent guère plus créance que de fantaisistes récits. Des dénombrements incomplets, des généralisations téméraires, parfois le désir d'étaler une exactitude non moins minutieuse qu'impossible, ont fait hasarder bien des chiffres aventurés. Des gens de peu de foi ont pu définir la statistique : « L'art de préciser ce qu'on ignore » (Thiers) ou bien : « L'art de tromper ennuyeusement le public en groupant des chiffres ».... Il faut avoir la franchise d'en convenir : cette science, d'origine si récente, est encore à l'école ; mais, avec le temps, son éducation se fera. Les défauts qu'on lui reproche tiennent à l'imperfection de l'instrument, surtout à l'inexpérience de son emploi, tandis que ceux de la narration tiennent à la méthode elle-même et nulle vigilance n'en préservera jamais.

§ III

HISTOIRE DE LA STATISTIQUE

Quand on réfléchit à la difficulté d'établir la méthode statistique, on conçoit que son institution ait été tardive et que son fonctionnement laisse à désirer. L'étude des hommes et des faits vulgaires a été longtemps plus impraticable que celle des personnages et des événements célèbres. Au lieu d'être signalés par la renommée, rien n'appelait sur eux l'at-

tention. Tout curieux sachant écrire avec agrément pouvait s'improviser historien et raconter la vie d'un héros ou des accidents mémorables en consultant soit ses souvenirs personnels, soit des témoignages autorisés ou les relations d'écrivains antérieurs. Mais comment pénétrer dans l'existence d'une foule et savoir ce que fait un peuple, monstre à millions de têtes? Comment saisir cette multitude de détails qui, se produisant partout à la fois, exigeraient dans un observateur le don d'ubiquité? Les recherches de ce genre devaient forcément être collectives. Pour opérer des relevés étendus et suivis, il fallait des légions de coopérateurs, des facilités d'enquête administrative, en un mot, la disposition des pouvoirs publics. L'initiative privée, réduite à ses propres ressources, serait incapable de mener à bien un semblable travail. Vauban, un des hommes qui ont le mieux pressenti l'utilité de la statistique, ne put réussir à la fonder, malgré sa haute situation, son patriotisme et son génie : il était seul. La statistique est une fonction d'État. Elle suppose des gouvernements éclairés, une organisation savante, un ordre social assuré. Ces progrès n'ont été réalisés qu'à une époque tardive, du moins dans la mesure qui pouvait permettre à la science de se constituer.

Les premiers essais de statistique doivent dater de l'établissement de gouvernements réguliers, car il n'y aurait pas eu d'administration possible sans quelques notions acquises sur la vie publique. De tout temps il s'est rencontré des princes qui ont eu des velléités d'investigation mathématique à l'égard des peuples soumis à leur empire, sollicitude naturelle de propriétaires curieux de connaître l'étendue de leurs domaines et le nombre de leurs troupeaux. Si imparfaits qu'aient pu être les résultats de ces tentatives, les mentions qui nous en sont parvenues présentent de l'intérêt pour l'histoire.

On trouve dans les annales chinoises de fréquentes indications de relevés concernant la population, le rendement

des terres, le mouvement du commerce et le produit des impôts. D'après le *Chou-King*, l'empereur Yu, fondateur de la dynastie des Hia (2286 ans avant notre ère), aurait fait exécuter un cadastre en vue de fixer les bornes des héritages et de répartir équitablement les impôts (1). Vers 218 avant notre ère, Thsin-Chi-Hoang-Ti ordonna une statistique de ses États. Depuis lors, des recensements de personnes et des relevés de revenus publics ont été opérés par intervalles en Chine (2). L'encyclopédiste Ma-Touan-Lin a formé un recueil de ces documents, continué après lui par les lettrés.

Dès une haute antiquité, les Égyptiens s'appliquèrent à cadastrer la vallée du Nil. Hérodote et Strabon (3) font remonter au règne de Sésostris (Rhamsès II, XVe, XIVe siècles) l'art de mesurer les terres afin de pouvoir, après chaque inondation du fleuve, rétablir, par voie d'arpentage, les limites des propriétés, expédient d'où se dégagea plus tard, sous l'influence du génie grec, la géométrie abstraite. Parmi les plus précieux documents de l'époque pharaonique, figurent les inscriptions *(Mur numérique de Karnak, Annales de Thoutmès III...)* qui dénombrent les pays conquis, les prisonniers faits, le butin enlevé et les tributs imposés.

On peut rapprocher de ces documents épigraphiques l'inscription du palais de Khorsabad appelée *Fastes de Sargon* (VIIIe siècle), où le roi d'Assyrie énumère les peuples vaincus et soumis par lui, les villes prises et les captifs réduits en esclavage (4). Une partie des tablettes d'argile dont se composait la bibliothèque d'Assourbanipal,

(1) *Chou-King*, II, 1.
(2) En 780, en 845, en 1013, etc., voy. Biot, *Mémoire* sur la population chinoise à diverses époques de son histoire, *Journal asiatique*, avril et mai 1836.
(3) Hérodote, *Histoires*, II, 109 ; Strabon, *Géographie*, XVII, 1, § 2.
(4) Fr. Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1868, t. I, pp. 456 à 461.

à Ninive (de l'an 668 à 660), et qui sont conservées au *British Museum*, était relative aux produits et aux revenus de la monarchie (1).

La *Bible* mentionne plusieurs relevés statistiques chez les Hébreux. Le livre des *Nombres* parle de deux recensements opérés pendant l'exode (2). Dans les *Chroniques*, l'idée de faire un dénombrement d'Israël est présentée comme suggérée par Satan (3) ; mais, dans le livre des *Rois*, elle s'effectue à raison d'un ordre du Seigneur irrité contre son peuple (4).

Hérodote rapporte comment s'y prit Xerxès lorsque, sur le point d'envahir la Grèce, il voulut dénombrer son immense armée. On construisit, raconte l'historien, un mur circulaire à hauteur d'appui ; on compta ce que l'espace ainsi clos contenait de soldats, puis on fit passer successivement tous les corps de troupes par cette sorte de jauge (5). Quinte-Curce décrit le même procédé du temps de Darius (6). Un artifice pareil et la nécessité d'y recourir décèlent une absence complète d'organisation militaire. La comptabilité des grands rois paraît avoir été mieux tenue. Hérodote, qui nous a transmis la liste des tributs payés à Darius par les dix-neuf provinces de son empire, en évalue le total à 14,560 talens d'Athènes (environ 660.000.000 de francs) (7).

De tous les peuples de l'antiquité, les Romains furent celui qui comprit le mieux l'utilité des dénombrements et donna le plus de soin à ce travail. Dès le temps des rois, on tenait compte, à Rome, du nombre des citoyens, de l'état

(1) Id., *Id.*, p. 515.
(2) *Nombres*, I et XXVI.
(3) *Chroniques*, I, XXI, 1.
(4) *Rois*, II, XXIV, 1.
(5) *Histoires*, VII, 60.
(6) *Histoire d'Alexandre*, III, 2. — Huit siècles plus tard, Procope mentionne encore chez les Perses un expédient presque aussi primitif. (*Guerre des Perses*, I, 18).
(7) *Histoires*, III, 89 à 95.

de leur famille et de la valeur de leurs biens (1). Durant la République, une des principales tâches assignées aux *censeurs* était la confection de statistiques quinquennales (2). Auguste étendit à tout l'empire ces relevés périodiques, et trois dénombrements généraux furent exécutés sous son principat (3). Suétone et Tacite (4) parlent d'un registre écrit de sa main où était exposé l'état des ressources de l'empire, le compte des citoyens et des alliés sous les armes. des flottes, des tributs, du revenu public, des dépenses et des gratifications. Hadrien, dit son biographe, était tellement au fait de tous les détails des comptes publics qu'aucun père de famille, si vigilant qu'il fût, ne connut mieux ses affaires (5).

Au moyen âge, on ne trouve plus que d'informes *pouillés*. Ces registres, appelés *polyptiques*, servaient à inscrire soit des indications d'impôts ou de redevances, soit des rôles de dénombrement et de cens. On lit dans Grégoire de Tours que Chilpéric, voulant remettre en usage les pratiques de la fiscalité romaine, avait fait dresser des livres de compte : mais Frédégonde, ayant perdu plusieurs enfants, crut voir dans ces malheurs répétés un châtiment du ciel, provoqué par les malédictions des peuples, et obtint du roi qu'il brûlât ces odieux registres. Toutefois, la douleur calmée, Chilpéric ne tarda pas à les faire rétablir (6). Charlemagne chargea ses *Missi dominici* de recueillir dans les provinces de l'empire franc des informations sur la population, la nature du sol, les produits agricoles, les revenus des propriétaires, etc. Les riches abbayes eurent aussi leurs polyptiques. M. Guérard a publié celui de Saint-Germain-

(1) Eutrope, *Breviarium rerum romanarum*, I.

(2) « Censores populi ævitates, soboles, familias pecuniasque censento » (Cicéron, *De legibus*, III, 3).

(3) L'an 27 et l'an 8 avant notre ère, l'an 14 de notre ère (Suétone, *Octave-Auguste*, 27. et *Saint-Luc*, II, 1 et 2).

(4) Suétone, *Id.*, 28 ; Tacite, *Annales*, I, 11.

(5) Spartien, *Hadrien*, 19.

(6) *Histoire ecclésiastique des Francs*, V, 29 et 35.

des-Prés, dressé par l'ordre d'Irminon, au IXe siècle. Mentionnons encore une statistique de l'industrie des Maures en Espagne, effectuée sur l'ordre des califes, et le célèbre *Domesday-Book* où Guillaume le Bâtard, devenu roi d'Angleterre, fit inscrire l'état détaillé de sa conquête, afin de procéder méthodiquement à l'expropriation du peuple vaincu.

Il faut arriver à l'âge moderne pour voir systématiser ces recherches et opérer des dénombrements suivis. Vers la fin du XVIe siècle parut à Venise le premier ouvrage de statistique concernant vingt-deux États (1). Sous Henri IV, en 1602, Sully avait organisé un « cabinet de politique et de finance » qu'on peut regarder comme le premier bureau de statistique établi en France. En 1664, Colbert demandait aux maîtres des requêtes envoyés dans les provinces les éléments d'une statistique du royaume ; mais on ignore quelle suite eut ce projet dont rien n'est resté. Dans les dernières années du XVIIe siècle, les intendants rédigèrent, pour l'instruction du Dauphin, des mémoires dont le résumé remplit le *Détail de la France*, de Boisguilbert (1697), et l'*État de la France*, de Boulainvilliers (1727). En 1689, le gouvernement britannique commença la série des relevés du commerce extérieur.

C'est seulement au milieu du XVIIIe siècle que l'art de faire et d'interpréter les dénombrements réussit à se constituer. Achenwall, professeur à l'Université de Gœttingue, adopta, pour désigner la science nouvelle, appelée d'abord *Arithmétique politique* (2), le nom de *Statistique* et publia un ouvrage consacré à en exposer les principes et la méthode (3). Néanmoins, leur application raisonnée ne date guère que du XIXe siècle.

(1) Sansovino, *Del governo e amministrazione di diversi regni e republiche*, 1583.
(2) William Petty, *Several essays in political arithmeticks*, 1683.
(3) *Constitution des États de l'Europe*, 1749.

Tous les États civilisés comprennent maintenant l'importance des documents statistiques et s'efforcent de les obtenir aussi étendus et aussi exacts que possible. Les gouvernements, chargés de gérer, non plus les intérêts du prince, mais l'intérêt général, sont obligés de surveiller des multitudes croissantes de faits. Une armée de fonctionnaires, répartie sur tous les points du territoire, administre, rend la justice, répand l'instruction, entretient des troupes, dirige des travaux, perçoit des impôts et en applique le produit. Un filet de fiscalités à mailles serrées est incessamment jeté sur la fortune publique et en signale les variations. Enfin, une centralisation puissante groupe ces informations, les classe, les compare et les interprète. Grâce à cette organisation, la science dispose déjà de statistiques dressées avec une précision suffisante en ce qui regarde les principales fonctions de la vie commune : mais bien des progrès sont encore à réaliser pour qu'on arrive à se rendre compte de tout.

§ IV

RÉNOVATION DE L'HISTOIRE PAR LA STATISTIQUE

Les historiens n'ont pas su jusqu'ici apprécier les avantages qu'offre la méthode statistique pour l'étude des choses humaines. Non seulement ils négligent d'en appliquer les procédés dans leurs recherches, mais encore ils s'abstiennent d'utiliser les renseignements qu'elle pourrait leur fournir. Les nombres tiennent peu de place dans leurs récits. A peine mentionnent-ils en passant quelques chiffres relatifs à des indications de dates, d'armées, de population ou d'impôts. Quant à des relevés étendus, au jour dont ils éclairent la vie publique et aux inférences qu'on en peut tirer, il n'en faut pas chercher trace dans leurs œuvres.

Etant donné la préférence générale des historiens pour les sujets pittoresques et les lois littéraires de la narration, cette aversion pour le mode d'expression mathématique s'explique naturellement. Les nombres concernent toujours des êtres ou des faits communs, et qui se règle sur la célébrité dédaigne ce bas détail. En outre, les chiffres sont dépourvus de beauté (1). Ces froides et sèches formules dépareraient un récit artiste où tout vise à charmer le goût. Des colonnes de chiffres ou des diagrammes venant s'étaler ou milieu d'une page de Tacite ou de Bossuet produiraient à coup sûr une disparate choquante. L'illusion serait détruite et l'effet esthétique perdu. Des hauteurs de l'idéal, on tomberait sur le terre-à-terre de la réalité. Aussi les auteurs qui veulent concilier un peu d'exactitude avec le souci de l'agrément, ont-ils soin de rejeter hors du texte, en marge ou dans des notes, ces chiffres honteux, comme on relègue des mendiants à la porte d'un palais. Effet inévitable de l'incompatibilité qui sépare l'art aspirant au beau pour plaire et la science cherchant le vrai pour instruire. Entre les deux, l'arithmétique forme frontière : l'imagination règne d'un côté, la certitude de l'autre.

Les historiens de l'avenir seront pourtant amenés, par la nécessité des choses, à changer de voie et de méthode. D'une part, en effet, le champ de l'histoire, sans cesse accru, atténuera, par la grandeur même de ses horizons, l'importance illusoire des personnages et des accidents; de l'autre, des données statistiques, de plus en plus abondantes, mettront mieux en lumière l'ordre de l'universelle vie. Il y aura donc moins à raconter et à décrire, plus à compter et à calculer. Les employés des bureaux de statistique rempliront alors l'office d'historiographes et les littérateurs cèderont la place aux savants.

(1) Un familier de Mme de Staël, le duc de Laval, disait avec une moue : « Les dates ! C'est peu élégant » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 290).

Déjà ces exigences deviennent sensibles et l'histoire de notre temps doit se faire dans d'autres conditions que celle du passé. Un historien qui, par exemple, voudrait écrire l'histoire de l'Angleterre depuis un siècle, ne pourrait pas attribuer la prospérité de la Grande-Bretagne à une suite de grands hommes servis par d'heureux événements. Durant cette période, l'Angleterre n'a vu surgir aucun de ces héros de légende qui semblent personnifier un peuple, ni traversé un de ces accidents mémorables destinés à un long retentissement. Le principe de la grandeur britannique est le mouvement de progression qui, en moins d'un siècle, a triplé sa population, décuplé sa richesse et constitué le plus vaste empire colonial qui fût jamais. Pour rendre compte de ce phénomène historique, ce ne serait point assez de montrer Georges III succédant à Georges II, Georges IV à Georges III et Victoria à Georges IV, car cela n'importe guère si, sous les uns et sous les autres de ces chefs nominaux, la nation est restée maîtresse de ses destinées. C'est la nation même qu'il faut étudier dans la puissance productive de son industrie, le développement de sa marine, l'extension de son commerce, le peuplement de ses colonies. L'honneur de cette prodigieuse fortune appartient moins à d'habiles politiques qu'à l'effort de tout un peuple d'artisans, de marchands et de colons.

L'exemple des États-Unis est plus significatif encore. Pour un historien littérateur, l'histoire de la république américaine serait un sujet des plus ingrats. A part Washington et Lincoln, natures trop sensées et trop honnêtes pour avoir chance de devenir des sujets d'épopée, pas un chef illustre n'a paru dans cette démocratie où la foule seule a de la grandeur. Peu d'événements glorieux ont accidenté ses annales. Naguère encore ce peuple a fait une grande guerre sans retentissantes victoires et de grandes choses sans éclat. Tous les éléments d'un récit pittoresque manquent donc ici et la Muse de l'histoire briserait sa plume d'or

plutôt que d'entreprendre la plate narration de présidences bourgeoises et de législatures affairées se succédant par intervalles réguliers comme les battements d'un pendule. Les personnages anonymes de cette histoire, ce sont des trappeurs et des pionniers, des planteurs, des mineurs, des ouvriers, des ingénieurs et des commerçants, Néanmoins, ce qu'ils ont fait, c'est aussi de l'histoire, et même il y en a peu d'aussi instructive, d'aussi digne d'admiration. Apprenez-nous combien, en quelques générations, ces travailleurs ont abattu de forêts, mis de terres en culture, exploité de trésors, bâti de villes, creusé de canaux, construit de chemins de fer; dénombrez cette population qui a passé de 4.000.000 de têtes en 1790 à plus de 56.000.000 en 1885 ; supputez son capital estimé, à cette dernière date, 250.000.000.000 de francs; dites ce qu'elle produit chaque année en céréales, bétail, coton, houille, pétrole, métaux; dressez le tableau de ses industries, la balance de son commerce, la statistique de ses écoles... Enseignez-nous, en un mot, comment ce peuple énergique a, en moins d'un siècle, transformé un continent inculte, conquis le plus large bien-être, généralisé l'instruction, organisé la liberté et ouvert à la civilisation le plus splendide théâtre où puissent évoluer ses destinées.

Voilà l'histoire qu'il faudra faire désormais, non seulement pour les jeunes États qui, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, la Plata... se fondent dans des conditions si nouvelles, mais même pour les vieilles sociétés d'Europe qui aspirent à se régler aussi sur un idéal d'ordre, de travail, de paix et de liberté. Au point où nous sommes parvenus, toute autre manière d'étudier l'histoire est inexacte et puérile. Une réforme s'impose et se fera, par les historiens ou contre eux. L'âge de l'historiographie littéraire touche à son terme ; celui de l'histoire scientifique va commencer. Quand elle sera capable de nous retracer la vie d'un peuple, dans le sens que nous indiquons, on

verra qu'aucun récit ne présente autant d'intérêt, d'enseignements et de grandeur.

Ceux qui goûtent la beauté des histoires anciennes s'affligeront peut-être comme d'une déchéance de cette transformation d'un genre consacré par d'impérissables chefs-d'œuvre. Déjà les poètes se plaignent avec amertume du prosaïsme de la vie moderne et bâillent par avance des histoires qui auront à la raconter. Quel intérêt, diront-ils, pourra trouver l'avenir à consulter vos tables de mortalité, vos tarifs de douane et vos états de commerce ? S'informera-t-il aussi curieusement que vous le pensez du prix des fers, du stock des cotons, du taux de la rente et du montant des encaisses ? Ne prendra-t-il pas plutôt en pitié la triste époque qui, pour bulletins de victoire, exhibera des relevés de statistique, des bilans de banque et des rapports de chemins de fer ? Si jamais la postérité dresse, par caprice, des statues aux illustrations de cet âge, elle devra leur donner pour piédestal le traditionnel ballot de laine (*woolsack*), sur lequel l'Angleterre fait asseoir ses principaux magistrats, digne trône de rois marchands. — Qu'on nous ramène à Plutarque ! s'écrieraient volontiers ces admirateurs du passé, afin de corriger par un peu d'enthousiasme, même mal placé, l'impression que produisent sur nous nos contemporains.

Il est vrai, le tableau de la vie humaine, présenté sous forme de statistique, n'aura plus le charme des récits d'autrefois, pleins de héros idéalisés à plaisir et d'incidents romanesques décrits avec un art consommé ; il offrira mieux encore, l'intérêt de connaissances précises où l'on apprendra la condition des choses et le parti qu'on en peut tirer. La science n'a pas pour mission d'amuser les hommes, mais de les instruire et de les servir. Puisqu'il nous faut choisir entre la beauté et la vérité, préférons sans hésiter la seconde. L'illusion ne convient pas mieux à l'étude de l'homme qu'à

celle de la nature et, comme nul ne regrette aujourd'hui que les physiciens aient désenchanté le monde des riantes fictions de la mythologie, laissons les savants s'occuper d'histoire au risque de la dépoétiser (1). Résignons-nous au discrédit de belles mais fausses légendes et, à des fables qui nous trompent, substituons l'austère vérité. Ne mêlons plus, dans nos recherches, les aspirations de l'idéal à la curiosité du réel. Avec une sévérité mieux justifiée que celle de Platon, bannissons de la république des sciences les artisans de prestiges et de mensonges. L'histoire, ainsi comprise, gagnera en exactitude, en valeur pratique, plus qu'elle ne perdra en poésie et en agrément. On lui demandera, non plus des jouissances de goût, trop chèrement payées au prix de l'erreur, mais la certitude de la vérité, qui vaut mieux que tout (2). L'imagination devra chercher ailleurs ses plaisirs. Elle en trouvera même de plus vifs quand elle cessera d'astreindre ces conceptions aux gênes de la vraisemblance historique. L'art, qui dispose du monde idéal, peut abandonner sans regrets le monde réel à la science. Son domaine n'en souffrira aucune diminution. Les poètes conserveront en entier le droit de produire des chefs-d'œuvre ; mais les savants acquerront celui de faire, dans un nouveau champ d'exploration, de fructueuses découvertes.

Comme nous n'osons guère espérer de convertir à ces théories des littérateurs obstinés dans leur vocation, il vaudrait mieux peut-être tenter avec eux une sorte de compromis ou d'arrangement amiable. Le sujet de l'histoire est assez vaste pour suffire à deux ambitions distinctes. L'essen-

(1) « Tout en souffrant de la perte des illusions, je n'ai jamais pu « comprendre que l'homme qui a le bonheur de posséder la vérité « puisse les regretter » (Mme Swetchine).

(2) « La nature a voulu qu'il n'y eût pas de plus grande divinité « dans le monde que la vérité et n'a donné à aucune autre une plus « grande puissance » (Polybe, *Hist. génér.*, XIII, 5).

tiel serait de spécifier nettement les attributions. L'accord une fois établi, chacun vivrait en paix sur son lot. Voici la transaction que l'on pourrait proposer :

L'histoire des personnages et des événements célèbres revient de droit aux littérateurs. Il y aurait injustice à leur en contester la jouissance en ce qui touche le passé. La chose est bien à eux ; ils l'ont faite. Ils y trouveront toujours de beaux thèmes de narration et des accidents mémorables qui, ayant été déjà mille fois racontés, méritent d'être éternellement redits. Lorsque des historiens, comme lord Byron au début de son ironique poème, seront en peine de héros (1), ils pourront s'adresser à l'histoire ancienne ; elle en est amplement pourvue. C'est là sa spécialité, car un grand homme mort depuis longtemps l'emporte de beaucoup sur ceux d'hier ou d'aujourd'hui.

Dans l'avenir même, les faiseurs de récits auront encore à célébrer, par occasion, les personnages et les événements notables qui pourront survenir et que leur signalera la renommée. Ils seront admis à glaner, dans le champ appauvri de l'histoire anecdotique, quelques grands hommes de rencontre et des accidents de circonstance. Tant que la fortune ne se lassera pas d'en produire, il faudra les faire connaître et en conserver le souvenir par la méthode narrative, quelle qu'en soit la défectuosité reconnue.

Tel serait le lot réservé aux historiens littérateurs. Ils l'exploiteront à leur fantaisie. C'est leur affaire. Les savants n'y prétendent rien. Mais, cette concession faite, ceux-ci devront se confiner dans l'étude des fonctions, négliger les anomalies et les singularités, se consacrer sans partage à l'analyse des faits communs et les scruter par les procédés de la statistique.

Ces deux manières de concevoir l'histoire correspondent à deux états de l'esprit humain, et chacune d'elles aura

(1) « I want a hero... »
(*Don Juan*, I, 1.)

prévalu à un stade de son évolution. La première convenait seule à l'enfance naïve et conteuse, enthousiaste et crédule de l'humanité. La seconde sera l'œuvre de sa virilité sérieuse et réfléchie, observatrice et critique. Entre la phase poétique du passé et la phase scientifique de l'avenir, l'histoire traverse actuellement une période de transformation où les exigences contraires de l'une et de l'autre lui créent les conditions les plus défavorables. Elle n'a déjà plus l'idéale beauté des récits anciens et n'a pas encore la sévère précision des analyses futures. Produit hybride d'art et de science, mélange fâcheux d'illusion et de vérité, elle ne contente ni les lettrés, ni les savants. Le moment est donc venu de disjoindre les deux méthodes et de les appliquer chacune à part. Laissons les grands écrivains composer de belles histoires et demandons avec insistance que des savants nous fassent enfin l'histoire vraie où nous pourrons apprendre les développements et les lois de l'activité humaine.

LIVRE QUATRIÈME

LOIS DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

NÉCESSITÉ D'ÉTABLIR DES LOIS EN HISTOIRE

De simples notions de faits ne constituent pas une science, mais seulement les matériaux d'une science. L'esprit, qui veut embrasser d'une même vue cette masse de données, a besoin de mettre de l'ordre dans leur confusion, de l'unité dans leur multiplicité. « L'ordre universel, dit Aristote, est « l'unique objet de la connaissance ; il n'y a pas de science « des particularités. » Les phénomènes, qui se montrent un moment et disparaissent bientôt, ne laissent surprendre qu'une apparence imparfaite et fugitive du vrai. Pour en acquérir la compréhension complète et durable, il faut voir nettement ce que la production des faits a de régulier et de constant, s'élever de l'intelligence du détail à celle de l'ensemble et formuler des lois qui régissent l'intégralité des cas. Après le travail de l'analyse, qui distingue et sépare les

problèmes, doit venir celui de la synthèse, qui rapproche et unit les solutions. Son but est de reconstituer le tout à l'aide du réseau d'analogies, de séquences et de rapports qui lie les faits étudiés. Au-dessus de l'observation qui explore patiemment les choses une à une, plane l'idée abstraite de leur ordre et de leurs causes, qui monte par degrés du particulier au général, du contingent au nécessaire, du changeant à l'immuable. Alors seulement la curiosité de l'esprit se trouve satisfaite, car, voyant de haut la suite entière des faits, il conçoit sous forme de lois la permanence et la généralité de leur ordre.

Telle est la fin où tendent toutes les sciences. Chacune d'elles n'étudie les phénomènes que pour en dégager les lois, et leur avancement se mesure sur ce qu'elles en ont découvert. Cette tâche, d'ailleurs, ne tarde pas à s'imposer d'elle-même, parce que plus les données s'accumulent, plus on sent le besoin de les distribuer par séries sous peine de voir leur multitude se tourner en confusion. Des lois une fois reconnues, la science rejette le gênant appareil des observations de détail comme, un monument achevé, on abat les échafaudages qui ont servi à le construire. « Les « sciences, dit Leibniz, s'abrègent en s'augmentant, car, « plus on découvre de vérités, plus on est en état d'y découvrir une suite réglée et de se faire des propositions toujours « plus universelles dont les autres ne sont que des exemples « et des corollaires, de sorte qu'il pourra se faire qu'un « grand nombre de celles qui ont précédé se réduira avec le « temps à deux ou trois thèses générales. Ainsi, plus une « science est perfectionnée et moins elle a besoin de gros « volumes, car, selon que ses éléments sont suffisamment « établis, on y peut tout trouver par le moyen de la science « générale. » Montesquieu dit plus brièvement : « Qui « voit tout, abrège tout (1). »

(1) *Esprit des lois*, XXX, 2.

De même que les autres sciences, l'histoire est tenue d'établir des lois. Jusqu'ici, pourtant, les historiens ne semblent pas avoir eu conscience de cette obligation. Uniquement attentifs à recueillir des mentions de faits, bien que l'histoire en ait amassé déjà plus qu'aucune autre science, on pourrait même dire plus que toutes les autres sciences ensemble, ils ne travaillent toujours qu'à étendre cet interminable répertoire et ne paraissent pas soupçonner qu'il serait urgent de remplacer par des règles fixes ce détail où l'esprit se perd. Ils se flattent que le nombre, sans cesse accru, des particularités décrites, donnera plus de lumière ; tout au rebours, plus ils entassent de faits, plus s'obscurcit l'idée de loi. L'immensité de nos histoires prouve contre elles et suffirait à démontrer qu'elles n'existent pas comme science. Marmontel écrivait il y a un siècle : « On a calculé « qu'à lire quatorze heures par jour il faudrait huit cents ans « pour épuiser ce que la Bibliothèque royale contient sur « l'histoire seulement. Cette disproportion désespérante de « la durée de la vie avec la quantité de livres dont chacun « peut avoir quelque chose d'intéressant, prouve la néces- « sité des extraits. » Ce ne sont pas des extraits, mais des lois qui seraient ici nécessaires, puisque les extraits n'abrègent qu'à condition d'éliminer et laissent ignorer ce qu'ils suppriment, tandis que les lois représentent la totalité des faits dont elles expriment l'ordre.

L'impuissance d'apprendre et même de lire toutes les histoires, déjà si frappante du temps de Marmontel, l'est devenue bien plus encore et le deviendra toujours davantage. Une considération, toutefois, est propre à nous rendre sur ce point la résignation moins pénible, c'est que, au terme d'une aussi prodigieuse lecture et alors que, par miracle, on aurait tout retenu, on ne saurait à peu près rien du véritable objet de l'histoire. La science ne consiste pas, en effet, à exposer dans un illogique désordre une suite

sans fin d'accidents, mais à formuler des lois de fonction. La prolixité de nos annales tient à ce que les historiens, au lieu de considérer l'ensemble et d'en chercher l'ordre caché, n'ont su voir qu'un vain détail de singularités qui passent et se renouvellent incessamment. C'est assez, pour être édifié, de comparer les traités sommaires où les autres sciences résument en quelques pages ce qu'elles ont trouvé de vérités générales, au fastidieux amas de relations qui encombre nos bibliothèques, accablant fardeau sous lequel peine la mémoire et qu'elle rejettera le jour, prochain peut-être, où elle s'apercevra qu'elle le porte sans profit. Quelques formules de lois pèseraient moins et instruiraient davantage.

L'histoire ne sera donc admise à prendre rang parmi les sciences que lorsqu'elle aura, comme elles, fait preuve d'aptitude à constituer des lois. Or, cette preuve qu'on exige d'elle, est-elle en mesure de la fournir ? Où sont ses lois ? Les historiens seraient fort en peine de répondre, car aucun d'eux n'a su tirer des plus longs récits la moindre apparence de loi. Réduisant leur tâche à raconter des événements, ils se perdent et nous égarent dans un labyrinthe de faits, sans nous mettre en main de fil conducteur, ni se douter que les phénomènes historiques ont un ordre fixe et des causes générales qu'il faudrait montrer.

Loin de concevoir la nécessité des lois en histoire, les historiens attribuent la production des faits à des influences exclusives de l'idée de loi et qui se ramènent à trois : le libre arbitre de l'homme, le gouvernement des dieux et les caprices de la fortune ou du hasard. Aucune de ces causes n'est acceptable pour la science et, lorsqu'on aborde la recherche des lois, on doit commencer par les toutes écarter.

Considéré à part, l'homme semble et croit posséder une initiative propre, un pouvoir spontané d'action. C'est un

agent libre qui, dans la mesure où il se détermine, paraît ne relever que de lui-même. Subordonner sa liberté à des lois équivaudrait, semble-t-il, à la mettre en servitude, c'est-à-dire à l'anéantir. On suppose donc qu'il porte en lui un principe autonome d'activité et règle sa vie par une suite d'efforts volontaires.

Cette doctrine du libre arbitre, quoique confirmée par l'opinion commune, par nos jugements de chaque jour, nos législations, nos morales, nos religions, nos philosophies et nos histoires, n'a rien de scientifique, car la science n'admet que des lois et les lois impliquent la nécessité. Il faut ou renoncer à croire que des lois nous régissent, si notre liberté est réelle, ou tenir cette liberté pour illusoire, si des lois la contraignent à son insu. La solution de ce redoutable problème dépend de la manière de le poser. Nos conditions d'activité apparaissent sous deux aspects différents suivant que l'on examine les actes individuels, dont les causes vraies sont indiscernables, même à la conscience, ou des ensembles de faits, où apparaît un ordre révélateur de lois. « De quelque façon, dit Kant, que « l'on veuille, en métaphysique, se représenter le libre « arbitre, les manifestations en sont, dans les actions « humaines, déterminées comme tout autre phénomène « naturel, par des lois générales de la nature. L'histoire, « qui s'occupe du récit de ces manifestations, quelque pro- « fondément qu'en soient cachées les causes, ne renonce « pas cependant à un espoir : c'est que, considérant en « grand le jeu du libre arbitre, elle y découvre une marche « régulière et que ce qui, dans l'individu, frappe les yeux « comme confus et sans règle, se reconnaisse dans l'espèce « comme un développement continuel quoique lent, des « dispositions originelles. Ainsi les mariages, les naissances « et les morts paraissent n'être soumis à aucune règle qui « permette d'en calculer d'avance le nombre ; et cependant « les tables annuelles faites en de grands pays témoignent

« que cela aussi obéit autant à des lois constantes que les « variations de l'atmosphère dont aucune en particulier ne « peut être prévue à point nommé, mais qui, en somme, « ne manquent pas à procurer, d'une façon uniforme et « sans interruption, la croissance des plantes, le cours des « fleuves et tout le reste de l'économie naturelle (1). » Par cela seul que des actes réputés volontaires se répètent avec ordre dans une foule, il n'est plus possible de voir en eux l'effet de l'initiative d'agents autonomes et leur cause doit être cherchée dans des influences générales, c'est-à-dire rapportée à des lois.

Comme beaucoup de choses s'accomplissent dans le monde sans que notre volonté y soit pour rien, la théorie du libre arbitre ne pouvait suffire à tout expliquer. On a donc attribué à des êtres supérieurs les faits qui se produisent en dehors de notre action, souvent même malgré nous, et, suivant que l'on croyait y voir une apparence ou un manque de raison, on les a imputés, d'une part à des puissances clairvoyantes personnifiées dans des Dieux, de l'autre, à des agents aveugles tels que la Fortune, le Hasard ou le Destin.

Partout où la raison constate des effets dont le gouvernement lui échappe, mais qui semblent tendre à un but, réaliser un plan, elle est portée à supposer l'intervention d'un pouvoir caché dont elle assimile la façon d'agir à la seule qui lui soit connue, la sienne propre. Des dieux conçus à l'image de l'homme, doués seulement de plus de force et de sagesse, sont censés régir la vie des mortels comme, dans une moindre sphère, chaque être régit son existence personnelle. Ces maîtres puissants nous dispensent à leur gré les biens et les maux, les faveurs et les disgrâces (2), élèvent ou renversent les empires et dirigent, du haut d'un

(1) *Idée d'une histoire universelle au point de vue de l'humanité.*

(2) « Dieu accorde une chose, en refuse une autre, suivant sa volonté, car il peut tout » (*Odyssée*, X, 444, 5).

Olympe invisible, le cours des événements. Les âges de foi les font combattre avec les héros, décider du sort des batailles, inspirer les passions et les résolutions des chefs (1). La Bible, Homère, les épopées de l'Inde, les légendes chrétiennes (2), montrent les dieux intervenant à tout propos dans les affaires humaines et transforment l'histoire en miracle perpétuel.

Le merveilleux théologique abonde chez les historiens anciens. Hérodote mentionne fréquemment des oracles, de fatidiques paroles. Tive-Live est plein de prodiges. C'est même sa complaisance à les rapporter qui a occasionné la perte de ses écrits. Le pape saint Grégoire le Grand, craignant que le récit de tant de miracles, opérés par les dieux du paganisme, ne fît tort à ceux du christianisme, organisa contre cet auteur, réputé dangereux pour la foi, une persécution trop efficace et ordonna de brûler tous les manuscrits des *Annales* qu'on put trouver (3). — Valère-Maxime nous a transmis un recueil de prodiges propre à édifier sur l'état d'esprit de ceux qui y croyaient (4).

Le dogme de l'action divine, qui domine l'histoire entière du peuple hébreu, s'est par suite imposé à celle des peuples chrétiens. Les annalistes des premiers siècles du moyen âge, la plupart hommes d'église, expliquent tout par la volonté de Dieu, l'intercession des saints ou même la présence de leurs reliques, et racontent avec une foi naïve les miracles sans nombre attribués à ces influences. Sans faire d'aussi puériles applications de la doctrine théologique, les écrivains religieux de l'âge moderne maintiennent en principe toute la rigueur de la théorie. « Rien « n'advient ny ne se faict, dit Amyot, sans la permission de « celuy qui est justice mesme et vérité. Laquelle considé-

(1) « Dieu incline où il lui plaît le cœur des rois » (*Proverbes*, III, 1).

(2) Voy. les *Acta sanctorum* et la *Mystique chrétienne* de Gœrres.

(3) Bayle, *Dictionnaire historique*, art. *Grégoire I*, note IV. — Il n'est resté que des fragments de Tite-Live, 35 livres sur 140.

(4) *Faits et paroles mémorables*, I, ch. IV à VIII.

« ration enseigne aux hommes à s'humilier sous sa puis-« sante main, en reconnaissant qu'il y a une cause pre-« mière qui gouverne supernaturellement (1). » — Bossuet est plus explicite encore : « Dieu tient du plus haut des « cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs « en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur « lâche la bride ; et par là il remue tout le genre humain. « Veut-il faire des conquérants ; il fait marcher l'épouvante « devant eux et il inspire à eux et à leurs soldats une har-« diesse invincible. Veut-il faire des législateurs ; il leur « envoie son esprit de sagesse et de prévoyance... (2). » — « Je regarde, dit d'Aguesseau, l'étude de l'histoire comme « l'étude de la Providence où l'on voit que Dieu se joue « des sceptres et des couronnes, qu'il abaisse l'un, élève « l'autre et qu'il tient dans sa main, comme parle l'Écri-« ture, cette coupe mystérieuse, pleine du vin de sa fureur, « dont il faut que tous les pécheurs de la terre boivent à « leur tour (3). »

La même croyance, toujours aussi absolue, est exprimée ou admise par la plupart des historiens laïques. Ceux de notre âge, disposés à réduire la part du merveilleux, relèguent plus volontiers les dieux dans le ciel et ne les font apparaître que par exception sur la terre. Mais quoiqu'ils s'efforcent d'ordinaire de rattacher les événements à des causes naturelles, ils ne laissent pas, lorsque ces causes leur échappent, de recourir à des influences célestes (4). Éliminé peu à peu du détail par la critique, le dogme reste intact dans l'ensemble. Vico tient que les idées divines se

(1) Préface à la traduction des *Œuvres de Plutarque*.

(2) *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, ch. VIII.

(3) *Instruction IIe sur les études propres à former un magistrat*; et *Psaume* LXXIV, 8.

(4) Polybe faisait déjà sur les historiens anciens une remarque analogue : « Puis, comme ils ne peuvent trouver un dénouement à leurs « récits ni une issue à leurs fables, ils font intervenir des dieux et des « fils de dieux dans l'histoire qui ne devrait s'appuyer que sur des « faits » (*Histoire générale*, III, 47).

réalisent dans les actions des hommes (1). « L'histoire, dit « sentencieusement Cousin, est le gouvernement de Dieu « rendu visible... Les grands événements sont les arrêts « de ce gouvernement promulgués par la voix du temps ; « les jugements de l'histoire sont les jugements de Dieu « même (2). »

L'hypothèse de l'action divine, dont l'esprit se contentait dans un âge d'ignorance, ne le satisfait plus dans un âge de critique, car cette explication n'en est pas une. Faire intervenir des dieux en histoire, c'est donner un mystère pour raison des choses et substituer une cause inconnaissable à la cause simplement inconnue des faits. « La pensée de « Zeus, dit Eschyle, est un abîme dont l'œil n'aperçoit pas « le fond (3). » De même le Psalmiste : « Vos jugements, « Seigneur, sont profonds comme un abîme (4). » A moins d'une révélation dont la preuve n'est jamais donnée, et qui même n'en comporte pas, on n'a aucun moyen de savoir ce que décide un être infini et tout-puissant dont on déclare les décrets impénétrables. Cette difficulté, il est vrai, n'arrête pas les théologiens qui, selon Buckle, « se « sont fait remarquer de tout temps par leur connaissance « exacte des sujets sur lesquels on ne sait absolument « rien (5) ». Cicéron, raillant les Stoïciens de son temps, disait qu' « ils avaient toujours l'air de revenir de l'assem-« blée des dieux ». Nombre de gens ont encore assez souvent cet air-là. Dans Rabelais, Panurge, à qui le théologien Hippothadée allègue que le sort de son mariage dépend de

(1) Le recueil des historiens des croisades par Bongars (1611) a pour titre : « *Gesta Dei per Francos* ».

(2) *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, t. I, Leç. 8, fin. — Voy. aussi Buchez, *Introduction à la science de l'histoire:* Bunsen, *Dieu dans l'histoire*. L'historien belge, Laurent, a consacré dix-huit volumes d'*Études sur l'histoire de l'humanité* à exposer ses vues sur la direction donnée par Dieu aux affaires humaines.

(3) Eschyle, *les Suppliantes*, v. 1056.

(4) *Psaume* XXXV, 6.

(5) *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. XIII.

la volonté divine, répond : « Où me renvoyez-vous, bonnes « gens ?... Vous me remettez au conseil privé de Dieu, en « la chambre de ses menuz plaisirs. Où prenez-vous le « chemin pour y aller, vous aultres François (1) ? » Laissons à l'abbé Mably le soin de conclure : « Tous les historiens « qui font témérairement intervenir Dieu dans nos affaires « me paraissent aussi ignorants et aussi grossiers que nos « pères quand ils croyaient à l'épreuve du fer chaud et au « duel judiciaire (2). »

Logiquement, la doctrine de l'action divine aboutit au fatalisme et à la soumission ; c'est la conséquence que les musulmans en ont tirée (3). Mais les peuples européens se résignent moins aisément à ce désaveu de la raison et, lorsque leurs théologiens affirment que Dieu gouverne le monde, ils se réservent le droit d'en interpréter les secrets desseins. Toutefois, l'étrangeté de leurs commentaires en trahit bientôt la faiblesse, et les auteurs les plus graves arrivent vite à des inductions ridicules. Racine ne prête-t-il pas à rire quand il nous entretient « des grands desseins de Dieu sur « la mère Agnès (4) » ? Bossuet lui-même devient plaisant lorsqu'il assure que Dieu a fait la révolution d'Angleterre tout exprès pour sauver l'âme de Madame : « Dieu a fait des mer« veilles pour le salut de Henriette d'Angleterre. Pour la « donner à l'Église, il a fallu renverser tout un grand « royaume... Si les lois de l'État s'opposent à son salut éter« nel, Dieu ébranlera tout l'État pour l'affranchir de ces lois. « Il met les âmes à ce prix ; il remue le ciel et la terre pour « enfanter ses élus et, comme rien ne lui est plus cher que ces « enfants de sa dilection éternelle, rien ne lui coûte pourvu « qu'il les sauve (5). » — Style d'oraison funèbre, dira-t-on ; mais Bossuet historien explique avec la même liberté d'ima-

(1) *Pantagruel*, III, 30.
(2) *De la manière d'écrire l'histoire*, Œuv. compl., t. XII, p. 405.
(3) Le terme d'*Islam* signifie *soumission*.
(4) *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.
(5) *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*.

gination le cours le plus général des choses humaines : « Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour « châtier son peuple, des Perses pour le rétablir, d'Alexan- « dre et de ses successeurs pour l'exercer, des Romains « pour rétablir sa liberté (1). » A chacune de ces assertions intrépides, on voudrait demander à l'auteur d'où lui viennent ses informations, et, comme moyen de contrôle, entendre sur les mêmes sujets le prédicateur de Cromwell et les théosophes des gentils.

Un premier progrès de la philosophie conduisit à restreindre, dans l'explication des faits historiques, l'action directe des dieux, et à lui substituer celle d'un pouvoir abstrait, la Providence, qui, sans être une divinité (car nulle part on ne lui a dressé d'autels, ni rendu de culte), en remplit par délégation les fonctions. On personnifie en elle la sagesse divine chargée d'exécuter, dans le gouvernement du monde, des desseins suivis. Mais la difficulté reste la même de savoir quels sont ces desseins.

Les historiens antérieurs à Voltaire ont un peu abusé de la Providence dans leurs récits. Ceux de nos jours s'en servent d'une façon plus discrète, le plus souvent comme d'un moyen oratoire, pour cacher leur ignorance des causes, quand ils n'ont pas su démêler les véritables, ou pour faire illusion, s'il leur répugne de les dire. « On ne peut, écrit « Thiers, s'empêcher de reconnaître qu'au-dessus des des- « seins de l'homme planent les desseins de la Providence, « plus sûrs, plus profonds que les siens (2). » Mais comme, supposé que de tels desseins existent, personne n'en peut parler pertinemment, les alléguer, c'est ne rien dire. Guizot, racontant la chute du ministre Clarendon, croit devoir faire intervenir la Providence : « On a attribué la chute de Cla- « rendon aux défauts de son caractère et à quelques faits

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, ch. I et VIII.
(2) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, ch. XXII.

« ou à quelques échecs de sa politique... C'est méconnaître « la grandeur des causes qui décident du sort des hommes « éminents. La Providence, qui leur impose une tâche si « rude, ne les traite point avec tant de rigueur qu'elle ne « leur passe point de faiblesse et qu'elle les renverse légère- « ment (1). » Voilà qui est entendu : il ne faut pas moins qu'un décret motivé de la Providence pour mettre à bas un premier ministre. Mais un peu plus loin l'auteur ajoute : « Clarendon se trompa sur son époque, il méconnut les « événements auxquels il avait assisté (2). » Cela explique mieux les choses et rend superflue l'immixtion d'une Providence.

Une fois entré dans la phase scientifique, l'esprit humain exclut l'action divine de toutes les catégories de faits dont il a trouvé les lois et finit par écarter l'explication théologique pour ne plus s'enquérir que des causes naturelles. Le précepte : « *Nec deus intersit* (3), » convient à la science mieux encore qu'à la poésie dramatique. Du moment, en effet, où la raison reconnaît dans les choses un ordre constant, elle ne peut plus concilier la régularité des faits avec l'arbitraire d'une volonté révocable, gouvernant le monde par coups d'autorité, se laissant invoquer ou fléchir, et conséquemment variable comme les prières ou les mérites des hommes. Partout où la science constate des rapports fixes entre les phénomènes, partout où elle arrive à les prévoir et donne le moyen de les diriger, il n'est plus possible de les attribuer à des dieux. La notion de lois expresses remplace alors l'hypothèse d'agents fictifs. Cette substitution s'est accomplie par degrés dans les diverses sciences de faits.

L'astronomie, longtemps dominée par l'esprit théologique, fit d'abord présider des dieux aux déplacements des astres. Apollon dirigeait le soleil, Phœbé la lune, Jupiter, Mars,

(1) *Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre.*
(2) *Id.*
(3) Horace, *Ad Pisones*, v. 191.

Vénus, Saturne, Mercure, les planètes alors connues... Mais, à partir des spéculations de la philosophie grecque, les travaux des astronomes ruinèrent ces croyances en signalant la régularité des révolutions du ciel. Néanmoins, jusqu'à une époque voisine de nous, la science a gardé, comme un témoignage de son imperfection, des traces d'interprétation théologique. Au XVII[e] siècle, on pouvait encore opposer à Galilée le merveilleux de la *Bible* et l'en accabler. Newton juge nécessaire l'intervention divine pour constituer et mettre en branle le système planétaire (1), puis, pour en rétablir de temps à autre l'ordre sujet à se déranger (2). Descartes même, qui conçoit le monde comme un grand mécanisme, charge Dieu de lui donner, « pour le mettre en mouvement », cette « chiquenaude » dont se scandalise Pascal (3). Enfin, depuis Laplace, la science, « n'ayant plus besoin de cette hypothèse », ne fait aucune mention de l'action divine, et la mécanique céleste se trouve entièrement établie sur des lois.

De même, la physique a débuté par le symbolisme théologique. Jupiter, maître des dieux et des hommes, lançait les traits de la foudre; Apollon vainqueur dissipait les ténèbres et les nuées; Neptune commandait aux flots de la mer; Vulcain présidait aux applications du feu; Éole déchaînait les vents: Iris déployait son écharpe dans le ciel: Echo répétait les sons, etc. Mais, lorsqu'on eut assigné des lois à ces phénomènes, leur attribution à des dieux n'eut plus de sens, et dut être abandonnée. Seuls, les accidents de la météorologie, qu'on ne savait pas prédire et qu'on ne pouvait conjurer, sont restés l'objet d'explications surnaturelles. Au XIII[e] siècle, Albert le Grand impute à des démons malfaisants la neige, la grêle, les brouillards... De

(1) *Principes mathématiques de philosophie naturelle*, fin, scolie général.

(2) Newton, *Optique*.

(3) *Pensées*, édit. Havet, II, 148.

nos jours même, les orages dévastateurs, les inondations, les sécheresses, sont parfois présentés comme des châtiments du ciel. Les paysans des campagnes lui demandent des changements de temps propices à leurs cultures, et les matelots, dans la tempête, invoquent la Vierge et les saints...

Les autres sciences tendent à parcourir, d'une allure plus lente, le même chemin. On a cru longtemps à des créations et à des transmutations miraculeuses de substances. Maintenant, grâce aux progrès de la chimie, on sait que rien ne se crée, rien ne se perd des éléments de la matière, et que la composition des corps est déterminée par des lois immuables dont nos industries font chaque jour d'utiles applications.

La biologie, encore fort incomplète, laisse subsister, dans l'opinion du vulgaire, une foule de vestiges des croyances théologiques. On remercie la Providence des récoltes abondantes, du croît des troupeaux, de la prospérité des familles; on attribue au courroux des dieux les disettes, les épizooties, les épidémies ; on implore du ciel la cessation des fléaux, la guérison des maladies... Mais la physiologie ramène peu à peu ces faits à leurs causes naturelles, remplace les déprécations par des pratiques d'hygiène, et, si les malades continuent de solliciter des miracles, les médecins ne croient plus guère qu'à ceux qu'ils prétendent opérer.

L'histoire, la plus tard venue et la moins avancée des sciences, parce qu'elle les dépasse toutes en complexité, devra effectuer à son tour une évolution pareille. La connaissance, en devenant plus exacte, aura forcément pour résultat de bannir le surnaturel du monde des faits humains, comme elle l'a exclu du monde des phénomènes physiques, et de substituer le principe des conditions déterminantes au dogme des finalités providentielles. Partout où la science porte sa lumière, le mystère cesse, le merveilleux s'évanouit : « Les miracles, dit Montaigne, sont selon l'ignorance où

« nous sommes de la nature, non selon l'ordre de la na-
« ture (1). »

Une troisième classe de faits qu'on ne pouvait imputer ni à l'initiative de l'homme, puisqu'ils échappent à sa direction, ni à une ingérence divine, parce qu'ils semblent se produire sans dessein arrêté, sans suite et sans but, a été mise au compte de la fortune, du hasard ou de la fatalité, agents aveugles dont l'incohérence est donnée pour loi aux accidents qui paraissent n'en pas avoir. Leur influence est censée amener les occurrences imprévues, les rencontres fortuites, les concours aléatoires d'effets, et nous distribuer à l'aventure, sans choix ni raison, les chances heureuses ou contraires que traverse incessamment notre vie.

Les écrivains des âges où la foi décline célèbrent volontiers le pouvoir des causes occultes. Lucrèce, qui nie les dieux, livre à la fortune le gouvernement du monde (2). « La fortune, déclare Démosthène, dispose de toutes « choses à son gré (3) » ; et ailleurs : « La fortune est d'un « grand poids dans les affaires humaines ou, pour parler « plus juste, elle seule y exerce son empire (4). » Horace la dépeint arrachant à grand bruit les couronnes qu'elle va poser, en se jouant, sur d'autres fronts (5). Ce n'est pas simplement là un lieu commun oratoire ou poétique : nombre d'historiens accordent à ces causes irrationnelles la prédominance en histoire. Thucydide ne croit qu'au pouvoir de la fortune qui déjoue tous les calculs (6).

(1) *Essais*, I, 22.
(2) « Fortuna gubernans » *(De rerum natura*, V, 108).
(3) *Harangue pour Ctésiphon*.
(4) *Première Olynthienne*.
(5) .... « Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet. »
(Odes, I, 34.)
(6) *Histoire de la guerre du Pélop.*, I, 78, 122 ; II, 11, 87 ; IV, 17, 18, 64 ; V, 75, 102, etc.

Quinte-Curce (1) et Velleius Paterculus (2) parlent de « la force invincible du destin ». De l'avis de Tite-Live, la « suite « entière des choses humaines cède à sa loi (3) ». Tacite dit hésiter entre le destin et le hasard comme cause des accidents de l'histoire (4), et déclare en termes exprès : « Pour « moi, plus je rappelle dans ma mémoire les événements « anciens et modernes, plus s'impose à moi la pensée que « tout n'est que jeu dans les affaires humaines (5). » Machiavel partage ces doctrines fatalistes : « Les hommes, dit-il, « peuvent seconder la Fortune, non s'y opposer ; ils « peuvent tisser sa toile, non la rompre (6). » Voltaire présente volontiers l'histoire comme un enchaînement de circonstances fortuites. Il écrit : « Sa sacrée Majesté le Hasard « décide de tout (7). » Frédéric II, dans ses ouvrages historiques, se plaît également à dire : « Sa Majesté le Hasard... « Notre seigneur le Destin.... » Sans l'avouer avec une si brutale franchise, des historiens de nos jours croient encore à ces mystérieuses puissances. Naguère, l'idée du *Fatum* antique inspirait les *Histoires de la révolution* de Thiers et de Mignet. Michelet parle de « la nécessité, de sa chaîne « d'airain et de sa main de fer (8)... »

Cependant, de toutes les hypothèses que l'esprit peut concevoir pour rendre compte des faits, l'action de la fortune, du hasard ou du destin est la moins propre à contenter la raison, car elle se résout en mots qui n'ont pas de sens. Loin de constituer des causes réelles, ces agents fictifs

(1) « Inevitabile est Fatum » (*Histoire d'Alexandre*, IV, 6).
(2) « Ineluctabilis Fatorum vis » (*Histoire romaine*, II, 57).
(3) « Fati lege immobilis rerum humanarum series nectitur (*Annales*, XXV, 6).
(4) *Annales*, VI, 22 ; *Histoires*, I, 18.
(5) *Annales*, III, 18. Les mots de *Fatum*, *necessitas*, *destinatio*, *Fortuna*, *sors*, *fors*, *casus*..., reviennent continuellement sous la plume de Tacite.
(6) *Discours sur Tite-Live*, II, 29.
(7) *Lettre* à Mariott, 26 février 1767.
(8) *Histoire de France*, la Réforme, ch. XIV.

représentent des effets sans cause. c'est-à-dire un pur néant. Antithèse de l'idée de loi, le hasard. qui exprime le manque de constance et de régularité, ne peut être un objet de connaissance et rend toute étude inutile. « Nulle spéculation, « dit Aristote. ne l'a pour objet, nulle science n'en tient « compte (1). » Dans un système régi par des lois, il n'y a pas de place pour des accidents fortuits. car, s'ils y introduisaient leur discordance, ils en feraient vite un chaos. L'ordre du monde proteste contre la souveraineté ou même la participation du hasard. La science dépossède peu à peu la fortune de tous les faits dont elle découvre les causes. lui arrache par lambeaux son empire et soumet ses caprices apparents aux lois du calcul.

Des trois influences auxquelles les historiens subordonnent la production des événements, le libre arbitre de l'homme, l'action divine et les contingences fortuites. aucune n'est donc acceptable pour la science. Ces personnifications de causes cachées constituent un simple aveu d'ignorance. Mais, outre que l'esprit est alors déçu par des explications qui n'en sont pas, les attributions de ce genre ont cela de fâcheux que, sans rien apprendre de la vérité. elles empêchent de la chercher.

L'embarras redouble lorsque. au lieu d'examiner séparément ces agents imaginaires, on les met en présence, c'est-à-dire en opposition et en conflit. Dès qu'on les fait s'exercer ensemble, et cela est inévitable puisque aucun d'eux ne suffit à rendre compte de tout, leur antagonisme conduit à une inextricable confusion d'idées. La liberté humaine, l'omnipotence divine. les caprices de la fortune, les jeux du hasard et les arrêts du destin, considérés comme des puissances rivales qui se disputent le gouvernement du monde,

(1) *Métaphysique*, VI, 2. — De même Lafontaine :

« Du hasard il n'est point de science. »

(*Fables*, II, 13.)

sont de flagrantes antinomies et plongent la raison dans un abîme de contradictions.

Si, en effet, des dieux nous mènent, s'ils nous inspirent et nous meuvent alors que nous croyons agir spontanément, notre initiative n'est qu'illusion et notre liberté que mensonge. D'autre part, si nos volontés rebelles peuvent braver le ciel, tenir la Providence en échec, incliner les dieux à nos désirs par des prières ou les gagner par des offrandes, si même notre intelligence trouve de la déraison dans leurs décrets (1), c'est la divinité dont la grandeur est atteinte et la sagesse en défaut. Il n'est pas moins malaisé de concilier la raison et le hasard (2). Si la fortune est maîtresse de notre vie, si, comme l'affirment les tragiques grecs (3), le Destin décide sans nous de nos destinées, à quoi bon vouloir et s'agiter ? Si, au contraire, comme le soutenaient les moralistes latins, l'homme fait lui-même son destin (4), si, à force d'énergie et de prudence, il lui est donné de vaincre le sort adverse, que deviennent sa puissance et son irrévocabilité ? Enfin, l'action divine et la fortune se démentent réciproquement, à moins d'accorder que le hasard dispose d'un pouvoir qui limite celui des dieux ou que la Providence a des distractions dont abuse la Fortune. Sans trop se soucier de logique, beaucoup croient à la Providence en gros et au hasard en détail. Les anciens mettaient la Fortune au-dessous de Jupiter, mais

(1) « Que l'on se mette une fois à discuter les arrêts de la Provi-« dence, et l'on ne trouvera que trop d'occasions de dire, soit à « propos des événements de la vie humaine, soit à propos des phéno-« mènes naturels, que les choses arrangées de certaine façon eussent « été mieux que comme elles sont » (Strabon, *Géographie*, IV, 1, § 7).

(2) « Pour que notre libre arbitre ne soit pas détruit, j'estime, dit « Machiavel, que la fortune peut être maîtresse de la moitié de nos « actions, mais qu'elle nous laisse ou à peu près le gouvernement de « l'autre moitié. » (*Le Prince*, ch. XXV). Est-ce là une proportion bien exacte ? Quelle balance de précision peut-on employer pour de si délicates pesées ?

(3) Sophocle, *Œdipe roi*.

(4) « Fabrum suæ quemque esse fortunæ. »

ils subordonnaient les dieux mêmes à l'empire du Destin. Les historiens évitent en général avec prudence de se prononcer sur les limites respectives, le concert ou le désaccord de ces agents présumés, quoique distincts, également absolus. Des théologiens ont cherché à concilier la liberté de l'homme et la puissance divine par le dogme subtil de la grâce ; mais ils n'ont réussi qu'à charger la croyance d'un mystère de plus. A leur tour, les philosophes ont imaginé force beaux systèmes qui n'ont été compris de personne, pas même de leurs auteurs, et plusieurs de ceux qui ont touché d'une main téméraire à ces redoutables questions s'y sont brûlé les doigts.

La science doit écarter résolument toutes les théories qui font de la vie humaine un jouet que se disputent, dans les ténèbres, l'initiative d'une volonté sans règle, l'arbitraire des dieux et les fantaisies de la fortune. Elle ne peut admettre et connaître, comme explication rationnelle des choses, que des influences générales et fixes. Un principe domine et dirige l'ordre entier des recherches positives : Tout est régi par des lois. Il faut renoncer à établir scientifiquement l'histoire ou l'instituer sur l'étude de ce que les faits humains ont de régulier et de constant, éliminer les causes occultes, proclamer bien haut que l'activité de la raison obéit aussi à des lois et prendre à tâche de les découvrir. Sans doute, les lois qui gouvernent les êtres intelligents sont plus complexes et moins faciles à dégager que celles dont les corps bruts ou les organismes vivants subissent l'empire ; mais, en tant que lois, leur indéfectibilité est la même. Elles expriment toujours « les rapports nécessaires qui résultent de la nature des « choses (1) ».

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, I, 1.

CHAPITRE II

INDICATION DES LOIS DE L'HISTOIRE

Que seront ces lois de l'histoire ? On ne doit pas attendre que nous en donnions la formule, puisque la science n'est pas faite ; notre rôle se borne à indiquer comment il sera possible de les découvrir.

Il y aurait à établir, d'abord des lois spéciales aux diverses séries de faits, puis une loi générale qui puisse expliquer la totalité des faits. Essayons de les pressentir.

§ 1er

LOIS SPÉCIALES DE L'HISTOIRE

Les lois spéciales sont de deux sortes, d'ordre ou de rapport. Les premières montrent la similitude des choses, et les secondes, leur connexion. « Les ressemblances con-« stantes qui lient les phénomènes entre eux et les succes-« sions constantes qui les unissent ensemble sont ce qu'on « appelle leurs lois (1). »

Il ressort de cette définition même qu'il faut chercher des lois, non dans les faits accidentels et singuliers, mais dans les faits communs et réguliers. Laissons de côté, du moins

(1) Stuart Mill, *Auguste Comte et le positivisme*, p. 6.

provisoirement, les particularités de l'histoire, malgré leur célébrité trompeuse ; considérons les fonctions de la vie humaine, des lois ne tarderont pas à se révéler. Plus tard, leur ordre une fois connu, il sera possible d'expliquer par elles les accidents, les variables devant suivre la loi des constantes.

I

LOIS D'ORDRE

Reconnaître des lois d'ordre revient à constater ce que la production des faits a de général dans l'étendue et de persistant dans la durée. Quelques-unes des séries de relevés sur lesquels la statistique a, depuis un siècle, répandu le plus de lumière, donnent déjà le moyen de discerner une régularité, indice de lois. Citons-en des exemples.

Dans un groupe de population, sous des influences déterminées de milieu et de civilisation, les faits de la vie commune, qui constituent des fonctions, ne varient que dans d'assez faibles limites, si on les compare à des intervalles peu distants. Ainsi les nombres relatifs aux mariages, aux naissances et aux décès se répètent d'une année à l'autre avec une sensible égalité. Il en est de même pour la production et la consommation des choses utiles, le transport des voyageurs et des marchandises sur les voies de circulation, l'activité du commerce intérieur et extérieur, les transactions financières, le montant des épargnes, le produit des impôts, etc. Un ordre analogue peut être observé dans toutes les sphères de l'activité humaine, dans les quantités d'œuvres d'art admises aux expositions, les publications de librairie, le tirage des journaux, les lettres expédiées par la poste, etc. On retrouve encore de la régularité, là où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, dans des faits d'exception tels que les instances en séparation de

corps, les accidents de personnes, les suicides, les crimes ou délits et même la nature des crimes ou des délits, le sexe, l'âge, l'état civil, le degré d'instruction des accusés...

Si ces chiffres étaient constants, leur expression serait la formule de la loi. On sait que, dans tous les pays du monde, il naît à très peu près 21 garçons pour 20 filles. La loi de l'égale proportion des sexes dans les naissances ressort directement de la permanence et de l'universalité du fait. Mais c'est là une loi physiologique et non d'ordre rationnel. En général, une certaine variabilité est inhérente aux fonctions de la raison. Lorsque ces irrégularités, qui dépendent en partie d'influences accidentelles, ont un caractère de fluctuation, on les ramène à la loi par l'artifice des *moyennes* qui exprime, à l'aide d'un chiffre abstrait, mais non fictif, ce qu'ont de stable les phénomènes changeants, pourvu que l'observation porte sur des faits de même ordre et parfaitement homogènes. D'ordinaire, la comparaison des relevés successifs montre que leurs inégalités forment une progression ascendante ou descendante. La loi doit alors être cherchée, non plus dans la constance invariable des faits, mais dans la constance de leur variation.

Il résulte des recensements périodiques opérés depuis un siècle chez les peuples civilisés, que leur population augmente avec plus ou moins de vitesse, d'où l'on peut induire, pour chacun d'eux, une règle de progression appelée, en démographie, phase de doublement. En 1868, cette phase était de 25 ans pour les Etats-Unis, de 49 pour l'Angleterre, de 54 pour la Prusse, de 67 pour la Russie et de 198 pour la France (1)... La natalité française décroît d'une façon régulière et continue. Alors que, pour la période décennale 1801-1810, on comptait 325 naissances par 10,000 habitants, ce chiffre s'est abaissé, dans les périodes décennales suivantes à 316, — 309, — 289, — 274, —

(1) *Annuaire Deherain*, 1870, p. 312.

267, — 264, — 245... Des lois d'ordre sont également constatées pour le nombre des mariages, celui des enfants par ménage, la mortalité aux divers âges, la longévité moyenne, etc. Ainsi, en France, la durée de la vie moyenne s'est élevée de 29 ans en 1776 à 40 ans en 1843, gagnant, dans cet intervalle, près de deux mois par année (1).

On voit encore, par les relevés des fonctions économiques, que les nations civilisées développent suivant une progression continue leurs moyens d'action sur la nature, leur pouvoir de production, l'extraction minérale, le rendement des cultures, les produits industriels, les échanges du commerce, les opérations financières, etc. Prenons comme exemple la houille : sa consommation en Europe double régulièrement, depuis un siècle, par périodes de quinze ans. Ce fait, signalé par Brongniart, a été vérifié en Angleterre, en France, en Belgique et en Prusse. Aux États-Unis, le doublement s'opère par périodes de sept ans. Pour la production du fer, depuis un demi-siècle, la phase de doublement, dans le monde civilisé, est d'environ douze ans.

Des recherches analogues seraient à poursuivre dans tous les ordres de faits susceptibles d'être numériquement constatés. L'art, l'instruction, la moralité, la condition politique et sociale voient s'accomplir dans le sein des foules des changements dont il importerait de connaître la direction, l'étendue et la vitesse. L'étude de chaque série de relevés conduirait à la découverte d'une loi de fonctionnement.

On contestera peut-être le titre de lois à des formules de progression qui varient suivant les temps et les lieux, tandis que des lois véritables devraient avoir un caractère absolu de généralité, de pérennité. Ce ne sont pas en effet là des lois formelles et définitives, mais plutôt les indications de

(1) De Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, p. 347.

lois moins bornées à découvrir. Sous la diversité de ces règles particulières, on entrevoit une tendance commune à progresser et, lorsqu'il sera bien établi que tous les peuples civilisés avancent plus ou moins vite dans le même sens, on pourra dégager une loi d'ensemble qui ramènera les précédentes à l'unité et rendra compte de leurs inégalités par les conditions spéciales où elle s'applique.

Il ne faut pas, d'ailleurs, s'attendre à trouver dans l'ordre des faits humains la stricte régularité des phénomènes plus simples de la nature. La production des premiers admet un trop grand nombre d'influences intercurrentes et de modifications éventuelles pour ne pas impliquer dans ses lois quelque chose de variable et pour ainsi dire de flottant. Leur contingence s'explique par diverses causes, et cela nous amène à étudier une autre sorte de lois.

II

LOIS DE RAPPORT

Les lois de rapport nous font pénétrer plus avant que les lois d'ordre dans la connaissance des choses parce que, au lieu de se borner à grouper en séries les faits similaires, elles expliquent leurs variations. Toutes les sciences s'appliquent à découvrir, dans les phénomènes, cette relation de cause à effet qui subordonne les séries les unes aux autres et permet de concevoir leur ensemble comme un enchaînement de rapports. Cette recherche, plus difficile en histoire que partout ailleurs, à raison de la complexité des faits, est impraticable dans l'ordre des singularités qu'étudient les historiens et ne peut aboutir à des résultats précis que dans l'ordre des fonctions.

Un événement est le produit d'une multitude d'influences qui s'entrecroisent, agissent de concert ou en conflit et se résolvent en combinaisons infinies d'effets. Comment

reconnaître, dans ce pêle-mêle sans fin d'accidents, ceux qui dépendent l'un de l'autre par une relation directe ou médiate de causalité ? L'embarras est extrême et tous les historiens l'ont ressenti. « L'histoire, dit Saint-Simon, est « d'un genre entièrement différent de toutes les autres connaissances. Bien que tous les événements généraux « et particuliers qui la composent soient cause l'un de « l'autre et que tout y soit lié ensemble par un enchaîne- « ment si singulier que la rupture d'un chaînon ferait « manquer ou pour le moins changer l'événement qui le « suit ; il est pourtant vrai qu'à la différence des arts et « surtout des sciences où un degré, une découverte conduit « à un autre certain, à l'exclusion de tout autre, nul évé- « nement général ou particulier historique n'annonce « nécessairement ce qu'il causera et fort souvent fera très « raisonnablement présumer au contraire. Par conséquent, « point de principes ni de clef, point d'éléments, de règle « ni d'introduction qui, une fois bien compris par un « esprit, pour lumineux, solide et appliqué qu'il soit, « puisse le conduire de soi-même aux événements divers « de l'histoire ; d'où résulte la nécessité d'un maître con- « tinuellement à son côté qui conduise de fait en fait par « un récit lié dont la lecture apprenne ce qui, sans elle, « serait toujours nécessairement et absolument ignoré (1). »

La conclusion de Saint-Simon est étrange : il nie la science et suppose des savants. Le maître qu'il invoque, et dont chaque historien croit tenir l'emploi, ne se trompera-t-il pas dans des explications de faits qui ne comportent « ni principes, ni clef, ni règle » ? L'ignorance est la même pour les maîtres que pour les disciples et ce sont des aveugles qu'on donne pour guides à d'autres aveugles. Les faits accidentels ne peuvent pas être scientifiquement expliqués, parce qu'il faudrait connaître toutes les influences

(1) *Mémoires*, Introduction.

qui ont concouru à les produire et mesurer avec précision la part de chacune d'elles. Or, ces influences sont innombrables et toujours mal définies. Les moindres même, de l'aveu des historiens, ne devraient pas être négligées. Mais, dans quelque détail qu'ils entrent, ils n'arrivent point à les toutes signaler, moins encore à les apprécier exactement. Trop de circonstances leur échappent. Parmi celles qu'une enquête insuffisante leur livre, ils font un choix hasardeux sur lequel ils tombent rarement d'accord. On n'a donc pas toutes les données du problème et, tandis que, pour la science, la cause d'un effet est l'ensemble bien connu des causes qui le déterminent, en histoire, la cause présumée d'un événement est une circonstance jugée principale entre beaucoup d'autres dont la plupart restent ignorées, ce qui laisse tout incertain.

En matière d'accidents, on ne peut établir que des rapports hypothétiques. Tout est subordonné à des contingences sans nombre dont une seule, venant à manquer, aurait entraîné d'interminables séries de nouvelles conséquences. Pascal prétend que, si le nez de Cléopâtre eût été plus court la face de la terre aurait changé. Accordons-lui que cette cause a influé sur la suite des événements ; il sera bien obligé de convenir qu'une infinité de causes analogues ont contribué à produire l'état actuel du monde et travaillent encore à le modifier. Celle qu'il isole et qu'il exagère dans une intention d'ironie philosophique n'a pu exercer sur l'ensemble qu'une part infinitésimale d'action. Où sera la vraie cause ? Dans la totalité des petits accidents de ce genre que nul ne connaît. Autant dire que nous sommes condamnés, en fait de causes, à une ignorance incurable. Les événements qui remplissent nos histoires s'y juxtaposent et s'y suivent sans être déterminés par des lois et semblent l'œuvre incohérente du hasard. Schopenhauer appelle l'histoire « le rêve confus et pénible de l'humanité ». On pourrait encore la comparer, selon l'expression poignante

de Shakspeare, « à un conte fait par un idiot, avec grand « bruit et grand fracas, mais qui n'a aucun sens (1) ».

La recherche des causes est aussi facile et fructueuse dans l'ordre des faits réguliers que malaisée et stérile dans celle des faits singuliers. Les fonctions de la raison sont, en effet, liées par des relations nécessaires et concourent toutes ensemble à former un système logiquement coordonné. Dès qu'on examine sous cet aspect les choses humaines, des lois de rapport se révèlent.

Une corrélation manifeste unit par exemple la production des éléments de subsistance et l'état ou le mouvement de la population. Celle-ci augmente chez les civilisés dont l'industrie développe les ressources ; elle est stationnaire chez les barbares qui vivent du produit de troupeaux limités par l'étendue naturelle des pâturages : elle tend à décroître chez les sauvages qui, réduits aux gains de la chasse, épuisent peu à peu leur approvisionnement de proies. Malthus avait proposé, pour exprimer le rapport entre l'accroissement des ressources et celui de la population, une formule mathématique dont l'exactitude ne s'est pas partout vérifiée. Ainsi aux États-Unis, malgré la brièveté de la phase de doublement, les moyens de subsistance augmentent plus vite encore que la population et leur excédent peut entretenir un large commerce d'exportation. En France, au contraire, alors que la richesse générale progresse rapidement, la population s'accroît avec toujours plus de lenteur. Des influences trop complexes empêchent d'assigner une loi simple à la diversité des cas. Mais le rapport est manifeste et partout où les moyens de subsistance augmentent la population augmente aussi.

On constate, dans les relevés annuels du nombre des mariages, des variations qu'à première vue on serait tenté d'attribuer au libre jeu des volontés individuelles ; mais il

(1) *Macbeth*, a. V, sc. 5.

ressort de tableaux comparatifs dressés en Angleterre et portant sur une période de plus d'un siècle, que la quantité d'unions contractées dépend de la moyenne des salaires et de l'abondance des récoltes. On se marie davantage quand la vie est assurée et facile, moins quand sévissent les chômages et les disettes. Le meilleur moyen de multiplier les mariages n'est donc pas d'en prêcher la théorie, comme font les moralistes, ou d'édicter des peines contre le célibat, à l'exemple de législateurs anciens, mais d'accroître l'aisance commune et de rendre moins lourdes à porter les charges de la famille.

Les causes qui font varier les tables de mortalité sont plus évidentes encore. La durée de la vie moyenne est soumise à des influences dont on peut mesurer l'action. La nature du climat, la pureté de l'air et des eaux, le genre de vie, le mode d'alimentation, le degré de bien-être, les maladies régnantes, voilà les facteurs de la mortalité. Si, depuis deux siècles, la longévité moyenne a presque doublé chez quelques peuples d'Europe, cela tient surtout aux progrès de l'aisance et de l'hygiène publiques.

On signale, dans les relevés annuels de la justice criminelle, des inégalités qui s'expliquent par le rapprochement d'autres données. D'une part, en effet, des tableaux comparatifs établissent un rapport entre le chiffre des condamnations et le prix du blé (1) ; de l'autre, des documents empruntés à divers pays montrent que la criminalité décroît lorsque l'instruction progresse (2).

Si l'on suit une fonction très spéciale dans le cours de ses développements historiques, on voit qu'ils composent une série où la relation de cause à effet est directe et très

(1) « Malesuada fames. »

(2) *Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1867*, Rapport VII. — En France, sur 499 condamnés à mort de 1860 à 1870, la proportion des illettrés s'élevait à 96 %.

apparente. Dans une industrie donnée, chaque invention découle d'inventions antérieures et en prépare d'autres que réalisera l'avenir... De même, telle œuvre d'art, telle conception de l'idéal procèdent d'œuvres et de conceptions qui ont servi de modèle ou d'ébauche... Dans chaque science, les vérités, étroitement liées, forment une suite logique de corollaires où les notions déjà connues conduisent à des inférences nouvelles. La mathématique tout entière est un enchaînement de déductions qui dérivent l'une de l'autre et se prolongent à l'infini...

Les fonctions spéciales qui composent un même groupe ont entre elles des rapports d'interdépendance et se prêtent de mutuels secours. Des industries comme la production du fer et la construction des machines contribuent par leurs progrès à ceux de tous les arts et métiers... Un cycle poétique semble être le préliminaire obligé de l'épanouissement des arts plastiques auxquels il fournit un idéal et des sujets à traiter... Telle science comme la mathématique se mêle si intimement à toutes les autres qu'aucune d'elles ne pourrait aller loin sans son aide... Nombre de qualités et de défauts, de vertus et de vices, forment entre eux une société naturelle et ne se séparent guère... De même, les mœurs, les institutions et les lois sont solidaires et s'expliquent les unes par les autres...

Enfin, des corrélations indirectes et très étendues unissent les divers groupes de fonctions. Entre les facultés de la raison, comme entre les appareils de l'organisme, il y a des échanges de services, des actions exercées et des réactions subies dont la résultante est un *consensus* qui donne à la vie humaine son unité.

Ainsi l'industrie procure à l'art des matériaux et des moyens d'exécution..., à la science, des facilités d'étude et de vulgarisation (1)..., à la morale, des conditions

(1) Il suffit de citer les emplois du verre et la découverte de l'imprimerie.

d'activité..., à l'organisation politique, des modes d'association en rapport avec le genre d'existence.

L'art ne se borne pas à réaliser la beauté pure ; il met en tout de l'idéal. Le beau complète l'utile et ajoute les élégances du luxe à la satisfaction des besoins... L'imagination a dans la science un rôle actif et sert à pressentir les vérités générales par des hypothèses qui, vérifiées, deviennent des lois... En morale, elle propose aux vertus un type supérieur de perfection et inspire le sentiment de l'honneur qu'on a défini « l'idéal du devoir »... La politique est un art délicat qui gagnerait à être plus souvent exercé par des gens de goût...

La science, principal agent des progrès de l'industrie, éclaire ses procédés, corrige ses routines aveugles et lui apprend à dégager la pleine utilité des choses avec la moindre dépense de matière, de temps et de frais... Elle ouvre à l'art de plus larges horizons et l'empêche de s'égarer en lui donnant de la réalité une idée plus nette et plus juste... L'instruction est en outre moralisatrise : elle détruit les erreurs, les fausses croyances, enseigne les lois de la vie et montre les conséquences inévitables de nos actes qui constituent leurs sanctions. « Le chemin de la vertu, a-t-on pu dire, passe « sous la porte de la vérité »... L'état politique et social des peuples dépend de leur état intellectuel, car la politique rationnelle est de la science appliquée et les hommes n'ont de liberté qu'en proportion de ce qu'ils ont de lumières...

La vie morale intéresse toutes les facultés de la raison puisqu'elle les dirige, les discipline et les règle. D'utiles vertus président à la production des richesses et en font le meilleur emploi... La morale indique aux aspirations de l'art un but où le beau se confond avec le bien et le guide sans l'asservir... Elle augmente la valeur des connaissances positives par l'application qu'elle en fait... Elle a même l'ambition de soumettre aux prescriptions de la

conscience la politique, d'ordinaire trop peu scrupuleuse dans le choix de ses moyens...

Enfin, l'influence des institutions sociales et politiques s'étend sur tout. La prospérité matérielle d'un peuple, le développement de ses arts et de ses connaissances, son caractère moral se trouvent en partie dépendre des lois qui le régissent et de la manière dont il est gouverné...

Nous devons nous borner à ces indications sommaires. La tâche des historiens sera d'analyser le vaste détail de ces rapports, de rattacher à chaque cause les séries d'effets qui en découlent et de mettre en lumière la corrélation directe ou médiate des diverses sortes de fonctions. A mesure qu'une étude attentive substituera, dans l'explication des phénomènes historiques, les influences normales qui les déterminent à des concours fortuits d'accidents, on verra les choses se lier, leurs conséquences logiques se déduire et l'histoire apparaître comme un système rationnel dont il ne restera plus qu'à chercher la loi générale.

§ II

LOI GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE. — DU PROGRÈS

Au-dessus des lois d'ordre, qui disposent les faits par séries à raison de leur ressemblance, et des lois de rapport, qui rattachent les séries les unes aux autres par un lien de causalité, les sciences visent à établir une loi suprême qui résume les précédentes et les ramène à l'unité en faisant voir que leur spécialité résulte de la différence des cas où le même principe d'action est appliqué. La loi de la gravitation est un admirable exemple de ces généralisations susceptibles de rendre compte d'une classe entière de phénomènes. L'esprit remonte ainsi, de cause en cause, jusqu'à une cause simple et irréductible qui explique tout sans avoir

elle-même besoin d'explication. L'histoire serait également tenue de formuler une loi d'ensemble qui régisse dans leur condition la plus diverse la totalité des faits humains. Cette loi, déjà pressentie, sera, croyons-nous, la loi du progrès.

I

HISTOIRE DE L'IDÉE DE PROGRÈS

L'esprit humain n'est arrivé qu'assez tard à concevoir clairement l'idée de progrès. Quoique cette notion dût, semble-t-il, se dégager du spectacle de tous les gains réalisés, des inventions de l'industrie, des créations de l'art, des découvertes de la science, des aspirations de la morale et des améliorations d'ordre politique, elle a mis longtemps à se formuler avec netteté. Il fallait d'abord se représenter l'espèce humaine comme animée d'une même vie qui se continue dans la suite des générations, alors que chacune d'elles n'avait conscience que de son existence propre. Il fallait en outre être assez avancé dans la carrière pour reconnaître qu'on avait parcouru un peu de chemin. Tant que la période historique fut très courte, on ne put guère y distinguer des phases d'évolution. L'ignorance du passé, l'insuffisance des termes de comparaison, le penchant qu'ont les hommes à regretter les âges écoulés plutôt qu'à se louer du présent, enfin les démentis que la théorie du progrès paraissait recevoir d'une foule de faits mal interprétés, autorisèrent longtemps à son égard, non seulement des réserves et des doutes, mais même de formelles négations.

Les plus anciens mythes de l'Orient proclament que le genre humain, soumis à une loi de dégénérescence continue, va du bien au mal, du mal au pire, et s'abaisse au lieu de s'élever. Dans la *Genèse*, l'histoire de l'humanité commence par une chute et une malédiction. Chassé du paradis terrestre dont il n'a joui qu'un moment, le couple primitif

est banni dans un monde de misère, de travail et de douleur (1). Plus tard même Jéhovah fait périr dans un déluge sa descendance devenue perverse et ne laisse vivre qu'une famille pour repeupler la terre d'une postérité qui ne vaut guère mieux (2). Le législateur mythique de l'Inde partage l'existence du genre humain en quatre âges ou *yougas* : 1° l'âge de la perfection *(kritayouga)* : 2° l'âge de la foi ou du complet accomplissement des devoirs religieux *(trêtayouga)* ; 3° l'âge du doute ou de l'obscurcissement des croyances religieuses *(dvaparayouga)* : et 4° l'âge de la perdition *(kaliyouga)* qui constitue l'âge actuel (3). Hésiode expose une suite analogue d'âges d'or, d'argent, d'airain (de héros), et de fer. Le dernier a vu disparaître la justice et la pudeur, « ne laissant aux mortels que les chagrins « dévorants et les maux sans remède ». L'espérance seule reste au fond de la boîte de Pandore (4). Ovide reprend et développe la même fable des quatre âges (5). Horace affirme en beaux vers que le monde empire de génération en génération (6)...

Une sorte d'opinion moyenne entre ce pessimisme décourageant et la croyance au progrès tient que le monde varie peu à ses divers âges : « Il n'y a rien de nouveau sous le « soleil, dit l'Ecclésiaste... Ce qui a été autrefois est ce qui « doit être à l'avenir: ce qui s'est fait doit se faire encore (7).» Pour Machiavel et Vico, les choses humaines parcourent et recommencent sans fin un cercle fatal (8).

(1) *Genèse*, ch. II et III.
(2) *Id.*, ch. VI.
(3) *Code des lois de Manou.*
(4) *Les Travaux et les Jours*, v. 42-105 et 109-201.
(5) *Métamorphoses*, I. 89-150.
(6) « Damnosa quid non imminuit dies ?
« Œtas parentum pejor avis tulit
« Nos nequiores, mox daturos
« Progeniem vitiosiorem. »
(*Odes*, III, 6, v. 45.)
(7) *Ecclésiaste*, I. 9, 10.
(8) Machiavel, *Discours sur Tite-Live ;* Vico, *Scienza nuova*, lib. V *(corsi e ricorsi delle cose umane)*.

On trouve pourtant exprimée dès les temps anciens, et parfois avec une précision singulière, l'idée d'une loi de progression. Le mazdéisme enseignait que le mal ne serait pas éternel, mais qu'un jour viendrait où Ahriman, principe de ténèbres, s'inclinerait devant Ormuz, principe de lumière, cesserait de le combattre et ne causerait plus de mal (1). Le christianisme fait racheter par l'immolation d'un dieu les fautes du monde déchu, promulgue la *bonne nouvelle* et oppose comme supérieure la loi nouvelle à l'ancienne. Jésus, comme avait déjà fait Platon, assigne la perfection divine pour but à l'activité des hommes (2). Saint Paul demande « que nous croissions en toutes choses (3)», et Vincent de Lérins ajoute : « Il doit y avoir progrès et « non changement... Il faut qu'avec les âges et les siècles « il y ait accroissement d'intelligence, de sagesse et de « science, pour chacun comme pour tous (4). »

Ce sont surtout les poètes et les philosophes de la période gréco-romaine qui se firent les révélateurs de l'idée de progrès. « Le temps marche, dit Eschyle, et c'est un grand « maître (5). » Dans un admirable chœur d'*Antigone*, Sophocle célèbre avec enthousiasme les conquêtes opérées par l'homme sur la nature, malgré la jalouse envie des dieux. Lucrèce consacre une partie du cinquième livre de son poème à exposer les progrès de la race humaine (6), et Virgile admire la grandeur de l'ordre qu'amène le cours des siècles (7). Cicéron tient la nature humaine pour essentiel-

(1) *Yaçna,* 30, 31, 47.

(2) « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait » (*saint Matthieu,* v, 48). — « Le souverain bien est de devenir semblable à « Dieu dans la limite du possible » (*Théétète,* 176).

(3) *Épître aux Éphésiens,* VI, 15.

(4) *Commonitorium.*

(5) *Prométhée,* scène dernière.

(6) « Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes. »
(*De rerum natura,* V, 1450.)

(7) « Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo. »
(*Églogue* IV, 5.)

lement progressive (1). Il regarde comme évident que l'esprit humain découvre par l'application et l'étude des vérités nouvelles et que les notions les plus récentes sont en général les plus sûres (2). Pline remarque, en mainte occasion, « combien la vie humaine a gagné (3) ». Sénèque croit fermement aux progrès futurs de la science (4). Saint Augustin, qui a fourni à Pascal la comparaison du genre humain avec « un homme qui subsiste toujours et qui apprend « continuellement », a soin d'indiquer par où la comparaison pèche, c'est que, chez l'individu, la vieillesse entraîne le déclin, tandis que, dans l'humanité, elle est perfection croissante (5). Saint Thomas d'Aquin admet le progrès comme loi générale des choses et particulièrement de la science (6) : « Il paraît naturel, dit-il, de parvenir graduel-
« lement de l'imparfait au parfait. C'est ainsi que nous
« voyons, dans les sciences spéculatives, que ceux qui ont
« philosophé les premiers ont enseigné diverses choses
« imparfaites qui ont ensuite été enseignées plus parfaite-
« ment par leurs successeurs. Il en est de même dans les
« choses pratiques, car les premiers qui se sont appliqués à
« trouver quelque chose d'utile à l'humanité, ne pouvant
« tout observer d'eux-mêmes, ont institué diverses choses
« imparfaites, en défaut sur une foule de points, et leurs
« successeurs les ont changées et en ont institué d'autres
« qui s'écartent moins de l'utilité commune (7). »

(1) « Perspicuum sit ipsam per se naturam longius progredi : Quæ
« etiam nullo docente profecta ab iis quorum, ex prima et inchoata
« intelligentia, genera cognovit, confirmat ipsa per se rationem et
« perfecit » (*De Legibus*, I, 9).

(2) *Académiques*, I, 4, et II, 5.

(3) « Quantum vita profecerit » (*Hist. nat.*, XIV, 5).

(4) *Questions naturelles*, VII, 25, 31 et suiv.

(5) *De civitate Dei*, X, 14 et *De Quæstionibus LXXXIII*, quæst. 18.

(6) *Summa theologiæ*, prima, secundæ quæst., 98, 106, 107.

(7) La Fontaine formule la même loi en deux vers :

« D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien. »

(*Fables*, X, 9). — Quintilien avait déjà dit : « Si nemo plus effecisset,

A partir du XVII[e] siècle. l'idée de progrès devient de plus en plus claire et précise. Bacon en a une intuition très nette, et ses deux grands ouvrages traitent de l'accroissement des sciences. Son adage : « *Antiquitas sæculi juventus mundi* (1) », signifie que nos ancêtres les plus reculés étaient en réalité les plus jeunes, les moins expérimentés. C'est nous qui sommes, à vrai dire, les anciens, plus instruits et plus sages que les hommes du passé. « L'homme, dit de même « Descartes, est une créature imparfaite qui tend toujours à « quelque chose de meilleur et de plus grand qu'elle-même. » Leibniz affirme la perfectibilité en ces termes : « *Videtur* « *homo ad perfectionem venire posse* ». Enfin pour Bossuet, « la perfection est la raison d'être ». Ce mot résume tout.

Néanmoins, il faut arriver jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle pour voir ces vagues notions de progrès, si longtemps incertaines et débattues, prendre corps, s'ériger en système et prétendre constituer une loi formelle. L'honneur de cette coordination décisive appartient à Turgot qui, dans deux discours prononcés en Sorbonne (1750), eut le mérite d'exposer, avec une force et une clarté souveraines, l'évolution progressive du genre humain (2). Il en fait l'application au cours entier de l'histoire, à tous les éléments de la *civilisation* (le mot même a été créé par lui). Condorcet, adoptant ces grandes vues, les développe et les exagère (3). Herder tire de l'idée de progrès toute une philosophie de l'histoire (4), et Lessing en trouve la confirmation jusque dans la révélation religieuse (5).

La théorie d'une loi de progression est désormais entrée

eo quem sequebatur, ratibus adhuc navigaretur » (*Instit. orator.*, X, 2, § 7).

(1) *Novum organum*, I, 1, aphor. 84.

(2) *Histoire des progrès successifs de l'esprit humain*, Œuv. compl. 1844, t. II, p. 587. Voy. aussi *Plan de deux discours sur l'histoire universelle*, *Id. id.*, p. 626, 642.

(3) *Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

(4) *Idées sur la philosophie de l'histoire.*

(5) *Éducation du genre humain.*

dans le domaine des idées générales. Elle ressort, avec une évidence croissante, de l'étude de tous les ordres de faits et, mieux on connaît l'histoire, plus sa vérité s'impose. La science de l'humanité doit chercher en elle son couronnement et sa conclusion.

II

NÉCESSITÉ RATIONNELLE DU PROGRÈS

De quelque manière qu'on veuille définir la raison, il n'est possible de la concevoir que comme un principe progressif d'activité. Force clairvoyante et rectrice dont les effets s'accumulent, elle a pour attribut un pouvoir indéfini d'accroissement. L'homme, cédant à une tendance au mieux en toutes choses (1), aspire sans cesse à réaliser, par l'exercice de ses facultés d'action, la plénitude de son être. Il ne peut rien désirer, sentir, rêver, penser, vouloir et faire, qui n'implique une idée d'amélioration et de progrès. Sous des formes et dans des conditions infiniment diverses, il poursuit constamment le bien-être par les pratiques de ses industries, le bonheur par ses affections, la beauté par les créations des arts, la vérité par les recherches des sciences, la perfection par ses règles de conduite, la justice dans ses rapports sociaux : et lorsque, au lieu de ces biens enviés, il rencontre, par méprise ou par infortune, la souffrance, la peine, la laideur, l'erreur, le mal ou l'iniquité, sa raison s'en afflige comme d'une déchéance et ne se résigne pas à les supporter. Elle place même son but si haut qu'elle ne saurait l'atteindre et ne peut que s'en rapprocher. De là, l'immensité de nos désirs, en disproportion choquante avec de petites et courtes joies, nos rêves de beauté dont nulle

(1) « L'homme dirige nécessairement ses actions vers ce qu'il re-« garde comme un bien » (Aristote, *Politique*, I, 1). « *Inclinat in me-« lius* », dit la philosophie latine.

œuvre n'exprime l'idéal, la curiosité toujours inassouvie de nos esprits et les ambitieuses visées d'une perfection impossible. Ces instincts démesurés, ces prétentions excessives, que l'on tient parfois pour un signe de misère et d'infirmité, sont au contraire la force et la gloire de notre nature, une vocation permanente au progrès, une promesse et un gage de grandeur. Ces vastes besoins nous incitent à des développements sans fin.

En prenant la direction de notre vie, la raison s'applique à l'étendre dans tous les sens. Elle prête à l'organisme le secours de lumières moins bornées que celles de l'instinct et lui procure, par d'ingénieux artifices, les satisfactions que la nature rendait à la fois nécessaires et difficiles. Elle règle le désir, aplanit ses voies et l'aide à conquérir, par sagesse, un peu de bonheur. Son goût délicat choisit, parmi des réalités imparfaites, les éléments dispersés de la beauté, et les combine dans des œuvres conformes à un idéal supérieur. Avide de savoir les raisons des choses, elle observe, réfléchit, découvre par degrés la vérité et se fait une idée logique du monde. Jalouse de ne relever que d'elle-même et de se gouverner par ses propres lois, elle s'affranchit peu à peu de la tyrannie que faisaient peser sur elle les conditions du milieu et les accidents de la fortune. Enfin, elle arrache les êtres à leur isolement et à leur faiblesse en leur assignant des fonctions dans des séries hiérarchiques. Ainsi, toujours en lutte contre les difficultés de l'existence, elle concerte ses efforts, utilise les ressources à sa portée, profite des moindres avantages, trouve des biais, tourne ou franchit les obstacles et tire de ses erreurs même d'instructives leçons.

Dès lors qu'elle s'exerce, la raison ne peut donc que gagner. A suivre son développement normal dans une existence d'homme, on la voit sans cesse en progrès. Elle est mieux éclairée et plus sûre dans l'adolescent que dans l'enfant, dans l'homme fait que dans le jeune homme, dans le

vieillard que dans l'homme fait. Alors même que le corps perd chaque jour de sa vigueur. jusqu'aux approches de la décrépitude sénile, la raison accroît encore son fonds d'expérience et de réflexion. Malgré l'affaiblissement qui tient au déclin des organes plus qu'à sa propre caducité, elle triomphe en partie des lois de l'évolution vitale et s'enrichit jusqu'à la fin.

La suite de ces progrès, arrêtée chez les êtres individuels par la brièveté de la vie comme par des lacunes et des contingences de toute nature, n'atteint jamais chez eux de bien grands développements, quoique personne n'arrive à toucher les limites de sa perfectibilité ; mais, dans l'espèce, où les progrès de tout genre se transmettent et s'accumulent, leur accroissement virtuel est vraiment indéfini. Par l'effet de la solidarité qui unit les hommes entre eux, et de la réversibilité qui fait se continuer les générations, les gains de chacun profitent à tous, entrent dans le patrimoine commun et, une fois acquis, ne se perdent plus. Cette accumulation de progrès est exprimée par le terme de *civilisation*. L'humanité se civilise, c'est-à-dire augmente avec le temps son bien-être, ses jouissances, ses lumières, son pouvoir d'action, ses rapports sociaux. C'est comme un trésor de vie composé de tout ce que le passé a trouvé de meilleur, trésor dont la richesse est en proportion du nombre des existences qui ont contribué à le former, et dont la transmission rend toujours plus considérable l'influence exercée par les morts sur les vivants.

En outre, le progrès a pour résultat de développer les aptitudes de l'espèce. Les facultés humaines, fortifiées et affinées par leur application même, gagnent sans cesse en étendue, en délicatesse, en capacité de perfectionnement. Le cerveau, registre organisé d'expériences, garde la trace des impressions reçues, se modèle sur son activité passée et fonctionne de mieux en mieux, avec plus de latitude et d'aisance. Les descendants naissent d'autant plus industrieux,

artistes, intelligents, moraux et sociables que les ascendants l'ont été davantage...

L'espèce humaine obéit donc à la loi d'une croissance continue, d'un devenir sans terme assignable. Le progrès est la règle des développements de la raison. Non qu'elle soit seule à l'admettre ; le progrès est partout dans la nature ; mais nulle part il ne se révèle avec autant de grandeur et d'éclat. Le monde physique le réalise, malgré la cécité de ses agents, par l'infaillibilité de leurs lois ; le monde vivant y aspire par d'inconscients instincts ; l'humanité seule l'accomplit avec intelligence et volonté. Le progrès est à l'activité de la raison ce que la gravitation est aux mouvements des masses ; et, de même que, sous l'influence de leurs attractions mutuelles, les astres devaient se colloquer dans un certain ordre et décrire des orbites, ainsi les être doués de raison devaient progresser avec le temps et améliorer leur condition d'existence. Le monde humain gravite vers la perfection. Loin d'être en désaccord avec l'ordre de la nature, ses progrès le confirment et l'achèvent. Leur principe se rattache à la loi de vivre (1) qui régit l'ensemble du monde animé. « Le véritable état de « nature, pour tous les êtres, est le plus haut point de « développement où ils puissent atteindre (2). »

III

FORMULE MATHÉMATIQUE DE LA LOI DE PROGRESSION

Ainsi présentée dans sa généralité sommaire, la loi du progrès n'est qu'une inférence logique. On voudrait déterminer, par des mesures précises, l'amplitude et la vitesse du mouvement qui nous emporte, suivre le détail de ses effets dans les diverses fonctions de l'activité humaine,

(1) Ὁ πόθος τοῦ εἶναι d'Épicure.
(2) J.-B. Say.

apprécier les influences variables qui le modifient. La théorie du progrès est, de nos jours, à peine arrivée au point où celle de la gravitation se trouvait parvenue au milieu du XVII[e] siècle. Une foule d'astronomes admettaient alors l'attraction comme cause de la pesanteur et des déplacements des astres ; mais, faute de connaître la formule exacte de son action, la plupart des conséquences échappaient. Newton donna la solution mathématique du problème et, peu à peu, tout s'éclaircit. Comme jadis les Wrenn et les Hooke, les penseurs de notre âge pressentent une grande loi, entrevue plutôt que démontrée, qui serait susceptible d'expliquer dans son ensemble l'évolution du genre humain. Il y aurait à la convertir en vérité d'ordre mathématique, afin d'en pouvoir tirer de longues suites de déductions.

S'il n'était pas téméraire de proposer à cet égard des conjectures, on pourrait essayer d'adapter à la loi de progression une formule analogue à celle de la gravitation. De même que celle-ci agit en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, le progrès semble s'effectuer en raison directe de la somme des gains antérieurement réalisés et en raison inverse des obstacles qui s'opposent à leur diffusion dans le monde. Développons cette vue.

Chaque progrès accompli devient un moyen d'action et procure des facilités pour en accomplir de nouveaux. A l'origine, la raison ne pouvait avancer qu'avec une peine et une lenteur extrêmes, car elle avait tout à faire et rien ne lui apportait de secours. « En tout, remarque Aristote, la chose « capitale est, comme on dit, le début : mais c'est aussi la « plus malaisée... Le point de départ une fois trouvé, il est « bien plus facile de trouver le reste et de l'accroître (1). » Les premiers progrès de l'humanité naissante ont exigé

(1) *Logique*, 33.

sans doute une prodigieuse durée que laissent présumer les inductions de la science sur la longueur des temps de la préhistoire et l'immobilité relative où languissent les populations sauvages. L'évolution est ensuite devenue plus rapide à mesure que la civilisation gagnait, car elle était à la fois plus forte et mieux armée. « Nous voyons que, de nos « jours, la vitesse du progrès dans les arts et dans les « sciences est en raison directe de l'accroissement des con- « naissances ; nous devons donc nous attendre, en jetant « nos regards en arrière dans le passé, à trouver la trace « d'un ralentissement du progrès augmentant selon la même « loi, en raison de l'infériorité de l'état d'avancement de la « civilisation. De telle sorte que le progrès d'un millier « d'années, à une époque reculée, peut correspondre à celui « d'un siècle dans les temps modernes, et qu'à mesure que « nous nous reportons à des temps plus reculés, nous ver- « rons l'homme ressembler de plus en plus à la brute et « partager avec elle cet attribut qui fait qu'une génération « imite exactement et en toute chose celle qui l'a pré- « cédé (1). » Il faut donc admettre que la fécondité du progrès, sa vitesse d'accroissement, sont en raison directe de son développement. Une force dont les effets s'accumulent doit, comme celle qui régit la chute des corps, produire un mouvement accéléré.

La seconde condition du progrès le fait dépendre de la facilité des communications entre les êtres humains qui, tous ensemble, ont mission d'y concourir. Plus ceux-ci sont isolés dans l'étendue, moins ils peuvent aisément échanger leurs gains et associer leurs efforts. Ce qui rend la sauvagerie si stationnaire, ce n'est pas seulement l'insuffisance des progrès acquis, c'est aussi la séquestration de chaque groupe qui l'empêche de rien recevoir du dehors et le réduit

(1) Charles Lyell, *Ancienneté de l'homme*, 19.

à ce qu'il trouve par lui-même ou dans son voisinage immédiat. L'Afrique a constitué jusqu'à nous une sorte de monde fermé aux influences extérieures. L'Europe et l'extrême Asie sont restées longtemps étrangères l'une à l'autre. L'ancien continent a, pendant des siècles, accompli de grands progrès et développé des systèmes de civilisation sans que l'Amérique y prît aucune part... Mais lorsque des communications faciles et suivies s'établissent entre les hommes, tous sont appelés à bénéficier des acquisitions de chacun. Deux causes amènent ce résultat.

L'exploitation, toujours mieux raisonnée, des ressources de la nature, fait vivre sur un territoire donné des multitudes croissantes d'êtres humains. Plus le niveau de la civilisation s'abaisse, plus la population est rare et clairsemée. Tandis que dans l'Amérique du Nord, un sauvage dont l'unique industrie consiste à poursuivre le gibier, a besoin, pour assurer sa subsistance, d'un terrain de parcours mesurant en moyenne 78 milles carrés (1), la même superficie pourrait nourrir 25,000 civilisés, à raison de 320 habitants par mille carré, comme en Belgique. Or, toutes choses égales d'ailleurs, une population condensée est beaucoup plus progressive qu'une population éparse. La preuve ressort du contraste entre les villes, foyers actifs de civilisation, et les campagnes, engourdies dans une routine séculaire.

Le perfectionnement des moyens de locomotion conduit à un résultat de plus d'importance encore, en réduisant les distances ou du moins le temps et la peine nécessaires pour les franchir. Il y a un siècle, la vitesse moyenne des voitures publiques ne dépassait pas (arrêts compris) deux kilomètres par heure. Elle est présentement de quarante-quatre sur les voies ferrées, ce qui constitue, pour la rapidité des transports, un accroissement dans le rapport de 22 à 1.

(1) Schoolcraft, *Tribus indiennes*.

Conséquemment, un territoire de 22 myriamètres de côté serait maintenant aussi vite parcouru qu'aurait pu l'être, à la fin du XVIIIe siècle, un territoire d'un myriamètre carré, quoique la surface du premier soit 484 fois plus grande. L'Europe, dont la France constitue environ le vingtième, est aujourd'hui plus facile à parcourir que ne l'était celle-ci sous le règne de Louis XVI. L'Amérique, à huit jours de navigation de l'Europe, s'en trouve plus rapprochée pour nous que ne l'étaient l'une de l'autre, pour les anciens, les rives opposées de la Méditerranée. La poste, les télégraphes et téléphones complètent ces moyens de communication universelle. Grâce à eux, la raison, douée d'une sorte d'ubiquité, entretient avec tous les lieux de la terre des relations rapides ou même presque instantanées. La civilisation, partout présente et active, peut ainsi opérer dans le monde entier ses semailles et sa moisson.

Des deux influences que nous venons d'indiquer et qui représentent, l'une la force accumulée, l'autre les résistances à vaincre, la première est toujours accrue, la seconde sans cesse diminuée. Par suite de ce double effet, la vitesse de progression s'accélère continuellement, car plus la civilisation se développe, plus les communications deviennent aisées, et, moins les progrès rencontrent d'obstacles, plus ils se répandent et se multiplient.

IV

MODES SPÉCIAUX DE PROGRESSION

Nous n'avons encore là qu'une formule générale, trop peu explicite pour le nombre des cas qu'elle doit régir. Voyons comment la loi du progrès s'applique aux diverses séries de faits qu'est tenue d'étudier l'histoire. Comme chaque fonction spéciale de la raison s'accomplit dans des conditions particulières, il y aurait à distinguer autant de

sortes de lois que de modes d'activité. Mentionnons celles qui se laissent le plus clairement discerner.

Il est aisé de reconstituer l'ordre des phases que le progrès des arts utiles a dû logiquement traverser.

Pris à son origine première, alors que, dépourvu de toute industrie acquise, il était réduit aux indications de l'instinct, l'homme a forcément débuté par vivre, comme les animaux ses pairs, des éléments de subsistance qu'il trouvait préparés autour de lui, c'est-à-dire de fruits venus sans culture et de chétives proies dont il pouvait s'emparer sans trop de peine ou de péril. Faute de moyens de se vêtir, il allait nu, et, incapable de construire des habitations, il devait se contenter des moindres abris. Cet état de faiblesse et d'indigence est appelé « état de nature ».

Au sortir de la condition animale, le premier effort de la raison eut pour résultat la découverte du feu et l'invention des armes. L'homme put alors lutter sans désavantage contre les animaux, les exploiter comme fonds alimentaire, se couvrir de leurs dépouilles et fonder sur l'organisation de la chasse ou de la pêche un genre de vie déjà bien supérieur au précédent.

Une fois en situation de défaire tous les animaux, il ne se contenta plus de les vaincre, mais entreprit de les asservir. Il parvint à réduire en domesticité les espèces les plus utiles dont les troupeaux se multiplièrent sous ses pacifiques lois. Nourri de leur lait et de leur chair, habillé de leurs toisons, il connut dès lors une abondance moins péniblement acquise et mieux assurée. Ainsi fut inauguré le régime pastoral.

Plus tard encore, il apprit à retirer de la terre, fertilisée par des procédés agricoles, les inépuisables richesses de la création végétale. Quoique beaucoup de peuples sauvages se soient, avant même de posséder des animaux domestiques, livrés à d'intéressants essais de culture, ils n'ont

pu constituer ainsi qu'un jardinage restreint. La force des espèces auxiliaires et leurs engrais étaient, en effet, nécessaires pour donner à l'agriculture son plein développement. Le vrai régime agricole est postérieur au régime pastoral.

Enfin, l'âge où nous sommes arrivés travaille à établir le régime industriel par une large exploitation des richesses minérales, par la transformation des produits des trois règnes de la nature, en vue de les adapter aux exigences de nos besoins, et par les échanges d'un commerce universel.

Ces progrès, qu'on doit tenir pour les plus importants de tous, puisqu'ils ont pourvu aux nécessités de la vie et qu'aucun autre n'aurait été possible sans eux, caractérisent les principales ères de la civilisation dont ils partagent l'histoire en cinq phases : l'état animal ou de nature, l'état sauvage ou chasseur, l'état pastoral ou barbare, l'état agricole ou policé, et l'état industriel ou civilisé.

Il est moins facile de reconnaître la loi d'évolution des phénomènes affectifs, à cause de leur extrême variabilité. L'opinion commune refuse même d'accorder que la civilisation ait pour effet de rendre les hommes plus heureux. Chaque génération ne sent que ses maux et, comme elle a toujours moins de bonheur qu'elle n'en désire, elle se tient pour plus mal partagée que ses aînées. Mais cette illusion ne doit pas être érigée en grief contre la civilisation. Il serait déraisonnable d'exiger d'elle du bonheur tout fait, car le bonheur est le prix de la sagesse. Son rôle se borne à nous procurer des éléments de bonheur ; c'est à nous d'en tirer parti et d'en faire le meilleur usage. Or, la civilisation multiplie évidemment les occasions de jouissance. Le pire châtiment de ceux qui méconnaissent ses avantages serait d'en être privés et de se trouver réduits aux grossiers plaisirs d'une vie tout animale. A suivre l'homme dans la série des états que nous venons d'indiquer, il est visible

que, d'âge en âge, il a raffiné sa sensibilité, diversifié ses passions, accru le nombre des biens auxquels il aspire, en un mot qu'il est devenu plus capable de désir et d'émotion. C'est en cela que consiste le progrès. La civilisation ne nous devait et ne pouvait donner rien de plus.

Pour juger des métamorphoses qu'elle est susceptible d'opérer dans nos affections, il suffit de considérer ce qu'elle a fait d'un sentiment simple et primitif comme l'amour. Alors qu'à un stade inférieur du progrès il ne dépasse guère chez l'homme ou plutôt n'atteint pas ce qu'on peut observer chez quelques espèces animales, il s'est étendu et compliqué par degrés au point de se transfigurer. Si même on compare l'amour sensuel des anciens, le seul qu'aient chanté les poètes de la période gréco-romaine, et l'amour moderne, épuré par le culte religieux et chevaleresque de la femme au moyen âge, on voit quels changements se sont accomplis en moins de vingt siècles.

Le manque d'analyse méthodique des phénomènes de la sensibilité rend malaisées à distinguer les phases de leur développement. On peut néanmoins admettre que, durant une période initiale analogue à l'enfance de l'homme, les sentiments égoïstes, les plus impérieux mais les plus bornés, ont eu longtemps la prédominance. Faibles, besogneux et sans cesse menacés, les êtres humains devaient concentrer sur eux-mêmes toutes leurs affections. Lorsque, ensuite, à force d'ingénieux artifices, leur existence fut mieux garantie, la passion se répandit dans l'ordre des sentiments altruistes qui, moins circonscrits et plus variés, devaient à la longue prévaloir. A la crainte et à l'aversion qui l'avaient emporté durant le premier âge, succédèrent la confiance et la sympathie. A mesure, en effet, que les puissances hostiles de la nature, désarmées et assujetties par la civilisation, devenaient inoffensives ou même bienfaisantes, l'homme, trouvant dans le monde moins de périls à redouter, plus de choses à aimer, put s'attacher à elles et en jouir avec

une plus tranquille sécurité. Une fleur de tendresse et de joie sereine s'épanouit alors dans son cœur si longtemps insensible et tourmenté.

Le progrès dans l'art est presque généralement contesté. Les admirateurs du passé triomphent trop aisément quand ils opposent à la médiocrité d'œuvres contemporaines, encore débattues et souvent mal jugées, le prestige d'une élite de chefs-d'œuvre consacrés par l'admiration des siècles. C'est là mal poser le problème. Dans les parallèles de ce genre, les conditions ne sont pas égales et les juges manquent de lumières ou d'équité. La question du progrès esthétique revient à se demander. non si telle œuvre récente est inférieure ou supérieure à telle œuvre du passé, car on ne peut émettre à cet égard que des appréciations particulières. la décision finale étant réservée à l'avenir, mais simplement s'il y a aujourd'hui dans le monde plus de belles œuvres que jadis. Laissons donc les professeurs d'esthétique discuter la prééminence des genres, des écoles et des maîtres; cessons de mettre en antagonisme les anciens et les modernes, également grands quand ils sont grands; considérons dans son ensemble et suivons dans ses phases la fécondité de l'art: nous le trouverons toujours en progrès par cela même que sa production est continue. L'idéal change, le goût se modifie de siècle en siècle; chaque génération a son sens propre de la beauté. C'est là un principe d'évolution et de diversité sans fin. Selon la formule de Littré, « l'art « progresse quand il devient autre en restant conforme à la « beauté ». Il ne faut donc pas lui demander de faire toujours mieux dans la même direction, mais de faire toujours bien dans des directions différentes.

On s'autorise surtout, pour nier le progrès dans l'art, de la brièveté des époques où il atteint sa perfection et des longs âges de déclin ou de transition qui les séparent. Ces inégalités, loin de démentir la théorie, s'expliquent

par elle et la confirment. L'idéal comporte des aspects sans nombre. La mission de l'art est de les tous réaliser avec le temps, d'où résulte pour lui la nécessité de se renouveler par intervalles. Toutefois, la loi de continuité n'admet que des tranformations graduelles et oblige les conceptions de la beauté à parcourir une série de phases, dont chacune voit se produire un ordre régulier de développements : partant de la grossièreté, l'art arrive à la naïveté, puis à l'élégance, atteint un moment la perfection dans la mesure, et, dépassant ensuite le but, vise à la grandeur, tombe dans la boursouflure et finit par la corruption (1). Ce qu'il y avait de beauté dans cet aspect de l'idéal étant alors épuisé, il faut chercher ailleurs des beautés nouvelles et commencer un autre cycle. Ces transfigurations de l'art correspondent aux changements de la civilisation. Mais les siècles glorieux où l'idée du beau s'incarne dans des œuvres achevées ne peuvent venir qu'au terme d'assez longues périodes. Les âges intermédiaires, jugés à tort stériles, travaillent à opérer ces grandes métamorphoses. Les temps même de décadence, qui semblent ramener l'art à la barbarie, ne laissent pas de concourir au progrès : ils préparent de loin les renaissances. Les impasses où ils conduisent forcent à changer de voie.

L'art dans son ensemble et chaque art en particulier suivent une loi de complication croissante. La poésie va de l'ode à l'épopée, puis au drame et au roman (2). L'architecture augmente dans les monuments le rapport du vide au plein et enclôt plus d'étendue avec moins de matière, c'est-à-dire accroît la hardiesse et la légèreté de ses constructions. La sculpture, bornée d'abord à imiter les créations de

(1) Cournot. *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, IV, 14.

(2) Le roman est un genre poétique : « Tout écrivain capable d'écrire « un bon roman est plus ou moins poète, quand il n'aurait jamais « écrit un vers de sa vie » (Walter Scott).

la vie, cherche ensuite à en réaliser l'idéal par la perfection de la forme, puis par le rendu de l'expression. La peinture, après être parvenue à la correction du dessin, s'est efforcée d'y ajouter la magie de la couleur. De même la musique, longtemps restreinte à la mélodie, l'a complétée par l'harmonie.

Ces divers arts ont eu successivement la prééminence, l'architecture, en Orient, la sculpture, à l'époque gréco-romaine, la peinture, à la Renaissance ; la musique, le plus sensitif et le plus suggestif des arts, paraît le mieux en rapport avec les besoins esthétiques des peuples modernes. — Hegel tient qu'à travers ces manifestations séculaires l'art exprime ses conceptions à l'aide d'éléments matériels graduellement atténués. Dans l'art oriental, la matière prédomine ; en Grèce, l'élément matériel et l'élément idéal sont en équilibre ; dans l'art chrétien, l'idée l'emporte sur la matière et la réduit au rôle de simple signe. Une spiritualité croissante caractériserait ainsi trois phases : la première, symbolique, où l'idée se cherche ; la seconde, classique, où elle se trouve ; la troisième, romantique, où elle se dépasse... (1).

Enfin, le goût, affiné par une longue culture, devient plus compréhensif et plus large. Dans l'appréciation des œuvres, nous avons sur les anciens l'avantage de posséder un sens critique mieux exercé, moins particulier. Nous pouvons goûter les chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les temps, comprendre les formes les plus diverses du beau et multiplier nos jouissances d'admiration au lieu de nous confiner dans un idéal exclusif (2).

Tandis que l'art obéit à des lois de mutation et de renou-

(1) Hegel, *Esthétique*, IIe partie, préambule.

(2) Voy. Schiller, *l'Éducation esthétique du genre humain*, et E. Véron, *Du progrès intellectuel de l'humanité, supériorité des arts modernes sur les arts anciens*, 1862.

vellement, la science suit une progression régulière et conséquente. L'un semble voyager dans un pays de montagnes, ce qui l'oblige à gravir et à descendre alternativement afin d'atteindre, de cime en cime, les plus hauts sommets de l'idéal : l'autre avance dans une plaine unie et prolonge en tous sens ses explorations.

Auguste Comte a systématisé la loi, indiquée par Turgot, d'après laquelle les conceptions générales de l'esprit humain, exprimées d'abord sous forme de symboles théologiques, traversent ensuite une phase d'interprétations métaphysiques et se constituent enfin à l'état de connaissances positives. La religion, la philosophie et la science représenteraient les degrés de l'initiation des esprits à la vérité (1).

Durant chacune de ces phases, la pensée parcourt des stades déterminés. Les religions paraissent avoir pour point de départ le fétichisme, commun à toutes les populations sauvages ; elles personnifient après en divinités spéciales, dans un polythéisme restreint, les forces de la nature et les facultés de l'homme ; le monothéisme ramène la pluralité des dieux à l'unité : enfin la croyance en un dieu distinct du monde va se perdre dans les profondeurs du panthéisme.

Cousin a exposé, d'après Hegel, une loi d'évolution mentale qui aurait donné pour objet aux spéculations de l'esprit, l'infini en Orient, le fini en Grèce et à Rome, puis, dans le monde chrétien, le rapport entre l'infini et le fini (2). Une autre loi, proposée par Cousin, amènerait à se succéder dans un ordre constant les quatre grands systèmes de philosophie, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme (3) : mais cette loi paraît contestable. Il serait plus simple d'admettre que la pensée débute

(1) Turgot, *Hist. des progrès successifs de l'esprit humain*, et A. Comte, *Cours de philosophie positive*, t. IV, pp. 463 à 503.

(2) Hegel, *Philosophie de l'histoire*, et Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, Leç. 4 à 7.

(3) Cousin, *Id.*, Leç. 4 à 21.

par la foi naïve, arrive par l'analyse à la critique et conclut à la négation.

Diverses tentatives ont été faites pour classer les sciences dans un ordre à la fois logique et historique. Nous avons essayé ailleurs (1) de montrer que si l'on écarte, d'une part les sciences particulières dont la délimitation est arbitraire et la multiplicité confuse, de l'autre les sciences appliquées qui n'ont qu'une valeur pratique, tout ce que nous pouvons connaître des grands aspects de la nature se répartit en sept sciences générales, savoir : 1° l'Ontologie positive ou logique, science des réalités ; 2° la Mathématique, science des grandeurs ; 3° la Dynamique, science de la collocation des masses ; 4° la Physique, science des actions moléculaires ; 5° la Chimie, science des combinaisons atomiques ; 6° la Morphologie, science de la structure des formes ; et 7° une science de leurs fonctions, c'est-à-dire des actions et des réactions exercées ou subies par les êtres dans le milieu.

Quant à l'expression des idées par le langage, la philologie établit que les langues évoluent et se transforment en devenant toujours plus analytiques, plus claires, plus aptes à traduire les nuances et les modifications de la pensée. Elle les rattache à trois types dont l'apparition aurait été successive : le système monosyllabique ou isolant, encore représenté par le chinois ; le système à désinence ou agglutinant, conservé dans les langues dravidiennes et américaines ; et le système à flexion ou organique, propre aux langues sémitiques et aryennes (2).

Lorsqu'on veut appliquer la loi du progrès à la classe des faits moraux, on se heurte aux préventions de ceux qui, comme le Nestor de l'*Iliade* ou le vieillard d'Horace, sont disposés à soutenir que le monde empire de généra-

(1) *Théorie des sciences.*

(2) Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, 1864, p. 310, 311.

tion en génération et n'a jamais été si mauvais que de notre temps. Pour beaucoup de moralistes, uniquement attentifs au mal qu'ils voudraient guérir, la civilisation aurait une influence plutôt dépravante que moralisatrice. Les plus modérés pensent que la moralité humaine ne varie guère aux différents âges et oscille autour d'un niveau constant (1). Une étude plus attentive fera voir, croyons-nous, qu'en cela, comme en tout le reste, l'activité de la raison progresse avec le temps.

Quoique la théorie des devoirs ait pu être fixée dès les temps anciens et se ressemble assez chez les divers peuples qui ont constitué une morale, la valeur d'estime attachée aux différentes vertus change suivant les époques et les lieux, et c'est là un principe d'évolution. Le type de la perfection morale n'était pas le même dans Athènes et à Sparte, pour les Épicuriens et pour les Stoïciens, pour les païens et pour les chrétiens, pour les hommes du moyen âge et pour ceux de nos jours. Chaque état de civilisation, chaque groupe, chaque profession particulière préconisent certaines vertus et admettent certains défauts. Des actes, qualifiés par nous de crimes ou de délits, ont été autorisés par les lois ou par les mœurs. « Le larcin, « l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu « sa place parmi les actions vertueuses (2). » La prostitution a été une institution religieuse en Orient, l'infanticide permis à Sparte et à Rome, la pédérastie tolérée, chantée même par les poètes, dans le monde ancien. Nous honorons le travail, autrefois tenu pour servile et dégradant ; la mendicité, que répriment nos polices, était un acte pieux pour des ordres monastiques, etc. De cette variabilité d'appréciations résulte pour la morale une tendance à se

(1) « La bonté et la malice du monde en général reste la même. » (Pascal, *Pensées*, édit. Havet, t. II, p. 124). Voy. aussi Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. IV.

(2) Pascal, *Pensées*, t. I, p. 38.

développer dans le sens des courants de la civilisation (1). Le tempérament moral s'est modifié d'âge en âge suivant les conditions d'existence et d'activité. Alors que les sauvages chasseurs contractent, à vivre de proies, des habitudes de férocité, les nomades ont des goûts d'aventure et de pillage ; les populations agricoles, plus douces et sédentaires, se plient à l'empire des lois...

D'autre part, la moralité de l'homme est moins le produit d'une initiative personnelle, s'exerçant sur un fonds vierge, que l'effet d'une organisation cérébrale transmise avec la vie et qui dispose l'individu à répéter les actes accomplis par ses ascendants. Cette organisation se développe sous l'influence de la civilisation (2). L'hérédité fait ainsi peser sur nous le poids accumulé des siècles et l'espèce se donne à elle-même une sorte d'éducation séculaire. Nos vertus sont la résultante de la perfection réalisée par tous les hommes de bien qui nous ont précédés ; nos vices un legs de cet âge où nulle notion de devoir ne réprimait les mauvais instincts. Si le mal paraît grand encore, c'est que le sens moral, le dernier acquis, est par cela même le moins généralisé, le plus faillible. Bien des siècles devront s'écouler avant qu'il devienne, chez le grand nombre, capable de fonctionner sans trop d'écarts. Nous avons derrière nous, après des cycles d'animalité brutale, de longs âges de sauvagerie féroce et seulement quelques siècles de civilisation. Néanmoins, le progrès est déjà sensible. Des anthropologistes soutiennent que le type naturel de l'homme, reconnaissable chez une foule de sauvages ou de barbares, c'est le criminel qui vit de rapine et tue sans remords. L'honnête homme, chez qui le devoir prévaut sur l'intérêt propre, serait une création et non le moindre chef-d'œuvre de la civilisation. Le progrès moral ressorti-

(1) W. Lecky, *Histoire de la morale européenne d'Auguste à Charlemagne*, 1869.

(2) Létourneau, *l'Évolution de la morale*, 1887.

rait alors clairement de la proportion des criminels à ceux qui ne le sont pas. En France, on compte à peine, en moyenne, 11 accusés traduits en cour d'assises pour 100.000 habitants. C'est donc le bien qui l'emporte, et de beaucoup sur le mal (1). Sans cela, nos sociétés civilisées ne pourraient durer. Malgré la complication croissante des rapports et des intérêts, l'ordre est de mieux en mieux garanti, preuve manifeste que les volontés se règlent et obéissent à des lois.

En somme, notre liberté s'est accrue de toutes les facilités d'action que la civilisation procure. Nous avons le choix entre des tâches sans nombre qui exigent plus de résolution pour les entreprendre, plus de fermeté pour les accomplir. Les motifs intéressés, tout puissants dans le premier âge, comme chez les enfants, se subordonnent par degrés au sentiment supérieur de l'obligation morale. Les sanctions gagnent en précision et conséquemment en autorité. On les a longtemps empruntées soit à des prescriptions légales qui laissaient réputer licite tout ce que le législateur n'avait pas su prévoir ou pu atteindre, soit à des croyances religieuses non moins propres à corrompre la moralité qu'à l'affermir, parce qu'elles attachent plus d'importance à d'insignifiantes pratiques de dévotion qu'à de solides vertus et suggèrent aux fidèles l'espoir d'obtenir du ciel, par des prières et des offrandes, des faveurs imméritées,

(1) Buckle loue Hutcheson d'avoir chassé de sa philosophie, « avec « un souverain mépris, ces préjugés qui... avaient dépeint notre « nature comme un assemblage de vices et rendaient les hommes « incapables de voir combien sont nombreuses nos véritables vertus « quelle immense somme d'abnégation, de bienveillance, de charité « libre et désintéressée a toujours existé : tout ce qu'il y a de bon « encore dans les pires créatures, et comment, à prendre la moyenne « ordinaire du monde, le désir de faire du bien à ses semblables est « plus fréquent que le désir de leur faire du tort, la bonté plus com- « mune que la cruauté et le total des actions méritoires de beaucoup « plus élevé que celui des mauvaises » (Buckle, *Hist. de la civilisation en Angleterre*, ch. xx, et Hutcheson, *Essai sur les passions*, p. 165).

ou de fléchir le courroux des dieux et d'éviter ainsi l'expiation de fautes commises. Des sanctions plus rationnelles et vraiment indéfectibles doivent être cherchées dans la stricte conformité des actions à la loi reconnue, dans l'approbation de la conscience et l'austère satisfaction du devoir accompli.

Enfin, des lois d'évolution progressive ont eu pour résultat d'organiser la famille, la cité, l'État, l'ensemble même des nations civilisées.

L'union conjugale, fondement de toute société entre les êtres humains, est devenue, avec le temps, plus étroite et plus fixe. D'une promiscuité bestiale ou de liaisons temporaires, on a passé au régime polygamique, d'abord consacré par les lois, comme en Orient, puis toléré par les mœurs comme en Grèce et à Rome, pour aboutir au régime monogamique des peuples chrétiens. Peu à peu, les éléments de la famille se coordonnent et s'harmonisent. La femme, longtemps esclave de l'homme, tend à devenir son égale ; les enfants, livrés dans le principe à l'omnipotence paternelle, sont ensuite protégés contre ses abus...

Les institutions politiques ont fait prédominer tour à tour le gouvernement d'un seul (monarchie), le gouvernement de classes dirigeantes (aristocraties), puis le gouvernement de tous (démocratie). Plus l'aisance et l'instruction se répandent, plus l'accession aux droits politiques s'étend. Les historiens n'ont pas su mettre ce progrès en lumière parce que, trop préoccupés de l'appareil des pouvoirs publics et du rôle des gouvernants, ils oublient le fond des choses et les améliorations réalisées dans la condition des foules. Mais, lorsqu'on étudie les droits du grand nombre de préférence aux privilèges d'une élite, on trouve à constater un gain réel et continu. Ce serait assurément jouer un méchant tour à Tacite que de montrer le monde romain plus libre sous les Césars, même sous les pires,

que sous la République, même en son meilleur temps. L'aristocratie seule perdit à l'établissement de l'empire, et ce sont ses plaintes que nous entendons : mais la masse des provinciaux et des affranchis, qui pèse davantage dans la balance de l'histoire, accueillit comme un bienfait l'administration impériale. Pendant quatre siècles, la liberté, qu'on croyait perdue, descendit parmi les humbles. Ils en eurent plus sous Auguste que sous Sylla, plus sous les Antonins que sous les Césars, plus même sous les ineptes successeurs de Théodose et de Constantin que sous Marc-Aurèle ou Trajan. L'état social du moyen âge, politiquement si décrié, l'emporte sur les plus brillantes républiques de l'antiquité : au lieu d'être fondé comme elles sur l'exploitation des esclaves, il a opéré la transformation de la servitude en servage. Ce mouvement de libération graduelle aboutit à l'universel affranchissement des démocraties modernes. Si, dans le cours de l'âge historique, on pouvait faire, de siècle en siècle, le compte de ces progrès, on reconnaîtrait que, pour les masses, la somme de liberté s'est graduellement accrue. Les gouvernements représentatifs modernes sont les plus libres qui aient jamais été dans le monde, et cela compense toutes leurs imperfections.

Au point de vue des relations internationales, les peuples, malgré l'apparence contraire, tendent à remplacer l'état d'antagonisme et de guerre par celui d'union et de paix. Chez les non civilisés, la lutte pour l'existence est générale et permanente. On se dispute, sans accord possible, les terrains de chasse, les meilleurs pâturages, les territoires fertiles. Tout étranger est tenu pour ennemi (1). Plus tard, lorsque le régime industriel fait sentir aux groupes humains l'avantage de produire sans trouble et d'échanger sans risque, les intérêts cessent d'être opposés et deviennent solidaires. Tandis que, pour les sauvages, la guerre est une

(1) Le double sens du latin *hostis* en témoigne encore.

question de vie, et, pour les barbares, un moyen d'acquérir, une profession lucrative, elle constitue pour les civilisés un fléau, une ruineuse folie, et les plus sages ne s'y résignent qu'en vue d'établir une paix durable (1).

On argue, il est vrai, pour contester les tendances pacifiques de la civilisation, des conflits qui trop souvent mettent aux prises les peuples les plus avancés, de l'exagération des armements militaires, des rivalités haineuses qui s'élèvent entre d'ambitieux voisins, et de la condition précaire d'une paix toujours menacée. Le rêve du candide abbé de Saint-Pierre apparaît alors comme le comble du chimérique, et l'inscription *Pax perpetua* ne semble convenir qu'aux cimetières. — Il y aurait néanmoins injustice à méconnaître que, si le progrès n'a pas jusqu'ici supprimé la guerre, il en a beaucoup atténué les maux. Pour juger de la différence des âges, il suffit de comparer le présent à ce que l'histoire nous retrace du passé. Alors qu'à l'origine chaque homme valide n'allait qu'armé (2), prêt à combattre en toute rencontre, nos armées modernes recrutent à peine 1/100e de la population, laissant le reste adonné à de pacifiques travaux. La lutte, jadis continue, est maintenant intermittente et séparée par de plus grands intervalles de paix. L'antiquité ne nous a transmis que des récits de guerre et de conquête. Par la place que ces conflits tiennent dans les annales des peuples, on peut mesurer celle qu'ils ont occupée dans leur existence. L'histoire de Rome n'est qu'un long combat où, victorieuse pendant dix siècles, elle finit par être vaincue. Le moyen âge fut une sanglante mêlée. Lorsque, en 1041, Grégoire VI établit la *trêve de Dieu* qui interdisait de se battre, chaque semaine, du mer-

(1) « Pax quæritur bello » (devise de Cromwell).

(2) Thucydide, parlant des premiers temps de la Grèce, dit : « Toute la Grèce portait le fer, parce que les habitations étaient sans « défense et les communications peu sûres ; jusque dans la vie pri- « vée, on imitait les barbares qui ne quittent jamais leurs armes. » (I, 6).

credi soir au lundi matin, plus les grandes fêtes et le carême, cet allègement parut un bienfait signalé aux populations incessamment foulées. Jusqu'au XVIIe siècle, il n'y eut un peu de sécurité que dans l'enceinte des villes, presque toutes fortifiées... En outre, à mesure qu'on se rapproche de l'époque actuelle, la guerre se fait avec moins de ravages et de cruauté. A l'origine elle entraînait l'extermination du peuple vaincu. Plus tard, on se contenta de le réduire en esclavage, puis de le dépouiller de ses biens. L'Irlande a été la dernière victime de ce droit barbare. Le droit public limite maintenant les exigences du vainqueur à une rançon ou même au paiement des frais de la guerre. Le temps viendra où l'extorsion d'une province et la dénationalisation brutale de ses habitants paraîtront un crime contre la civilisation. — Enfin, depuis la Renaissance, la diplomatie, d'institution vénitienne, entretient auprès de chaque puissance des représentants chargés d'aplanir les difficultés de détail et de régler les questions litigieuses. Par suite de rapports multipliés, les États de l'Europe réalisent déjà une sorte d'unité fondée sur la communauté des intérêts. Peut-être un jour le système fédératif ou l'arbitrage des neutres, dont toute guerre trouble l'activité normale, parviendra-t-il à rendre plus rares entre les peuples les conflits occasionnés par des rivalités politiques.

On ne doit donc admettre qu'avec réserve la théorie de la concurrence vitale dont des pessimistes voudraient faire la loi fondamentale de l'histoire. En ce qui concerne les conditions essentielles de vie, cette loi s'impose, il est vrai, aux êtres et aux groupes humains avec la même rigueur qu'aux espèces d'animaux. Par là s'expliquent l'âpre lutte des intérêts sur le terrain économique, la violence des revendications populaires, l'éternel antagonisme de ceux qui possèdent et de ceux qui ne possèdent pas. Dans ces limites, la loi est encore une condition de progrès, puisqu'elle assure par sélection la prépotence des plus forts,

c'est-à-dire des plus énergiques, des mieux armés pour le combat de l'existence, des plus dignes, par conséquent, de triompher et de vivre.

Mais d'autres lois moins cruelles restreignent heureusement la nécessité de l'état de guerre qui, s'il était général et permanent, aboutirait vite à l'anéantissement de l'espèce. La lutte pour l'existence n'a pas pour unique moyen d'action la force brutale ou la ruse perfide ; dans une foule de cas, l'avantage est mieux encore obtenu par l'association, la division du travail et les solidarités qu'elles impliquent. Aux instincts belliqueux, la raison peut opposer les sentiments de bienveillance qui, selon les plus nobles esprits de l'antiquité (1), ont présidé à l'institution de la famille par l'amour, à celle des États par le patriotisme, sorte d'amitié collective (2), à l'union même de tous les hommes par la philanthropie et la charité. Mieux les êtres humains réussissent à se dégager de la tyrannie des besoins matériels et de la passion aveugle, pour entrer dans la sphère supérieure de vie où se développent l'art, la science, la moralité, la justice, plus le rôle de la concurrence vitale décroît et le progrès lui substitue l'harmonie des efforts, l'assistance réciproque, l'émulation civilisatrice. Ce résultat se produit à mesure que les plus impérieuses nécessités de l'existence sont régulièrement satisfaites. La loi de raison l'emporte alors sur la loi de nature et procure à tous, sans nuire à personne, la jouissance du beau, l'intelligence du vrai, l'encouragement au bien et le respect des droits non garantis par la force.

(1) « Ce qui porte les hommes à se réunir, c'est moins leur faiblesse que le lien de bienveillance mutuelle, que cet amour qui naît « au foyer domestique, s'étend de la famille à la cité et qui est con- « sommé par l'union de tout le genre humain » (Cicéron, *Lois*, I, 13 ; *République*, I, 26 ; *Des fins*, I).

(2) Aristote et Platon définissent la cité « une société d'amis ». Au moyen âge, les communes flamandes s'intitulaient souvent *Amitiés* ; on disait l'*Amitié* de Gand, de Bruges, etc.

Nous croyons donc pouvoir conclure que tous les modes de l'activité humaine évoluent conformément à une loi générale de progrès. Chaque génération a eu sans doute, comme la nôtre, ses souffrances particulières qu'elle a vivement senties et qui, presque toujours, l'ont rendue injuste pour son temps : mais le mal passe, le bien reste, et la condition humaine, prise dans son ensemble, va s'améliorant d'âge en âge. Jamais la vie n'a été, pour le plus grand nombre, aussi large et facile que de nos jours. L'artisan de nos villes, le paysan aisé de nos campagnes ont à peu de frais plus de bien-être que les rois de l'époque homérique. L'homme de goût trouve, dans un choix sans cesse accru d'œuvres d'art, des jouissances plus variées que n'en purent avoir, durant des siècles en apparence privilégiés, les contemporains de Périclès ou des Médicis. Un esprit cultivé sait actuellement plus de choses qu'Aristote. Telle vertu devenue vulgaire atteste une plus saine intelligence et une pratique plus virile du devoir que l'inutile héroïsme ou les mortifications de saints légendaires. Le citoyen des démocraties modernes est plus libre dans son obscurité que l'orgueilleux maître d'esclaves dans les aristocraties anciennes. En tout, le commun des hommes arrive à dépasser les supériorités d'autrefois. Non, quoi que disent les détracteurs du présent, il n'y a rien à regretter du passé. Malgré ses lacunes et ses misères, notre âge est préférable à tous ceux qui l'ont précédé (1). Comme Sthénélus dans Homère, nous pouvons rendre grâces au ciel d'être mieux partagés et meilleurs que nos devanciers (2).

(1) Buckle tient notre siècle pour « le plus grand, sous presque tous « les rapports, que le monde ait jamais vu » *(Hist. de la civil. en Anglet.*, ch. XX).

(2) Ἡμεῖς τοὶ πατέρων μέγ' ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι
(Iliade, IV, 405.)

V

INFLUENCES PERTURBATRICES

Le progrès, c'est là l'objection la plus ordinaire, ne s'accomplit pas partout et toujours avec la régulière uniformité d'une loi simple. Sa marche comporte des phases de précipitation ou de ralentissement, des temps d'arrêt, parfois même de formelles régressions. Ces variations sont dues à diverses influences parmi lesquelles nous nous contenterons d'indiquer la nature des milieux géographiques, les aptitudes spéciales des groupes humains, les stades de leur évolution vitale et les accidents de l'histoire.

Le monde terrestre est un théâtre inégal d'action qui, par ses ressources et ses obstacles, impose certaines directions aux développements de l'activité humaine. Le climat, la configuration des territoires, leurs produits utiles, leur degré de fertilité, l'impression même qu'ils produisent sur les sentiments, le goût, l'esprit ou le caractère, décident en partie de la destinée des peuples. On a reconnu de bonne heure que l'histoire est sous l'étroite dépendance de la géographie. Déjà Hippocrate signalait l'action exercée par le milieu sur la vie humaine (1). Strabon explique volontiers le rôle historique des peuples par la nature des régions qu'ils ont habitées. La première analyse méthodique de ces influences est due à Bodin (2). Montesquieu, qui insiste particulièrement sur celle du climat (3), n'a guère fait que reproduire ce qu'avait dit son prédécesseur du XVI[e] siècle. Buffon attache surtout de l'importance au sol et à ses pro-

(1) *Des airs, des eaux et des lieux.*
(2) *Méthode pour étudier l'histoire*, ch. V et *République*, V, 1.
(3) *Esprit des lois*, liv. XIV à XVIII.

ductions naturelles (1), parce que la conformation et les ressources des lieux disposent les peuples à vivre de chasse ou de pêche, de troupeaux ou de moissons, favorisent ou arrêtent l'essor de l'industrie, ouvrent ou ferment les voies commerciales, isolent ou rapprochent les États... Les rapports de l'homme avec la nature ont été exposés, dans leur généralité la plus étendue, par Karl Ritter (2), et plus spécialement par Lotze (3). « La cause première de tous les phé« nomènes historiques et la cause unique du progrès, c'est, « dit Buckle, la quadruple influence du climat, de la nour« riture, du sol et des formes de la surface terrestre. » Il rappelle aux historiens que « partout le doigt de la nature « est sur eux et que l'histoire de l'esprit humain ne peut « être comprise qu'en la reliant à l'histoire et aux aspects « de l'univers matériel (4). » Un mot résume ces idées : « L'humanité est fonction de l'univers. »

La plupart des inégalités constatées dans la marche du progrès, son avancement rapide dans les fertiles vallées du Nil, de l'Euphrate, du Gange et du Yang-tse-Kiang, sa riche diversité dans les régions accidentées de l'Europe, son immobilité dans les déserts d'Afrique ou d'Asie s'expliquent par l'influence des conditions climatériques et géographiques. Une loi générale semble assigner la zone dite tempérée à l'expansion de la civilisation et l'y restreindre (5). L'espace, large d'environ 3,300 kilomètres, qui se trouve compris, dans l'hémisphère boréal, entre le 25e et le 55e

(1) « La terre fait les plantes ; la terre et les plantes font les animaux ; la terre, les plantes et les animaux font l'homme » (*Des animaux sauvages*, introduction). Le Tasse avait déjà dit :

« La terra
Simili a se gli abitator produce. »
(*Gerusalemme liberata*, I, 62.)

(2) *Erdkunde*.

(3) *Microcosme, Idées sur l'histoire naturelle et l'histoire du genre humain*, VI.

(4) *Hist. de la civilis. en Anglet.*, ch. II, fin.

(5) Hegel, *Philosophie de l'histoire*.

degrés de latitude, nourrit en effet les deux tiers de la population du globe, tandis qu'il représente à peine le tiers de la superficie des continents. Dans cette région, propice entre toutes, la nature ne se montre ni trop féconde, ni trop stérile. Au lieu d'accabler l'homme par l'excès ou par l'insuffisance de ses forces productrices, elle le stimule et se laisse vaincre par lui. D'après une autre loi, plus obscure, indiquée par Herder et par Hegel (1) la civilisation suivrait le cours apparent du soleil et se déplacerait comme lui d'Orient en Occident.

De même que les individus, les peuples et les races humaines ont en propre des aptitudes spéciales et se partagent des tâches diverses dans l'œuvre complexe de la civilisation. Quelle variété de dons naturels l'histoire nous fait admirer chez les groupes ethniques étudiés par elle avec le plus de soin, Égyptiens, Assyriens, Hindous, Hébreux, Phéniciens, Grecs, Romains, Français, Allemands, Anglais, Italiens, Espagnols, Russes, Anglo-Américains !.. Chacun d'eux a son génie auquel il reste fidèle durant tout le cours de son existence ; mais l'impuissance où il est d'en changer borne son rôle historique à des fonctions déterminées et transitoires. Des peuples nouveaux font successivement leur apparition sur la scène du monde et viennent y déployer leurs qualités caractéristiques, en rapport avec les exigences de la civilisation renouvelée. Si difficile qu'il soit de saisir sous la multiplicité de ses aspects cette influence, essentiellement variable, des aptitudes ethniques, il faut en tenir compte, sous peine de méconnaître un des facteurs les plus actifs du progrès. Il y a là, pour l'histoire, un principe de diversité sans fin.

Il importe encore de distinguer dans la vie des peuples des phases d'évolution. Une loi, déjà connue des historiens

(1) Hegel, *Philosophie de l'histoire.*

anciens, fait parcourir aux sociétés politiques une suite de stades analogue à celle dont se compose l'existence des êtres individuels. Dès le ve siècle avant notre ère, un disciple de Pythagore écrivait : « Les sociétés naissent, croissent et « meurent comme des hommes, pour être remplacées par « d'autres générations de sociétés, comme nous serons, « nous, remplacés par d'autres générations d'hommes (1). » Polybe exprime avec non moins de netteté la même idée (2) qui ne tarde pas à devenir un lieu commun de philosophie historique. Cicéron, Sénèque, Florus et Ammien Marcelin (3) retrouvent dans l'histoire de Rome quatre des âges de la vie humaine, la naissance, l'enfance, l'adolescence et la virilité. Leur patriotisme n'ose pas poursuivre jusqu'au bout le parallèle et prévoir le déclin de la vieillesse, moins encore son terme fatal ; mais une expérience plus longue nous prouve que, sous l'inéluctable loi de toute existence finie, les sociétés, après avoir atteint leur apogée de force et d'éclat, s'affaissent, languissent et meurent. Si triste que soit dans l'histoire la décadence et la disparition d'États autrefois glorieux, ces phénomènes ne doivent pas faire douter du progrès, puisque la substitution de peuples jeunes à des peuples épuisés prépare à la civilisation, pour continuer l'œuvre immortelle, des coopérateurs toujours dispos et vaillants.

On pourrait même signaler une analogie entre l'évolution individuelle de l'homme et la suite des âges que le genre humain a traversés. L'état animal de nature correspondant à la gestation, et l'éveil de la raison, à la naissance, la phase de sauvagerie, consacrée à pourvoir, par des inven-

(1) Ocellus de Lucanie, *De la nature de l'Univers* (Περὶ του Παντός.)
(2) « Est cujuslibet corporis aut civitatis naturale aliquod crescendi tempus, dein florem statumque suum obtinendi, ac demum vertendi ad interitum » (Polybe, *Fragments*, édit. Schweighœuser, VI, 51).
(3) Cicéron, *République*, II, 1 ; Sénèque, dans Lactance, *Ex libris Senecæ fragmenta* ; Florus, *Histoire romaine*, avant-propos ; Ammien Marcelin, XVI, 6.

tions élémentaires, aux exigences des premiers besoins, représenterait une sorte d'enfance, où domine la vie physiologique. L'état barbare, dans la turbulente activité duquel prévalent l'ardeur des passions et le goût des aventures, correspondrait à l'adolescence du genre humain, pleine de fougueux désirs. La poésie et l'art se sont ensuite épanouis dans la série des temps qui vont de l'antiquité orientale à la renaissance, et semblent caractériser une époque de brillante jeunesse où les facultés qui relèvent de l'imagination, prenant leur essor, ont fait prédominer, dans l'activité rationnelle, le sens du beau idéal. Nous sommes entrés depuis peu dans une phase de virilité réfléchie dont la tâche principale paraît devoir être la constitution des sciences. Espérons qu'un jour, quand sera venu l'âge de la pleine maturité, la raison calme, éclairée et maîtresse d'elle-même, attribuera à la moralité en retard la prééminence qui lui est due ; et qu'enfin la sagesse, fruit de l'expérience de tous les siècles, établira, dans les lois politiques et sociales, une mesure supérieure d'équité...

Rappelons, pour terminer, les accidents sans nombre qui se mêlent incessamment à l'ordre de la vie humaine pour le troubler ou le servir. Des faits sans règle apparente, résultant de coïncidences fortuites, de rencontres imprévues ou de nécessités latentes, exercent sur la marche du progrès une influence jugée très grande dans le détail, quoiqu'elle soit peu appréciable dans l'ensemble. Cette classe d'actions comprend tous les événements de l'histoire. Les historiens en ont tellement exagéré l'importance qu'il nous suffit de la mentionner, en attendant que la science puisse en rattacher les causes et les effets aux lois générales des fonctions.

Les différentes influences que nous venons d'indiquer et qui varient selon les lieux, les groupes, les temps et les

circonstances. tantôt concourent et tantôt se neutralisent, ce qui a pour résultat d'accélérer la marche du progrès quand toutes sont favorables, de le suspendre ou même de le faire rétrograder quand elles lui sont contraires. Ces anomalies font quelquefois méconnaître la constance de la loi de progression ; mais elles ne la contredisent pas. Mieux interprétées, elles montrent seulement la complexité de son ordre. Comme une armée en marche, l'humanité a des éclaireurs d'avant-garde qui frayent la voie, un gros de troupes qui avance d'un pas régulier. puis des traînards et des malades qui représentent des non-valeurs. Mais, à considérer l'ensemble et malgré ces irrégularités partielles, l'armée progresse et fait du chemin.

CHAPITRE III

DÉMONSTRATION DES LOIS DE L'HISTOIRE

Les lois n'ont de valeur pour la science que comme expression exacte des faits. Tant que l'accord entre la théorie et la réalité n'est pas clairement établi, les lois sont de simples conjectures, plus ou moins plausibles, non d'indubitables vérités. Il ne nous coûte pas de convenir que tel est le caractère de la plupart de celles qu'on a proposées en histoire. Il reste donc à les démontrer en faisant la preuve de leur justesse. Toutes les sciences de faits, obligées de procéder par hypothèse à la découverte de leurs lois, suivent une marche pareille. La conception d'une règle applicable à un ordre entier de phénomènes anticipe en effet sur leur connaissance, car, s'il fallait attendre, pour la formuler, de les avoir tous étudiés, on n'aboutirait jamais. Une loi est, au début, une induction échafaudée sur un certain nombre de faits connus et que l'esprit généralise, sauf à lui faire subir ensuite, autant que possible, le contrôle de tous les faits connaissables de même nature. Aussi longtemps que la loi résiste victorieusement à cette épreuve, on n'a rien à lui opposer et l'on doit la tenir pour vraie, jusqu'à ce que des faits nouveaux ou mieux observés viennent lui infliger un démenti, auquel cas il faut ou modifier la loi pour qu'elle se prête à régir l'exception notée, ou la rejeter si elle s'y refuse absolument. On essaie ainsi succes-

sivement diverses hypothèses et l'on ne retient. en définitive. que celle qui concorde avec l'intégralité des faits. Lorsque Kepler cherchait à déterminer la courbe des orbites planétaires, il tenta de leur appliquer différentes sortes de lignes dont aucune ne répondait à toutes les données du problème. L'ellipse seule ne laissait pas subsister de difficultés et fut admise à titre de loi.

Cette démonstration des lois par les faits comporte une triple épreuve suivant que les faits ont pu être observés et décrits avec précision, à mesure qu'ils se produisaient, ou qu'ils apparaissent par fragments épars dans les ténèbres d'un passé perdu, ou enfin qu'ils sont cachés dans les éventualités de l'avenir. Voyons quelles clartés ces trois modes de vérification peuvent projeter sur les lois encore hypothétiques de l'histoire.

§ Ier

CONFIRMATION DES LOIS PAR LES FAITS OBSERVÉS ET CONSTANTS

Une première épreuve, directe et significative, consiste à confronter les lois de l'histoire avec l'ensemble des faits qui sont le mieux connus afin de voir si elles cadrent exactement avec eux. Les autres sciences, à raison de la simplicité plus grande des phénomènes qu'elles étudient, n'ont en général besoin, pour instituer leurs lois, que d'un petit nombre de faits dont la connaissance est aussitôt généralisée, car tous les faits analogues se produisent dans les mêmes conditions ; mais, en histoire, où ces conditions varient sans cesse, il faut réunir de longues séries de faits pour vérifier leur loi d'évolution.

Les faits qui s'accomplissent sous nos yeux sont le plus aisés à connaître dans leur entier détail et ont le plus de valeur probante. C'est donc à eux qu'il convient de recourir

tout d'abord comme moyen de contrôle. Le présent serait, il est vrai, bien court si on devait le borner à son actualité passagère, puisqu'il s'écoule et fuit continuellement. Mais nous pouvons considérer comme présente toute la durée de la phase historique, les témoignages des historiens passés n'étant pas moins dignes de foi que ceux des historiens contemporains. Il importe d'utiliser ces données et d'y chercher la justification des lois supposées. Toutefois, pour servir efficacement de moyen de preuve, les indications contenues dans les histoires ont besoin d'être préalablement classées. Dans l'état d'illogique désordre où elles nous sont présentées, pêle-mêle avec des récits d'événements et de particularités sans intérêt pour la science, elles n'ont pour ainsi dire aucun sens. Il ne serait pas possible d'en dégager des lois et c'est pourquoi les historiens n'en ont su établir aucune. Il faut laisser de côté, dans leurs œuvres confuses, tout ce qui est vain détail, accident pittoresque ou dramatique, tout ce qui a pu être altéré par l'imagination, la passion ou le préjugé, ne retenir que les mentions de faits généraux et les distribuer par fonctions distinctes. On verrait alors les choses humaines se coordonner, se suivre et prendre une signification très nette. Il y aurait donc à scruter le recueil de nos histoires comme un immense répertoire de faits, à le dépouiller avec soin et à répartir ces matériaux suivant un programme rationnel, afin de mettre des lois en lumière. La mine est d'une incroyable richesse. Quiconque y fouillera y trouvera des trésors. Nous avons essayé d'appliquer cette méthode à quelques parties de l'histoire des arts utiles (1). Des recherches méthodiques poursuivies dans les diverses sortes de fonctions feraient vite reconnaître si, pour chacune d'elles, il y a, durant l'âge historique, progrès, stabilité ou régression.

Prenons un exemple et supposons que l'on veuille vérifier

(1) *Les Forces de l'industrie* et *Conquête du monde animal.*

la loi en vertu de laquelle les éléments de subsistance et la population augmentent avec la civilisation. Les relevés de statistique opérés depuis un siècle permettent d'abord de constater que, chez tous les peuples civilisés, l'agriculture a élevé le rendement des récoltes, l'industrie les chiffres de la production, le commerce la somme des échanges, et que la population s'est accrue en même temps que la richesse. Non seulement chaque pays nourrit plus d'habitants qu'il y a un siècle, mais encore il les fait mieux vivre. Partout l'aisance commune et la durée de la vie moyenne ont sensiblement gagné. Pour vérifier ensuite si la même évolution s'est accomplie durant les siècles antérieurs, il faudrait compulser les histoires et y recueillir tous les renseignements relatifs à ces deux classes de faits, aussi loin que des indications formelles permettraient de remonter. Un semblable travail, mettant à profit les mentions que les historiens, sans en soupçonner la valeur, ont dispersées comme au hasard dans leurs récits, montrerait sûrement que, depuis le commencement du cycle historique, le monde civilisé a, sauf quelques fluctuations passagères, constamment progressé en richesse et en population. La loi se trouverait confirmée, d'une façon générale, si l'on comparait ensuite l'état des richesses et la densité moyenne de la population chez des sauvages, des barbares, des demi-civilisés et des peuples très civilisés.

Chacune des fonctions de l'activité humaine, l'art, la cience, la moralité, l'organisation politique, serait à étudier de même, au point de vue de la vérification des lois qui s'y rapportent. On établirait ainsi, par un premier ordre de preuves, que les diverses classes de faits réguliers et, conséquemment, l'ensemble de la vie humaine sont régis par une loi de progression. La tâche que nous assignons à l'histoire sera laborieuse et longue puisqu'elle implique le triage et la mise en ordre de tous les documents historiques accumulés jusqu'ici ; mais, le programme de recherches une

fois tracé, elle ne présente pas de difficultés particulières, et c'est pourquoi nous n'insistons pas davantage. Les résultats fourniront une base indiscutable pour instituer en histoire des lois confirmées par des séries de faits certains.

§ II

EXTENSION DES LOIS DE L'HISTOIRE AUX FAITS ANTÉRIEURS A L'OBSERVATION. RESTITUTION DU PASSÉ PERDU

Plusieurs preuves valent mieux qu'une. Les esprits les plus difficiles à satisfaire, c'est-à-dire les meilleurs, sont en droit d'exiger qu'on démontre les lois de l'histoire autrement que par un nombre limité de faits, observés pendant la courte durée de la période historique, et dont la détermination, par suite de lacunes ou de méprises qu'on ignore, a pu admettre beaucoup d'erreurs. Ils veulent avoir la certitude que les lois posées régissent la totalité des faits non seulement connus, mais même à connaître. Ces réserves n'offensent ni n'embarrassent la science qui, toujours en quête de clartés nouvelles, doit adopter la devise empruntée à Dante et donnée par Galilée à l'Académie de Florence : « *Provando e riprovando* » (1).

La preuve catégorique et décisive consiste à transporter la loi de l'ordre particulier où elle a été reconnue exacte, mais qui ne la rend encore que vraisemblable, dans l'ordre le plus général des faits. En appliquant ainsi la règle à la multitude infinie des cas qui ont pu ou qui pourront se produire, on la fait aller au-devant de tous les démentis possibles, et elle ne peut manquer d'être bientôt contredite, si elle est fausse, ou solidement établie, si elle est vraie, puisque, d'une part, une seule exception la ruine, et que,

(1) Dante, *Paradiso*, ca. III, terz. 1.

de l'autre, l'unanimité constante des faits ne laisse subsister aucun doute. Cette vérification secondaire des lois par la justesse de leurs déductions se fonde sur la concordance soit des faits antérieurs à l'observation directe, soit des faits éventuels qu'elle n'atteindra que plus tard.

Toute loi vérifiée dans le présent livre à nos spéculations la série entière de ses effets dans le passé et dans l'avenir, car on ne la concevrait plus comme loi si, à un moment de la durée, elle se trouvait en défaut. Elle est donc tenue de régir tous les faits semblables ou analogues, à quelque date qu'ils aient pu ou puissent se produire. Cette généralité logique des lois autorise, d'une part, à reconstituer, d'après de légers indices, des faits depuis longtemps accomplis et dont nul souvenir n'est resté; de l'autre, à prévoir des faits futurs en affirmant par avance les conséquences nécessaires de principes bien établis. Dès lors, notre esprit, n'étant plus arrêté par les limites de l'observation, s'installe en maître dans le temps illimité. Retrouvant ce qui n'est plus, pressentant ce qui n'est pas encore, il a la double vue, rétrospective et prophétique, des choses. Comme le pontife d'Homère, il connaît à la fois le présent, le passé et l'avenir (1).

Chaque science en possession de lois vérifiées restitue aisément, par induction, un passé inabordable et perdu. L'astronomie, par exemple, étant donné la situation actuelle d'un astre, la courbe de son orbite et la durée de sa révolution, retrouve sans peine la place qu'il occupait dans le ciel à un moment précis, compare sa marche à celle d'autres astres également connus, fixe l'instant de leurs conjonctions ou de leurs oppositions et les suit théoriquement à travers les siècles avec autant de certitude que si jamais on ne les avait perdus de vue dans le champ du télescope.

(1) Ὅς ᾔδη τά τ'ἐόντα τά τ'ἐσσόμενα πρό τ'ἐόντα
(*Iliade*, I, 70.)

C'est un jeu pour les astronomes d'indiquer le jour et l'heure d'une éclipse de soleil ou de lune visible en un lieu de la terre il y a quelques milliers d'années, et leurs calculs, plus sûrs que les supputations des annalistes, ont servi à débrouiller le chaos des chronologies anciennes. Grâce à ce secours inespéré, on a pu déterminer la date de quelques événements reculés, s'orienter dans la durée et marquer le point de départ d'ères ou d'époques (1).

La géologie, science rétrospective, expose la genèse du globe terrestre, ses phases d'incandescence initiale et de refroidissement graduel, le dépôt successif des strates de la superficie, les soulèvements qui en ont modifié l'aspect, l'âge relatif des chaînes de montagnes, les alternances d'immersion et d'émersion des continents... De même encore la paléontologie, éclairée par les lois de l'anatomie comparée, reconstruit à l'aide de débris informes les types d'espèces disparues, les classe d'après leurs affinités zoologiques et trouve dans ces étonnantes résurrections la preuve des lois d'évolution dans la série animale.

(1) Citons-en quelques exemples : Hérodote mentionne une éclipse totale de soleil, survenue pendant une bataille entre les Lydiens et les Mèdes, sous le règne de Cyaxare (*Histoires*, I, 74). La date en a été ainsi fixée à l'an 597 avant notre ère. (Arago, *Astronomie populaire*, XXII, 6.) L'Égypte, qui ne comptait que par règnes, manquait de chronologie suivie. Les calculs de Biot ont rattaché à l'an 1300 avant notre ère le commencement de la *période sothiaque* (correspondant au lever héliaque de Sirius), qu'une inscription du temple de Médinet-Abou faisait coïncider avec la douzième année du règne de Rhamsès II, ce qui a rendu facile le classement des autres règnes, antérieurs et postérieurs. (Fr. Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 300.) Des indications d'éclipses, trouvées dans les inscriptions cunéiformes, ont encore donné le moyen de marquer des points de repère dans l'histoire juive (Voy. Oppert, *la Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*.) Des mentions de phénomènes astronomiques ont également servi de base à Colebrooke et à William Jones pour reporter au XIVe siècle avant notre ère la rédaction des *Védas*, d'une si grande importance pour l'histoire de l'Inde ancienne (Lenormant, *Id.*, t. III, p. 442). Enfin, les synchronismes notés avec soin par les historiens chinois entre les révolutions du ciel et les accidents de la politique ont rendu facile la vérification de leur chronologie dont Biot a démontré la constante exactitude.

A l'exemple des sciences qui précèdent, l'histoire doit aussi franchir l'horizon borné des faits rapportés dans ses annales, spéculer sur les âges antérieurs à la tradition, rétablir des faits oubliés et vérifier dans le vaste champ du passé, ouvert à ses investigations, les lois présumées de l'activité humaine.

Malgré le nombre et l'étendue de leurs écrits, les historiens ne racontent qu'une bien petite part de la vie de notre espèce. La comparaison de ce qu'ils nous apprennent et de ce qu'on voudrait savoir réduit presque à rien la connaissance du passé. « Quand on jette les yeux sur les monu- « ments de notre histoire, il semble, dit Montesquieu, que tout « est mer et que les rivages même manquent à la mer (1). »

L'humanité a pris tardivement conscience d'elle-même. L'âge historique ne commence qu'à partir de l'époque où des témoignages purent être recueillis et transmis par l'écriture ; mais cette condition s'est réalisée à une date peu ancienne, pour les peuples les plus avancés en civilisation. D'autres ont depuis fait leur entrée sur la scène de l'histoire et tous n'y ont pas encore pris place.

Au sortir de la nuit qui enveloppe et nous cache la suite des âges de la préhistoire, de vagues lueurs, du côté de l'Orient, annoncent l'approche du jour. Écartons les légendes mythologiques dont le sens obscur et l'âge incertain sont, comme l'aube naissante, un mélange de ténèbres et de clartés. Les plus anciens documents nous reportent, pour l'Égypte (2) et pour la Chaldée (3), de quarante à cinquante siècles avant notre ère, pour la Chine à vingt-sept, pour les

(1) *Esprit des lois*, XXX, 11.

(2) L'histoire d'Egypte remonterait à 5004 ans avant notre ère, si l'on regarde comme successives toutes les dynasties mentionnées par Manéthon ; mais, si plusieurs ont été simultanées, il faudrait descendre à 3893 ans suivant Lepsius ou même à 3623 d'après Bunsen.

(3) Sir H. Rawlinson admet qu'en Assyrie la phase historique remonte à 5150 ans.

Hébreux à vingt-deux, pour l'Inde et la Perse à vingt. Ces chiffres marquent la borne extrême de l'histoire narrative. Encore se réduit-elle, d'abord, à la mention de quelques noms propres ou de faits isolés. Au delà, on ne peut ni désigner un personnage, ni affirmer un événement, ni fixer une date.

Voilà pour le vieux monde oriental. En Europe, l'âge historique s'est ouvert beaucoup plus tard. Quoique les poèmes homériques nous fassent remonter jusque vers le xɪɪ[e] siècle, l'histoire positive de la Grèce part seulement de l'ère des Olympiades, établie en 776. A Rome, la chronologie est sans fondement assuré avant le milieu du v[e] siècle (1). Les contrées de l'Ouest et du centre de l'Europe n'ont d'histoire qu'à dater de la conquête romaine, celles du Nord et de l'Est, de leur accession au christianisme, huit ou dix siècles après. On sait peu de chose de la Gaule avant César, de l'Allemagne avant Charlemagne, des peuples scandinaves et slaves avant le milieu du moyen âge. Le monde arabe n'est connu que depuis Mahomet. L'Afrique et l'Amérique furent révélées par les grandes découvertes des xv[e] et xvɪ[e] siècles. L'extension des colonies européennes a, plus récemment encore, porté dans une foule de régions la lumière de l'histoire. Néanmoins, la phase préhistorique se continue pour les populations sauvages ou barbares qui ne rédigent pas d'annales et ne sont pas en rapport avec les nations civilisées. Cela exclut de la science ce qui reste inexploré de l'Asie, l'Afrique des noirs, une partie de l'Amérique et de l'Australie, les régions circumpolaires, en tout près de la moitié de la superficie du globe.

Six à sept mille ans pleins de lacunes pour les plus vieux empires du monde, vingt-cinq siècles pour le Sud de l'Europe, dix ou quinze pour le centre, le Nord et l'Est, trois ou quatre pour l'Amérique, un pour l'Australie et la

(1) Mommsen, *Histoire romaine*, II, 9.

Polynésie, voilà donc tout ce que l'histoire écrite nous fait embrasser du passé de notre espèce ! Quand même cette période serait aussi bien connue qu'elle l'est mal, que représenterait-elle dans la série des temps où les hommes ont vécu ? Par delà ce terme si court, se sont écoulées des phases d'une longueur indéterminée, durant lesquelles l'humanité n'a pas cessé d'évoluer. C'est d'abord l'âge du bronze, dont la fin coïncide avec le commencement de l'âge historique, mais dont le point de départ serait à placer beaucoup plus haut ; c'est ensuite un âge probable du cuivre qui a dû le précéder. Au delà se déroulent l'âge de la pierre polie et surtout l'âge de la pierre éclatée, dont le laps remplit toute la période quaternaire, d'une durée totale qu'on évalue à plus de deux cent mille ans (1). Pendant ces milliers de siècles, la nature a plusieurs fois changé d'aspect, les climats se sont modifiés, de grandes espèces d'animaux, maintenant émigrées ou disparues, ont successivement prédominé (2)... Ce n'est pas tout encore. Comme, dès le début de la période quaternaire, la dispersion, sur divers continents du globe, de races humaines déjà caractérisées et distinctes (3), implique un long passé antérieur, l'origine de l'homme doit être maintenant cherchée dans les profondeurs de l'âge tertiaire, et l'on en signale des traces jusque dans les terrains de l'époque miocène... De même que les origines du monde, celles de l'homme reculent, à mesure que l'investigation avance, dans un prodigieux lointain, et dépassent en ancienneté tout ce que l'imagination avait pu rêver.

(1) De Mortillet, *le Préhistorique*, p. 627.

(2) Dans une seule des périodes de la pierre éclatée, celle où vivaient en France les habitants des cavernes, Lartet a distingué : 1° l'âge du grand ours des cavernes *(Ursus spelœus)* ; 2° l'âge du mammouth *(Elephas primigenius)* ; 3° l'âge du renne *(Cervus tarandus)* ; et 4° l'âge de l'aurochs *(Bison europæus)* *(Annales des sciences naturelles*, 1861, p. 217).

(3) De Quatrefages, *Introduction à l'étude des races humaines*, Questions générales (1887).

Comparée à ces intervalles dont la conquête s'impose désormais aux ambitions de la science, la brièveté de notre phase historique semble vraiment dérisoire. Les historiens ne font connaître qu'un moment de la vie humaine. La science ne peut plus se contenter de si peu ; il lui faut tout le passé.

L'impuissance de l'histoire littéraire à combler une aussi vaste lacune est irrémédiable et absolue. Pour tout écrivain de récits, ces siècles sans nombre, perdus dans leur nuit et dans leur silence, sont muets et inénarrables. Durant un si long espace de temps, le monde a sans doute vu se produire des multitudes de personnages et d'événements non moins dignes d'être célébrés que ceux dont il est parlé dans nos annales ; mais, de tant de gloire éclipsée, ni un écho, ni un rayon ne sont parvenus jusqu'à nous. De ce passé dont l'immensité les accable, les historiens ne peuvent rien dire : on ne leur en a rien dit (1).

C'est ici qu'à l'inverse de l'histoire des particularités, arrêtée par un insurmontable obstacle, l'histoire des fonctions va étaler la fécondité de ses ressources, dissiper peu à peu les ténèbres d'âges ignorés et projeter sur leurs plus obscurs problèmes un jour imprévu. Par cela même que, dans l'ordre des faits réguliers, on a reconnu des rapports, des enchaînements, des stades d'évolution ; il devient possible d'établir entre eux des connexions logiques, de les unir par groupes, de les suivre par séries, de sorte que la connaissance d'un seul conduit à celle de beaucoup d'autres. Alors que, pour raconter le moindre fait, la tradition a besoin d'une foule d'informations qui circonstancient tout le

(1) « Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; Sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro. »
(Horace, *Odes*, IV, 9.)

détail, il suffit à la science d'un léger indice pour autoriser une longue suite d'inférences et de déductions. Chaque fragment révèle un ensemble. Le moindre objet façonné par la main de l'homme résume une civilisation. Comme avec un débris de squelette ou une empreinte de coquille le paléontologiste reconstruit un type perdu, le classe à son rang dans l'échelle des êtres et décrit son genre de vie, l'historien, interprétant quelques vestiges d'une génération oubliée, fossiles humains échappés aux ravages du temps, fait revivre des peuples sans histoire et marque leur niveau à l'étiage du progrès. On arrive par diverses voies à ces restitutions. Indiquons les principales.

L'archéologie, qui interprète le témoignage des choses, a singulièrement étendu, depuis un siècle, le domaine de l'histoire. Ses recherches ont mieux éclairé les côtés intimes de la civilisation gréco-romaine que n'avait pu faire l'étude des auteurs anciens, toujours ressassés par les érudits. Pompéi, exhumée de ses cendres, nous a initiés à tous les détails de la vie romaine sous les Césars. Les hypogées de l'Étrurie ont livré les secrets de la civilisation tyrrhénienne, et l'ouvrage où un savant de nos jours a reconstitué, d'après les seules données de l'archéologie, l'existence de ce peuple énigmatique (1), est plus instructif que n'aurait pu l'être, s'il nous avait été conservé, le livre écrit par l'empereur Claude sur l'histoire des Étrusques (2). L'antique Égypte nous est mieux connue par les travaux des égyptologues contemporains que par les légendes suspectes d'Hérodote ou de Diodore. Les capitales de la Chaldée et de l'Assyrie, ensevelies depuis vingt siècles sous la poussière de leurs monuments et si bien effacées de la terre que leur emplacement même était un problème, ont été retrouvées, fouillées, décrites, et l'histoire perdue de Bérose aurait moins

(1) Noel Desvergers, *l'Étrurie et les Étrusques*, 1864.
(2) Suétone, *Claude*, 42.

de prix que les résultats obtenus par nos assyriologues. Hier encore, l'archéologie restituait le peuple des Hittites ou Héthéens (1) dont aucun écrivain de la période classique n'avait parlé et dont la *Bible*, ainsi que les inscriptions hiéroglyphiques, avaient seulement livré le nom.

La mythologie comparée, rapprochant les croyances religieuses des divers peuples, les commente, fixe le sens des symboles, établit entre les mythes des rapports de similitude ou de dérivation, découvre sous le voile des allégories le souvenir de faits véritables et restitue ainsi quelques pages de l'évolution de l'esprit humain durant l'âge protohistorique.

La philologie comparée, cette archéologie du langage, spécule sur les mots comme sur des fossiles d'idées. « L'his-« toire, dit Mommsen, n'est autre chose que le tableau « progressif de la civilisation. Le langage est l'image vraie « et l'interprète des succès obtenus ; c'est en lui que les « révolutions des arts et des mœurs déposent tous leurs « secrets : archive vivante où l'avenir ira encore chercher « la science quand la tradition directe des temps se sera « évanouie (2). » Les altérations subies par les mots, leurs changements d'acception, les variations de la syntaxe, etc., signalent les transformations de la pensée. Toute la vie intellectuelle d'un peuple se retrouve dans sa langue. Les racines d'une langue mère, transmises à des langues dérivées, l'analogie même des procédés grammaticaux attestent la parenté des idiomes et permettent d'en suivre la filiation. La confrontation du sanscrit, du zend et des langues européennes a mis hors de doute la provenance commune de tous les peuples qui les parlent (Hindous, Iraniens, Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves...), et ce fait, d'une si grande importance pour l'histoire, mais dont nul sou-

(1) A. H. Sayce, *The monuments of the Hittites,* et H.-W.. Wright, *The empire of the Hittites,* 1886.

(2) *Histoire romaine,* I, 2.

venir n'était resté, est aujourd'hui plus certain que si des historiens l'avaient mentionné sans preuves sur la foi de vagues traditions. On est même parvenu à reconstituer sous le nom d'Aryas (les Purs), la nation mère des Indo-Européens, et à décrire son état de civilisation, d'après le sens des radicaux conservés dans les langues de sa nombreuse postérité (1). Ce peuple, antérieur à l'histoire, nous est maintenant mieux connu que ne l'étaient naguère le Japon, le Thibet ou le Maroc. Le même mode d'investigation, appliqué aux autres familles de langues (sémitiques, touraniennes, indo-chinoises, malayo-polynésiennes, américaines, africaines), réussira peut-être un jour à débrouiller le chaos des origines ethniques.

Franchissons la limite où s'arrêtent toutes les données traditionnelles de l'histoire ; entrons dans la morne immensité des temps dont la mémoire des hommes ne garde aucun souvenir. Nous sommes en plein inconnu. La science ne renonce pas, néanmoins, à y porter sa lumière. Chaque vestige humain que le hasard fait découvrir sert à restituer un passé perdu, avec d'autant plus de certitude qu'il était plus simple. On peut alors raisonner par analogie en prenant pour terme de comparaison les degrés inférieurs de la civilisation. L'étude des populations sauvages ou barbares, à tort négligée par les historiens, est ici d'un grand secours parce qu'elle montre le mieux ce que l'humanité a pu être dans les temps de la préhistoire.

A-t-on la bonne fortune de trouver en place des débris humains dans une couche sédimentaire non remaniée ? La détermination géologique du terrain fixe l'ancienneté du dépôt et le rattache à un des âges de la chronologie du globe. L'examen des ossements caractérise le type de population et en rapproche la race inconnue de celle des races

(1) A. Pictet, *Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*.

connues qui lui ressemble le plus. — Interprétés par une méthode analogue, les produits de l'industrie humaine fournissent d'inappréciables renseignements sur les conditions d'existence du groupe ethnique. Les armes disent sa manière de combattre, les outils, sa manière de travailler. Selon que ces engins sont de bronze, de cuivre, d'os, de corne, de pierre polie ou de pierre éclatée, ils dénotent des états très différents de civilisation. Il y a loin du coup de poing de silex, dont s'armait le sauvage des temps primitifs, aux armes emmanchées, aux pierres lancées avec la fronde ou aux flèches projetées par la détente de l'arc. Les harpons, hameçons, filets et nasses prouvent que la pêche était usitée et font connaître ses procédés. Les outils, percuteurs, haches, couteaux, scies, gouges, alènes, polissoirs, mortiers, meules à broyer le grain, etc., révèlent les moyens d'action et l'état des industries primitives.

Les débris de repas sont surtout significatifs. Ils renseignent sur le régime alimentaire et conséquemment sur le genre de vie des populations. Par la nature et la proportion des rebuts de cuisine, on voit si le peuple qui les a laissés était chasseur, pêcheur, pasteur ou agriculteur, quelles espèces sauvages il poursuivait de préférence, s'il élevait ou non des animaux domestiques, quelles plantes il propageait par la culture...

Les gîtes qui ont servi de demeure nous apprennent si leurs habitants savaient se faire des huttes de bois, des cases sur pilotis ou s'ils cherchaient un refuge dans des abris sous roche, des cavernes dont ils devaient disputer la jouissance aux fauves. Les grattoirs, racloirs et lissoirs de silex témoignent qu'ils préparaient pour s'en vêtir les dépouilles de leurs proies ; les poinçons et aiguilles qu'ils savaient les rattacher et les coudre ; les fusaïoles et pesons, navettes et molettes de tisserand, qu'ils s'exerçaient à filer et à tisser. Des objets de parure, colliers ou bracelets, des ocres, des oxydes colorés pour peindre le corps, attestent

une immémoriale et instinctive coquetterie. Les spécimens de poterie signalent la condition de l'industrie céramique, et la forme de ces produits en indique les usages. Des coquilles marines trouvées loin des plages, des haches en jadéite, des grains de corail, de jayet, d'ambre ou de calaïs, font supposer de longs voyages ou des relations commerciales étendues...

Mille détails de mœurs ressortent des moindres indices. La présence, parmi les restes de festins, d'ossements humains calcinés ou brisés pour extraire la moelle, trahit des habitudes d'anthropophagie. Rencontre-t-on, comme à Solutré, des crânes de vieillards aux mâchoires édentées, on en peut induire que la vieillesse était honorée et entourée de soins, car, avec le régime carnivore, des individus sans dents ne pouvaient vivre que de morceaux de choix ou spécialement apprêtés. Des os de squelette fracturés par accident, puis réduits et guéris, font présumer quelques connaissances de chirurgie et une assistance donnée aux malades pendant qu'ils étaient incapables de pourvoir à leurs besoins. Certaines altérations pathologiques, constatées sur des ossements, ont décelé quelques-unes des maladies auxquelles étaient sujettes les populations préhistoriques (1). Les trépanations opérées avec des outils de silex, sans provoquer d'ostéite (2), supposent une pratique chirurgicale assez avancée...

Des essais d'ornementation, ciselures et dessins au trait, la recherche de formes élégantes, les reproductions d'hommes et d'animaux révèlent, jusque dans d'informes ébauches, les tendances du goût et le sentiment de l'idéal. Des pierres dressées ou levées, monuments initiaux de l'architecture,

(1) Arthrite, maladie des mâchoires... Un tibia du dolmen de Maintenon et un crâne du dolmen de l'Aumède ont présenté des traces irrécusables d'affection syphilitique (De Mortillet, *le Préhistorique*, p. 606 et 607).

(2) Le docteur Prunières n'en a constaté qu'un cas sur vingt crânes.

témoignent qu'on savait déplacer, à grand renfort de bras, de pesantes masses et les disposer dans des conditions de stabilité durable. Des sifflets taillés dans un os creux ont probablement servi à émettre des signaux de chasse, et des tubes d'os d'oiseaux, disposés en flûte de Pan, ont peut-être fait entendre les premiers sons d'une musique sauvage.

Pendant le long âge de la pierre taillée, c'est-à-dire pendant toute la durée de la période quaternaire, l'absence de traces authentiques de sépulture semble indiquer une sauvagerie profonde, l'abandon des morts et le défaut absolu de croyances religieuses. Lorsque, avec l'âge de la pierre polie et des animaux domestiques, apparaissent des sépultures intentionnelles, un mobilier funéraire, des rites religieux, des fétiches, des talismans ou amulettes, on en peut induire un état d'esprit nouveau. L'usage d'enterrer les armes, des objets de parure, des aliments, des chars même, avec les morts présumés partis pour un monde invisible, prouve que l'on croyait à une existence posthume. Enfin, l'importance des monuments funéraires correspond à celle de l'association politique et montre, comme les bâtons de commandement, qu'on obéissait à des chefs...

Ainsi, tout ce qui porte l'empreinte du travail et de la pensée de l'homme est pour la science un document précieux, d'une valeur supérieure à celle de stériles et vains récits de particularités. Les collections et les musées où, de nos jours, on recueille avec une vénération pieuse les reliques de la haute antiquité, seront, mieux que les corps d'annales qui encombrent nos bibliothèques, les archives de l'histoire future.

On voit la différence des méthodes et des résultats. Là où la tradition ignore et se tait, la science affirme et démontre. Un exemple fera concevoir l'impuissance de la première et les ressources de la seconde. Supposons qu'on vienne de mettre au jour, dans une tombelle d'âge inconnu, des ossements d'homme et d'animaux, des armes, diverses

sortes d'objets... Les questions surgissent en foule aussitôt; mais elles sont de deux sortes, particulières ou générales, et tandis que l'histoire narrative est muette sur les unes, l'archéologie répond avec netteté aux autres : — Quel fut l'homme, notable en son temps, dont on vient d'ouvrir la sépulture ? Quels ont été son nom, sa famille, sa nation, les événements de son existence ? Voilà ce qu'on ne peut dire, car tout manque pour établir la biographie du personnage. Cela, toutefois, importe peu, puisqu'un récit de ce genre ne ferait que surcharger notre mémoire d'incidents dont beaucoup d'autres plus intéressants sont justement oubliés. — Mais le problème, autrement posé, comporte une solution précise et profitable pour l'histoire du genre humain : A quelle race appartenait cet inconnu ? Dans quel état de civilisation a-t-il vécu ? Quelles étaient ses conditions de vie et que peut-on en induire pour la connaissance des hommes de son pays et de son temps ? Ici tout parle et nous instruit. L'interprétation des moindres vestiges leur donne une signification très étendue. Avec de tels indices, il est possible de reconstituer un milieu historique.,

Toutes ces sciences nées d'hier et vraiment plus historiques que l'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'ethnographie, offrent donc à l'étude des choses humaines d'inappréciables secours pour restituer, malgré le silence de la tradition, le passé de notre espèce. Ces flambeaux à la main, nous pouvons nous engager dans la nuit des temps, dissiper en partie ses ténèbres et rétablir des notions qui semblaient à jamais perdues. En moins d'un siècle, l'histoire ancienne, telle qu'on croyait la savoir d'après les récits des historiens, a presque entièrement changé d'aspect. Les vieilles civilisations de l'Orient, naguère encore si mystérieuses, sont revenues à la lumière. Les fouilles opérées dans les tumuli, les monuments mégalithiques, les cités lacustres de la Suisse, les crannoges d'Irlande, les terramare

d'Italie, les tourbières et les kioekken-mœddings du Danemark, les cavernes et les abris de la France et de la Belgique, ont révélé des populations dont la plupart vivaient dans une sauvagerie profonde...

Ces restitutions qui tiennent du prodige et, mieux que les miracles des thaumaturges, rappellent les morts à la vie, ne sont que les ébauches d'une science qui s'essaie, des jeux d'Hercule au berceau. Laissons ces recherches, encore si récentes et si incomplètes, se poursuivre pendant des siècles et s'étendre à toutes les régions du globe, leurs résultats se coordonner, de vastes lacunes se combler, et l'on verra le passé s'illuminer de clartés croissantes. L'avenir écrira sur preuves l'histoire du genre humain, depuis sa phase d'animalité native jusqu'à l'époque, voisine de nous, où il a pu se raconter lui-même, histoire bien différente de celle que les historiens nous ont faite, puisqu'elle ne mentionnera ni un nom propre, ni un accident mémorable, et ne pourra constater que des données générales, relatives à des foules et des faits communs, mais histoire vraiment scientifique et non moins positive par la rigueur de sa méthode, comme par la certitude de ses inductions, que celle de la formation du globe ou de l'évolution de la vie.

Les lois de l'histoire, transportées dans ce champ indéfini de spéculations, y trouveront, nous en avons la ferme assurance, une éclatante confirmation. Elles ne seront plus seulement probables, elles deviendront certaines quand il sera reconnu qu'elles s'appliquent au passé sans bornes non moins exactement qu'au présent borné. La loi du progrès, que les historiens n'ont pas su dégager de leurs narrations sans fin, ressort déjà plus clairement des inférences de la préhistoire que de l'étude mal faite de la période historique. Ne sera-t-elle pas démontrée jusqu'à l'évidence, si, à mesure qu'on reculera dans le passé, on trouve les vestiges d'une sauvagerie toujours plus bestiale ? Il faudrait, au contraire, écarter comme un vain mirage l'idée d'une marche

ascendante de notre espèce si, en se rapprochant de ses origines, on venait à découvrir les traces d'une perfection idéale, d'un état paradisiaque, et, dans les âges suivants, l'accablant témoignage d'une dégénérescence graduelle. Mais, est-il besoin de le dire, rien n'infirme jusqu'ici les assertions de la science : tout dément les rêves de la poésie.

§ III

APPLICATION DES LOIS DE L'HISTOIRE AUX FAITS ÉVENTUELS. PRÉVISION DE L'AVENIR

Si grand que soit en histoire l'intérêt des restitutions du passé, le pouvoir d'émettre des prévisions a bien plus de prix encore, parce que, d'une part, il soumet à une épreuve décisive la justesse des lois proposées, et, de l'autre, donne le moyen d'en faire l'application à la conduite de notre vie.

La démonstration la plus catégorique des lois d'une science consiste à charger l'avenir d'en opérer la vérification permanente. Tant que, pour étayer leur vraisemblance, on ne dispose que d'un nombre limité de faits observés dans le présent ou rétablis dans le passé, la certitude n'est pas entière, car bien des exceptions ont pu échapper. Mais, quand on affirme par avance la généralité des faits éventuels, on doit vite reconnaître si, en effet, la règle posée les régit tous, parce que chaque fait contraire, passant à l'état d'anomalie, ne manquera pas d'être signalé. Si donc la loi est fautive, elle sera promptement démentie, et le premier fait qui l'infirmera la ruinera. Si, au rebours, elle est exacte, elle sera confirmée par la totalité des faits prévus et l'on verra se former avec le temps une accumulation de preuves à laquelle nulle prévention ne résistera. C'est cette expérience sans cesse renouvelée et toujours avec succès qui rend

inébranlable notre croyance en la fixité des lois naturelles. Nous nous fions à leur ordre parce que, dans les inférences que nous en tirons à tout moment, nous ne les trouvons jamais en défaut.

Outre l'avantage de démontrer jusqu'à parfaite évidence la justesse des lois étudiées, cette méthode a, dans la pratique, les conséquences les plus étendues. Ce qui rend inestimable la valeur des connaissances positives, c'est que les lois qui règlent le cours des choses permettent à la raison d'agir en vue de leurs résultats nécessaires et d'en diriger les contingences dans le sens de nos intérêts. « Savoir, c'est pouvoir, dit excellemment Bacon... La science « et la puissance de l'homme se correspondent de tout « point et tendent au même but ; c'est l'ignorance où nous « sommes de la cause qui nous prive de l'effet, car on ne « peut vaincre la nature qu'en lui obéissant, et ce qui était « principe, effet ou cause dans la théorie, devient règle, « but ou moyen dans la pratique (1). » Descartes compare les sciences à des arbres chargés de fruits. Celle qui serait trouvée stérile ne mériterait guère d'être cultivée.

La faculté de prévoir avec certitude est le signe auquel on reconnaît qu'une science est faite. Là où des lois sont bien établies, on en tire, pour les éventualités futures, des conséquences sur lesquelles on peut compter. Là, au contraire, où l'on n'a qu'un soupçon de vérité, on est réduit à émettre des conjectures et toute prévision est aventurée.

Lorsque l'astronomie a déterminé les éléments des révolutions d'un système d'astres, elle est en état de prédire leurs situations respectives à une date fixée. Nos *Almanachs* et nos *Tables de la connaissance des temps* annoncent les phénomènes célestes avec une précision qu'on admirerait davantage si l'on était moins habitué à la

(1) *Novum organum,* I, aphor. 1 et 3.

voir se vérifier constamment. La physique prédit de même les effets de ses agents appliqués dans des conditions données : la chimie. les combinaisons qui doivent résulter d'un mélange de substances ; la biologie. les fonctions normales de la vie organique. Toutes les pratiques raisonnées de nos arts se fondent sur des lois que l'expérience a vérifiées, et nous ne pouvons rien entreprendre avec méthode sur la nature sans nous proposer des résultats voulus, cherchés et conséquemment prévus.

Pour faire à son tour preuve d'aptitudes scientifiques, l'histoire serait aussi tenue de prévoir. Son utilité se réduirait à rien si elle se bornait à nous apprendre ce qui n'est plus et nous laissait ignorer ce qui doit être. Soumettons-la donc à cette nouvelle épreuve et, dût-elle y perdre les derniers lambeaux de son prestige, demandons-lui ce qu'elle autorise de prévisions fondées. La réponse nous fixera sur la réalité de son savoir et sur le profit qu'on en peut attendre. Une pareille question est faite pour embarrasser cruellement les historiens, car cette preuve qu'on exige d'eux et qui lèverait tous les doutes, ils sont incapables de la fournir. En ce qui concerne les particularités de la vie humaine, objet exclusif de leur étude, ils ne peuvent que pressentir le probable, peser des chances et préjuger l'inconnu. L'histoire des fonctions est seule à même de prédire le certain.

I

DE LA PRÉVISION DES FAITS SINGULIERS

Prévoir est impossible dans l'ordre des faits que les historiens subordonnent à des influences occultes. Dès qu'ils font intervenir, comme cause des événements, la libre initiative de l'homme, une action divine ou providentielle, les caprices de la fortune ou les arrêts du destin, ils doivent renoncer à rien prédire avec certitude, puisque les décisions

de ces agents échappent à toute règle dont on puisse raisonner à coup sûr.

Notre volonté personnelle, versatile, révocable, sujette à des retours, à des contradictions sans fin, tourne avec les circonstances comme une girouette au souffle des vents. Que pourrait-on affirmer d'elle qu'elle ne démente à l'occasion ? Quand nul n'est assuré de persister jusqu'au bout dans ses résolutions les mieux arrêtées, qui oserait se porter garant de celles d'autrui ? Rarement les hommes exécutent ce qu'ils décident, tiennent ce qu'ils promettent et font ce qu'on attendait d'eux. Il n'y a place, en cette matière, qu'à des conjectures, combien faillibles et souvent déçues, nos mécomptes de chaque jour le disent assez clairement.

Quand on attribue à l'action divine le gouvernement du monde, on devrait conclure à la résignation du fatalisme pour ce qu'un être tout-puissant édicte dans sa toute-sagesse, sans même chercher à pressentir ses desseins. « Les événements régis par des volontés surnaturelles « peuvent bien laisser supposer des révélations ; mais ils « ne sauraient évidemment comporter aucune précision « scientifique dont la seule pensée constituerait un sacri- « lège (1). » Alors même, d'ailleurs, qu'on réussirait à pénétrer le secret des intentions providentielles, comme il serait déraisonnable de prétendre y rien changer, il ne resterait qu'à s'humilier et à se soumettre.

Enfin le rôle assigné à la fortune dans la production des accidents de la vie humaine ne nous donne aucun moyen de présumer ses caprices et frappe notre clairvoyance de cécité (2). Un événement qui se prépare ou qui s'accomplit admet une infinité de chances intercurrentes entre lesquelles on ne peut faire un choix raisonné, car c'est bien souvent la plus insignifiante ou la mieux cachée qui l'emportera.

(1) A. Comte, *Cours de philosophie positive*, leç. 48.

(2) « Nescia mens hominum fati sortisque futuræ. »
(Énéide, X, 501.)

Introduisez le moindre élément de variation dans l'ordre instable de hasards que nulle logique ne lie, leur suite entière va s'engager dans une route nouvelle et s'écarter de plus en plus de celle qu'elle semblait devoir suivre. « La « Fortune, disaient les Grecs, chemine sur le tranchant « d'un rasoir (1). » L'influence des petites causes, si aisée à mettre en lumière dans les accidents de l'histoire, démontre la double impuissance où l'on est de les expliquer dans le passé et de les prévoir dans l'avenir. car, lorsque tout dépend ainsi de tout, rien ne dépend plus de rien. Les faits fortuits résultent d'un concours d'actions toujours mal déterminées. L'ignorance où l'on est de leur nombre, de leur force. de leurs conflits ou de leur accord, empêche de certifier celle qui, en réalité, prévaudra. Notre prévoyance se borne à imaginer des conjectures auxquelles notre témérité se fie, mais plus souvent démenties que confirmées par l'événement, parce que, parmi les occurrences multiples, une seule est affirmée, la raison, qui cherche le probable, ne pouvant se rencontrer que par exception avec la fortune, qui admet tout le possible. « A chaque événe-« ment, dit Guichardin, prenez par écrit les conjectures de « quelque sage personnage, relisez-les à quelque temps de « là. et vous trouverez qu'elles se sont réalisées à peu près « aussi bien que les prévisions des astrologues à chaque « nouvelle année ; tant est grande l'incertitude des événe-« ments de ce monde (2) ! »

Nous raisonnons au hasard sur ce que le hasard amène. Alors que nous croyons avoir le plus de chances de réussir, il suffit que la fortune s'en réserve une seule, inaperçue ou négligée, pour avoir le droit de la produire, avec des séries inattendues de conséquences qui bouleversent nos plans, déconcertent notre sagesse et dérobent le succès aux

(1) Ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς.

(2) Guichardin, *Ricordi politici e civili.*

entreprises les mieux combinées. « Tant c'est chose vaine « et frivole que l'humaine prudence ! Et, au travers de « nos projets, de nos conseils et précautions, la fortune « maintient toujours la possession des événements (1). »

Dans de telles conditions, il faut n'être pas médiocrement présomptueux pour se flatter de prévoir des éventualités. Quel peuple, s'endormant en paix, est sûr de ne pas se réveiller en guerre et, vainqueur aujourd'hui, de n'être pas vaincu demain ? Qui garantira que, au hasard de la naissance, un bon roi ne sera pas suivi d'un roi détestable et que Marc-Aurèle n'aura pas Commode pour héritier (2) ? Qui dira comment doit finir telle aventure, tourner telle révolution ? Les questions de ce genre, incessamment posées par le Sphinx de la politique aux Œdipes en fonction, sont rarement tranchées par eux, et plus d'un téméraire expie son audace à tenter le sort ou son inhabilité à deviner les énigmes. Les hommes d'État, « ces perfides et astucieux animaux », comme les appelle Adam Smith (3), s'arrogent la mission d'exploiter les contingences futures et, sans rien savoir de l'avenir, prétendent néanmoins tout régler. Ce sont de simples empiriques qui se font les auxiliaires de la fortune et les serviteurs du hasard. Il n'y a point parmi eux de savants qui calculent juste. Tous se dirigent, non par méthode, mais par inspiration, d'après des pressentiments obscurs. Réduits, faute de lois, à des expédients, ils marchent à l'aventure au triomphe ou à l'insuccès. Qui est heureux passe pour habile ; qui échoue court grand risque d'être réputé maladroit.

Ainsi, en fait d'accidents, rien n'est assuré, tout peut arriver. La seule chose certaine, c'est qu'il y aura de l'im-

(1) Montaigne, *Essais*, I, 23.

(2) « Coupez-vous la gorge vingt ans, Messieurs les fous, versez des « torrents de sang pour avoir Germanicus et Agrippine dignes de « régner ; ils vous feront présent de Caligula » (Joseph de Maistre, *Lettres*).

(3) *De la richesse des nations*, IV, 5.

prévu. Le sage a soin de lui ménager une large part dans ses projets, et encore cette part, si grande qu'il ait la prudence de la faire, se trouve-t-elle presque toujours trop petite. La prévision des choses fortuites est un jeu hasardeux que la raison engage contre la fortune, avec des chances diverses, mais où le gain n'est jamais sûr. Tout ce qu'il est permis de dire, dans l'attente de l'événement, c'est le mot de César : « *Alea jacta est* (1) ». Nous agitons les dés d'une main fiévreuse. Qu'amèneront-ils ? C'est le secret de l'avenir, et, contre nous, le sort a la partie belle, parce les dés sont pipés (2).

Quoique les historiens n'ignorent pas la perpétuelle incertitude des événements, ils ne laissent pas de croire que la connaissance du passé, venant en aide aux perplexités du présent, peut nous faire profiter des leçons de l'expérience et trancher nos hésitations par l'exemple des cas analogues déjà survenus. Thucydide compose, dit-il, son histoire, « afin que si, par la suite, il arrive des événements semblables, on voie, en jetant les yeux sur ce qui a été écrit, « ce qu'il est utile de faire (3) ». Polybe se propose aussi de mettre l'histoire en leçons et appelle son œuvre une *pragmatie* (πραγματική), voulant indiquer, par ce terme de l'école, un traité de politique en action, « à l'usage des « hommes d'État, des administrateurs, légistes, diplomates « et tacticiens... Enlevez, ajoute-t-il, à l'histoire ce qui peut « servir, le reste est stérile et sans application (4) ». — « Le « plus salutaire et principal avantage de l'histoire, dit de « même Tite-Live, c'est d'exposer à vos regards, dans un « cadre lumineux, des enseignements de toute sorte qui « semblent vous dire : Voici ce que tu dois faire et ce que « tu dois éviter, dans ton intérêt comme dans celui de la

(1) Suétone, *Cæsar*, 32.
(2) Οἱ κύβοι Διὸς ἀεὶ εὐπίπτουσι (proverbe grec).
(3) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, 22.
(4) *Histoire générale*, I, 1 et 2 ; XII, 25.

« chose publique (1). » Commynes est persuadé que les princes tireraient beaucoup d'avantage de l'étude des histoires, « esquelles se voyent largement... de grans frauldes, « tromperies et parjurements que aucuns des anciens ont « faict... L'exemple d'ung est assez pour en faire saiges plu- « sieurs... Et est, ce me semble..., l'ung des grands « moyens de rendre un homme saige d'avoir leu les hys- « toires anciennes et apprendre à se conduire et garder et « entreprendre saigement par icelles et par les exemples de « nos prédécesseurs » (2). En conséquence, il recommande aux « seigneurs ignorants » d'entretenir auprès d'eux « quelques clercs et gens de robbes longues » qui « à tous « propos ont une loi au bec ou une hystoire (3) ». Citons enfin Amyot : « L'histoire est une reigle et instruction « certaine qui, par exemple du passé, nous enseigne à iuger « du présent et à prévoir l'advenir affin que nous sçachions « ce que nous devons suivre ou appeter et qu'il nous faust « fuyr et esviter... La lecture des histoires est une eschole « de prudence... Aussi list-on qu'Alexander Severus, très « sage et vertueux empereur de Rome, toutes et quantes « fois qu'il avoit à délibérer de quelque chose de consé- « quence, tant au faict de la guerre que de gouvernement, « appeloit tousiours ceulx qui estoient renommez de sçavoir « bien les histoires (4). »

En consultant de la sorte, Alexandre Sévère pouvait trouver occasion d'apprendre un peu d'histoire : mais retirerait-il de ces conférences beaucoup de lumière pour sortir des difficultés pendantes ? Nous ne l'oserions soutenir. L'histoire n'enseigne point aussi clairement que les historiens le supposent la conduite à tenir dans une conjoncture donnée,

(1) *Annales*, préface.
(2) *Mémoires*, III, 6.
(3) *Id.*, id.
(4) Préface à la traduction des *Hommes illustres* de Plutarque, et *Histoire Auguste*, Lampride, *Alexandre Sévère*, 15.

et les maîtres clercs qui ont toujours « une histoire au bec » ne sont pas pour cela les conseillers les plus sûrs.

Voltaire, dissertant sur l'utilité de l'histoire, a l'étonnante naïveté de prétendre que « les fautes passées servent beau-« coup en tout genre... L'histoire du tyran Christiern peut « empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un « tyran ; et le désastre de Charles XII devant Pultawa « avertit un général de ne pas s'avancer dans l'Ukraine sans « avoir de vivres (1) ». Suivant Bacon, le récit des fautes de Clément VII, si bien décrites par Guichardin, serait excellemment propre à guérir de l'irrésolution et de l'inconstance, comme celui des fautes de Phocion, d'une extrême opiniâtreté ; l'exemple de Caton d'Utique apprendrait à marcher avec son siècle... (2). Enfin Bayle, oubliant un moment son scepticisme, qui pourtant n'aurait jamais été mieux placé, tient qu'avec une belle sentence de Tite-Live ou de Tacite on peut retourner une assemblée, ramener à l'obéissance des esprits mutinés, « et voilà une guerre civile « étouffée dans son berceau (3). »

Tant de candeur surprend chez des philosophes. Les exemples sont-ils vraiment instructifs à ce point ? Le premier tyran exposé au pilori de l'histoire a-t-il rendu tous les autres impossibles ? La fin de Cyrus a-t-elle prémuni Cambyse et l'imprudence de Charles XII a-t-elle servi d'avertissement à Napoléon ? N'y a-t-il plus d'obstinés ni de rétrogrades parmi les lecteurs de Plutarque, d'irrésolus ni d'inconstants parmi ceux de Guichardin ? Si l'histoire était aussi efficace pour les corriger, les hommes seraient sans excuse, car jamais les mauvais exemples ne leur ont manqué. Mais l'expérience montre qu'ils ne nous instruisent guère, et même les moralistes nous reprochent d'être plutôt enclins

(1) *De l'utilité de l'histoire*, Œuv. compl., Genève, 1768, t. VII, p. 10.
(2) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, I.
(3) *Dissertation contenant le projet d'un dictionnaire critique.*

à les imiter. Si les fautes des pères en préservaient les enfants, il y a longtemps que le monde serait parfait (1). Quand nos propres sottises ont tant de peine à nous amender, pouvons-nous beaucoup attendre de celles d'autrui ? Imprudents et faillibles par nature, nous tombons successivement dans les mêmes erreurs comme les oiseaux dans les mêmes pièges, parce que, où d'autres se sont laissé prendre, chacun espère se sauver.

Quelques auteurs insistent de préférence sur l'utilité de l'histoire pour nous exciter aux grandes choses par de glorieux exemples. Ils nous présentent les héros comme des modèles et voudraient nous inspirer la généreuse envie de leur ressembler. « On ne peut, dit Valère Maxime, lire sans « transport la vie des grands hommes (2). » Plutarque, en se faisant leur historien, déclare poursuivre un but moral pour les autres et pour lui-même (3). De son côté, Froissart se propose de « registrer et mettre en perpétuelle mémoire « les honorables aventures et faits d'armes... afin que les « preux aient exemple d'eux encourager en bien faisant (4) ». Enfin, tous les hagiographes ont eu le pieux désir d'exposer aux fidèles les vies des saints comme des exemples à imiter.

Le dessein est assurément louable ; mais peut-être les historiens s'exagèrent-ils l'efficacité de l'émulation. S'il est vrai, comme on le rapporte, que les lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir (5) ; que Scipion sentait s'allumer en lui, au souvenir des exploits de ses ancê-

(1) Frédéric II termine son *Histoire de la guerre de Sept ans* par ces réflexions moins optimistes : « C'est le propre de l'esprit humain que « les exemples ne corrigent personne ; les sottises des pères sont per- « dues pour les enfants. Il faut que chaque génération fasse les sien- « nes... »

(2) « Exsultat animus maximorum virorum memoriam percurrens » (*Factorum dictorumque memorabilium*, lib. IV, 3, § 13).

(3) *Vie de Paul-Emile*, 1.

(4) *Chroniques*, prologue. Ailleurs, il dit vouloir « *exemplier* (ins- « truire par exemple) les bons qui se désirent avancer par armes » (*Id.*, A. 1388).

(5) Plutarque, *Vie de Thémistocle*.

tres, l'ardeur à marcher sur leurs traces (1); et que César ait versé des larmes de regret de n'avoir encore rien accompli de mémorable à l'âge où Alexandre avait déjà conquis l'Asie (2); c'est que ces ambitieux de renommée étaient prédestinés à sentir de telles douleurs; ils se seraient engagés d'eux-mêmes dans la voie où d'autres les avaient précédés. Quant aux hommes du commun, le récit de faits héroïques ne trouble pas, d'ordinaire, leur quiétude. Ils admirent de loin les illustrations sans être tourmentés du désir de les égaler, et, chaque jour, les fidèles entendent avec componction le panégyrique des saints sans faire beaucoup d'efforts pour en augmenter le nombre. Ils savent que, pour jouer le rôle de héros, l'intention ne suffit pas. Il faut de plus des aptitudes spéciales et un concours extraordinaire de circonstances propices. Ne serait-il pas d'ailleurs contradictoire de vouloir ériger en règle ce qui n'est loué qu'à titre d'exception ?

Lorsque les historiens cherchent dans les événements passés des leçons applicables aux événements futurs, ils commettent une prodigieuse méprise, car, le propre des faits singuliers est leur singularité même qui, faisant de chacun d'eux la résultante particulière de causes locales et momentanées, ne permet à aucun de se reproduire dans des conditions pareilles et, conséquemment, ne comporte entre eux que des assimilations trompeuses. Comme les acteurs diffèrent et qu'il suffit du moindre incident pour tout changer, les choses ne gardent pas longtemps leur faux air de ressemblance, et celles qui paraissent commencer de même finissent toujours autrement. En outre, l'histoire est assez riche d'exemples pour que, dans chaque occurrence, on puisse en invoquer pour et contre. Corneille fait dire à

(1) Salluste, *Jugurtha*, 4.
(2) Plutarque, *Vie de César*.

Auguste, indécis entre les destinées contraires de Sylla et de César :

« Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé (1). »

Il n'y a donc rien à espérer des enseignements de l'histoire en fait de particularités. Le passé n'a pas de leçons dont le présent puisse profiter et nous arrivons toujours novices à des situations toujours nouvelles (2). Voltaire, qui n'est pas tous les jours de son opinion, juge mieux la stérilité d'une fausse science quand il écrit : « L'histoire « ancienne n'est peut-être utile que de la même manière « que l'est la fable, par de grands événements qui sont le « sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poèmes, de nos « conversations, et dont on tire de beaux traits de morale. « Il faut savoir les exploits d'Alexandre comme on sait les « travaux d'Hercule (3). »

Tout au plus pourrait-on admettre que l'histoire, lue avec réflexion, suggère une sorte d'expérience abstraite, de philosophie générale, dont l'application est toujours délicate et fort incertaine. « Je considérai, dit Louis XIV, « que la connaissance de ces grands événements que le « monde a produits en divers siècles, étant digérée par un « esprit solide et agissant, pouvait servir à fortifier la raison « dans les délibérations importantes (4). » Là se borne en effet l'utilité de l'histoire. Le reste est illusion pure. Régler

(1) *Cinna*, A. II, sc. 1.

(2) « Qui sera sûr que la règle générale se rapporte au cas singulier, « au hasard obscur de ce jour ? Qui peut savoir, qui peut prévoir ? » (Michelet, *Histoire de France*, t. VII, la Renaissance, ch. XII.)

(3) *Nouvelles considérations sur l'histoire*, Œuv. compl., 1768, t. VII, p. 9.

(4) *Mémoires pour servir à l'instruction du Dauphin* (rédigés par Périgny et Pellisson), 1806, t. I, p. 290.

la politique du jour sur des préceptes déduits d'accidents antérieurs serait se montrer chimérique à plaisir. La vive intuition des hommes d'État qui, au lieu de pâlir sur les livres, ont pratiqué la vie de leur temps et s'inspirent de ses besoins, est préférable au vain savoir d'érudits qui, ayant fréquenté les morts plus que les vivants, ne connaissent bien que les âges évanouis. Les meilleurs historiens ne font pas les plus clairvoyants ministres. Pour sauver un État en péril, mieux valent un paysan laboureur comme Cincinnatus, une bergère comme Jeanne d'Arc ou un fendeur d'échalas comme Lincoln, ne sachant rien du passé, mais ayant le sens du présent, que de doctes professeurs d'histoire dont l'esprit, hanté d'hallucinations pédantesques, s'égare à poursuivre entre des situations dissemblables de décevantes analogies. Tel pensait recommencer en France la révolution d'Angleterre qui marchait à une révolution inédite et a perdu Louis-Philippe en lui promettant le sort de Guillaume d'Orange (1).

Il serait donc logique et sage de renoncer à prédire les événements futurs autrement qu'avec réserve et sous forme dubitative, car là où nulle science n'est exacte, toute prescience est aventurée. Mais si vive est la curiosité de l'avenir qu'on n'a pu se résigner aux suites d'un pareil aveuglement ni le croire sans remède. « Tousiours beants après les « choses futures (2) », les hommes ont préféré se repaître de chimères plutôt que de se résoudre à ignorer ce qu'ils ne pouvaient savoir. « Embabouinés de la science divina- « trice » et « donnant auctorité à toute façon de prognos-

(1) Sur le parallèle si mal à propos rêvé par M. Guizot, voy. son *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1826), t. I. et II, et le *Discours* en tête des derniers volumes (1850). Lui-même a reconnu son erreur : « Nous avions, écrivait-il, l'esprit plein de la révolution « de 1688, de son succès, du beau et libre gouvernement qu'elle a « fondé… »

(2) Montaigne, *Essais*, I, 3.

« tiques (1) ». ils ont essayé de percer, à l'aide de pratiques superstitieuses, les ténèbres impénétrables de l'avenir. On les a vus interroger les Dieux, consulter les astres, interpréter les songes, évoquer des ombres, épier le vol ou le chant des oiseaux, scruter les entrailles des victimes, mettre en œuvre les artifices les plus étranges et ne réussir qu'à tromper, par de fantastiques visions, l'âpre désir qui les tourmentait.

L'histoire abonde en récits de présages, d'avertissements et de signes, témoignage de l'universelle folie. Le passé a vu se produire force prophètes, sybilles, oracles, pythonisses, devins, sorciers, astrologues, etc., qui tous affirmaient posséder une connaissance surnaturelle de l'avenir et faisaient profession de la vendre à la crédulité des sots (2). Mais ils avaient soin de formuler leurs prédictions en termes vagues, obscurs, embarrassés, propres à faire suspecter leur lucidité ou leur bonne foi. Ceux mêmes qui, se disant inspirés de Dieu, auraient dû être le mieux informés, ne laissaient pas d'exprimer confusément les choses. Spinoza cite les prophéties de Zacharie, si peu claires, au dire du prophète lui-même, « qu'il ne put les comprendre sans une explication ; « et Daniel, même avec une explication, ne put comprendre les siennes (3) ». Les *Centuries* de Nostradamus (1555) ont mis à la torture des commentateurs assez naïfs pour chercher un sens à des logogryphes rendus intentionnellement ténébreux afin qu'on pût y trouver ce qu'on voudrait.

Ce n'est point ainsi qu'il faudrait annoncer l'avenir, si on le savait. La prévision gagnerait à être explicite. On ne devrait pas, comme on le fait communément, se borner à

(1) Montaigne, *Essais*, II, 19.

(2) « Qui inventa cet art (de prédire) ? — Le premier fripon qui « rencontra un imbécile » (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, Discours préliminaire).

(3) *Traité théologico-politique*, ch. II ; voy. *Zacharie*, I, 9 et 10, et *Daniel*, XII, 8.

l'indication sommaire de quelque éventualité d'ordre général et plus ou moins probable, parce qu'une part aléatoire se mêle à la réussite et qu'on peut deviner comme on gagne à la loterie. Il serait aisé de citer des cas où la prédiction d'un événement spécifié s'est accomplie avec une surprenante exactitude (1) ; mais les prévisions de ce genre ne tirent pas à conséquence, car il serait plus facile encore d'en citer bien davantage que l'événement a démenties. A spéculer sur ce qui relève du hasard, on a toujours une chance de rencontrer juste et une foule de rencontrer faux. Autant vaudrait faire exercer des soldats à la cible pendant la nuit. L'un deux pourra mettre dans le blanc sans que cela prouve son adresse. Une prescience véritable devrait énoncer en détail les choses. De même que les astronomes, lorsqu'ils prédisent une éclipse de soleil, ont soin d'en marquer l'instant précis et la durée, de dire si elle doit être partielle, annulaire ou totale, enfin d'indiquer les régions où elle sera visible, les voyants qui, en histoire, liraient clairement dans l'avenir, devraient désigner les acteurs, le lieu, la date, spécifier les incidents et les suites de l'événement annoncé, en un mot le raconter par avance avec autant de précision que les historiens quand il est passé. Mais, outre que cela impliquerait contradiction, puisqu'on pourrait souvent pourvoir à un accident prévu et l'empêcher d'arriver, qui a jamais entendu parler de divinations pareilles ? On ne citerait pas un exemple de prophétie formelle, nette, circonstanciée, dont l'antério-

(1) Durant tout le cours du XVIII[e] siècle, nombre d'esprits clairvoyants ont prévu l'approche d'une grande révolution, et l'on a dressé des listes de ces curieux pronostics formulés parfois avec une précision singulière). Prévost-Paradol a signalé d'une façon saisissante l'imminence du choc entre la France et la Prusse (*La France nouvelle*, fin). Victor Hugo, dix ans avant que personne n'y songeât, avait annoncé le retour des cendres de Napoléon (« Dors, nous t'irons chercher... » Voy. *Chants du crépuscule*, A la Colonne, pièce datée du 9 octobre 1830). H. Heine a prédit le renversement de la colonne Vendôme par des mains françaises, etc.

rité soit certaine et la réalisation authentique (1). Toutes se tiennent dans un vague prudent, s'enveloppent de nuages, se cachent sous des emblèmes, s'expriment par figures ou allégories, réclament des commentaires non moins douteux que le texte (2), et ne montrent rien, en définitive, de ce qu'elles prétendent découvrir. L'événement accompli, on dispute pour savoir si c'est bien de lui que l'oracle voulait parler. Chrétiens et Juifs interprètent contrairement les prophéties de la *Bible* relatives à la venue d'un Messie. Les premiers assurent qu'il est arrivé, tandis que les seconds, à qui seuls il était promis, l'attendent encore : Les prophètes avaient oublié d'être clairs.

L'ambiguïté est si bien la loi des oracles que lorsque, par exception, ils deviennent explicites, la science suspecte aussitôt leur date. Rencontre-t-elle dans l'un d'eux la mention de quelque circonstance précise, le présent lui paraît trop tôt instruit des faits du lendemain, et elle déclare la prophétie antidatée. Il est en effet de règle pour la critique historique que l'indication expresse d'une particularité en implique la connaissance, non au futur, mais au passé (3). Ce moyen de contrôle sert à fixer la date des prophéties non datées : « Tant que les prédictions sont « minutieusement conformes à l'histoire, on peut être « certain qu'elles sont postérieures à l'événement. Dès « que cet accord cesse, la date cherchée se révèle (4). »

(1) L'unique exemple d'une clairvoyance aussi lucide serait la *Prophétie de Cazotte*, où est indiqué, à la date de 1789, le sort de personnages connus qui devaient mourir tragiquement pendant la Terreur. Mais cet opuscule de Laharpe, son meilleur titre littéraire, n'a paru qu'en 1803.

(2) Pascal convient que certaines figures de la Bible paraissent « un « peu tirées par les cheveux » (*Pensées*, édit. Havet, t. II, p. 1).

(3) Bossuet admire comme un miracle de divination que Cyrus, deux cents ans avant sa naissance, ait été nominativement désigné par Isaïe (*Discours sur l'histoire universelle*, IIe partie, ch. VI et *Isaïe*, XLIV, 28). Mais le merveilleux cesse d'étonner quand on sait que cette partie d'Isaïe a été composée du vivant du conquérant.

(4) Albert Réville, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1863. On a

Les modernes semblent un peu revenus de la folie divinatoire, sans être tout à fait guéris. Les oracles sont en discrédit manifeste ; on ne croit plus guère aux prophètes, en leur pays ni ailleurs ; les nécromanciens et les astrologues ont disparu ; les sorciers deviennent rares depuis qu'on ne les brûle plus, et les diseuses de bonne aventure, tireuses de cartes, somnambules, etc., ont peine à ne pas mourir de faim. Ce n'est pourtant pas que les pronostiqueurs fassent défaut ; le monde en est plein. Chacun émet à l'occasion ses conjectures sur l'événement prochain ; mais, parmi tant de présomptueux qui se mêlent de prédire, nul ne le fait avec certitude, et celui qui rencontre juste doit remercier le sort plus que vanter sa sagacité. Il arrive même qu'en cette matière les esprits bornés se trompent moins que les autres, parce que, leur courte vue les empêchant de regarder à grande distance, ils attendent volontiers que les événements soient accomplis pour les annoncer. Les esprits subtils, qui prétendent voir venir les choses de loin, sont plus sujets à se compromettre. Le génie, ambitieux de spéculer sur un long avenir, a naturellement le privilège des plus grosses absurdités. Le candide Mickiewiçz, qui tenait Napoléon pour une façon de Messie, l'a gratifié du don de prophétie, inséparable de l'emploi (1). Mais, si le héros a pu émettre, sur de rapides campagnes que son ascendant dirigeait, quelques prévisions justifiées, il ne sut apparemment prévoir ni les suites de la guerre d'Espagne, ni l'issue de la campagne de Russie, ni Waterloo, ni Sainte-Hélène. Plus clairvoyant ou moins téméraire, il aurait évité sa malencontreuse fin. Lorsque, ensuite, étendant sur l'avenir un regard dont l'intérêt propre ne troublait

pu reconnaître ainsi le date exacte où fut écrit le livre de l'*Apocalypse*, dans la seconde moitié de l'an 68 (Voy. Valkmar, *Commentaires sur l'Apocalypse de Jean*, 1862).

(1) Mickiewiçz, *l'Eglise officielle et le messianisme*. Voy. aussi de Ségur, *Histoire et Mémoires*, II, 30.

plus la lucidité, il a dit, d'un ton d'oracle : « Dans cin-« quante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque », la prophétie avait, semble-t-il, deux chances de se réaliser puisqu'elle posait une alternative du blanc au noir. Eh bien ! Les temps sont révolus ; qu'est-il arrivé ? L'Europe n'est ni républicaine, ni cosaque. Le prophète s'est trompé dans les deux sens.

II

DE LA PRÉVISION DES FAITS RÉGULIERS

Nous est-il donc interdit de prévoir avec certitude et devons-nous renoncer à pressentir les choses futures quand nous aurions à les connaître un si grand intérêt ? Faut-il croire ce qu'affirment les poètes, que la prudence des dieux couvre à dessein l'avenir d'une nuit profonde, et que leur bonté même nous condamne à l'ignorance pour ne pas nous ôter l'espoir (1) ? Aujourd'hui est-il seul à nous et demain appartient-il sans réserve à la fortune ? S'il en était ainsi, notre activité n'aurait pas de sens, car nous ne pouvons rien projeter dans l'avenir, rien exécuter dans le présent, sans donner pour but à nos efforts des résultats déterminés par avance. Pour que notre volonté s'exerce, il lui faut des fins à poursuivre, des suites d'effets à préparer,

(1) « Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit deus
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat. »
(Horace, *Odes*. III, 29.)

Lucain fait dire à Jupiter :
« Sit subitum quodcumque paras, sit cœca futuri
Mens hominum fati ; liceat sperare timenti. »
(*Pharsale*, II, 15.)

Dante traite de témérité criminelle le fait de vouloir sonder l'avenir, et condamne ceux qui s'en sont rendu coupables au supplice de marcher à reculons, le cou tordu, les yeux tournés en arrière (*Inferno*, XX).

et qui ne saurait rien prévoir n'aurait pas de raisons d'agir. En ce qui concerne les phénomènes naturels, notre latitude d'action se mesure sur ce que nos connaissances autorisent de prévisions motivées. Dans l'ordre des faits humains, la même condition s'impose. Il nous reste à montrer que l'histoire n'est pas incapable de la remplir.

Séparons d'abord les accidents, sans règle assignable, et les fonctions, soumises à d'expresses lois. Les premiers, où domine la contingence, échappent à la prévision scientifique. Il faut en prendre notre parti : jamais on ne pourra prédire sûrement de simples éventualités. Imaginer le possible, évaluer des chances et, sur cette base mouvante, élever un échafaudage de conjectures, c'est à quoi se réduit notre prévoyance bornée. En cela, toutefois, elle n'est pas inutile car, pour nous diriger à travers les occurrences des événements, ces recherches que Bacon appelle « noc-« turnes » et qui consistent à recueillir des lueurs plutôt que des clartés, sont absolument nécessaires. Nous spéculons sans cesse sur des combinaisons aléatoires. Leibniz et d'Alembert ont même mis l'art de conjecturer au-dessus de l'art de démontrer parce qu'il s'applique mieux, dans le détail, à ce que l'existence a de relatif. Mais c'est là un art et non une science. Il indique le probable, il n'affirme pas le certain. Or, ce n'est pas toujours le probable qui arrive et nous sommes le plus souvent déçus dans nos prédictions par le résultat des événements. A chaque inférence, il serait donc prudent de dire, comme le devin Tirésias : « Ce « que j'annonce s'accomplira ou ne s'accomplira pas (1) », réserve rarement exprimée qu'il faut toujours sous-entendre.

Les lois seules autorisent, une fois leur exactitude reconnue, des prévisions infaillibles. Comme l'ordre qu'elles dé-

(1) « Quidquid dicam aut erit aut non. »
(Horace, *Satires*, II, 5.)

terminent est général et constant, on peut déduire, de la marche des faits présents ou passés, celle des faits futurs, sans avoir à craindre d'être démenti par l'événement, à moins que la loi ne soit fausse. Voilà le fondement solide sur lequel il faut bâtir.

Sans doute, puisque notre vie se compose de nécessités imposées par des lois et d'accidents subordonnés à des chances, il importe de pouvoir à la fois prédire le certain et pressentir le probable. Notre activité s'exerce au sein d'un ordre fixe qu'elle doit suivre, et parmi des circonstances variables qu'elle peut en partie modifier. Elle a donc intérêt à connaître cette double condition des choses, car elle les régit alors par la direction des faits contingents et se régit elle-même par la considération de lois strictes. Mais la prescience des accidents est incertaine et secondaire, tandis que la connaissance des lois est essentielle, parce que les inductions qu'on en tire ont des applications générales et ne trompent pas.

Cette connaissance, c'est dans l'étude de l'histoire qu'on doit la chercher. Deux sciences, qui dépendent d'elle, mais qui participent encore de son imperfection, la morale et la politique, ne pourront se constituer à l'état positif et acquérir toute leur valeur utile qu'en prenant pour base les lois de la vie humaine. On pourrait les définir l'une et l'autre « de « l'histoire appliquée ».

La morale, théoriquement établie comme exposé de devoirs, manque d'efficacité parce que, se référant à un idéal abstrait de perfection plutôt qu'à d'indéfectibles lois, elle n'a pas un caractère suffisamment impératif. Son autorité se fonde sur des croyances religieuses ou des systèmes philosophiques, œuvre d'imagination et non de science dont l'exactitude ne peut pas être démontrée, et, d'autre part, elle emprunte ses sanctions à des hypothèses invérifiables. La morale scientifique trouvera un jour dans les lois, prouvées par l'histoire, de l'activité humaine, des

obligations plus étroites et des sanctions moins incertaines. L'hygiène, partie intégrante de la morale, est déjà constituée sur cette base et devra servir de modèle aux autres sections de devoirs. Le principe général sera d'astreindre les hommes à mettre, suivant ce qu'ils ont de raison, leur progrès individuel en harmonie avec le progrès de l'espèce, à se civiliser comme elle et à tendre au même but par le développement, aussi complet que possible, de toutes leurs facultés.

La politique n'a guère été jusqu'ici que l'art de spéculer sur des accidents ; elle devrait, au contraire, consister surtout à faire méthodiquement l'application des lois. Quand l'histoire aura mis en lumière les directions que suit le progrès et les moyens de le servir, la science du gouvernement sera créée. Elle aura pour objet, non plus de courir des aventures, de trouver des expédients et de saisir des opportunités au vol, mais bien de satisfaire, conformément à des lois connues, les besoins généraux des peuples. Telle n'est pas d'ordinaire l'habileté des chefs d'État, plus occupés de tenter la fortune des événements, dont l'imprévu leur échappe, qu'attentifs à veiller au fonctionnement de la vie publique, dont leur ingérence malencontreuse trouble trop souvent le cours. Par l'autorité de ses lois et la rigueur de ses déductions, la science corrigera cette fausse sagesse des gouvernants. Elle montrera qu'il est insensé de prétendre régir les peuples autrement que par des lois établies et qu'on doit mettre, à prévenir les accidents perturbateurs, autant de prudence que, d'ordinaire, on met de témérité à les provoquer.

Des applications de ce genre donneront enfin à l'histoire le haut rang qui lui appartient parmi les sciences. Elle est encore la moins pratique ; elle sera un jour la plus féconde. Les sciences de la nature ne nous livrent en effet que le gouvernement des choses ; l'histoire nous livrera le gouvernement de notre propre activité. Elle justifiera pleinement

alors le titre d'« institutrice de la vie » (*magistra vitæ*) que lui a décerné par avance Cicéron. C'est la science maîtresse. Avec elle, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

Voyons donc comment il est possible d'établir, dans l'ordre des faits humains, des prévisions raisonnées et sûres. Nous en faisons de pareilles chaque jour. Nombre de gens seront étonnés peut-être d'apprendre qu'ils voient clairement l'avenir. Ils sont prophètes, et bons prophètes, sans le savoir. Non sans doute que la présomption leur manque ; mais ils la placent à contre-sens. Aveugles où ils se piquent de clairvoyance, ils sont clairvoyants là où ils se réputent aveugles.

Autant nos conjectures sont aventurées en matière de faits singuliers, autant nos prévisions sont exactes quand elles spéculent sur des faits réguliers. Nul de nous ne sait ce que, par suite d'événements imprévus, un avenir, même prochain, peut lui apporter de joie ou de peine, de succès ou de revers. Les faveurs et les coups de la fortune surprennent toujours. Alors même qu'on s'y attend, l'inquiétude qui les précède et le saisissement qui les accompagne montrent que l'on n'y comptait pas trop. Au contraire, chaque homme, raisonnant d'après le cours bien connu des choses, sait avec certitude quelles seront, même à terme éloigné, les conditions normales de son existence, et ces prévisions motivent nos actes les plus réfléchis. Nous savons, par exemple, que l'évolution vitale nous fera successivement passer de l'enfance à l'adolescence, traverser la jeunesse, jouir de la virilité, atteindre la vieillesse, et toucher enfin son terme à la mort dont le moment et l'occasion sont seuls mystérieux. Nous mourrons, c'est là, comme on a dit, le plus certain des futurs ; mais où, quand, comment ? Personne ne le sait. Une prévision si nette d'une part, une ignorance si complète de l'autre, tiennent à ce que notre mortalité résulte d'une loi générale et notre mort d'un accident particulier.

Dans le détail de la vie, nous nous dirigeons souvent par la considération de règles plutôt pressenties que formulées. Nous obéissons à plus de lois que nous n'en croyons connaître et nous devons à l'accord de notre conduite avec elles ce que notre activité a de fécond. La santé ne s'acquiert et ne se conserve que par l'observation des lois de l'hygiène : la beauté réalise les convenances du goût idéal : la vérité se découvre par les méthodes logiques de la science ; la vertu se perfectionne par une pratique assidue des devoirs ; l'équité se fonde sur le respect des droits réciproques. Tous ces biens que nous poursuivons avec tant d'ardeur et si peu de succès ne peuvent être obtenus que conformément aux lois de la raison. C'est folie de les attendre de la fortune ou de les implorer du ciel. Ils doivent être notre œuvre et notre conquête. Nous en possédons ce que nous avons mérité. Il y a donc là des résultats certains que nous pouvons prévoir et que nous devons chercher. Ainsi seulement nous réussirons à mettre un peu d'ordre dans notre vie, malgré les accidents qui la traversent, car ces accidents même peuvent être prévus et en partie conjurés.

La prescience des choses humaines gagne en étendue et en précision lorsqu'elle spécule sur des données générales, moins exposées à l'action des causes perturbatrices. Les particularités nous trompent, parce qu'elles dépendent de mille hasards : mais les généralités sont sûres ; elles représentent la loi. L'influence des accidents, très grande, presque souveraine sur les individus, s'atténue graduellement dans les séries et, tandis que la vie précaire des êtres est un enchaînement de circonstances, l'espèce évolue avec une régularité majestueuse que trouble à peine, par intervalles, la fortune des événements.

Lorsque, dans un groupe donné de population, la constance d'un système de faits soit à osciller autour d'une moyenne fixe, soit à croître ou à décroître régulièrement, a

été constatée pendant un assez long espace de temps, on peut prédire la continuation du même ordre. La fonction connue, le fonctionnement va de soi. A peine les relevés de la statistique ont-ils signalé la marche suivie par quelques classes de phénomènes communs, et déjà la puissance de l'induction se prouve par des prévisions justifiées.

Citons comme exemple les tables de mortalité où sont indiquées, pour chaque âge, les chances de survie et de mort. Elles autorisent, pour des collections d'individus, des calculs aussi sûrs que les pronostics seraient erronés pour chaque individu pris à part. Ces données servent de base aux opérations des tontines, assurances, rentes viagères, caisses de retraite, etc., et leur justesse est assez grande pour assurer aux compagnies qui les entreprennent les bénéfices qu'elles cherchent.

Les faits économiques dont l'ordre, facile à saisir, a été le mieux étudié, comportent une certaine latitude de prévision. Les tableaux de la production, des transports, des échanges et de la consommation montrent, par l'état du développement antérieur, quel sera, pour une phase prochaine, le développement ultérieur. L'agriculture, l'industrie, le commerce, la finance règlent incessamment leurs opérations sur des besoins dont le passé donne la mesure. C'est par une prévoyance étendue, fondée sur une science plus précise, que les civilisés se distinguent surtout des sauvages. Mieux instruits des lois de la vie, ils savent pressentir les nécessités futures et y pourvoient à l'avance par des satisfactions sur lesquelles ils puissent compter.

On pourrait de même prévoir, à l'aide de relevés spéciaux, les faits d'ordre esthétique, intellectuel ou moral, pris dans leur généralité. Si l'on avait, par une étude attentive, déterminé la direction que suivent le goût public, l'esprit de recherche ou la moralité commune, on serait à même de prédire les stades où l'évolution conduit. Une statistique du nombre des artistes, de leurs œuvres et des préférences du

public, laisserait discerner où se porte le courant de l'inspiration nationale. Des indices font pressentir l'éclosion d'une littérature, le début d'un cycle d'art, aussi clairement que la germination d'avril annonce les fleurs du printemps (1). Ainsi encore l'analyse des travaux, mémoires et publications scientifiques montre dans quelles voies s'engage la curiosité des esprits et quelles sciences, activement explorées, sont appelées à faire les plus rapides progrès. Enfin, les tables de la criminalité révèlent ce qu'on doit espérer ou craindre de la moralité publique et permettent au législateur d'aviser s'il y a péril.

Tout est matière à prévision dans les intérêts collectifs dont les gouvernements ont la gestion. Autant les chefs d'État sont téméraires et coupables quand ils engagent avec le hasard des parties dont les peuples sont l'enjeu, autant ils sont éclairés et bienfaisants lorsque, attentifs à étudier les besoins et les ressources de la nation, ils s'appliquent à développer sa vie dans le sens de ses exigences et de ses aspirations. Administrer, voilà leur mission véritable. Les lumières ne manquent pas pour organiser les services en vue des fonctions qui les réclament. Chaque État civilisé sait assez exactement ce que, dans l'exercice prochain, il aura d'impôts à recouvrer, de dépenses à faire, de travaux à entreprendre, de soldats à lever, d'arsenaux à entretenir, d'enfants à instruire, de procès civils ou criminels à juger, etc., et il arrête ses dispositions en conséquence. Il est même à noter que, dans la préparation de leurs budgets,

(1) Malherbe a eu le pressentiment d'un grand siècle littéraire : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous allons, à mon avis, « entrer en un siècle où les mérites seront et plus considérables et plus « considérés qu'ils ne furent jamais » (*Lettre*, 15 février 1618).

Grimm a de même prévu le grand siècle allemand : « Depuis environ trente ans, l'Allemagne est devenue une volière de petits « oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce « temps glorieux pour les muses de ma patrie n'est-il pas éloigné » (*Lettre* au *Mercure*, 1750).

Des signes avant-coureurs d'aurore se montrent actuellement en Russie...

les ministres des finances se rendent mieux compte du rendement des impôts, lié au mouvement de la richesse publique, que de l'emploi du produit, subordonné à des éventualités de tout genre, et leur budget des recettes, quoique naturellement optimiste, est d'ordinaire moins fautif que leur budget des dépenses, parce que l'un se fonde sur l'ordre constant des faits économiques, au lieu que l'autre est souvent dérangé par les accidents imprévus de la politique courante.

C'est principalement quand on considère l'ensemble de la civilisation qu'il est possible d'émettre des prévisions sûres et à longue portée, car leur certitude a pour base des lois confirmées par toute une suite de faits sur la régularité desquels l'influence des événements est presque insensible. La courbe de l'évolution que le passé a suivie devra manifestement se prolonger dans l'avenir, et l'induction qui la continue s'impose à titre de conséquence logique. Essayons d'indiquer quelques-uns des progrès futurs, sans pouvoir, toutefois, le faire avec autant d'assurance qu'on le souhaiterait, parce que la science n'est pas encore assez avancée. Les prévisions qui suivent sont simplement une ébauche des inférences qu'on pourra plus méthodiquement tirer des lois de l'histoire quand elles seront mieux établies.

Nous croyons d'abord pouvoir admettre en toute confiance que la loi de progression qui, depuis l'origine, a fait se développer d'âge en âge la vie de notre espèce, ne cessera pas de la régir, et, comme ce mouvement s'est opéré jusqu'ici avec accélération de vitesse, nous sommes en droit de présumer qu'il deviendra de plus en plus rapide. Quand on compare le point d'où l'humanité est partie et celui où nous la voyons arrivée, quand on réfléchit à l'accumulation continue de gains que représente la civilisation, l'avenir peut être envisagé sans crainte et autorise de vastes espérances. D'une manière ou de l'autre, le pro-

grès s'accomplira. Mais une affirmation aussi vague ne saurait suffire. On veut pressentir en quoi il pourra consister.

Il ressort des dénombrements effectués depuis un siècle que, dans tous les pays civilisés, la population augmente plus ou moins vite, avec les ressources créées. En Europe elle a passé de 144.000.000 de têtes, en 1788, à 341.000,000 en 1880. Dans les autres parties du monde, les représentants, purs ou métis, du même groupe, se sont élevés du chiffre de 10.000.000, en 1810, à celui de 82.000,000, en 1885. Le nombre des civilisés de souche aryenne a donc presque triplé en moins d'un siècle. Cet accroissement de la population la plus active, la mieux armée pour la lutte de l'existence, mis en regard de l'état stationnaire des nations barbares et du dépeuplement des régions restées sauvages, indique clairement quelle sera, dans un avenir prochain, la condition respective des races humaines. La plus civilisée marche à la conquête du monde. Les races inférieures seront absorbées, refoulées ou anéanties. Le prodigieux essaimage qui, depuis un demi-siècle, a disséminé plus de 10.000,000 d'Européens, rendu plus facile encore par la puissance et le bas prix des transports, déversera sur les contrées fertiles et peu habitées du globe la population des pays où elle surabonde. Près de 500,000 émigrants d'Europe se dispersent chaque année dans le monde (1). Ce courant suffirait, en un siècle, à peupler de 50,000,000 d'habitants des territoires nouveaux...

La puissance d'expansion dont, depuis les temps anciens, la civilisation n'a pas cessé de faire preuve, passant des peuples modernes à leurs colonies, amènera la prise de possession de toute la terre. A l'aube de l'ère historique, quelques centres de culture apparaissent comme perdus au sein de la barbarie ou de la sauvagerie universelles. Après les vieux empires isolés de l'Orient, la civilisation hellé-

(1) 320,000 Anglo-Germains, 40,000 Scandinaves, 120,000 Latins...

nique se montre la première communicative et rayonnante. Au petit monde grec succède le monde romain, plus vaste et mieux uni, que remplace au moyen âge le monde chrétien, animé de l'esprit de prosélytisme et de conquête. Enfin, à partir de la renaissance, ce dernier envahit la terre habitable, domine les races arriérées, et le moment approche où une civilisation progressive imposera au monde entier son hégémonie et son unité. A voir ce qui s'est fait en quelques générations, est-il téméraire de se représenter, d'ici à peu de siècles, les deux Amériques peuplées et florissantes, l'Australie rivale de l'Europe, l'Asie assimilée, l'Afrique même investie et pénétrée ? Partout la civilisation avance, la barbarie recule, la sauvagerie disparaît. Maîtresse de toutes les ressources du globe, la population humaine prendra librement son essor. Le monde, aujourd'hui peuplé d'environ 1,500.000,000 d'habitants dont le quart à peine portent et dont moins encore méritent le titre de civilisés, pourrait, par une meilleure exploitation des forces productrices de la nature, nourrir une population double, triple, décuple peut-être (1). Combien le progrès ne sera-t-il pas plus rapide quand, au lieu de 400,000,000 de civilisés qui, présentement, y collaborent, il comptera des milliards de coopérateurs actifs ?...

Que seront ces progrès futurs ? Comme ils ne feront que continuer les progrès passés dans toutes les directions suivies par l'activité humaine, il n'est pas impossible de les prévoir.

Des séries d'inventions, quelques-unes imminentes, beaucoup d'autres imprévues, viendront s'ajouter aux inventions déjà faites dans les arts utiles pour accroître la

(1) La surface émergée du globe mesure environ 14 milliards d'hectares. A ne compter en moyenne qu'un habitant par hectare (la Belgique en compte deux), le globe pourrait contenir 14 milliards d'êtres humains.

richesse générale. L'âge industriel commence à peine. Il modifiera sûrement les conditions de la vie humaine plus que ne l'ont fait, durant les âges antérieurs, les régimes chasseur, pastoral et agricole, parce qu'il aura pour effet d'adapter toutes les productions de la nature aux convenances de nos besoins. Il saura mieux employer les moteurs usuels, discipliner des forces encore inappliquées et faire travailler, à la décharge du labeur humain, des agents infatigables de puissance pliés aux tâches les plus diverses par une mécanique ingénieuse. Le XIXe siècle a été le siècle de la vapeur, le XXe sera probablement le siècle de l'électricité qui servira d'intermédiaire pour nous assujettir l'incalculable énergie que les mouvements des fluides déploient à la surface du globe. Des procédés plus rationnels, conformes aux indications de la science, corrigeront les pratiques défectueuses de nos industries et procureront à moins de frais des produits meilleurs. L'idéal du progrès économique serait de ne rien laisser perdre d'utilisable et de tourner à notre avantage toutes les propriétés des choses, celles même qui sont réputées nuisibles, comme quand on tire des remèdes de poisons. La fertilité de la terre accrue, la faune et la flore du globe épurées par une sélection intelligente et sans cesse perfectionnées, les richesses minérales extraites à profusion du sein de la terre, les matières premières subissant des séries d'élaborations qui multiplient leurs usages et épuisent leur utilité ; des facilités croissantes offertes au libre parcours de l'étendue pour les personnes et les choses, les distances supprimées sur terre et sur mer, l'air lui-même devenant, grâce à l'aéronautique, un océan sans rivages, des modes de communication instantanée faisant correspondre les esprits dans le monde entier ; tout ce qui, présentement, semble possible, passant à l'état de fait accompli, et bien des progrès, tenus pour impraticables, rendus aisés par d'habiles artifices, voilà ce que promet et donnera l'avenir...

Sous l'influence des conditions nouvelles faites à l'activité humaine, les éléments supérieurs de la civilisation progresseront également. Attiré par plus de biens, agité de plus de désirs, l'homme cherchera dans leur satisfaction un bonheur moins insuffisant. Sa sensibilité, avivée et affinée, le rendra plus capable d'aimer et de jouir. Ses passions gagneront, les unes en intensité, les autres en délicatesse, toutes en diversité. On peut conjecturer que les sentiments altruistes, moins bornés, se développeront de préférence et l'emporteront à la longue sur les sentiments égoïstes dont la tyrannie a si longtemps prédominé. A mesure en effet que les exigences légitimes de la personnalité seront plus facilement comblées, ce que l'amour de soi avait d'exclusif et d'implacable quand il était exalté par le besoin ou le danger, devra faire place à des affections sympathiques, bienveillantes et généreuses. « Le propre de ceux dont l'âme est « grande, c'est, dit Descartes, d'être peu sensibles à leurs « maux et beaucoup à ceux des autres. » Cette disposition, actuellement si rare, deviendra plus commune dans l'avenir. Moins concentrés sur eux-mêmes, les hommes cèderont à des sentiments plus larges, à l'amour de leurs semblables, au goût du beau, à la recherche du vrai, à l'attrait du bien, au sentiment de la nature, et trouveront dans ces nobles aspirations des joies plus hautes, surtout moins précaires que celles qu'ils ont demandées jusqu'ici à des attachements particuliers...

Des critiques moroses affirment que le goût public va se dépravant et que la vulgarité des tendances démocratiques, où prévaut l'utilitarisme, doit faire désespérer de l'art, produit essentiellement aristocratique. Nous refusons de croire au bien fondé de ces sinistres oracles que dément tout le passé. Le sens de l'idéal, partie intégrante

de la raison, ne peut s'oblitérer et se perdre. Tant qu'il y aura dans le monde des imaginations rêveuses, des cœurs émus et des esprits délicats, il surgira des artistes et des poètes, il se produira des œuvres en harmonie avec d'autres manières de concevoir la beauté. Le goût, formé par une critique séculaire et l'admiration intelligente de modèles plus divers, sera plus compréhensif et cosmopolite, moins national et plus humain. La facilité des voyages, le goût des beautés lointaines et singulières qui constitue l'exotisme, enfin l'étude des aspects si variés de la nature et de l'humanité fourniront aux ouvriers de l'idéal des motifs et des sujets que leurs devanciers n'ont pu connaître. Rien n'autorise à présumer que la source des chefs-d'œuvre soit sur le point de tarir et que la civilisation, privée de sa plus belle parure, se trouve désormais vouée au prosaïsme et à la laideur. Il y a place, dans l'avenir, pour des chefs-d'œuvre sans nombre. Seront-ils égaux en mérite, inférieurs ou supérieurs à ceux du passé ? La postérité en décidera. Ils seront autres et beaux, cela suffit au progrès de l'art. Homère constatait déjà que « les « chants les plus nouveaux sont les plus volontiers écou-« tés » (1). La littérature et les arts, toujours en quête de beautés nouvelles, évolueront à travers des renaissances successives. On verra sans doute paraître encore de grands siècles esthétiques, de brillantes éclosions dont nous ne pouvons pas plus nous faire une idée qu'un Égyptien de l'époque pharaonique n'aurait pu pressentir l'art grec, un contemporain de Périclès, l'art chrétien, ou un homme du moyen âge, la renaissance. La matière ne fera pas défaut aux inspirés. Les poètes de l'avenir auront à dire en beaux vers, dans des langues neuves douées d'un génie original, des idées qui n'ont pas encore été exprimées dans la perfection ; les architectes, à élever sur de nouveaux

(1) *Odyssée*, ch. I, 351. De même Pindare : « Vive le vieux vin et les jeunes chansons ! » (*Olympiques*, IX).

types, avec des matériaux préparés par l'industrie (métaux, verre....) des monuments hardis et légers où le rapport du vide au plein sera démesurément accru ; les sculpteurs, à concilier la beauté plastique de la forme et la beauté psychique de l'expression ; les peintres, à retracer les scènes pittoresques de la vie et les aspects de la nature dans des œuvres qui uniront à la précision du dessin le charme de la couleur ; enfin, les musiciens, à traduire avec les ressources toujours plus habilement combinées de la mélodie et de l'harmonie, ce qu'ont de plus ineffable les émotions et les rêves de la sensibilité idéale...

Nos sciences, si jeunes encore que plusieurs semblent à peine sorties du berceau, ne manqueront pas de procurer, par des recherches mieux dirigées et plus suivies, une explication moins incomplète des phénomènes de l'univers. L'étendue de leurs découvertes ne dépend que du perfectionnement des méthodes, de l'application et de la durée de l'étude. A considérer tout ce qu'on a trouvé depuis trois siècles, que ne peut-on pas espérer de l'avancement de nos connaissances d'ici à quelques milliers d'années ? Redisons, avec Sénèque, que la nature révèlera peu à peu ses secrets aux investigateurs qui sauront l'interroger et que, loin d'être initiés à ses mystères, nous ne sommes encore que dans le vestibule du temple (1). Nous aussi, nous pouvons célébrer avec un prophétique enthousiasme les mondes nouveaux de vérités à la conquête desquels marchent nos sciences (2). Par la rigueur de ses analyses, la mathématique pénétrera toujours plus avant dans la détermination des rapports

(1) *Questions naturelles*, VII, 31 et suivants.

(2) « Venient annis sœcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes ;
Nec sit terris ultima Thule. »
(Sénèque, *Médée*, A. II, chœur.)

entre les grandeurs et des écoliers résoudront en se jouant les problèmes qui arrêtent nos plus éminents géomètres. L'astronomie, franchissant les bornes du monde planétaire, objet de ses premiers travaux, prendra possession de l'univers stellaire, champ infini ouvert à ses spéculations. La physique éclairera, par l'ingéniosité de ses expériences, le détail des actions moléculaires, et, cessant de les distinguer par nos modes de perception, expliquera la diversité de leurs effets par des modes définis de mouvement que, plus tard, elle s'efforcera de subordonner à une loi générale analogue à celle de la gravitation. La chimie, appliquant des procédés plus efficaces d'analyse et de synthèse, saura décomposer et recomposer un nombre croissant de substances, amener les corps réputés simples à un état de simplicité plus grande et créer des séries imprévues de composés, puis débrouiller, par une loi d'atomicité générale, le confus ensemble des faits de combinaison. La science des formes complétera ses répertoires de types spécifiques, actuels ou disparus, décrira le détail de leur structure, les classera suivant leurs analogies et leurs différences, et les rattachera tous à une loi d'évolution. Enfin la science des fonctions élucidera par degrés les mystères, encore impénétrables, de la vie et de la pensée... Un besoin toujours accru de précision et de clarté rendra les langues plus analytiques, moins infidèles à l'expression des idées. Peut-être même les diversités linguistiques, dues à la séquestration des groupes, s'effaceront-elles peu à peu, par suite de rapports continuels, et l'unité de langue, supprimant la principale barrière qui sépare les esprits, s'établira-t-elle dans le monde avec l'unité de civilisation. La philosophie, s'écartant de plus en plus des arides régions de la métaphysique, bornera son rôle à systématiser les plus hautes généralités des sciences ; et les religions elles-mêmes, par l'élimination graduelle de leurs mythes, du surnaturel, des symboles et des hypostases, seront amenées à chercher un principe d'unité dans la

conciliation de l'esprit scientifique et du sentiment religieux, de manière à ne plus admettre pour révélation que l'évidence, pour dogmes que les lois de l'ordre cosmique et pour culte que l'accomplissement du devoir (1)...

La plupart des moralistes, moins attentifs aux vertus acquises qu'aux vices à corriger et trouvant toujours très défectueuse la moralité humaine, admettront difficilement qu'elle puisse gagner dans l'avenir puisqu'ils se refusent à reconnaître qu'elle ait gagné dans le passé. Si pourtant on tient surtout compte de la moralité moyenne, il est difficile de contester ses progrès et de ne pas croire qu'elle continuera d'avancer dans le même sens. La substitution de mœurs plus douces à l'antique brutalité, l'atténuation de la misère et de son influence dépravante, l'instruction généralisée exerçant son action moralisatrice, ne pourront manquer de réduire la part du mal qui, selon la doctrine d'Aristote, représente le bien en puissance, et d'augmenter celle du mieux qui le réalise en acte. Si l'on regarde le mal comme un défaut d'adaptation des êtres à leur milieu, on conçoit que les exigences de la vie sociale devront tendre à l'amoindrir toujours davantage, sous la double répression des mœurs et des lois. Par l'effet même des autres genres de progrès, l'homme, conduit à entreprendre davantage, ajoutera de nouvelles obligations à la liste de ses devoirs et rendra plus parfaite la vertu qui saura les tous remplir. La morale, cessant d'être théologique ou métaphysique pour devenir scientifique, trouvera des sanctions indéfectibles dans les conséquences de lois démontrées et sous leur discipline sévère, l'agent humain, de moins en moins asservi aux fatalités du milieu, obéira plus librement aux prescriptions de la pure raison... Herbert Spencer croit

(1) Voy. Goblet d'Alviella, *l'Évolution religieuse contemporaine*, conclusion.

à la prédominance future des mobiles altruistes sur les tendances égoïstes, c'est-à-dire au développement de l'esprit d'abnégation et de sacrifice. « Quelque éloigné que paraisse « encore cet état moral, cependant on peut suivre et voir « déjà à l'œuvre, dans les relations des hommes qui sont « les mieux doués, chacun des facteurs nécessaires pour le « produire. Ce qui ne se présente alors, même chez ces « hommes, qu'à certaines occasions et à un faible degré, « deviendra avec le progrès de l'évolution, nous pouvons « l'espérer, habituel et fort, et ce qui est maintenant la « marque d'un caractère exceptionnellement élevé, pourra « devenir la marque de tous les caractères. En effet, ce « dont est capable la nature humaine la meilleure est à la « portée de la nature humaine en général (1)... »

L'état d'inquiétude et de malaise où se débattent les peuples contemporains dispose les esprits timorés à concevoit des prévisions assez sombres et parfois même à désespérer de l'avenir. Les sociétés humaines traversent, il est vrai, une crise transitoire entre les institutions anciennes, condamnées à prendre fin et les institutions nouvelles que réclament les exigences du régime industriel. Mais il suffit de considérer les exemples du passé pour se rassurer sur le péril d'une dissolution sociale. Chaque fois que la civilisation s'est transformée, lorsque, au début des phases chasseresse, pastorale et agricole, l'humanité a dû se plier à des conditions d'existence profondément modifiées, elle a subi des épreuves analogues qu'on pourrait appeler des maladies de croissance, et, loin d'y périr, elle en est sortie plus forte et mieux ordonnée. Après une période de troubles et de révolutions, l'ordre se rétablira sûrement, comme il a toujours fait jusqu'ici, car il sera plus que jamais nécessaire. Des modes d'organisation moins défectueux que le nôtre

(1) *Les Bases de la morale évolutionniste,* conclusion.

sauront mieux faire la part des droits de tous, réduire l'écart des inégalités sociales, et répartir avec équité les fruits du travail. Les économistes démontrent que le jeu des lois économiques a pour résultat nécessaire de faire bénéficier toujours plus largement les classes laborieuses de l'accumulation des capitaux et des avantages du crédit à bas prix (1). — La tendance des gouvernements de l'avenir, travaillant à supprimer les derniers vestiges d'oppression légale, sera d'élever la liberté au maximum et de réduire l'autorité au minimum. Partout la démocratie prévaudra, substituant aux privilèges de classe l'intérêt du grand nombre. Au lieu de tout prodiguer à des favorisés, les sociétés futures accorderont davantage à l'amour et à la pitié pour les humbles, et atteindront ainsi un plus haut degré de justice. Elles créeront de nouveaux types d'institutions politiques. « L'avenir lointain, dit Herbert Spencer, tient en « réserve des formes de vie sociale supérieures à tout ce que « nous avons jamais imaginé (2). » Les peuples de notre antiquité classique n'ont su instituer la liberté qu'au sein de gouvernements municipaux, et les philosophes, maîtres de rêver des réformes idéales, ne pouvaient concevoir, même en utopie, ni la possibilité d'États libres sans esclaves (3), ni l'unité de grands États maintenus autrement que par le despotisme. Une république modèle ne devait pas compter plus de quelques milliers de citoyens (4). En dépit de ces théories, les peuples modernes ont eu de grands États sans caste servile et sans tyrannie. Les gouvernements de l'avenir se constitueront, tout porte à le

(1) Paul Leroy-Beaulieu, *Essai sur la répartition des richesses.*

(2) *Introduction à la science sociale,* conclusion.

(3) Aristote, *Politique,* I, 1.

(4) Platon ne porte qu'à 5,040 dans ses *Lois* et à 1,000 dans sa *République,* le nombre des citoyens d'un état bien ordonné : « Toute « cité gouvernée par de sages lois sera très grande quand elle ne « pourrait mettre sur pied que mille combattants. Vous n'en trou- « verez que très difficilement une aussi grande chez les Grecs et les « Barbares » (*République,* IV).

croire, dans le sens d'une grandeur croissante des agglomérations et d'une indépendance relative de leurs parties. C'est la forme fédérative qui aura chance de prévaloir. D'abord réduite à la cité, puis étendue à la nation, l'association politique reliera des groupes d'États, puis finira pas embrasser l'ensemble même des États. A l'exemple des Cantons suisses et des États-Unis d'Amérique, les nationalités, jusqu'ici indépendantes et isolées, trouveront plus avantageux de s'unir que de se combattre et proclameront, en fondant les États-Unis du monde, l'alliance universelle. Ce que notre patriotisme régional a d'exclusif, de jaloux et d'hostile à l'égard des peuples étrangers est un reste de barbarie (1) et devra s'effacer pour faire place à un sentiment plus large de la collectivité humaine. Alors que la guerre était presque l'état normal de peuples opposés par leur égoïsme, une paix féconde deviendra l'intérêt commun de peuples unis et solidaires. Les fédérations de l'avenir ne comprendront pas mieux nos querelles internationales, nos antagonismes d'États, nos compétitions d'influence, nos armements ruineux, nos tueries féroces et nos dévastations stupides, que nous ne comprenons aujourd'hui les rivalités des cités grecques ou les guerres sans fin de la féodalité. Une civilisation supérieure mettra au service du progrès ces forces si longtemps tournées contre lui, remplaçant, entre les groupes humains, la haine et l'envie de nuire par la coopération et la bienveillance réciproque...

Dans cet ordre nouveau, une prépotence légitime et reconnue appartiendra aux peuples les plus civilisés. Tout semble indiquer que, après l'Europe, l'Amérique du Nord est destinée à exercer cet empire du plus digne. Comblée de tous les dons de la nature, isolée de voisins barbares,

(1) « Nations, mot pompeux pour dire barbarie!
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
« La fraternité n'en a pas. »
(Lamartine, *Recueillements poétiques*, La Marseillaise de la paix.)

peuplée par sélection des éléments les plus progressifs de la population européenne, moins exposée que le continent du Sud à compromettre la pureté de sa race dans des croisements adultères, elle a l'ambition et la certitude d'un rôle glorieux à remplir. La civilisation qui, suivant le cours du soleil, va d'Orient en Occident, portera dans ces régions, où le jour commence quand il s'achève chez nous, son resplendissant éclat. Comme jadis la Méditerranée, comme maintenant l'Atlantique, le grand Océan sera le bassin préféré du monde futur. Sur les rivages des quatre continents que baignent ses eaux parsemées d'îles enchantées, s'installeront les nations les plus prospères, les plus puissantes du globe. Trop loin de ce centre, les peuples de la vieille Europe, déchus de leur primauté, ne pourront plus la disputer à d'ardents compétiteurs. Plusieurs, actuellement à l'apogée de la gloire et de la fortune, seront couchés, lutteurs vaincus, dans la poussière de l'arène. Peut-être même nos capitales, aujourd'hui si brillantes, se réduiront-elles un jour, comme celles du passé, à des amas de ruines sans nom, perdues dans des déserts peuplés de fauves, où viendront fouiller les archéologues de l'avenir... Ce sont là les retours de l'histoire dont la tristesse se dissipe (1) quand on considère l'ensemble. L'essentiel et l'inévitable, c'est que l'humanité ne cesse pas d'avancer.

Tels sont quelques-uns des progrès futurs qui nous font voir par avance la civilisation simplement prolongée et agrandie. Chacun en peut rêver beaucoup d'autres, dont la prévision est moins sûre, et bien davantage encore qui échappent à la prévision. Si, comme on a dit, « rien de ce « qui est raisonnable n'est impossible (2) », que ne peut-

(1) « Pourquoi m'affligerais-je si je prévoyais que, dans *dix mille* « *ans*, une nation barbare s'emparera de notre cité. » (Cicéron, *Tusculanes*, I, 37.) Il ne croyait pas Alaric si proche.

(2) Charles de Rémusat.

on pas attendre d'une raison toujours plus active et mieux éclairée ? Devant nous s'ouvre une carrière dont on ne saurait fixer le terme. Nous n'y avons fait que les premiers pas et nous sommes plus près du point de départ que de la borne finale. « Si le monde, dit Labruyère, dure seulement cent « millions d'années, il est encore dans toute sa faiblesse (1) « et ne fait presque que commencer. Nous-mêmes, nous « touchons aux premiers hommes et aux patriarches : et qui « pourrait ne pas nous confondre avec eux dans des siècles « si reculés ? Mais si l'on juge par le passé de l'avenir, « quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les « arts, dans les sciences, dans la nature et, j'ose le dire, « dans l'histoire ? Quelles découvertes ne fera-t-on point ? « Quelles différentes révolutions ne doivent-elles pas arriver « sur toute la face de la terre dans les États et les empires ! « Quelle ignorance est la nôtre et quelle légère expérience « que celle de six ou sept mille ans (2) ! »

Ce ne sont là, il est vrai, que des pressentiments ; mais la science du passé en autorise l'espoir, et l'on peut dire de la prévision d'un meilleur avenir ce qu'Aristote dit poétiquement de la justice, qu'« elle réjouit l'œil qui la contem- « ple, plus que l'étoile du soir et l'étoile du matin. »

Après la part du bien dans les développements de la civilisation, il y aurait à exposer celle du mal. Un excès d'optimisme a discrédité les rêves de la plupart des penseurs qui, spéculant sur la perfectibilité humaine, ont voulu conjecturer son état futur. Tout n'est pas gain dans le progrès. Nous ne l'acquérons qu'à titre onéreux ; il ne nous est pas

(1) L'abbé de Saint-Pierre tenait l'humanité pour très jeune et, comparant son existence à celle de l'homme, il la disait à peine arrivée à l'âge où la raison s'éveille, vers sept ans et demi. Fontenelle octogénaire lui ayant demandé : « Quel âge me donnez-vous ? — Dix ans », répondit l'abbé : ce n'était pas un médiocre éloge.

(2) *Caractères*, XII.

donné, mais vendu, parfois même assez chèrement. Ses avantages se paient par des inconvénients qu'il faut subir. Comme les âges précédents ont eu leurs maux et leurs peines, l'avenir aura son lot de douleurs. C'est là une loi de nature, l'effet inévitable de la contingence des choses. Si quelques-unes de nos causes de souffrance sont susceptibles d'être atténuées avec le temps, elles ne disparaîtront jamais tout à fait ; d'autres acquerront une intensité qui les rendra de plus en plus redoutables. Bornons-nous à indiquer celles qui se laissent le plus clairement entrevoir.

La civilisation affine le type humain et fait prédominer en lui le système nerveux ; mais elle débilite ainsi l'organisme, expose sa délicatesse à plus de désordres et lui inflige des conditions précaires de vie. On le voit par la foule croissante de maux dont nous sommes assaillis. Déjà l'équilibre est rompu entre l'activité du cerveau, qui entraîne une dépense exagérée, et celle des organes, qui ne peut opérer que des réparations insuffisantes. D'une part les privations qu'impose la misère, de l'autre les excès que facilite la richesse, l'abus d'excitants usuels (alcool, tabac, opium...), des infractions continuelles aux lois de l'hygiène, produisent plus de désordres que la médecine n'en peut guérir. La maladie tend à devenir l'état naturel des civilisés. A mesure que la civilisation nous éloigne de la condition originelle où, par l'effet d'une longue accoutumance, l'organisme était adapté à son milieu, elle rend l'équilibre vital artificiel, instable, plus facile à déranger. Pour l'homme, comme pour les animaux et les plantes, tandis que l'espèce sauvage est généralement saine, les races cultivées, domestiquées ou civilisées sont plus ou moins maladives. On peut apprécier ce que nous avons perdu de vigueur si l'on compare les habitants des grandes villes à ceux des campagnes et ceux-ci même à quelqu'une des tribus chasseresses. La population dégénère vite dans les centres d'active civilisation. Que deviendra-t-elle sous cette influence généralisée et persis-

tante ? Les pronostics des médecins menacent notre descendance prochaine de n'avoir plus ni dents, ni cheveux, ni vue normale, ni corps bien constitué, ni organe sain, ni fonction régulière, ni force de résistance pour traverser, sans souffrance et sans péril, les crises qu'implique l'évolution de la vie. La dentition chez les enfants, la puberté dans l'adolescence, la gestation, la parturition et la ménopause seront des épreuves toujours plus dangereuses pour des êtres affaiblis. Enfin, au lieu d'éliminer, à l'exemple de la nature, avec une impitoyable mais salutaire rigueur, les malvenus, les débiles et les infirmes, la civilisation les entoure de soins, réussit à les faire vivre, et sauvegarde à son détriment des générations languissantes qui ne naissent que pour souffrir. Plus on ira, plus, sous l'influence de toutes ces causes, et surtout par l'effet d'un surmenage à la fois physiologique et psychique, le nombre des valétudinaires, des déséquilibrés, des névropathes et des fous augmentera. Il y aurait lieu de craindre que le monde ne finisse par ressembler à un grand hôpital, sinon à un hospice d'incurables. L'extinction même de l'espèce humaine pourra un jour être amenée par la difficulté croissante de maintenir son existence parmi des causes sans cesse aggravées de faiblesse et de danger...

Les progrès des arts utiles ont sans doute beaucoup accru nos ressources, mais nos appétits et nos convoitises ont augmenté plus encore. Les exigences de la nature avaient des bornes ; la soif de luxe n'en a pas, et le désir de superfluités inutiles n'est pas moins impérieux que celui du bien-être le plus nécessaire. La délicatesse devient d'autant plus tyrannique qu'on lui accorde davantage et, à force de vouloir être bien, on finit par se trouver toujours mal. Nous nous faisons les esclaves d'une multitude de besoins factices dont les satisfactions sont illusoires alors que leur privation est pénible, et, comme nous ne pouvons suffire à tous, nous n'ignorons pas, au sein même de l'abondance, une

sorte de dénûment. En outre, la production de ces richesses enviées entraîne dans leur répartition des inégalités d'où résultent, pour quelques-uns l'opulence, pour beaucoup la misère, rendue plus atroce par le contraste. La plaie du paupérisme, dont souffrent surtout les peuples riches, réduit un nombre croissant de déshérités ou d'inhabiles à une condition pire que celles des sauvages parce que, tout étant pris et accaparé, ils ne peuvent même pas compter sur les libéralités de la nature ou du hasard et sont réduits à implorer le secours de la charité publique...

On est fondé à douter que les développements de la vie affective, l'extension de nos désirs et l'ardeur de nos passions se résolvent en accroissement de bonheur, car notre capacité de souffrir semble augmenter plus vite que la somme de nos jouissances. Plus agité, l'homme n'est pas plus heureux. Il a même d'autant moins de chance de le devenir qu'il met à son bonheur plus de conditions. Il a beau chercher partout un peu de joie et multiplier le nombre de ses attachements, il ne réussit qu'à rendre son contentement aussi difficile à obtenir qu'aisé à troubler. Il lui manque toujours quelque chose et il peut être atteint dans tout ce qu'il a. Or, comme la félicité est une résultante d'ensemble et qu'une peine un peu vive empêche de goûter tous les plaisirs, il ne saurait y avoir pour lui que des moments de quiétude. En vain d'austères philosophes nous recommandent de renoncer aux biens fragiles et périssables, de rechercher ceux qui durent, de nous détacher de notre moi et de demander à l'abnégation un bonheur stoïque ; nous ne pouvons changer la nature des choses ni celle de nos affections. L'égoïsme est indestructible. On croit pouvoir le restreindre en lui assurant une part légitime de satisfactions ; il ne s'en contente pas et réclame de nouveau, avec des exigences accrues, sous forme de vanité. Qui ne sait que les amours-propres sont plus intraitables encore, parfois même plus féroces que les intérêts ? Ainsi l'homme, tourmenté de plus de désirs qu'il

n'en peut combler, est partagé entre l'impatience de jouir des biens qu'il convoite, la crainte de les perdre quand il les possède, et le regret d'en être privé lorsque la fortune les lui a ravis ou, pis encore, lorsque, au sein même de la jouissance, il en trouve la satiété. A travers tant d'émotions qui l'ébranlent, la sensibilité sans cesse avivée et d'autant plus délicate, devient si tendre, si facile à blesser qu'un pli de rose la froisse et l'endolorit. Les chagrins viennent-ils l'assaillir en foule, elle n'a plus la force de résister. L'ennui, le spleen, le dégoût de l'existence sévissent surtout chez les peuples civilisés, et le nombre croissant des suicides atteste une perversion profonde des sentiments les plus naturels. Nous sommes donc d'autant moins heureux que nous voulons l'être davantage. Toute joie semble d'ailleurs dérisoire à qui rêve un bonheur parfait, et, s'il nous était donné d'en jouir, l'idée seule de sa fin suffirait à le corrompre...

Une haute culture du sens esthétique lui prépare encore plus de dégoûts que de plaisirs. La Fontaine l'a dit :

« Les délicats sont malheureux ;
Rien ne saurait les satisfaire (1). »

Rarement, en effet, il leur est donné de rencontrer des beautés qui les ravissent, tandis que les laideurs qui les offusquent s'étalent devant eux à chaque pas. Le désaccord entre les vulgarités de la vie et les sublimités de l'art ou les raffinements du goût rend la réalité toujours plus choquante et donne déjà la nausée à ceux qui voudraient ne pas sortir du monde imaginaire, vivre en plein idéal. Quoi que nous puissions faire et rêver, la nature ne se modèlera jamais sur nos conceptions, et sa trivialité, qui est la règle, nous la fera paraître d'autant plus laide que nous limiterons davantage nos choix à ses exceptions. D'autre part, à mesure

(1) *Fables*, II, 1.

que l'idéal se complique, la pure beauté des œuvres simples, privilège de l'art antique, est plus difficile à réaliser. Peut-être l'avenir ne verra-t-il plus se produire de chefs-d'œuvre accomplis. Il devra se contenter d'œuvres inégales où quelques belles parties seront mêlées à de rebutantes imperfections. comme on en trouve tant d'exemples dans l'âge moderne. Peut-être aussi l'âge de la grande invention et de la forte originalité passera-t-il sans retour. Obligés d'avancer dans les voies frayées par de glorieux initiateurs, les artistes seront réduits à l'imitation s'ils les suivent ou à la bizarrerie s'ils s'en écartent. Avec moins de succès et de gloire, ils peineront davantage dans leur lutte contre l'idéal, et le sentiment amer de leur impuissance les inclinera au découragement et au désespoir...

Nos sciences pourront étendre en tous sens leurs recherches, elles n'arriveront pas à découvrir l'entière vérité. Loin de contenter l'esprit, ce qu'elles nous apprennent nous fait mieux concevoir l'étendue de ce que nous ignorons, car tout problème résolu en soulève des séries d'autres. C'est une interminable chaîne dont, un à un, nous appelons à nous les anneaux, sans que nous puissions jamais savoir ni où elle commence, ni où elle finit. Nous avons péniblement allumé, au sein de la nuit profonde, un petit foyer de lumière ; quels que soient nos efforts pour en augmenter l'éclat, il sera toujours perdu dans l'immensité noire qui nous enveloppe de toutes parts. Irritée par une curiosité d'autant plus vive qu'elle se sent moins assouvie, la raison s'aperçoit qu'agrandir la sphère de nos connaissances, c'est toucher l'inconnu par plus de points. Les vérités même qu'elle croyait le mieux posséder lui échappent à la réflexion et sont une apparence trompeuse. Depuis Kant, l'idée de la relativité de la connaissance nous oblige de considérer la science comme un mirage, une laborieuse construction de l'entendement qui n'est nullement adéquate à la réalité vraie. Il faut renoncer à pénétrer le mystère

des choses, car toutes nos explications prétendues aboutissent à l'inexplicable. Les plus grands esprits, parvenus à l'extrémité des sciences et ayant appris tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et sont amenés par un long détour à « une ignorance savante, qui se connaît (1) ». Mais cette seconde ignorance est plus pénible à supporter que la première, parce qu'à une grande lassitude se joint une complète déception. Peut-être l'avenir, mieux convaincu de notre radicale incapacité, en viendra-t-il à conclure, avec l'Ecclésiaste, que la curiosité de connaître n'est qu'inquiétude et tourment d'esprit (2)...

Nous avons essayé de montrer, à l'encontre de l'opinion commune, que la moralité moyenne des foules gagne et s'épure par degrés ; mais, ce point établi, il faut convenir qu'ici, comme en toute chose, le progrès du mal semble être l'inévitable contre-partie de celui du bien. A force de vouloir entreprendre, l'activité humaine se compose une vie agitée, anxieuse, toujours en état de fièvre et de tension. Telle est déjà l'existence des civilisés, surmenés par plus de tâches qu'ils n'en peuvent accomplir. Dans cette lutte sans trève pour surmonter les résistances des choses, la volonté, seule contre tout, est vite lassée et fatalement vaincue. Comparant alors l'inanité des résultats obtenus au prix de tant de fatigue et la grandeur des ambitions qui l'ont déçue, elle juge, comme un désabusé de la vie, « qu'aucun but ne vaut la peine d'aucun effort (3) ». De plus, les occasions de faillir se multiplient avec les obligations de bien faire, car l'intérêt et la passion, toujours aux prises avec le devoir, exposent notre faiblesse à des tentations plus nombreuses. Les vices s'étendent à raison des facilités qu'ils trouvent pour se donner carrière et, comme il n'est pire corruption que celle du bien, les

(1) Pascal, *Pensées*, édit. Havet, art. III, p. 18.
(2) « Qui addit scientiam addit et laborem » (*Ecclésiaste*, I, 17, 18).
(3) Benjamin Constant.

dépravations des civilisés avilissent plus la nature humaine que les brutalités des sauvages. Le sentiment même de la responsabilité semble se perdre chez les mauvais, qui font le mal sans remords, tandis que, chez les bons, les exigences du sens moral augmentent en proportion de la moralité acquise, et les meilleurs, pris de continuels scrupules, s'imputent à crime les moindres imperfections...

A mesure que nos relations sociales se développent, nos charges s'aggravent, car l'association est un échange de services et, plus on reçoit, plus il faut rendre. En même temps, les chances de bon accord diminuent parce que chacun se fait, à l'égard de tous les autres, une idée exagérée de ses droits et insuffisante de ses devoirs. L'antagonisme des intérêts, la compétition des amours-propres, l'opposition des sentiments, la diversité des goûts, la contradiction des idées et l'incompatibilité des caractères rendent toujours plus fréquentes et plus funestes, entre les êtres humains, les causes de mésintelligence, de discorde et de conflit. Les lois, que des nécessités d'ordre public font établir comme remède à ce mal, imposent plus de restrictions qu'elles ne garantissent de droits, gênent les honnêtes gens plus qu'elles n'arrêtent les autres, et enlacent les membres de la communauté dans un réseau de règlements, d'obligations et de servitudes plus tyranniques encore que le despotisme cruel mais restreint de la nature. Nous perdons ainsi d'un côté ce que nous paraissons gagner de l'autre, et de libres esprits ont pu regretter parfois, malgré ses risques et ses dangers, l'indépendance sans frein de la vie sauvage. Les gouvernements, institués pour organiser la justice, consacrent l'iniquité en donnant des formes légales à l'oppression des faibles par les forts, des simples par les habiles, des minorités par les majorités. Les abus deviennent-ils intolérables, l'unique correctif est le droit à l'insurrection, cause permanente de malaise et menace de révolutions. Le progrès politique lui-même est une révolu-

tion continue et ne peut s'accomplir sans trouble, puisque chaque parcelle de liberté ou d'égalité doit être conquise par la violence sur des détenteurs jaloux de leurs privilèges. Ces perturbations, que traversent sans péril les peuples barbares, sont funestes aux civilisés, à cause de la complexité du mécanisme social et de la solidarité des intérêts qui fait que tous sont atteints par les moindres crises. — Dans l'ordre plus général des rapports internationaux, si la civilisation réduit les occasions de guerre entre les peuples, elle en rend les effets plus désastreux. Enfin, alors même que le régime fédératif parviendrait à supprimer cette forme barbare de duel entre nations, il ne supprimera pas les rivalités et les guerres de race, l'éviction et l'anéantissement des populations réfractaires au progrès ou incapables de soutenir la concurrence vitale. Par la dépossession et l'écrasement des vaincus dans la bataille de la vie, la civilisation aura toujours son côté tragique, ses triomphes meurtriers...

Il serait aisé de noircir le tableau dont nous venons de tracer l'esquisse. Nous laissons ce soin aux pessimistes qui s'en acquittent généralement avec succès. Admettons tout le mal qu'il leur plaira de conjecturer pour l'avenir dans les limites de la vraisemblance. Balance faite, le bien l'emporte néanmoins, puisque la vie dure et s'accroît. Quel que soit le prix dont il faille payer le progrès, payons-le sans hésiter tant que le progrès sera véritable, car il vaut encore mieux que ce qui n'est pas lui. D'ailleurs, ces maux si amèrement reprochés à la civilisation sont comme elle notre ouvrage et pourraient être atténués ou prévenus dans une large mesure. Ils tiennent en effet à ce que nous ne sommes pas assez raisonnables et seraient fort amoindris si nous le devenions davantage. Les générations futures seront contraintes, sous peine de mort, à l'être plus que nous. Pour utiliser au mieux les ressources accumulées par le passé, pour en user sans en abuser, elles devront faire

preuve d'une raison plus vigilante et plus ferme, mettre plus de tempérance dans la satisfaction des besoins, de sagesse dans les passions, de rectitude dans les idées, de moralité dans les actes, d'équité dans les rapports sociaux. Les moindres écarts exposant à de grands périls, les plus raisonnables auront seuls chance de vivre. Les autres, victimes de leur imprudence ou de leur folie, seront éliminés par une sélection civilisatrice. Aux meilleurs la vie complète, l'empire du monde et l'avenir illimité!...

Nos récriminations et nos plaintes se fondent principalement sur la contradiction entre l'infini auquel nous aspirons et le fini auquel la nature nous condamne ; mais il serait déraisonnable d'opposer nos prétentions à ses exigences. Si nous ne voulons pas perdre tous les bénéfices de son ordre, il faut nous résigner aux conditions d'une existence finie, car il n'y en a pas d'autre possible. La clairvoyance de la raison doit surtout consister à reconnaître les bornes assignées par la nécessité des choses à nos développements. Le progrès, qu'on a dit être « l'asymptote de la perfection », s'en rapprochera toujours davantage sans pouvoir jamais l'atteindre. Il n'est donc pas susceptible de devenir infini en étendue, en puissance ou en durée. Nous trouvons dans le milieu qui nous entoure et plus encore en nous-mêmes, d'infranchissables limites. Êtres finis dans un monde où tout est fini, nous n'avons droit qu'à des satisfactions finies. Poursuivons avec ardeur celles qui sont à notre portée, mais ne nous consumons pas en vains efforts au seuil de l'inaccessible. La raison doit en prendre son parti. Si, par des appétits insatiables de volupté, des désirs immodérés de bonheur, un idéal de beauté pure, des recherches de vérité absolue, des visées de moralité parfaite, des rêves d'organisation sociale d'où toute injustice serait exclue, elle ambitionne l'infini, elle a tort et ne se prépare que des déceptions. La nature inexorable ne nous accorde que des plaisirs passagers, dans la stricte mesure du besoin,

de rares et courtes joies conformes à la mobilité de nos affections comme à l'insuffisance générale de leur objet, des vérités bornées, les seules qu'il nous importe de connaître et dont nous puissions faire quelque chose (1), des vertus inachevées qui soient à perfectionner toujours, enfin des modes d'association qui, incapables de concilier tous les droits, prêtent à des réformes sans fin. Le reste échappe à nos atteintes et ne doit pas servir de but à notre activité. Soumettons-nous donc à la loi du fini et du contingent qui domine l'universalité des êtres parce qu'un seul, celui qui les résume tous, pourrait en être affranchi, mais, par cela même, il se dérobe à notre compréhension. Si la nature nous impose la limitation, l'obstacle, l'effort et la peine, c'est qu'elle les a mis ou les trouve partout elle-même. Renonçons à l'infini, à l'absolu qui nous trompent et nous privent de ce que le fini pourrait nous offrir. L'indéfini a de quoi suffire à toutes nos ambitions. Évitons, selon le conseil de Gœthe, de travailler en vue de l'éternité, si nous ne voulons pas perdre nos peines ; mais tâchons de faire tenir dans le peu de jours qui nous sont comptés tout ce que la vie comporte d'excellent. Renfermons-nous, puisque nous n'en pouvons sortir, dans le temps qui passe, dans le relatif sur lequel nous avons prise, dans ce monde où tout est précaire, et tirons-en, tant que nous vivons, le meilleur parti possible.

Quant à la mort, terme toujours prochain, dont la seule idée remplit nos faibles cœurs d'angoisse, comme il n'est en notre pouvoir ni de la supprimer, ni même de la retarder longtemps, il faut nous résoudre à la subir, car à quoi servirait de s'insurger contre l'inévitable ? Écartons les terreurs imaginaires qui font l'horreur du trépas. L'unique moyen d'ôter à la mort son aiguillon est de voir en elle l'exécution d'une loi générale, la plus sage qu'il nous soit

(1) « Je suis intimement persuadée que ce que nous ne pouvons « comprendre ne nous est pas nécessaire à savoir » (*Lettre* de Mme du Deffand à Voltaire, 21 mars 1769).

donné de connaître, condition du progrès universel et de l'éternel renouvellement. Appliquons-nous à bien comprendre l'utilité, la nécessité de la mort, pour l'ensemble des êtres et pour nous-mêmes. Fions-nous à elle comme à une amie qui, après tant d'agitations, d'épreuves et de tristesses, nous versera le repos, la paix et l'oubli. Aimons la vie pour ce qu'elle peut donner, mais ne faisons pas à la mort l'injustice de la craindre et sachons-lui plutôt gré de ce dont elle nous délivre. Notre dernière pensée doit être une double expression de gratitude pour la vie, qui nous a fait goûter quelques-unes de ses joies, et pour la mort, non moins bienfaisante, qui vient trancher nettement toutes nos misères.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME

ERRATA

Page 24, note 3, *au lieu de* P. de Rémusat, *lisez* Charles de Rémusat.
— 53, ligne 4, *au lieu de* qui le jugent, *lisez* qui la jugent.
— 88, ligne 4, *au lieu de* intétrêts, *lisez* intérêts.
— 113, ligne 30, *au lieu de* matin celles d'hier ; sont, *lisez* matin ; celles d'hier sont.
— 244, ligne 28, *au lieu de* malechance, *lisez* malchance.
— 269, note 2, fin, *au lieu de* Thioret, *lisez* Thierot.
— 273, ligne 16, *au lieu de* sincérité ! *lisez* sincérité.
— 371, ligne 23, *au lieu de* besogneux, *lisez* besoigneux.
— 382, ligne 5, *au lieu de* argue, *lisez* arguë.
— 395, ligne 27, *au lieu de* cience, *lisez* science.
— 402, ligne 25, *au lieu de* d'évolution ; *lisez* d'évolution.
— 408, ligne 16, *au lieu de* paru e, *lisez* parure.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS OU MENTIONNÉS

4160. — Tours, imp. E. Arrault et Cie

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie




THE LIBRARY OF CONGRESS
WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
MAY - JUNE

